LA

PEAU D'OURS

SOUVENIRS DES BORDS DE LA SABINE.

I.

Les Canadiens sont d'infatigables rameurs; ils ont pénétré dans les parties les plus reculées de l'Amérique, partout où il y a des rivières ou des ruisseaux capables de porter une pirogue. Leur constitution robuste les rendait propres à braver les climats les plus extrêmes; ils supportaient avec le même courage ou plutôt avec la même indifférence les rigueurs d'un hiver passé aux bords du lac Huron et les chaleurs énervantes de la Basse-Louisiane. Les quatre fleuves qu'ils fréquentaient le plus volontiers étaient le Saint-Laurent, l'Ohio, le Missouri et le Mississipi. La Nouvelle-Orléans attirait un grand nombre de ces rameurs nomades; ils venaient s'y engager comme matelots au service des caboteurs : on appelait ainsi les marchands qui remontaient sur de grandes barques les rivières de la Louisiane pour aller vendre de tous côtés, et souvent fort loin dans l'intérieur, les pacotilles importées de France et d'Angleterre. Ces colporteurs en grand étaient des Européens, surtout des Français venus en Amérique pour faire fortune; le cabotage leur offrait un moyen assuré d'arriver à leurs fins.

Le métier cependant avait ses fatigues, ses périls, ses ennuis. Il fallait lutter contre un climat dévorant et affronter la fièvre jaune; parfois aussi des épidémies, — la petite vérole par exemple, qui autrefois décima les populations indigènes, — se déclaraient parmi les équipages et forçaient la barque à s'arrêter en route. Les Canadiens, fantasques et indépendans, ne se montraient pas toujours fort dociles; il suffisait d'une réprimande inopportune, d'un repas précipité, pour exaspérer tout à coup ces rameurs, d'ordinaire si calmes et si résignés. Malgré ces obstacles, le caboteur prenait patience; il y avait d'ailleurs des compensations. Dans les habitations où il abordait pour vendre ses marchandises, sa présence causait une joie générale. Il était le bienvenu, on le recevait avec égards, car la plupart des riches planteurs avaient commencé comme lui, ce qui ne les empêchait pas de se laisser prendre, eux et leurs familles, au babil et aux offres pressantes du marchand ambulant. Celui-ci s'asseyait de droit à la table hospitalière du planteur. Après le dîner, quand il avait amusé par ses récits les dames et les enfans, le caboteur ouvrait ses ballots, réservant toujours ses plus belles marchandises pour la fin, si bien que, quand la famille du planteur avait acheté les articles les plus essentiels du ménage, elle ne résistait point au désir d'acquérir des superfluités. Ce premier marché conclu, le caboteur pliait bagage le plus lentement possible, et débitait des nouvelles : il en savait tant! Puis, le lendemain, au moment de partir, il se souvenait, comme par hasard, de certaines parures riches et de bon goût qu'il tenait soigneusement cachées en un coin de sa cabine. Nouvelle tentation pour les jeunes filles!... Par complaisance, le marchand arrêtait ses rameurs prêts à prendre le large, on discutait à la hâte le prix de ces objets ardemment désirés; bref, le caboteur, qui avait un pied sur le rivage et l'autre sur le bord de la barque, donnait habilement son dernier coup de filet. Quant au paiement, chacun se conformait à l'usage de ces temps-là : comptant et en argent, ou double et en nature à la prochaine récolte. Le marchand plaçait ainsi, avec de gros bénéfices, le long des rivières de la Louisiane, une foule d'articles surannés dont on ne voulait plus en Europe à aucun prix. Quand il avait épuisé sa pacotille, il commençait à redescendre à vide, prenant sur sa route les balles de coton et les barriques de sucre qui formaient sa cargaison de retour. Peu à peu, la barque se remplissait, et le courant du Mississipi conduisait doucement aux quais de la Nouvelle-Orléans l'équipage reposé et le patron enrichi. Les *steamers* ont tué peu à peu ce petit commerce; les maîtres de barque se sont faits planteurs et négocians. J'ai vu, — il y a bien des années déjà, — les derniers bateaux des caboteurs échoués sur les grèves et abandonnés!

Parmi les rameurs, ceux qui avaient eu la prévoyance d'amasser

quelques épargnes sont allés acheter des terres dans les états du sud et de l'ouest. Ceux qui ne possédaient rien se sont avancés à la découverte à travers les forêts, vivant de gibier, cultivant çà et là quelques pieds de maïs dans les clairières imparfaitement labourées, et puis marchant encore entre les Américains qui défrichaient en grand et les sauvages qui reculaient devant eux. Il y en eut qui vécurent au milieu des Indiens, comme il arrive aux pigeons de fuie de se mêler aux ramiers qui passent. Quelque part qu'ils se trouvent, sur le territoire des États-Unis ou sur celui des possessions britanniques, dans les provinces du vieux ou du Nouveau-Mexique, ces gens-là et leurs descendans s'appellent obstinément Canadiens, ce qui, dans leur esprit, veut dire Français, et ils parlent encore pour la plupart la langue du pays qui les a si complétement oubliés. Ce qui distingue ces chevaliers errans du désert des pionniers américains, c'est qu'au lieu de marcher en masse et de front comme ceux-ci, ils s'avancent en éclaireurs et isolément.

A l'époque où les caboteurs abandonnaient la navigation des fleuves de la Louisiane, au commencement de l'année 182..., on vit arriver à N..., dernier village que l'on rencontrât sur la rivière Rouge en allant vers l'ouest, une grande pirogue montée par trois rameurs. Ils voguaient comme des gens habitués à voyager sur les fleuves, frappant l'eau en cadence avec leurs courtes pagayes, et filant droit devant eux, d'une pointe à l'autre, sans suivre les contours capricieux du rivage. Le soleil venait de se lever; on était au printemps, et les coteaux se couvraient de cette riante verdure que le soleil de l'été fane si vite. Ce matin-là, il y avait beaucoup de monde sur le quai. On distribuait les lettres et les journaux apportés la veille au soir par le courrier, et les planteurs du voisinage, assis sur des bancs de bois devant les magasins, à l'ombre des acacias en fleurs, causaient en fumant leurs cigares. Les nègres roulaient à grand bruit sur le port les marchandises que de lourds chariots attelés de trois à quatre paires de bœufs amenaient de l'intérieur du Mexique; les gens de couleur, afin sans doute de faire comprendre à leurs maîtres qu'ils les chargent d'une trop lourde besogne, ne font pas un mouvement sans crier, hurler et se démener comme des ames en peine. Çà et là on voyait aussi dans la foule quelques Indiens qui étaient venus à la ville apporter le produit de leur chasse. Ils n'avaient plus rien à faire, car l'heure du marché était passée, et ils avaient vendu leur gibier; mais ils restaient là par désœuvrement, accroupis à l'ombre devant les maisons, silencieux, les yeux à demi fermés, comme des vautours qui ont pris leur repas et se reposent. Ils appartenaient aux tribus dispersées loin de là dans l'Arkansas, mais ne vivaient guère avec les familles de leur nation. Leur existence se passait à rôder autour des habitations, à poursuivre

le gros et le menu gibier dans les forêts voisines, pareils à ces oiseaux de proie qui, habitués à percher sur un vieil arbre, ne s'en éloignent pas même quand les défrichemens ont abattu tous les bois d'alentour. C'étaient comme les traînards de ces hordes sauvages que la civilisation poussait devant elle.

Il y avait donc, ce matin-là, sur le quai de N..., un bon nombre de blancs, de nègres et de peaux rouges, et comme malgré soi, quand on est au bord d'une rivière, on la regarde couler, — les rivières sont des chemins qui marchent, a dit Pascal, — les yeux de tout ce monde se tournèrent vers la pirogue qui approchait. Quand elle eut touché terre, ceux qui la montaient se dirigèrent vers une taverne pour y remplir leurs cruches. A leur haute stature, à leur teint pâle, à leurs cheveux noirs et longs, chacun les reconnut tout d'abord pour des Canadiens. On s'empressa autour d'eux avec un certain intérêt, car il y avait là plus d'un petit marchand, établi en Amérique depuis deux ou trois ans à peine, qui s'en prenait aux bateaux à vapeur de ce qu'il n'était pas encore millionnaire. Ceux-ci voyaient dans ces rameurs mis forcément à la retraite des victimes d'une innovation qui leur déplaisait à eux-mêmes; ceux-là retrouvaient d'anciens confrères qu'ils ne se souvenaient pas d'avoir jamais vus, mais avec qui ils avaient dû se rencontrer cent fois. La taverne où les Canadiens s'arrêtèrent fut donc bientôt remplie de gens désœuvrés, avides d'entendre des nouvelles et d'en débiter. D'autres se tenaient à la porte, et bientôt on apprit officiellement sur le quai que ces trois voyageurs étaient un père et ses deux fils, autrefois matelots à bord des caboteurs du Mississipi, licenciés comme tant d'autres, et venus dans la contrée pour s'y fixer. Ils parlaient de s'établir à quinze ou vingt lieues de la petite ville, au-delà des habitations les plus reculées.

Pendant que ces nouvelles, fort importantes dans une localité où il n'en arrivait guère, circulaient parmi la foule, les Canadiens trinquaient avec tous ceux qui leur versaient du rhum : aussi, quand ils se décidèrent à se remettre en route, leurs visages étaient-ils fort animés.

— Père, dit l'aîné en tirant ses bras longs et robustes comme un athlète qui a besoin de s'exercer, partons! L'air de la rivière vaudra mieux pour nous que celui de cette taverne, où la tête commence à me tourner.

— Dans notre temps, dit le père en s'adressant à de vieux créoles jaunis par le soleil et blanchis par l'âge, il en fallait plus que cela pour troubler la vue d'un rameur du Saint-Laurent! — Et il se leva tout d'une pièce. Après avoir donné des poignées de main à ceux qui l'entouraient en lui souhaitant un bon voyage, il fit signe à son plus jeune fils de marcher en avant. Fidèles à cette habitude qu'ils ont em-

pruntée aux sauvages de se tenir toujours sur une seule file, ils traversèrent majestueusement la place, *se suivant comme grues et oisons*, selon l'expression naïve et juste d'un ancien voyageur.

Au moment où ils approchaient de leur pirogue, un Indien l'examinait avec attention. Les Canadiens y avaient rangé leurs longues carabines, leurs haches, leurs cornes à poudre et d'autres ustensiles de chasse. Ces richesses éblouissaient le sauvage; sa carabine à lui était une mauvaise arme de pacotille usée par vingt années de service, toute rapiécée. Penché sur le bord de la rivière, les bras croisés, le cou allongé comme un épagneul en arrêt, il regardait avec cette intensité de contemplation que l'homme civilisé ne connaît pas.

— Gare! lui cria le plus jeune des trois Canadiens; range-toi de là, que nous retournions à bord. — Et comme il parlait ainsi, son frère aîné, qui le suivait de près, poussa violemment le sauvage d'un coup d'épaule. Celui-ci perdit l'équilibre, lança un cri de détresse et de colère, et, plutôt que de tomber à plat dans la rivière, il s'y plongea tête baissée; son chien fit un bond sur ses traces, comme s'il eût cherché son maître sous l'eau. Quelques secondes après, l'Indien reparaissait sur le rivage, souillé de boue. La peinture rouge et bleue qui tatouait son visage ruisselait en larges gouttes sur ses joues et sur sa poitrine nue. A la vue de ce corps si étrangement bigarré, émergeant du sein des ondes à la manière d'une divinité fluviale, les oisifs réunis sur le quai éclatèrent de rire et battirent des mains; les nègres hurlèrent de joie, les enfans lancèrent des pierres. Les chiens du village, excités par les cris de la foule, se précipitèrent à la poursuite du chien mouillé, qui eut ainsi sa part dans la mésaventure de son maître. L'Indien, pour se défendre de leurs morsures, faisait des pirouettes, tournait sur lui-même en bondissant, et distribuait des coups de talon à travers les gueules béantes des mâtins et des roquets. Ces gambades bizarres lui donnaient l'apparence d'un maniaque et d'un fou. Sa retraite fut donc en tous points une honteuse fuite. Enfin l'homme et la bête, honnis et bafoués, disparurent dans les bois qui entouraient la ville. Arrivé au sommet d'une colline d'où la vue s'étend au loin sur la rivière Rouge, le sauvage s'arrêta, caressa son chien et s'essuya aux grandes herbes en s'y vautrant comme un sanglier blessé. Tandis qu'il se séchait au soleil, il aperçut la pirogue des trois Canadiens qui s'enfonçait sous les platanes gigantesques dont les branches touffues se penchent au-dessus des eaux et y projettent de grandes ombres.

Dans la petite ville, on avait ri de la mésaventure de l'Indien, c'est vrai; cet incident était venu si à point pour réjouir les habitans, déjà excités par le passage des étrangers! Pourtant il y eut plus d'une ame charitable qui blâma la brusquerie du jeune rameur. Les plus sages prétendirent que cet acte de brutalité dénotait un méchant naturel.

On discuta cette question pendant le reste du jour, et le soir, parmi ceux qui avaient hué le sauvage, il s'en trouva qui dirent en hochant la tête : « Il est mauvais, le grand Canadien ! »

II.

Reposés par leur halte à la taverne et animés par un nombre suffisant de verres de rhum, les Canadiens avaient repris leur route avec une nouvelle ardeur. Serrant leurs courtes pipes entre leurs dents, ils ramaient comme s'il se fût agi de gagner le prix aux régates, et mettaient en pratique cet adage de leur pays : que l'on ne travaille jamais mieux que pour soi. Dans leur course rapide, ils dépassaient de jolies habitations entourées de riches cultures, derrière lesquelles ils entendaient, à travers les halliers, mugir les bœufs et hennir les chevaux. Les nègres occupés à sarcler les champs de coton s'arrêtaient un instant pour voir la pirogue légère fendre les eaux, et les Canadiens filaient toujours, comme l'oiseau qui vole droit à la forêt. Cependant la faim se faisait sentir, et, comme ils avisaient une île bien ombragée, sur laquelle ils pourraient cuire à leur aise les tranches de viande sèche qu'ils portaient avec eux, une voix du rivage leur cria : Oh ! de la pirogue !

A ce cri inattendu, les rameurs levèrent la tête et demeurèrent immobiles, la pagaye à la main.

— Est-ce vous, père Faustin ? reprit la même voix.

En s'entendant appeler par son nom, le vieux Canadien pencha la tête vers le rivage. Ses deux fils lui montrèrent un planteur assis au bord de l'eau qui tenait une lunette braquée sur la pirogue, et leur faisait signe d'approcher en agitant vers eux son large chapeau de latanier. Ils tournèrent la proue de ce côté, et, avant de mettre pied à terre, le vieux Faustin reconnut dans ce planteur un ancien marchand de la Basse-Louisiane avec lequel il avait long-temps navigué. Cette rencontre n'avait rien d'extraordinaire. La rivière Rouge, bordée de terres d'une fertilité extrême que recouvraient encore par endroits de vastes forêts, attirait alors en grand nombre les caboteurs forcés de renoncer à leur commerce. Ils venaient s'établir autour des villages où des créoles français, fixés de père en fils, vivaient heureux et tranquilles. L'élément américain, qui devait plus tard déborder sur cette petite colonie, s'y faisait à peine remarquer; c'était un monde à part où se conservaient dans leur naïveté primitive les mœurs simples et hospitalières de nos colons. Le planteur échangea avec les Canadiens des poignées de main cordiales, et les invita à se reposer dans son habitation. Tout en marchant, ils se racontèrent réciproquement ce qui leur était arrivé depuis leur séparation : entre le caboteur retiré et les

mariniers de la pirogue, la distance s'effaçait devant l'égalité de couleur, ceux-ci étant d'aussi pure race blanche que celui-là. Les possessions du planteur consistaient en une belle étendue de terrain, bois, lacs, savanes, au milieu desquels la main de l'homme découpait des champs; les troncs des arbres, encore debout et noircis par la fumée, indiquaient que le défrichement ne datait que de quelques années. Au centre de ce domaine à demi sauvage s'élevait la demeure du maître, simple maison de bois couverte avec des écorces de cyprès (1) et entourée d'une cour spacieuse qui servait de parc aux chevaux. Elle communiquait à la rivière par un abreuvoir en pente douce, petit port autour duquel étaient amarrées de frêles pirogues et de grosses barques à fond plat. Celles-ci, destinées à transporter au moulin le coton récolté sur la rive opposée, étaient recouvertes de claies faites avec des roseaux qui leur donnaient l'apparence de cages flottantes. Derrière la cour se prolongeait une allée fort large, taillée en pleine forêt; au bord de l'eau, les cases à nègres formaient comme un petit hameau abrité par un bouquet de platanes et de sycomores.

— Quel hasard, père Faustin, dit le planteur aux Canadiens en les faisant entrer, quel hasard que je me sois trouvé là avec ma lunette à surveiller mes fainéans de noirs qui piochent sur l'autre bord de la rivière! Vous seriez passés devant la maison d'un ami sans le savoir... Ah! père Faustin, dans le temps que nous naviguions ensemble, il y avait de l'argent à gagner le long des fleuves!...

— Et aujourd'hui le meilleur rameur du Saint-Laurent ne trouverait pas à gagner son pain, répondit le vieillard en s'asseyant devant la table, sur laquelle brillaient des tranches de venaison fort appétissantes; puis il tira de sa ceinture un long couteau passé dans une gaîne de cuir, et se mit à manger. Ses fils l'imitèrent; absorbés par l'importante besogne qui attirait toute leur attention, les trois Canadiens ne levaient pas les yeux de dessus leurs assiettes. Les négrillons chargés du service regardaient avec stupéfaction ces étrangers aux formes athlétiques, qui mangeaient le chapeau sur la tête, et semblaient décidés à ne pas leur abandonner la plus petite part des restes qu'ils convoitaient. Vers la fin du repas, la fille du planteur entra; sur un signe de son père, elle apporta un flacon de liqueur de merise, et, comprenant d'un regard qu'elle avait affaire à des hôtes peu habitués aux usages du monde, elle essaya, moitié par curiosité, moitié par espièglerie, de tirer d'eux quelques paroles. Elle leur demanda donc s'ils allaient bien loin?

— C'est selon, répliqua le vieillard; nous comptons nous arrêter là

(1) Il s'agit du cyprès chauve (*schubertia disticha*), qui croît abondamment sur les rives du Mississipi et de ses affluens. Il se couvre d'une mousse noire, longue de plusieurs pieds, que les Américains nomment *long moss*, et les créoles *barbe espagnole*.

où finissent les habitations. Nous allons nous établir dans le bois, nous autres.

— Il paraît qu'il y a du chevreuil par ici, dit brusquement Antoine, l'aîné des deux fils, qui repoussait au milieu de la table le plat d'où il venait de tirer la dernière tranche de venaison. Y a-t-il de l'ours aussi?

— De l'ours? répliqua la jeune fille en croisant ses petits bras et en donnant à sa voix une intonation grave autant qu'ironique; de l'ours? mais il en passe quelquefois...

A cette réponse, dans laquelle le grand Canadien n'entrevoyait pas même l'ombre d'une malice, Étienne, le plus jeune des deux frères, se retourna lentement et fixa sur la fille du créole un regard qui la fit rougir. Le planteur, s'adressant à son tour à ses hôtes, chercha à leur faire comprendre qu'au lieu d'aller se perdre dans la forêt, il leur serait plus avantageux de rester dans le voisinage. Il leur donnerait à cultiver de bonnes terres à maïs; aidés par lui, ils défricheraient plus commodément une certaine quantité d'acres de terrain, plus tard ils achèteraient des noirs, et prendraient rang parmi ceux qu'on appelait du nom d'*habitans* (1)... En entendant cette proposition, le vieux Canadien hocha la tête, Antoine fit la moue, et Étienne baissa les yeux.

— Allons, reprit le planteur, je vois bien que vous êtes de francs sauvages; n'en parlons plus. Si c'est la forêt qu'il vous faut, vous la trouverez à quelques lieues d'ici, aussi solitaire que vous pouvez la désirer. Vivez-y donc comme bon vous semble, et, au cas où vous changeriez d'avis, souvenez-vous que je suis toujours disposé à vous bâtir une case sur mes terres.

— Grand merci! dit le vieux Faustin; quand vous aurez envie de quelque belle pièce de gibier, vous n'avez qu'à me faire dire un mot. Nous voilà bien reposés à présent, et, avec votre permission, nous allons nous remettre en route.

Là-dessus, ils partirent. — Monsieur Antoine, leur cria la jeune créole comme ils s'éloignaient, j'oubliais de vous dire que vous trouverez des poules d'Inde dans les îles de la rivière et pas mal de tortues sur les grèves!

Antoine, qui s'était retourné, répondit par un signe de tête accompagné de cette simple parole : — Bon! — Et la jeune fille éclata de rire.

— Marie, lui dit son père, quel plaisir prenez-vous à vous moquer ainsi de ces bonnes gens? Leur vie s'est passée dans de rudes travaux; ils sont un peu sauvages, mais francs et simples de cœur.

(1) Habitans et habitations, dans la langue des créoles, sont synonymes de planteurs et de plantations.

— Je ne me moque pas d'eux, mon père, répliqua Marie; ils m'ont demandé des indications que je suis toute fière de pouvoir leur donner. — En parlant ainsi, elle prit le bras de son père, et ils revinrent à l'habitation. Les Canadiens étaient loin déjà. Après avoir ramé le reste du jour, ils campèrent sur le rivage, et le lendemain ils commencèrent à reconnaître la terre promise qu'ils étaient venus chercher si loin. Aux plantations de coton devenues plus rares succédaient les champs de maïs cultivés par les *petits blancs* (1). Peu à peu, les caïmans se montrèrent plus nombreux sur les grèves; les dindes, errant par troupes dans les hautes herbes des savanes et sous les saules des îles, paraissaient moins effrayés du bruit des rames; les perruches, réunies en bandes innombrables, faisaient retentir les bois de leurs cris rauques et discordans. A ces symptômes d'une solitude moins troublée, les Canadiens comprirent qu'ils touchaient au terme de leur voyage; ils tournèrent la proue vers le rivage, et, s'enfonçant avec armes et bagages vers les hautes terres, — ainsi nommées par opposition aux terres basses et d'alluvion, — ils choisirent pour le lieu de leur établissement une colline couverte de sassafras. Ils se trouvaient à mi-chemin entre la rivière Rouge et la Sabine, petit fleuve encaissé, aux eaux troubles et rapides, qui sépare la Louisiane du Texas. Les bords de l'une de ces deux rivières leur eussent offert un sol plus riche et des sites plus pittoresques; mais ils redoutaient les fièvres des lieux humides, sujets aux inondations. D'ailleurs il ne s'agissait pas pour eux de planter la canne à sucre ni de semer le coton, et la poésie n'était pas leur affaire.

Non, assurément, ces rustiques enfans de l'Amérique n'entendaient rien à la poésie, mais ils avaient l'instinct de cette puissante nature qui les attirait vers la solitude. Quand ils eurent pris possession de leur colline, le vieux Canadien, secouant sa tête blanchie par les années, respira à pleins poumons l'air vif et pénétrant de la forêt, et, s'adressant à ses deux fils : — Maintenant, mes garçons, leur dit-il, la hache à la main, et bâtissons! — Lui-même il se mit à nettoyer le sol des broussailles qui l'obstruaient, tandis que ses deux fils allaient frapper de leurs cognées les arbres séculaires qui croissaient librement au versant du coteau. Pendant plusieurs jours, l'écho retentit du bruit de leurs haches, — travail de ruine et de destruction, quoi qu'on en dise, et qui attriste l'ame!... En voyant rouler à terre ces arbres gigantesques, — ces rois de la forêt, comme les appellent les poètes hindous, — on songe malgré soi qu'il n'en poussera plus jamais de pareils! Le *log-house* (2) fut donc bientôt construit. Il s'éleva sur la

(1) Nom que l'on donne aux créoles qui cultivent eux-mêmes une petite étendue de terrain.

(2) Maison formée de troncs d'arbres à peine dégrossis.

colline solitaire assez loin de toute habitation pour que les Canadiens ne pussent voir la fumée d'un toit voisin surgir à travers le feuillage; ils se réjouirent à la pensée que, dans leurs chasses, ils allaient avoir les coudées franches. Le chasseur est comme l'oiseau de proie, qui ne peut souffrir dans son voisinage aucun individu de son espèce.

III.

Ce serait une erreur de croire que l'amour de l'ordre et du travail régulier qui anime les *farmers* du nord des États-Unis fût la passion dominante de nos Canadiens. Si quelques pieds de tabac, de maïs et de patates douces croissaient autour de leur cabane, ces résultats étaient dus à la fécondité du sol et à la douceur du climat bien plus qu'aux laborieux efforts des émigrans : le père Faustin et ses deux fils ne bêchaient la terre qu'à leurs momens perdus; les excursions à travers les bois des bords de la rivière Rouge à ceux de la Sabine, la chasse, la pêche, voilà ce qui absorbait tout leur temps. Ils ne songeaient point à s'enrichir, mais à jouir d'une existence indépendante. Les *petits blancs* de race française, répandus dans toute l'Amérique depuis le Saint-Laurent jusqu'au Texas, ont toujours cherché à résoudre le problème de vivre en travaillant le moins possible. Ces hommes, fiers de leur couleur blanche, rejettent avec dédain tout ce qui peut, à un certain degré, les assimiler aux nègres. En revanche, ils n'ont point perdu le goût du plaisir et des jeux bruyans. La tradition de cette vie joyeuse au milieu des bois ne se conservait nulle part plus vivante que dans la Haute-Louisiane. A quelques lieues de l'habitation des Canadiens s'élevaient une douzaine de cabanes fort irrégulièrement semées à travers les défrichemens, et qui formaient le centre d'une petite colonie très pauvre, mais très insouciante et partant très heureuse. Étienne, le plus jeune des deux Canadiens, s'y rendait fréquemment, et, comme il savait tirer d'un violon quelques notes qui ressemblaient à des airs de contredanse, il devint bientôt le héros et l'ame de toutes les fêtes. Son instrument n'était point un *stradivarius*, mais une simple pochette bonne tout au plus à faire sauter les Indiens à moitié civilisés du Bas-Canada, et que lui avait légnée un vieux maître à danser de Montréal. Quand Étienne passait l'archet sur les cordes de son petit violon, il n'y avait pas un créole qui n'abandonnât ses travaux ou n'interrompît sa sieste pour courir après lui.

Ces plaisirs n'étaient point du goût d'Antoine; la vie des bois le fascinait. A la grande stupéfaction des jeunes filles du voisinage, il ne sortait guère de la forêt pour venir se mêler à leurs ébats. Les unes le trouvaient fier et sournois, les autres prétendaient qu'il était jaloux des succès de son frère.

— Mon garçon, lui disait quelquefois son père, tu as tort de faire le sauvage. Quand viendra le moment de te marier, tu t'en repentiras. Vois Étienne... toutes les femmes raffolent de lui! — Antoine ne répondait rien, et chassait toujours.

Quelque temps après leur installation dans la forêt, les trois Canadiens eurent besoin de se rendre au village pour renouveler leurs provisions. La veille du départ, Antoine tua un chevreuil et le déposa dans la pirogue. — Ce sera pour le planteur et sa fille, dit-il à haute voix en enveloppant l'animal dans des feuilles de latanier; ils nous ont bien accueillis à notre arrivée, et nous ne pouvons passer devant eux sans les en remercier.

— Bien pensé, mon garçon, répliqua le vieillard. Ah! ce sont là de braves gens, généreux, prêts à obliger. Autrefois c'était ainsi qu'on recevait les voyageurs tout le long des fleuves; mais aujourd'hui!... on trouve partout des *Yankees*, et ceux-là ne donnent rien pour rien, pas même un verre d'eau!

Au moment où ils amarraient leur pirogue devant l'habitation du planteur, Marie, qui les avait aperçus de loin, vint à leur rencontre. En voyant le grand Canadien qui s'avançait gravement, marchant d'un pas solennel et mesuré, son chevreuil sur les épaules, elle eut envie de rire. — Eh! mon Dieu, monsieur Antoine, lui cria-t-elle, que portez-vous là!

— Un petit gibier que j'ai tué pour vous, répondit le chasseur.

— Pour nous? répliqua la jeune fille. Mon père sera enchanté de votre attention; c'est bien aimable à vous d'avoir pensé à lui... mais attendez donc un peu, que j'appelle un nègre; je ne veux pas que vous portiez ce fardeau jusqu'à la maison.

Le nègre qu'on appelait se hâtait si lentement, qu'Antoine eut déposé le chevreuil sur la table avant que celui-ci fût arrivé, et les trois Canadiens se mirent en devoir de continuer leur voyage. Ils étaient convenus entre eux de ne point accepter cette fois l'hospitalité du colon; dans leur amour-propre, ils tenaient à prouver que cette visite était tout-à-fait désintéressée. Le planteur, après avoir insisté pour qu'ils restassent jusqu'au lendemain, les laissa donc s'éloigner; puis, quand ils furent sur le point de prendre le large : — Père Faustin, dit-il au vieillard, vous faites trop de façons avec un ancien ami; vous me promettez sans doute de vous arrêter ici au retour, mais je ne vous crois pas, et il me faut un otage. Je retiens votre fils aîné; les pigeons qui viennent du nord commencent à s'abattre en troupes autour des défrichemens, et les canards abondent sur les lacs. Antoine est bon tireur, je veux inaugurer la chasse d'hiver avec lui... Ainsi partez et laissez-le-moi.

— Ça va, dit le père Faustin en poussant sa pirogue d'un coup de gaffe

qui la lança jusqu'au milieu de la rivière. Antoine, comme un oiseau pris au piége, jeta autour de lui un regard rapide, puis reporta sa vue sur l'esquif près de disparaître derrière une île.

— Allons, dit Marie, vous voilà notre prisonnier, monsieur Antoine. La pirogue est partie tout de bon... Croyez-moi, venez prendre votre part du dîner qui nous attend.

Le lendemain matin de bonne heure, le planteur était sur pied, le fusil sous le bras; Antoine, accoutré en batteur d'estrade, portant en sautoir la corne de bœuf remplie de poudre, les guêtres de peau de chevreuil et la courte blouse de flanelle grise, l'attendait dans la cour. Ils se mettaient en route et traçaient déjà le plan de l'expédition, quand Marie, montée sur un joli petit cheval noir de race mexicaine, vint les rejoindre au galop.

— Eh bien! mon père, s'écria-t-elle, attendez-moi donc..... Je veux être de la partie... Allez où vous voudrez, je vous suis.

— En ce cas, adieu la chasse, murmura Antoine en s'appuyant sur sa carabine, qui lui venait jusqu'au menton.

— Est-ce que je vous gêne, monsieur Antoine? demanda la jeune fille.

— Je ne dis pas cela, répondit le grand Canadien; nous irons nous promener autour des champs de coton, dans les sentiers battus; il se peut que nous rencontrions par là des colibris et des moineaux...

— Marie, interrompit le colon, comment pourriez-vous nous suivre dans les halliers où nous allons nous engager? Vous laisserez votre voile aux ronces des buissons, vous vous déchirerez les mains et le visage aux épines des acacias; votre cheval finira par s'ennuyer des coups de fusil et fera des écarts... Voyons, soyez raisonnable... restez...

— Eh bien! chassez, messieurs, chassez à votre aise, répliqua Marie en donnant un coup de cravache à son *poney;* au moins vous me permettrez de faire un temps de galop dans le bois, n'est-ce pas, mon père? — Et elle disparut dans le feuillage.

L'automne tirait à sa fin; les pluies d'octobre avaient rempli les lacs et les étangs. Les lianes, flétries par le soleil brûlant de l'été, se couvraient de pousses nouvelles et serraient d'une étreinte plus vive les troncs noueux des grands arbres. A travers les feuilles sèches qui jonchaient les sentiers, une herbe verte et longue sortait de terre et se balançait doucement à la brise. L'érable avait pris la teinte empourprée qu'il revêt à l'arrière-saison, et, sous les premiers rayons du jour, ses tiges serrées brillaient comme des lames de cuivre rouge. Aucun nuage n'altérait l'azur profond du ciel : c'était un second printemps, moins riant, moins fleuri, plus mélancolique que le premier. Le caïman, près de s'endormir du sommeil léthargique dans lequel il reste plongé pendant l'hiver, venait à la surface des étangs respirer l'air

tiède des derniers beaux jours. Sur les racines des cyprès, sur les branches mortes abattues par le vent et qui flottaient au hasard, des centaines de petites tortues se chauffaient au soleil, échelonnées en longues files, la tête allongée, prêtes à se laisser choir et à plonger au moindre bruit. De grands oiseaux de proie, les uns lents et lourds comme la buse, les autres sveltes et légers comme le faucon, rasaient de l'aile les joncs et les clairières, ou passaient avec la rapidité de l'éclair sur la cime des bois. Quelquefois un sourd murmure traversait l'espace, pareil au frisson d'une brise subite qui agite le feuillage: c'était une bande de ramiers qui passait et se balançait en l'air, cherchant où se poser. Aucune bête dangereuse ne hantait, au moins pendant le jour, ces solitudes trop voisines des plantations; Marie s'y lança donc sans crainte. Elle galopa hardiment, côtoyant les flaques d'eau autour desquelles des cyprès chargés de longues mousses, des magnolias gigantesques et des platanes séculaires formaient des voûtes impénétrables aux rayons du soleil, suivant au hasard les sentiers à demi effacés qui serpentaient à travers de frais vallons parmi les saules et les tulipiers. Après quelques heures de promenade, elle s'aperçut que le pays devenait plus sauvage et songea à revenir sur ses pas. Retrouver sa route dans les bois n'est pas chose facile. Elle erra quelque temps, sans pouvoir sortir de ce labyrinthe de halliers qu'elle trouvait si gracieux tout à l'heure, et qui commençait à l'effrayer.

Dans cette perplexité, la jeune fille s'arrêta, inquiète et tremblante, prêtant l'oreille, désirant et craignant à la fois d'entendre quelque bruit; puis elle marcha de nouveau, d'abord au pas et bientôt de toute la vitesse de son cheval. Des coups de fusil qui retentissaient dans le lointain venaient de lui apprendre dans quelle direction se trouvaient les chasseurs. En quelques minutes, elle découvrit un grand lac bordé de buissons épineux et couvert d'une forêt de roseaux. Des nuées de canards, arrivant de tous les points de l'horizon, s'abattaient sur les eaux, plongeaient et barbotaient en battant de l'aile, et tout à coup, la détonation d'une arme à feu les forçant à se lever de nouveau, ils tournoyaient avec effroi au-dessus des joncs. Les grands bois qui enveloppaient le lac de toutes parts formaient comme un cercle fatal que ces oiseaux ne pouvaient se décider à franchir, et, tandis qu'ils se berçaient d'un bord à l'autre, les deux chasseurs se les renvoyaient alternativement. Il en tombait donc un grand nombre; subitement arrêtés dans leur vol, morts ou blessés, ils venaient donner tête baissée dans les herbes flottantes ou restaient suspendus aux branches. Le grand Canadien, debout à quelques pas du rivage, dans l'eau jusqu'au-dessus du genou, chargeait et tirait sans relâche; il était calme et froidement passionné comme un vieux soldat devant l'ennemi. Il y avait dans ses mouvemens une précision et une aisance qui ressemblaient

presque à de la grace. Quand un oiseau frappé par son plomb ployait les ailes et roulait à ses pieds, il le regardait avec le dédain d'un chasseur habitué à attaquer une proie plus noble. La jeune créole, arrêtée derrière un buisson à quelques pas de lui, le regardait d'un œil curieux. Certaine d'avoir retrouvé ceux qu'elle cherchait, Marie reprenait haleine et essayait de se remettre de l'émotion qu'elle venait d'éprouver. Le cœur lui battait bien fort; elle se sentait à peine la force d'élever la voix, mais la pensée qu'elle était là seule, près d'un étranger, la décida à faire un effort sur elle-même.

— Monsieur Antoine, cria-t-elle le plus haut qu'elle put en se montrant, où est mon père?

— Là-bas, de l'autre côté du lac; n'entendez-vous pas son petit fusil à deux coups qui tonne comme un pétard? — Cela dit, le Canadien se remit en position : il avisait une douzaine d'outardes (1) qui se dirigeaient vers lui, les ailes étendues, le cou allongé.

— Je me suis égarée, reprit Marie, et je n'ose plus aller seule. De grace, monsieur, conduisez-moi près de mon père..... J'ai peur dans cette forêt, et je veux rejoindre mon père, entendez-vous?... Je suis lasse, très lasse, et ne puis faire un pas de plus, si vous ne m'accompagnez.

En parlant ainsi, elle poussa son cheval dans l'eau pour mieux se faire entendre de l'impassible Canadien, qui suivait toujours avec le canon de sa carabine le vol des outardes. Ces oiseaux, effrayés par la vue du cheval et de la jeune fille, qui s'avançaient à découvert au milieu des joncs, poussèrent un cri et changèrent de direction. Antoine désarma aussitôt sa carabine; il lança un regard de dépit sur le beau gibier qui lui échappait, puis s'approcha de Marie sans lui dire autre chose que ces trois mots : — Par ici, marchons! — Et il prit les devans d'un pas rapide.

— Attendez un peu, dit Marie, pas si vite..... la tête me tourne..... Oh! mon Dieu! je ne vois plus... la bride m'échappe.

— Descendez, mademoiselle, cria Antoine en l'aidant à mettre pied à terre; asseyez-vous là, sous l'ombre de cet arbre... Cela ne sera rien qu'une faiblesse, l'effet de la peur, d'une marche forcée... Quelle idée aussi de nous avoir suivis jusqu'au bord de ce lac?... Les femmes sont toujours les mêmes; elles tremblent devant une araignée et affrontent sans nécessité des périls réels! La forêt a, comme la mer, des abîmes où les plus hardis périssent! — Tout en parlant ainsi, seul et à demi-voix, le Canadien jetait sur le front de la jeune fille quelques gouttes d'eau qui la ranimèrent peu à peu. Quand elle commença à ouvrir les yeux : — Tenez, reprit le chasseur, je ne peux pas vous of-

(1) Nom que les créoles donnent à l'oie hyperboréenne.

frir de boire à ma calebasse; mais allongez le bras, que je vous verse une goutte de rhum dans le creux de la main.... Du rhum! cela vous fait faire la grimace, n'est-ce pas? Prenez toujours, mouillez-vous seulement les tempes et le bout des lèvres. — Et elle fit machinalement ce qu'il lui disait.

Surpris et heureux de la voir si docile à ses conseils, le grand Canadien contemplait avec sollicitude la jeune fille. Il était près d'elle à genoux, tête nue, ses longs cheveux noirs flottaient sur ses joues bronzées : un chevreuil eût passé à quinze pas de lui qu'il ne l'eût pas même remarqué; mais quand les yeux de Marie, se rouvrant à la lumière, rencontrèrent les siens, il se leva tout à coup : — Maintenant, mademoiselle, à cheval, s'il vous plaît, et allons rejoindre votre père.

Et il marcha devant elle, tenant la bride de l'animal fatigué qu'elle ne se trouvait point encore en état de conduire elle-même. Ils cheminèrent ainsi lentement sur les bords du lac : le grand Canadien foulait les ronces d'un pas hardi et écartait les lianes avec ses mains, comme s'il se fût tracé une route parmi les blés et les bluets. De temps en temps il se tournait vers la jeune créole, cherchant à la rassurer par son regard. A ce moment-là, Marie ne reconnut plus ce jeune homme fantasque et sauvage qui lui prêtait à rire par ses façons et l'impatientait par son calme indifférent. Elle se sentait protégée par lui; il lui apparaissait comme un guide compatissant et respectueux qu'elle pouvait suivre en toute confiance. Dès qu'ils approchèrent du planteur, Antoine remit les rênes à la jeune fille et se plaça derrière le cheval.

— Quoi, Marie! vous ici? s'écria le colon en voyant paraître sa fille.

— Mon père, grondez-moi, je le mérite, répondit Marie; mais auparavant remerciez M. Antoine; il a quitté, pour me conduire près de vous, la plus belle station qu'un chasseur puisse choisir... — Et tandis qu'elle racontait à son père ce qui venait de se passer, le grand Canadien, fort embarrassé de sa personne, nettoyait silencieusement la batterie de sa carabine.

Le planteur, Antoine et Marie prirent sur l'herbe, au bord d'une source, un repas dont ils avaient besoin tous les trois après les fatigues et les émotions de la journée. Quand ils furent prêts à se remettre en route pour regagner l'habitation, Marie ne put s'empêcher de se jeter au cou de son père en s'écriant avec angoisse : — Où serais-je maintenant, mon Dieu! si je ne vous avais pas retrouvés?

— Perdue, perdue pour toujours! dit le planteur. Celui qui s'égare dans les bois ne tarde pas à être saisi de vertige... Il erre long-temps au hasard et presque sans changer de place; il mêle ses propres traces, s'enfermant ainsi dans un dédale d'où il ne peut plus sortir. La fatigue l'accable, son cerveau s'exalte, le désespoir s'empare de lui...

— Et les loups, et les ours!... Oh! mon Dieu! j'ai peur ici; partons, partons vite!... Comment pouvez-vous tant aimer ces vilains bois, monsieur Antoine? — En achevant ces paroles, Marie remonta à cheval. Antoine ouvrait la marche; il portait, suspendus à sa ceinture, trente et quelques canards d'espèces diverses, trophées de la chasse du matin. Ainsi affublé, il ne ressemblait pas mal aux sauvages fabuleux que les anciennes estampes représentent vêtus d'un court jupon bouffant composé d'une masse de plumes de toutes couleurs. Son pas n'avait rien perdu de son élasticité habituelle; on sentait que la marche ne pouvait fatiguer un homme de sa trempe. Le planteur, au contraire, traînait la jambe et suivait avec peine le cheval que sa fille conduisait le plus lentement possible. — Je n'entreprendrai jamais de pareilles courses, disait-il en s'essuyant le front, sans me faire accompagner de deux ou trois noirs pour porter mon fusil et mon attirail de chasse.

La pirogue ne repassa que le surlendemain. Antoine demeura donc un jour encore chez le planteur. Il trouva ce temps moins long qu'il ne l'avait cru, et ne fit point trop la mine à la jeune fille qui avait, par son imprudence et son étourderie, compromis le succès de sa grande chasse aux canards.

IV.

Le planteur aimait la franchise et la naïveté un peu rude du grand Canadien. Il ne renonçait point à l'espoir de l'attirer un jour auprès de lui et de l'associer à ses travaux. — Antoine est l'homme qui me convient pour diriger mes plantations, disait-il souvent à sa fille; dans le pays, on le traite de sauvage, parce qu'il a des dehors brusques et impétueux, et moi je le crois moins difficile à civiliser que son frère: celui-là est un fainéant et un flâneur qui ne songe qu'à se divertir. Par malheur, la société d'un pareil hôte n'a rien d'agréable pour une jeune fille, et je n'ose l'inviter à nous venir voir aussi souvent que je le voudrais. C'est dommage, mon enfant, car avec nous il ne tarderait pas à s'adoucir. — Marie répondait que la présence du Canadien ne lui causait ni plaisir ni déplaisir, et qu'elle n'entendait en aucune façon gêner ou entraver les projets de son père.

Antoine allait donc assez fréquemment rendre visite au planteur, et celui-ci, pour l'engager à revenir, lui demandait toujours quelque belle pièce de gibier, dinde ou chevreuil. De son côté, Marie, qui aimait à varier ses parures, le priait d'apporter des ailes d'étourneau (1) et des plumes de cygne avec lesquelles elle savait composer des coif-

(1) L'étourneau de la Louisiane (le *rice bird* des Américains) porte à la naissance de l'aile une épaulette d'une belle couleur rouge.

fures gracieuses et des ornemens pour ses robes de bal. Si loin de la France et des modes nouvelles, les jeunes créoles s'évertuaient à inventer tout ce qui pouvait donner à leur toilette de l'originalité et de l'éclat. Le voisinage des forêts ne jetait dans leurs cœurs aucune teinte de mélancolie. Les planteurs de la Haute-Louisiane ne ressemblaient en rien aux émigrans attristés qui emportent au fond de l'ame le regret de leur patrie : établis depuis plusieurs générations sur les bords de la rivière Rouge, ils s'y trouvaient à merveille et acceptaient franchement la nature sauvage qui les environnait. Heureux d'une existence large et libre qui empruntait son plus grand charme aux plaisirs de la chasse et aux libres excursions dans les bois, ils défrichaient le sol lentement et avec mesure. La culture étendait ses conquêtes chaque jour, mais pas à pas et d'une façon presque insensible. La civilisation coudoyait la barbarie. A quelques lieues d'une habitation où régnaient le luxe et l'urbanité de la vieille Europe, on rencontrait au fond d'une clairière un Indien presque nu, pauvrement armé, se glissant à travers les broussailles d'un pas furtif, honteux d'être surpris par l'homme civilisé dans les mystères de sa vie sauvage et vagabonde. Un jour, il y avait bal dans ces vastes maisons gracieusement assises au bord de la rivière; le lendemain, ceux-là même qui avaient passé la nuit à danser campaient le long des lacs et dormaient par terre, roulés dans une couverture de laine, ayant sous la tête un tronc d'arbre pour tout oreiller. Le *petit blanc* surtout poussait au suprême degré cette gaieté insouciante, cette vivacité pétulante qui fait le fond du caractère créole. Placé entre le planteur à l'esprit plus ou moins cultivé et l'enfant des forêts ignorant et grossier, il participe à la fois de ces deux types extrêmes et se rapproche de l'un ou de l'autre, selon qu'il obéit aux lumières de son intelligence ou qu'il se laisse aller aux mouvemens irréfléchis de son instinct. Ainsi, tant que le grand Canadien Antoine se trouvait dans la famille du planteur, influencé par l'exemple de mœurs plus douces, de formes plus polies, il redevenait à son insu l'honnête et calme descendant des fermiers qui vinrent de Normandie s'établir aux bords du Saint-Laurent. Quand il *rentrait dans le bois*, ces impressions s'effaçaient trop vite; la solitude et le silence, qui portent la terreur et l'abattement dans les cœurs faibles, lui redonnaient au contraire une énergie qui allait jusqu'à l'exaltation. Fier de sa jeunesse et de sa force, il marchait la tête haute; il voulait en quelque sorte dominer cette puissante nature que la main de l'homme n'avait point encore domptée.

A peine de retour dans sa cabane, le grand Canadien se mettait en route, explorant le pays, parcourant sans relâche les halliers et le bord des lacs; les rives de la Sabine lui offraient surtout d'excellentes réserves pour le gros gibier. Les ours noirs fréquentaient les terres basses

et marécageuses que les inondations de ce petit fleuve rendent à peu près inaccessibles; ils y trouvaient des arbres morts, pourris à l'intérieur, creusés de trous profonds comme des antres, dans lesquels ils pouvaient passer commodément les froids de l'hiver. Surprendre un de ces animaux dans son repaire, l'en faire sortir en jetant sur lui, au moyen d'une longue perche, des roseaux enflammés, et le tuer quand il se laisserait glisser en bas de l'arbre, c'était là une expédition capable de tenter un batteur d'estrade comme Antoine. D'ailleurs, il s'apercevait que, depuis quelque temps, la chasse devenait moins abondante autour de sa demeure; une main invisible décimait rapidement les oiseaux et les quadrupèdes presque à sa porte. Les trois Canadiens ne rencontraient personne bien loin à la ronde; à peine si un pas humain laissait çà et là son empreinte dans les sentiers, et cependant quelqu'un chassait sur leurs terres.

— Il y a un Indien qui rôde par ici, disait parfois le vieux Faustin; mais l'Indien est comme le renard, il ne faut pas le chercher auprès du poulailler.

— Je le trouverai ou j'y perdrai mon nom! répondait Antoine; je le trouverai avant la fin de l'hiver, et nous verrons qui de lui ou de moi ira planter sa tente ailleurs!

Un jour donc, Antoine, accompagné de son jeune frère, se mit en marche vers la Sabine. Il avait découvert les traces d'un ours de grande taille, et, comme l'hiver était arrivé, l'animal devait avoir déjà choisi son gîte. Le soleil se levait; il y avait un peu de glace autour des petites flaques d'eau et de la gelée blanche sur l'herbe. Les deux frères s'enfoncèrent le plus loin qu'ils purent dans les marais, à travers les joncs et la vase, parcourant à grandes enjambées ce dédale inextricable, sautant sur les troncs des arbres morts de vétusté qui formaient une suite de ponts naturels. Cette fatigante promenade les conduisit sur un petit tertre qui s'élevait comme une île au milieu des terres inondées; ils s'en approchèrent avec précaution, et Étienne, qui marchait en tête, arma sa carabine. Antoine fit un pas pour rejoindre son frère; il se baissa, se mit à genoux, rampa sur les mains, et fit signe à Étienne de ne pas remuer. Puis tout à coup, se relevant : — Il a été fait un malheur par ici, dit-il à voix basse; j'aperçois un homme mort.

— De quelle couleur? demanda Étienne. C'est peut-être un nègre marron qui est venu mourir là.

— Non. Il y a un chien fauve qui s'éloigne en courant dans les buissons; il n'aboie pas, c'est le chien d'un sauvage. Ces animaux-là sont sournois comme leurs maîtres; ils ne font pas de bruit, mais ils mordent.

Les deux frères étaient arrivés auprès de cette forme humaine, qui leur causait une certaine crainte précisément à cause de son immo-

bilité. En écartant les branches, Étienne aperçut à ses pieds une bouteille dans laquelle il restait encore quelques gouttes de rhum; il la montra à son frère. — Je comprends, dit Antoine; c'est un imbécile de sauvage qui est venu se cacher ici pour boire à son aise. Il a mis sa bouteille à sa bouche et il a bu jusqu'à ce qu'il fût à bout de ses forces; avec une pareille dose, il peut bien dormir sans avoir besoin d'être bercé.

Étienne déroula la peau d'ours dans laquelle l'Indien s'était enveloppé comme dans un linceul. — Ma foi, dit-il à son frère, voilà notre chasse faite; emportons cette peau. Aussi bien elle est à nous, puisque c'est celle de la bête que nous cherchions; puis elle paiera une partie du gibier que ce rôdeur nous a volé. Écoute un peu comme il ronfle! Pauvre innocent, va!... Après tout, nous lui rendons service; le froid le réveillera quelques heures plus tôt.... Il a au menton deux lignes bleues qui se croisent; je le reconnais à présent. C'est celui à qui tu as fait faire un plongeon le jour où nous sommes arrivés au village. Je parierais que son chien nous a reconnus et que c'est pour cela qu'il s'est sauvé.

Tout en parlant ainsi, Étienne prit les jambes de l'Indien, Antoine le souleva par la tête, et ils lui enlevèrent la peau qui l'abritait. — Maintenant, reprit le plus jeune des deux frères, il faut rafraîchir ses munitions. Il reste dans sa bouteille un bon verre de rhum; je vais le verser dans sa poudre; ça lui donnera de la force.

— Et moi, j'enclouе la pièce, dit Antoine.

Il saisit la carabine du sauvage et enfonça dans la lumière une forte épine d'acacia qu'il cassa ensuite de manière qu'il fût impossible de la retirer. Cela fait, les deux chasseurs reprirent la route de leur demeure, bien persuadés qu'après une pareille leçon l'Indien s'éloignerait de leur voisinage. Rendus chez eux, ils donnèrent la peau d'ours à leur père et ne pensèrent plus à cette rencontre.

Quelques jours après, Étienne, chaussé de petits souliers, le feutre gris sur l'oreille et la veste sous le bras, marchait précipitamment vers les plantations. Son père l'accompagnait ainsi qu'Antoine. On célébrait à quelque distance de chez eux une noce à laquelle tout le pays était convié. Les mariés, comptant presque autant de cousins qu'il y avait d'habitans à vingt lieues à la ronde, avaient fait une invitation en masse. Riches planteurs et petits blancs y arrivaient de toutes parts, ceux-ci à pied, ceux-là à cheval, d'autres en bateau. Que de joyeux propos s'échangeaient en chemin! Avec quelle ardeur on bravait les fatigues d'une longue route pour se reposer en dansant toute la nuit et se remettre en marche dès le lendemain matin! Étienne se promettait beaucoup de plaisir à cette réunion; il allait si vite, que le vieux Faustin avait peine à le suivre. Quant à Antoine, il restait en arrière, se

demandant à lui-même s'il irait jusqu'au bout. Ce mouvement, ces danses, cette foule bruyante, tout cela lui faisait peur. — Bah! se disait-il, on ne m'a jamais vu à pareille fête. Tout le monde va me regarder... Le planteur sera là avec sa fille! Me parleront-ils devant tant de personnes, à moi qui ne suis qu'un petit blanc? Et puis, si elle me parle, qu'est-ce que je lui répondrai... Étienne est bien heureux, lui, de savoir danser et d'être si hardi!...

Comme il raisonnait ainsi, ralentissant le pas et prêt à faire volte-face, Marie, qui suivait la même route, l'aperçut de loin. Laissant derrière elle son père, qui trottait doucement avec quelques amis montés sur des mules pacifiques, elle lança son petit cheval au galop et cria au grand Canadien : — Allons donc, monsieur Antoine, plus vite que cela, ou vous arriverez demain à la noce!

— Ni demain ni aujourd'hui, répliqua Antoine; toute réflexion faite, je n'y vais pas. Qu'y ferais-je?

— Mais ce que feront les autres!...

— Non, non, dit Antoine en secouant la tête, on me montrerait au doigt; on dirait : Voilà le grand Canadien qui ne vient jamais à nos fêtes!

— Eh bien! après?... répliqua Marie, cela vous fait peur! Et ces belles plumes que vous m'avez apportées, vous n'êtes donc pas curieux de voir comment elles iront à ma robe de bal?

— Assez d'autres les admireront, répondit Antoine à demi-voix.

— Adieu, dit vivement Marie, je perds mon temps à vous prêcher; les voisins ont raison de dire que vous êtes un sauvage! Et mon père, qui prétend que vous changez à vue d'œil, que vous vous civilisez!... Allez, monsieur, allez dans vos bois, et, quand vous reviendrez nous voir, ne manquez pas de suspendre à vos oreilles des dents de crocodile, d'attacher des colliers de verroterie à votre cou, et de vous tatouer la face....

Tandis qu'elle disparaissait au galop dans l'étroit sentier, Antoine demeurait à la même place, immobile et confus comme un chasseur qu'une perdrix eût soufflété de ses deux ailes. — La voilà toute fâchée, pensait-il, et cela parce que je ne veux pas aller dans cette foule où je n'ai rien à faire! S'il s'agissait de la conduire seule à travers les bois, de la mener jusqu'au Nouveau-Mexique, elle sait bien que je ne me ferais pas prier. Je me jetterais dans le feu pour sauver son père et elle aussi. Il n'y a pas de doute qu'elle sera bien jolie avec sa parure de bal, mais moins qu'elle ne l'était au bord du lac quand elle disait à son père : Grondez-moi, mais auparavant remerciez M. Antoine... Le souvenir de ce petit événement revint d'une façon plus vive au cœur du grand Canadien, que les reproches de la jeune fille avaient étourdi; il marcha donc droit devant lui. La nuit venait, il approchait du lieu

de la fête, et les bruits de la danse arrivaient jusqu'à son oreille, mêlés au frissonnement de la brise dans la cime des bois. Cette noce de Gamache mettait en mouvement une trentaine de noirs; les uns, occupés des apprêts du festin, tournaient des broches au fond de la cour, les autres attachaient aux arbres voisins les chevaux des conviés. Quelques Indiens accroupis autour des chaudières, guettant, eux et leurs chiens, les restes du repas, remplissaient le rôle de mendians et de bohémiens. Les fenêtres de la maison restaient ouvertes, car, malgré la fraîcheur de la nuit, l'air eût manqué à la foule qui se pressait dans les appartemens.

Blotti derrière un arbre, Antoine considérait ce spectacle animé, cette réjouissance à laquelle tout le monde prenait part, qui l'attirait et le repoussait en même temps. Quelquefois Marie venait respirer à la croisée; il la reconnaissait entre toutes ses compagnes. Au milieu des têtes qui se balançaient au mouvement de la danse, il retrouvait toujours celle de Marie; il distinguait l'éclat de son rire, l'accent de sa voix; elle exceptée, cette réunion de jeunes filles gracieuses ne lui présentait qu'un tourbillon confus. Quand elle plongeait son regard dehors, comme pour reposer ses yeux fatigués de la lumière, il craignait qu'elle ne le découvrît dans sa cachette et s'enfonçait plus avant sous les branches. Une partie de la nuit s'écoula sans qu'il pût faire autre chose que rôder autour de la noce. Lorsque les anciens, qui n'avaient cessé de fumer sous la galerie, laissant danser et rire la jeunesse, commencèrent à brider leurs chevaux pour retourner chez eux, le grand Canadien s'éloigna au plus vite, comme un oiseau nocturne qui redoute d'être surpris par le jour. Un des Indiens qui bivouaquaient dans la cour, le voyant passer, appuya sa tête sur ses deux mains, le regarda fixement, et fit entendre un rire étrange qui ressemblait au sifflement du chat sauvage.

V.

Six mois après, au commencement de l'été, les trois Canadiens se rendirent au village. Cette fois le planteur ne les attendait point au bord de la rivière, prêt à les arrêter au passage; des fièvres violentes s'étant déclarées au printemps dans tout le pays, il avait émigré avec sa fille vers les hautes terres. Beaucoup de familles étaient allées, à leur exemple, s'établir dans les bois, afin d'échapper aux influences malignes qui désolaient les plantations. Il faisait une chaleur accablante; les Canadiens ramaient le plus près possible du rivage, afin de se tenir à l'ombre des grands arbres. Arrivés au quai du village, ils y amarrèrent leur *voiture*, — on appelait ainsi les bateaux dans ce pays, où l'on ne connaissait point d'autre route que les fleuves, — et s'oc-

cupèrent au plus vite de régler leurs affaires. Ils avaient hâte de retourner à leur case; mais comment sortir des magasins où l'on trouve tout, des miroirs et de la poudre, des bottes et des cordes à violon, des soieries et des peaux de buffle, des verroteries et des chapeaux, où l'on verse le grog à discrétion, où l'on place devant l'acheteur une caisse d'excellens cigares en l'invitant à y puiser sans relâche? Et puis il fallait causer : les voisins, les concurrens mêmes venaient prendre part à la conversation aussi bien qu'aux rafraîchissemens. Le soleil se couchait, que les Canadiens n'avaient rien terminé encore, et ne savaient plus au juste ce qu'ils étaient venus acheter.

Antoine parlait peu, et ces flâneries ne l'amusaient pas long-temps. Il pressait donc son père de partir, quand un tourbillon de poussière qui s'élevait à l'horizon et un grand bruit de chariots attirèrent l'attention des habitans du village. On sortit des tavernes et des magasins pour voir défiler le convoi qui venait du Mexique; les bœufs haletans traînaient d'un pas lent et fatigué les lourdes charrettes qui se rangèrent bientôt le long de la rivière. Tandis que le chef de la troupe cherchait un emplacement favorable pour y décharger ses balles de coton et ses ballots de pelleterie, les négocians l'entouraient en lui faisant mille prévenances, impatiens d'entrer en marché avec lui. Les bouviers, — *les engagés*, comme on les appelait d'après un vieux mot emprunté à la langue des flibustiers, — appuyés d'une main sur leurs longs aiguillons, de l'autre sur la corne de leurs bœufs, attendaient qu'on leur donnât le signal de dételer. C'étaient de grands hommes hâlés, au teint couleur de poussière, vêtus de peau de daim des pieds à la tête. Ils parlaient un peu l'espagnol, mal l'anglais, très mal le français, et parfaitement la langue des sauvages, ce qui n'empêchait pas les créoles de les comprendre. Bientôt même on apprit d'eux que les Comanches, les plus redoutés d'entre les Indiens de la Prairie, avaient étendu leurs incursions dans les plaines du Texas, entre Nagodoches et Santa-Fé, et semblaient vouloir pousser leur marche jusqu'à la Sabine.

La frontière étant assez mal gardée du côté des provinces mexicaines, cette nouvelle ne laissa pas que de causer une certaine inquiétude parmi les colons. Les jeunes gens riaient de ces appréhensions qu'ils traitaient de chimériques; les vieillards, évoquant d'anciens souvenirs, inclinaient à croire que les Indiens viendraient *faire le coup de main*, comme ils disaient dans leur naïf langage. Bien que ses fils ne fussent nullement émus de cette rumeur, le vieux Faustin partageait l'opinion des gens de son âge, et il partit dans un état d'agitation que des symptômes de fièvre rendaient assez alarmant. Peu à peu cependant l'aspect des bois lui rendit sa sérénité accoutumée, et, quand il rentra dans sa cabane, escorté de ses deux grands fils pleins de jeunesse et

de confiance, il ne put s'empêcher de s'écrier en promenant autour de lui des regards satisfaits : — Oh ! mes garçons, que nous sommes bien ici !

Quelques jours se passèrent sans que rien vînt confirmer la nouvelle apportée par les Mexicains; puis tout à coup, un matin, les habitans du village, qui dormaient d'un sommeil paisible, furent éveillés par une bruyante fusillade. En un instant, la milice se réunit bien armée sous la conduite de ses officiers et prête à recevoir l'ennemi. L'alarme se répandit bientôt dans tout le canton; on courait avertir ses voisins d'une maison à l'autre. Chacun cherchait à fuir; ceux-ci disaient qu'il fallait se retirer dans les hautes terres, ceux-là proposaient de descendre vers le village pour prêter main-forte aux habitans menacés. Chaque planteur craignait un mouvement parmi ses noirs, chaque petit blanc voyait déjà ses maïs arrachés et ses plants de tabac foulés aux pieds; les malades, et il y en avait un grand nombre, demandaient avec des cris et des larmes qu'on ne les abandonnât pas à la fureur des sauvages. La cause de cette panique était l'arrivée d'une horde de peaux rouges qui venait traiter de la vente de ses terres avec l'espèce de diplomate qu'on appelait l'agent des Indiens. Cet agent avait pour mission de distribuer chaque année aux chefs des tribus voisines les présens un peu mesquins que leur envoyait le gouvernement de Washington. Ce n'était point la pourpre que réclamaient ces barbares refoulés sur tous les points, mais de pauvres couvertures de laine et quelques colifichets. Cette fois il s'agissait de préparer l'acte de cession de leur territoire, et, dans cette occasion solennelle, ils se présentaient en nombre, barbouillés de la façon la plus extravagante. Par les coups de fusil qui avaient alarmé la population, ils voulaient donner une idée de leur puissance. Cette *fantasia*, accompagnée de hurlemens féroces qu'exécutaient une centaine de guerriers couverts de peaux de bêtes et ornés de plumes flottantes, ressemblait à une attaque mieux qu'au prologue d'un traité de paix. Quiconque a vu le spectacle d'une de ces marches triomphantes et grotesques, où les haches, les couteaux et les lances brillent au soleil, où les chevelures des vaincus servent de trophées aux vainqueurs, comprendra sans peine qu'un Indien armé en guerre et sortant de la forêt est un croquemitaine capable d'effrayer non-seulement des enfans, mais encore des hommes faits.

A tout hasard, les miliciens restèrent sous les armes, et personne ne se mit en campagne pour aller, à travers le pays, rassurer les colons épouvantés. A la première alerte, le vieux Faustin, dont un nouveau frisson de fièvre altérait le courage, avait pris la fuite et contraint ses deux fils de le suivre. Ceux-ci, voyant leur père malade et tourmenté par une vague terreur, obéirent à ses injonctions, sans même se demander si ses craintes étaient fondées. Ils lui jetèrent sur le dos

la peau d'ours qu'ils avaient apportée de leur excursion aux marais de la Sabine, fermèrent la cabane et partirent avec lui. Le vieillard marchait appuyé sur l'épaule d'Étienne; Antoine allait en éclaireur. Quand ils eurent couru pendant une heure dans la forêt : — Mon père, dit l'aîné, retirez-vous dans la petite île de la rivière Rouge qui est en face de l'endroit où nous cachons notre pirogue. Personne n'ira vous y trouver. — Le vieillard fit un signe de tête, car il était hors d'haleine et ne pouvait répondre. Enfin, comme ils approchaient de la rivière, Antoine pria son père de lui permettre d'aller chez le planteur ou au moins de s'informer aux premières habitations de ce qu'il était devenu. — Deux coups de rame, ajoutait-il, vous mettront à l'abri de tout danger. Notre ami est loin de ses plantations, seul avec sa fille au milieu des bois; s'il lui arrivait quelque chose.....

A peine le grand Canadien avait-il fait quelques pas en s'éloignant de la rivière, qu'il crut entendre un hurlement sinistre. Il s'arrêta pour écouter... Le même cri retentit de nouveau. La carabine au poing, il se glissa dans un fourré et se mit à courir dans la direction du lieu où il venait de laisser le vieillard; puis il réfléchit que la pirogue l'avait déjà déposé, ainsi que son frère, sur la petite île où personne n'abordait jamais. Après une longue course, il arriva à l'habitation d'été du planteur; celui-ci se disposait à retourner au milieu de ses champs de coton. Marie, déjà remise d'une frayeur passagère, avait repris son enjouement et sa liberté d'esprit. Elle se moqua un peu des alarmes que le grand Canadien ressentait encore, et, pour le rassurer complétement, elle lui lut une lettre dans laquelle un ami de son père leur racontait tout ce qui venait de se passer au village.

— Je ne sais pas si tout est tranquille en bas de la rivière, répondit Antoine, mais je suis sûr d'avoir entendu ce matin le cri d'un sauvage...

— Ou d'une chouette effrayée, répliqua la jeune fille. Vous vous êtes mis en tête d'avoir peur, et vous n'en démordrez pas d'ici à huit jours. En attendant, accompagnez-nous jusqu'à la maison, et une autre fois, quand il y aura une noce dans le pays, que je ne vous retrouve plus sur les chemins, errant comme un fantôme. Mon Dieu! que vous étiez bourru ce soir-là! mais je vous pardonne, parce qu'en accourant vers nous aujourd'hui, vous avez fait preuve d'un bon cœur. Allons, partons.

— Mademoiselle, répliqua gravement Antoine, vous êtes en sûreté par ici, vous et votre père; mon père à moi est en péril, je le crois du moins; de plus, il est malade. Je vous quitte. — Le planteur lui tendit la main, et Antoine s'éloigna après avoir promis de venir bientôt à l'habitation donner des nouvelles du vieux Faustin.

Marchant avec précaution, mais d'un pas rapide, Antoine courut

d'abord à la place où il avait laissé son père. Il était nuit; un silence absolu régnait dans la forêt. Au signal que fit le Canadien en s'avançant au bord de l'eau, de manière à être entendu de ceux qui seraient cachés dans l'île, personne ne répondit. Surpris et inquiet, il chercha la pirogue dans les joncs et ne la trouva pas... Peut-être Étienne avait-il ramené son père à la cabane. Il s'y rendit le plus vite qu'il put; la fatigue l'accablait, mais il voulait à tout prix éclaircir ce mystère, qui commençait à l'épouvanter. La cabane, dévastée par le feu, ne présentait plus qu'un amas de poutres calcinées. A la vue de ce désastre, le grand Canadien, en proie à des angoisses mortelles, tomba à genoux et se prit à pleurer comme un enfant. Qu'étaient devenus ceux qu'il cherchait? Vivaient-ils encore? Se lancer seul à travers les bois qui recélaient un invisible ennemi, c'eût été courir à une mort inutile et certaine. Il lui sembla plus sage de revenir près du planteur, lui demander aide et assistance. Quand il parut sur le seuil de la porte, abattu par cette marche forcée, mourant de faim, d'inquiétude et de fatigue, Marie fut près de s'évanouir. Le planteur, en voyant ce grand homme, le visage baigné de larmes, hâve et éperdu, se sentit tout bouleversé. Sans pouvoir s'expliquer la disparition des deux Canadiens, le colon et sa fille comprirent qu'un grand malheur venait d'arriver. Au lieu de prodiguer à Antoine de vagues consolations, le planteur l'engagea à réparer ses forces en prenant un peu de nourriture et à se reposer pendant quelques instans. — Dans trois heures, lui dit-il, nous serons à cheval, vous et moi; quatre noirs de confiance nous accompagneront, et, s'il plaît à Dieu, nous trouverons ceux qui manquent à l'appel.

Dès que l'aube parut, ils furent sur pied. Ils dirigèrent d'abord leurs recherches dans les environs de la cabane détruite. Les gens qu'ils rencontrèrent en route ou qu'ils allèrent interroger chez eux n'avaient rien vu, rien entendu. Les sauvages, assuraient-ils, ne s'étaient pas plus montrés là qu'ailleurs; il n'y avait pas une femme, pas un enfant, qui ne fût remis de la panique des jours précédens.

— J'ai pourtant ouï leurs hurlemens, répétait Antoine; ils ont brûlé notre case. Ah! les sauvages, les sauvages!... ils ont égorgé mon père! — Et chacun se disait en l'écoutant : Il a perdu la tête, le grand Canadien!

Lorsqu'Antoine, le planteur et les noirs de leur suite se mirent en route pour fouiller le bois, le vieux Faustin et son jeune fils Étienne couraient déjà depuis plus de vingt-quatre heures sans savoir où, poursuivis par les cris sinistres que l'Indien lance dans les airs comme une menace de mort. Depuis les bords de la rivière Rouge qu'ils avaient quittés précipitamment, n'ayant point retrouvé leur pirogue à sa place

accoutumée, les deux fugitifs ne cessaient d'entendre par intervalles, à droite, à gauche et surtout derrière eux, cette voix implacable. Frappés d'une terreur mortelle, ils erraient à travers les broussailles, sans avoir le temps de reconnaître leur route. Il semblait qu'un ennemi acharné sur leurs traces les poussât devant lui, comme le vent chasse la feuille morte. Faustin, que la fièvre dévorait, frissonnait sous sa lourde peau d'ours; Étienne soutenait son père chancelant, et ils marchaient sans oser faire halte pour respirer. Pareil à un vieux cerf aux abois qui sort d'un étang et ne peut plus ranimer ses jambes raidies, le vieillard trébuchait et se heurtait aux racines des arbres; Étienne, que la faim tourmentait, ne distinguait pas même à travers les branches les fruits sauvages que le soleil faisait mûrir à portée de sa main.

— Mon garçon, disait le vieux Faustin d'une voix éteinte, les vois-tu?

— Non, mon père; mais je les entends toujours.

— Ils sont nombreux, n'est-ce pas? Oh! si Antoine était avec nous, nous pourrions nous adosser aux arbres et les attendre de pied ferme...

— Oh! oui, mon père, il y en a beaucoup. Partout où nous allons, leurs cris retentissent; ils sont disséminés dans la forêt et donnent la chasse à ceux qui se sauvent comme nous.

Puis ils se regardèrent sans rien dire, effrayés de se voir l'un et l'autre dans un tel état d'accablement. Il ne leur venait pas à la pensée qu'ils eussent à attendre aucun secours du côté des habitations; ils les croyaient attaquées et livrées au pillage. Cependant on ne les oubliait pas. Antoine, accompagné du planteur, faisait en ce moment même des efforts surhumains pour découvrir quelque indice de leur retraite. Rien ne le décourageait. Quand il vit que les voisins les plus rapprochés ne comprenaient pas même les questions qu'il leur adressait, il résolut de poursuivre ses investigations. Il supplia donc le planteur de l'aider à pousser une reconnaissance jusque sur les bords de la Sabine; il lui restait une vague espérance qu'Étienne aurait pu chercher un asile aux lieux mêmes où, quelques mois auparavant, ils avaient découvert l'Indien endormi. Les difficultés de la route rendaient le trajet long et difficile; à l'entrée du marais, il fallut mettre pied à terre et confier les chevaux aux nègres. Antoine cherchait à reconnaître les passages; il sautait à droite et à gauche, examinant les joncs, sondant la vase mouvante. Tout à coup il s'arrêta : — Entendez-vous? dit-il à voix basse au planteur qui le suivait.

Celui-ci prêta l'oreille. — C'est le cri d'un Indien, répondit-il; allons chercher les noirs.

Le hurlement retentissait toujours, strident comme la clameur hi-

deuse du chacal. — Par ici! criait Antoine; marchons, marchons, ils sont devant nous. Je tiens la piste... Suivez-moi... Oh! mon pauvre père!

Ils approchaient rapidement de l'endroit d'où partait ce cri funèbre, qui leur arrivait d'une façon plus distincte. Au moment où Antoine se préparait à faire feu sur l'ennemi qu'il jugeait à sa portée, la voix se tut, et ils entendirent sous les feuilles un bruit semblable à celui que ferait un oiseau en prenant sa volée. Le grand Canadien s'avança sur la pointe du pied vers le petit tertre qu'il était venu chercher... Sa carabine lui échappa des mains; il se précipita comme un fou sur l'herbe où gisait un homme dans un état complet d'immobilité. Cette fois l'homme qu'il trouvait là avait cessé de vivre, et cet homme était son père. Un peu plus loin, Étienne, étendu à terre, s'accrochait aux racines avec ses mains défaillantes, et cherchait à se blottir sous les broussailles, comme un lièvre blessé qui veut mourir hors de la vue du chasseur. Il respirait à peine; ses yeux hagards se portèrent avec terreur sur son frère, qu'il ne reconnaissait pas.

— C'est moi, lui dit Antoine en approchant sa bouche de l'oreille du mourant; c'est moi,... n'aie pas peur!... où sont-ils?

— Par ici, répondit Étienne en allongeant la main autour de lui; par là, partout! Notre père est mort de fatigue, de faim et de peur; je n'en puis plus! — Et il serrait le bras nerveux de son frère avec ce qui lui restait de force.

— Tu n'es pas blessé, Étienne!... Ils n'ont pas tiré?

— Non, non; j'ai apporté ma carabine jusqu'ici et celle de notre père... Elles sont là, sous l'herbe... Je n'en ai vu qu'un, rien qu'un... celui qui... tu sais, Antoine?... Il est venu tout à l'heure; mais je ne pouvais plus bouger! Il a poussé du pied notre père, Antoine, et il a repris sa peau d'ours!. . . . . .

Le jeune Canadien ne survécut que quelques jours à cette catastrophe. Il mourut avec la conviction que les Indiens avaient fait une invasion dans le pays, et, jusqu'à son dernier soupir, il crut entendre cette voix terrible qui, durant plus de trente-six heures, avait jeté dans l'ame du vieillard et dans la sienne d'incessantes alarmes. Ainsi succombèrent le vieux rameur et son second fils, victimes d'une ruse que la frayeur ne leur permit pas même de soupçonner. Après avoir rendu les derniers devoirs à son père et vu son frère expirer entre ses bras, Antoine vint chercher un refuge auprès du planteur. Sa cabane avait été détruite; d'ailleurs les bois qu'il parcourait auparavant avec bonheur lui rappelaient de trop cruels souvenirs. Il semblait avoir renoncé à la chasse, et se promenait tout le jour dans l'enclos des plantations, vêtu de ses habits du dimanche et coiffé de son feutre gris

qu'entourait un grand crêpe noir. Pendant un mois, il demeura ainsi dans l'inaction; Marie et son père, respectant la douleur de leur hôte, ne lui adressaient la parole qu'autant qu'il paraissait le désirer. Que comptait-il faire? Personne ne le savait.

— Mon ami, lui dit enfin le planteur, à votre arrivée dans ce pays, je vous ai offert une maison sur mes terres. De tristes événemens ont prouvé que mes conseils pouvaient être bons!... Vous voilà seul au monde, restez ici...

Le grand Canadien secoua la tête. — Et où irez-vous? demanda le planteur.

— Par là, fit Antoine en montrant l'ouest; par là!... Il me faut les bois, monsieur;... je mourrais ici!

— Vous ne nous quitterez pas, interrompit Marie; mon père vous aime trop, ce serait une ingratitude de votre part.

Le grand Canadien baissa les yeux, essuya une larme, et regarda la jeune fille avec un attendrissement inexprimable; puis, relevant la tête: Il faut que je le trouve, reprit-il d'une voix altérée; il faut que je les venge! — Et il disparut; depuis lors, on n'a plus entendu parler de lui.....

Aujourd'hui les défrichemens se sont étendus depuis les bords de la rivière Rouge jusqu'à ceux de la Sabine; mais la cabane habitée jadis par les trois Canadiens n'a jamais été relevée. Les arbres qu'ils avaient plantés ont grandi avec une rapidité surprenante, et forment un frais bosquet où le lilas de Chine, le merisier et les jasmins laissent pendre leurs fleurs au milieu des lianes. J'ai campé un soir dans ce petit enclos transformé en savane; c'est là que j'ai entendu cette histoire de la bouche d'un vieux créole, chasseur de tortues. Pendant qu'il me la racontait, le moqueur, cet oiseau à la voix flexible et vibrante qui va chercher l'homme jusque dans la solitude pour le charmer et le distraire, ne cessait de voltiger autour de nous; il battait des ailes et semblait nous fêter par son doux chant, comme si nous eussions été les hôtes de cette pauvre cabane depuis long-temps abandonnée.

TH. PAVIE.

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE

EN PERSE.

DEUXIÈME PARTIE. [1]

LES PALAIS ET LES SÉPULTURES DE PERSÉPOLIS.

I.

J'ai décrit le principal groupe de ruines qu'on rencontre au milieu des nombreux monumens compris sous la désignation commune de Persépolis. A côté de ce palais, d'autres palais s'élèvent, d'autres débris précieux appellent l'attention de l'archéologue. Il me reste à faire connaître ces monumens dans l'ordre où ils se présentent au voyageur.

En arrière de la magnifique colonnade qu'on rencontre après avoir franchi le grand perron de Takht-i-Djemchid, on remarque les ruines d'un édifice qui a dû être un palais d'habitation. Ce monument, de forme rectangulaire, est assis sur un soubassement élevé de trois mètres au-dessus du sol environnant, et construit en larges assises : quelques portes et fenêtres dont les chambranles et les linteaux n'ont point bougé sont encore debout; ces bases formées d'énormes pierres ont pu défier la destruction, tandis que les portions de murailles comprises entre elles, et sans doute construites en petits matériaux, ont totalement disparu. C'est à peine si l'on en retrouve assez de traces pour reconnaître la distribution intérieure de l'édifice. Cependant, au moyen de fouilles pratiquées dans plusieurs endroits, il a été possible de re-

(1) Voyez la livraison du 1er juillet.

cueillir des indications plus complètes et de se convaincre ainsi que ces ruines étaient bien celles d'un palais d'habitation.

Ce palais avait deux façades, sur lesquelles régnaient deux perrons à rampe double; leurs murs de soutènement et leurs escaliers étaient ornés de sculptures représentant encore des individus porteurs de présens, le groupe du lion terrassant le taureau, et les gardes armés de lances, avec trois tablettes d'inscriptions sur le mur du plus grand perron et une au centre du plus petit. Au premier perron aboutissent deux escaliers de vingt-trois marches, sur chacune desquelles est figuré un petit personnage qui semble monter les degrés; ces figures portent toutes quelque chose qu'elles paraissent vouloir offrir au royal habitant du palais; les unes tiennent sous le bras un chevreau, les autres portent à la main des vases, ou sur leur épaule un objet difficile à définir, ressemblant assez à un coffret. L'analogie qui existe, pour l'ornementation comme pour la disposition, entre ce perron et celui de la grande colonnade se complète par les bas-reliefs qui en décorent le mur de soutènement : on y retrouve le groupe symbolique du taureau dévoré par le lion, accompagné de tiges de lotus fleuries; entre les cadres d'inscriptions sont des *doriphores* armés de lances.

Au-dessus de la tablette gravée du centre, on aperçoit la partie inférieure du *mihr* ou *ferouher*, représentation symbolique des deux divinités persanes *Ormuzd* et *Mithra*. De chaque côté de cet emblème était assis, sur sa partie postérieure, un animal dont on ne voit plus que l'extrémité des pattes semblables à celles du lion. Cette ornementation se trouvait complétée par la portion détruite du parapet qui bordait la terrasse du perron : des tiges de lotus entrelacées formaient, de chaque côté, une guirlande gracieuse qui s'étendait jusqu'aux escaliers. On arrivait, par ce perron, à un portique formé de huit colonnes sur deux rangs; le profil de l'entablement qui régnait le long de la partie supérieure de la façade est indiqué par un refouillement dont la trace est encore visible au sommet des piliers d'angles.

Pénétrons maintenant à l'intérieur de ce palais : au centre est une salle carrée avec laquelle communiquent d'autres pièces plus petites. Cette salle étant encombrée de terre, nous la fîmes déblayer, et seize assises adhérentes à ce qui formait le sol de cette pièce indiquèrent un pareil nombre de colonnes qui supportaient la toiture. Dans le pourtour de la salle s'ouvraient plusieurs portes et fenêtres qui avaient pour jambages des blocs de basalte très épais restés en place au milieu des décombres et de la terre qui cachaient le pied des murs. La forme rectangulaire règne presque exclusivement dans les diverses parties de cette architecture : toutes ces portes, fenêtres ou niches, sont formées de deux piédroits d'un seul bloc, sur lesquels pose à angles droits un troisième bloc servant de corniche; la face seule de ce bloc n'est

point rectiligne, elle est concave et surplombe les chambranles. Ceux-ci, comme la corniche qui les surmonte, offrent dans leurs profils une invariable similitude : les portes et les fenêtres fermaient au moyen de deux vantaux, c'est ce qui est prouvé par des refouillemens pratiqués à la partie supérieure des embrasures, et dans lesquels il est évident que s'engageaient les gonds des fermetures.

Il est facile de reconnaître, par les piédroits restés debout, qu'il y avait dans ce monument douze portes, dont plusieurs sont intactes; toutes, sans exception, sont ornées de sculptures sur les faces internes de leurs embrasures; quelques-unes méritent d'être décrites. Je citerai, entre autres, la principale porte qui du portique donne accès dans la salle à colonnes; cette porte a sur chaque côté de son embrasure un bas-relief représentant un personnage qui a une canne dans une main, et dans l'autre une espèce de bouquet ou de fleur de lotus. Au parasol et au chasse-mouches que tiennent au-dessus de la tête de ce personnage deux serviteurs de taille plus petite, on doit reconnaître en lui le roi. Au fond de la salle, deux autres portes sont ornées de sculptures représentant le même sujet, qu'on trouve d'ailleurs fort souvent répété dans les monumens de Persépolis.

A ces représentations de la majesté royale viennent se mêler des souvenirs de la mythologie persane. Le mythéisme de l'idolâtrie antique a, comme le culte de la souveraineté temporelle du monarque, une très grande place dans les sujets représentés à Persépolis. Les symboles obscurs et fantastiques de la religion des Perses, empruntés au monde terrestre ou inventés par une imagination bizarre, sont là partout à côté de la figure du roi. Ainsi, sur plusieurs portes de ce palais, est sculpté un personnage combattant et éventrant d'un coup de poignard un animal qui se défend sous sa main vigoureuse. Quel est ce personnage? Est-il dieu, roi ou simple mortel? Rien ne le caractérise assez pour qu'on reconnaisse son essence; quelle qu'elle soit, il est impossible de méconnaître que cette sculpture symbolique a un sens religieux : l'animal immolé est tour à tour un lion, un taureau, un griffon ou un monstre qui a une tête horrible, avec de grandes oreilles et une corne sur le front; les pattes de devant de cet animal chimérique sont semblables à celles du lion, tandis que celles de derrière tiennent des serres de l'aigle; son corps est emplumé, il a de grandes ailes, et sa croupe se termine par une queue de scorpion.

Des voyageurs, notamment l'Anglais Ker-Porter, se sont singulièrement mépris sur cette queue. Ker-Porter l'a représentée dans son *Atlas* comme une continuation de la colonne vertébrale, c'est là sans contredit une idée fort ridicule; il faut cependant être juste, et ne pas trop s'étonner qu'en face de sculptures aussi bizarres, on ait pu admettre quelquefois certaines formes, certaines idées que répudie le bon sens.

C'est donc dans le caractère même de ces sculptures qu'il faut chercher l'excuse de nos devanciers qui n'ont pas bien compris ce qu'elles représentaient; au reste, l'erreur dans laquelle est tombé le voyageur anglais Ker-Porter est due à ce qu'il a négligé de faire une fouille pour compléter les figures dont il n'a pas vu les extrémités inférieures; s'il les eût dégagées de la terre qui en recouvrait le bas, il eût trouvé le bout de la queue de l'animal, qui est de toute évidence celle d'un scorpion. La nature de cette queue a d'ailleurs un sens; elle s'explique par la pensée qu'on a eue de représenter un monstre réunissant les formes et les natures les plus dangereuses, afin de le faire paraître plus terrible.

Une autre embrasure reproduit le même combat du mystérieux lutteur avec un taureau; l'animal est debout sur ses pieds de derrière; il se dresse contre son agresseur en le repoussant de ses pieds de devant, dont l'un porte sur sa poitrine; mais son ennemi le tient fortement de son bras droit par les cornes, tandis que du bras gauche il lui plonge un large poignard dans le ventre. Une quatrième porte, dont il ne reste qu'un des jambages, a pour ornement un bas-relief montrant le même personnage qui, dans une étreinte vigoureuse, étouffe entre ses bras un lion qu'il soulève de terre et qui fait avec ses pattes de vains efforts pour se dégager. La figure de dieu ou d'homme représentée dans ces diverses scènes de combat porte un vêtement très simple, consistant en une tunique qui forme des plis nombreux. Cette tunique est relevée par-devant de façon à permettre aux jambes de se mouvoir facilement. Les extrémités, rejetées sur les épaules, pendent par derrière en couvrant les reins, mais en laissant les bras dégagés. La barbe et la chevelure de ce personnage sont très soignées et habilement frisées. Un étroit bandeau ceint son front; ses pieds sont enfermés dans des espèces de cothurnes; son aspect, un peu froid, est sévère et ne manque pas de majesté.

Ce duel est peut-être celui d'Ormuzd et d'Ahrimane, représentés sous la forme d'animaux malfaisans ou terribles. Le dieu vainqueur a un sang-froid et une tranquillité qui n'impriment pas à ces scènes tout l'effet qu'elles pourraient produire. Peut-être faut-il voir dans cette placidité, dans cette raideur même le signe conventionnel et religieux de la puissance irrésistible du vainqueur.

Deux autres portes représentent des sujets plus intimes, appropriés, selon toute apparence, à la destination même des pièces retirées dans lesquelles ces portes donnaient accès. Sur les piédroits de l'une et de l'autre porte, on voit, en effet, une figure de jeune garçon imberbe, serviteur ou page, portant d'une main un vase et de l'autre une espèce de serviette ou une cassolette. Il y a encore d'autres portes dont les bas-reliefs diffèrent de ceux qui précèdent : ce sont celles qui ouvrent

sur le portique ou sur le petit perron. Ici le sculpteur a figuré des gardes armés de lances, qui semblent veiller sur les entrées du palais.

J'en étais là de mes recherches et de mon exploration au milieu de ces ruines, quand je vis s'approcher de moi un homme d'un aspect étrange. Le hâle et le soleil avaient noirci sa peau. Ses cheveux fort longs tombaient en grosses mèches sur ses épaules, couvertes d'une peau de tigre. Il était coiffé d'un bonnet pointu en feutre jaune. Ses bras et ses jambes étaient nus, ainsi que sa poitrine, sur laquelle était suspendu, dans un étui de cuir noir, un large talisman. Il tenait, pendue à l'un de ses bras par une chaîne de cuivre, une espèce de grande tasse faite d'une noix de l'Inde coupée en deux. Cette tasse contenait quelques pièces de menue monnaie et un peu de miel qu'il m'offrit. C'était une manière de me demander l'aumône, tout en paraissant me faire un cadeau. Cet homme étrange, dont le regard fauve et vitreux avait quelque chose de hagard, était ce que les Persans appellent un derviche et les Indiens un fakir, c'est-à-dire un pauvre diable sans feu ni lieu, vivant de charité et voyageant, un bâton à la main, du Tigre à l'Indus et du golfe Persique au Caucase. Cette espèce de gens, qui sont presque tous d'insignes voleurs et d'ignobles débauchés, passent pourtant auprès des dévots pour de saints personnages en qui Dieu a soufflé son esprit, et qui ont leur place marquée parmi les houris de Mahomet. La superstition orientale leur accorde de nombreux priviléges : c'est ainsi qu'on vante les philtres mystérieux au moyen desquels ils guérissent, dit-on, la morsure des serpens et des scorpions. Ils passent pour avoir des recettes contre tous les maux. Les femmes les consultent sur leur stérilité, les hommes sur leur impuissance. Généralement redoutés à cause de leurs maléfices et des mauvais sorts qu'on leur attribue la puissance de jeter, ils sont traités partout avec les plus grands égards; ils viennent même librement et de leur pleine autorité s'installer dans la demeure qu'il leur plaît de choisir, sans qu'on ose les en chasser. Il faut alors aller au-devant de leurs besoins et satisfaire même tous leurs caprices. Au cri de *Ya-Ali!* qui est leur invocation habituelle, répété jusqu'à mille fois dans un jour, ils se font donner tout ce qu'ils veulent. J'en ai connu un qu'on appelait *derviche-châh*, parce qu'il s'était imposé au roi. Il ne quittait jamais la demeure royale, il suivait le châh en tout lieu; il avait sa tente et jusqu'à sa mule ou son cheval pour accompagner le roi partout. C'était le plus grand vaurien possible : ivrogne, mécréant, joueur, débauché, il réunissait tous les vices imaginables. Il n'en était pas moins un saint, et quelque jour on lui élèvera peut-être un tombeau, qu'on décorera du nom d'*imam*, en témoignage de profonde vénération.

Ces derviches ou fakirs font vœu de pauvreté; mais, d'après ce qu'ils ont droit d'exiger, on conçoit que c'est pour eux chose facile, puis-

qu'ils n'ont qu'à demander pour obtenir tout ce qu'ils désirent. Ils sont ainsi plus à l'aise que qui que ce soit, et puis le vœu ne les enchaîne pas irrévocablement. Quand le métier devient mauvais ou qu'ils trouvent l'occasion d'en prendre un meilleur, ils jettent leur bonnet, leur bâton de fakir, et savent également bien jouer le rôle de *mirza* ou de *khân*, pour peu que la fortune les favorise. Il s'en trouve cependant quelques-uns qui, véritablement religieux et fanatiques, vivent dans la plus abstraite dévotion, dans un cercle d'idées mystiques qui les sépare du monde : ceux-là passent des jours entiers dans le jeûne et la prière, plongés dans une extase stupide, qui fait l'admiration des musulmans.

Le derviche qui venait me surprendre au milieu de mes pierres et de mes papiers n'était sans doute pas un de ces austères personnages, car il daignait parler et demander l'aumône à un chrétien, et il s'exprimait avec une urbanité que n'aurait pas permise un fanatisme exalté. Puisqu'il ne me dédaignait pas, moi, chrétien, je ne voulus pas être en reste d'égards avec lui. Je lui accordai donc ce qu'il me demanda. Aussi, dans l'élan de sa reconnaissance, le derviche baisa-t-il le pan de mon habit, et il fallut, bon gré mal gré, que j'acceptasse son miel.

II.

A quelques pas du palais que je viens de décrire, on aperçoit à la surface du sol des assises de colonnes. Au-dessous du plan de ces assises sont les débris d'un mur sur lequel se retrouve le groupe du lion et du taureau, avec des gardes armés de lances. A la suite du mur est un fragment de bas-relief représentant huit figures couvertes de peaux de lion et portant des dents d'éléphant.

En examinant ces sculptures incomplètes et sans liaison entre elles, on est porté à penser que l'édifice élevé à cette place est d'une époque qui est postérieure aux ornemens qu'on y a rattachés, et que ces débris rapportés ont été empruntés à quelque monument plus ancien. Mais dans quel embarras cette observation ne jette-t-elle pas l'archéologue! La ruine dernière et complète du palais de Persépolis datant de l'invasion des Grecs, y aurait-il donc eu une dévastation précédente? et quelle en serait la cause? L'histoire n'en a conservé aucune trace. Les princes qui recueillirent l'héritage de Cyrus paraissent être restés, jusqu'à la conquête d'Alexandre, les glorieux possesseurs du trône de Perse. Faudrait-il en induire que les généraux du conquérant macédonien à qui l'héritage de Darius tomba en partage, jaloux de s'asseoir aux lieux où fut le trône du monarque qu'ils avaient vaincu, voulurent s'y élever un palais en rassemblant les débris en-

core fumans de ceux de Persépolis? Sous ces arrangemens désordonnés et incohérens, ne doit-on voir que la ruine du grossier assemblage de quelques matériaux hétérogènes qui servirent à figurer temporairement la demeure d'un commandant militaire transformé en satrape?

Quoi qu'il en soit, l'observation faite ici s'étend à d'autres parties de ce palais, et on est forcé de la renouveler à l'égard du monument le plus voisin. On y reconnaît, sous les blocs restés debout, l'emploi, comme fondations ou comme bases, de fragmens taillés et sculptés qui ont certainement fait partie d'autres constructions antérieures. Bien que ces faits soient indubitables et authentiquement acquis à l'observateur attentif, il lui est impossible en même temps de ne pas rester convaincu que ce dernier palais, à l'érection duquel ces fragmens auraient concouru, est bien de l'époque de Persépolis. Il est incontestable en effet que ces divers édifices, s'ils n'ont pas tous été créés pendant le même règne, et pour ainsi dire d'un seul jet, sont pourtant du même âge, qu'ils sont dus au même art et inspirés par des idées qui n'avaient subi aucune modification. Il est impossible de méconnaître non-seulement l'analogie, mais la similitude, l'identité qui existe entre eux, tant dans l'ensemble que dans les détails.

Quant au monument dont je parle ici, c'est un des plus importans de Takht-i-Djemchid, et aussi l'un de ceux qui présentent le plus d'élémens propres à faire connaître le plan et les détails de l'ensemble architectural ainsi désigné. Il avait un développement de 72 mètres sur 65. En avant était une vaste plate-forme sur laquelle ouvrait l'entrée principale du palais. On y arrivait, du côté de l'est et du côté de l'ouest, par deux perrons analogues pour leur disposition et leur ornementation à ceux que j'ai décrits. C'étaient toujours des gardes flanquant des inscriptions à côté desquelles était répété le combat allégorique du lion et du taureau; puis, sur les marches des escaliers, encore de petits personnages chargés de présens.

A gauche du perron de l'est, se trouve un massif de pierre isolé, long de 4 mètres, sur une épaisseur de 1 mètre 30 cent. En cherchant à préciser la destination de ce monument, nous eûmes le bonheur de découvrir, du côté opposé du perron, un corps de taureau en ronde-bosse ayant 1 mètre 90 cent. de long du front à la naissance de la queue. Il faut, selon toutes probabilités, en conclure que le massif de gauche était un socle ou piédestal sur lequel posait un taureau semblable à celui qui, à droite, est tombé et resté voisin de la place qu'il occupait. Ce morceau de sculpture est d'ailleurs le seul de ce genre, la seule ronde-bosse que nous ayons trouvée sur toute la superficie occupée par les ruines de Takht-i-Djemchid, ce qui en rendait la découverte plus précieuse.

Le plan et la distribution de ce palais sont les mêmes que j'ai indiqués en décrivant le premier, et, comme celui-ci, ils indiquent que

l'édifice était habité. On y entrait par un portique à colonnes, précédant une salle d'apparat également à colonnes. Autour de la salle d'apparat étaient distribués les divers appartemens. Au pied de la façade postérieure régnait une terrasse étroite à laquelle on montait par deux escaliers placés aux extrémités et presque entièrement taillés dans le roc sur lequel reposait l'édifice. Cette terrasse terminait le plateau, qui, en cet endroit, était escarpé à une hauteur de près de 9 mètres au-dessus de la dernière plate-forme sur laquelle nous avions établi notre bivouac.

Les bas-reliefs qui décorent l'intérieur de cet édifice ne diffèrent guère de ceux qui ornent les autres palais. On y retrouve, sous le portique, les doriphores avec leurs longues lances; à la principale porte, le roi, suivi de ses pages, avec le parasol et le chasse-mouches; sur un jambage demeuré à une embrasure ruinée dans une pièce reculée, des personnages marchant l'un derrière l'autre et portant des objets qui paraissent destinés à la toilette : le premier tient un flacon et une serviette, le second un seau à anse et une espèce de cassolette. Tous deux sont imberbes, et leur visage paraît juvénile. Leur costume est le même que celui des pages qui accompagnent le roi; ils représentent très probablement des serviteurs intimes, et, par la place qu'ils occupent, ils indiquent les appartemens les plus secrets de cette habitation.

On doit remarquer que, pour l'ornementation de ce palais, on ne s'est pas contenté de sculpter les embrasures des portes comme aux autres, mais qu'on a pris soin encore de placer de petits bas-reliefs jusque dans les embrasures des fenêtres.

Non loin de là, sur un terrain placé au-dessous de ce monument, on rencontre une autre ruine qui paraît avoir appartenu à une salle unique. Elle était enterrée jusqu'à moitié de la hauteur des blocs ou jambages de ses portes. Les fouilles qui y ont été pratiquées ont fait connaître qu'elle contenait des colonnes, et que ses portes étaient, suivant le système généralement adopté pour ces palais, ornées de bas-reliefs. Ceux-ci étaient encore une répétition de ceux que j'ai désignés ou décrits. Le plan et les détails une fois adoptés pour tous ces édifices, il est évident qu'on ne s'en est point écarté, et que les mêmes idées religieuses ont présidé à l'exécution de tous ces monumens.

Presqu'au centre du plateau sur lequel s'élèvent ces ruines est un groupe de cinq blocs sculptés qui paraissent avoir été les piédroits de portes appartenant à un édifice dont il ne reste plus assez d'élémens pour que l'on puisse en reconstruire le plan. Ces blocs sont ornés de grands bas-reliefs dont les sujets sont déjà connus en partie. Deux d'entre eux représentent le roi; il tient une longue canne de la main droite, et de la main gauche un bouquet ou une fleur de lotus. Sa démarche est grave, son costume fort simple : une longue tunique, légèrement relevée sur le côté, forme de longs plis verticaux; pendante

derrière et devant, elle se drape sur les jambes en plis courbes; elle est serrée à la taille par une ceinture dont un bout pend sur le devant; elle couvre les bras de larges manches qui arrivent au poignet, et font des plis nombreux tombant sur les hanches. Ce personnage est coiffé d'une espèce de tiare peu élevée, plus large du haut que du bas; ses cheveux longs forment sur la nuque de grosses touffes bouclées avec le plus grand soin. Il en est de même de sa barbe, qui est fort longue, toute frisée sur les joues; au-dessous du menton, cette barbe est alternativement lissée et frisée jusqu'au milieu de la poitrine, où elle se termine par deux rangs de boucles. On ne peut dire comment le personnage était chaussé, car on ne distingue sous la robe rien qui rappelle une chaussure quelconque, et cependant les pieds ne sont pas représentés nus. Il se pourrait, comme on le voit sur plusieurs bas-reliefs de l'antiquité, que ces chaussures eussent été simplement indiquées par le pinceau, ou bien encore que, suivant l'usage conservé de nos jours à la cour de Perse, le roi eût les jambes et les pieds enfermés dans de grands bas de drap. Cette dernière opinion est celle qui me semble préférable, attendu que les autres figures de ce bas-relief, comme toutes celles que nous avons déjà décrites et qu'il nous reste à décrire, à l'exception de celle du roi, portent des chaussures parfaitement et visiblement indiquées par le ciseau.

Au-dessus de la tête de ce personnage, un grand parasol est tenu par un serviteur qui marche derrière. A côté de celui-ci, un second serviteur agite un chasse-mouche au-dessous du parasol, et tient, dans sa main gauche, quelque chose qui pend en faisant de longs plis, comme un mouchoir, c'est peut-être le bandeau royal. Les pages qui accompagnent le personnage principal sont, à très peu de chose près, vêtus comme lui. Leur robe est tout-à-fait semblable, ce qui doit faire penser que, dans ces temps reculés, le vêtement étant très simple et ne consistant qu'en une grande pièce d'étoffe drapée autour du corps, la forme en était la même à peu près pour tous. Les vêtemens ne différaient que par la qualité, le prix des étoffes, et aussi par quelques détails de toilette. Ainsi les deux pages sont chaussés de petits cothurnes attachés sur le coude-pied, leurs cheveux sont longs et bouclés; mais leur barbe, frisée comme leur chevelure, est courte et taillée près du menton. Il doit y avoir, dans cette façon de barbe, l'intention d'établir une distinction entre ces personnages. J'y vois une marque hiérarchique qui désigne les gens de service auxquels la longue barbe était interdite. Les Orientaux ont toujours attaché une très grande importance à cet ornement viril, et les bas-reliefs de Persépolis ne sont pas les seuls où la personne du roi soit reconnaissable à la longueur de la barbe. Une observation analogue ressort de l'examen des sculptures assyriennes trouvées près de Mossoul, sur lesquelles le roi se distingue par une barbe très longue des officiers qui l'entourent. Les

deux pages ont la tête couverte d'une espèce de calotte basse et plate. Leurs oreilles sont accompagnées de larges anneaux. C'est encore là un objet digne d'attention qui doit avoir une signification propre à la position inférieure de ces personnages, car on ne voit jamais de pendans d'oreilles ni au roi ni à aucun des individus qui paraissent être des gens de quelque importance.

Au-dessus de ce groupe du roi suivi de ses pages est l'ornement symbolique appelé *mihr* ou *ferhouer*, signe de la triade mystique du culte des anciens Perses. Il se décompose en trois parties bien distinctes qui représentent les deux natures de l'homme et de l'oiseau unies à un cercle duquel pendent des espèces de petits rubans terminés en boucles. La nature humaine est représentée par un corps d'homme exactement semblable à celui du roi comme type de figure et de costume. Ce doit être la figure d'*Ormuzd* ou de *Mithra*, dont le culte s'est étendu jusqu'en Grèce et à Rome, et n'en avait point encore disparu au IVe siècle de notre ère. Sa main droite est levée et ouverte; de la gauche il tient un petit anneau; le corps est passé dans le cercle qui unit les diverses parties de cette image, et auquel sont attachées de grandes ailes déployées, avec une queue en éventail comme celle de l'aigle quand il vole. Soit retracé de la même manière, soit modifié, nous retrouverons fréquemment cet emblème religieux. Quant aux sculptures qui ornent les autres blocs de cette ruine, elles sont dans un état qui ne permet guère de les apprécier.

Pour les fouilles que nous avions à exécuter, nous employions des hommes d'un village voisin situé dans la plaine. Ils y mettaient assez de bonne volonté, mais leurs outils n'étaient guère propres à ce travail. Dans un pays où le soleil féconde facilement une terre qui n'est jamais épuisée, l'homme se donne peu de mal pour la préparer. Il n'a que faire d'outils puissans et lourds pour la remuer. Aussi nos travailleurs, munis de petites pioches courtes et légères, faisaient-ils peu de besogne. Ils étaient, comme tous les Persans, trop intelligens pour ne pas prendre intérêt à nos découvertes, et pour ne pas nous aider dans l'extraction des belles sculptures dont ils n'avaient jamais connu que les parties demeurées au-dessus du sol; mais, tout en comprenant et partageant jusqu'à un certain point notre curiosité, ils ne pouvaient croire que l'amour de l'art fût notre seul mobile, et tous étaient convaincus que nous cherchions des trésors. Il y a en Perse, et généralement dans tout l'Orient, un préjugé bien établi : c'est que tous les monumens de l'antiquité, et principalement ceux qui sont revêtus d'inscriptions, indiquent des trésors cachés. Comme les Persans ont vu des Européens copier ces inscriptions, en chercher le sens, et souvent faire des fouilles sur l'emplacement des ruines, ils en ont conclu qu'on ne venait de si loin visiter ces débris que pour y chercher de l'or.

Il vint un jour jusqu'à moi un singulier bruit que nos ouvriers

avaient accrédité dans le pays. On disait que nous trouvions tous les jours de l'or, de l'argent et des bijoux; on allait même jusqu'à dire que nous avions découvert un vase d'or contenant seize *battemans* ou 24 kilogrammes d'or monnayé, et que nous en avions envoyé une partie au *châh* comme cadeau et redevance pour tout ce que nous espérions trouver encore. J'avais beau leur représenter l'absurdité de leurs propos, et leur démontrer que, de notre part, ces trouvailles n'étaient pas possibles, puisque c'étaient eux seuls qui faisaient les fouilles : ils ne voulaient pas en démordre. Les plus incrédules prétendaient, pour expliquer le fait, que nous faisions amener les excavations jusqu'à la profondeur à laquelle nous savions que gisait le trésor enfoui, et que la nuit nous venions l'y prendre. Il n'y avait rien à répliquer à des gens chez qui un préjugé semblable était tellement enraciné, qu'ils trouvaient toujours un moyen de tourner les objections; mais c'était un jeu à nous faire assassiner, et peut-être n'est-ce pas à une autre cause qu'il faut attribuer deux attaques nocturnes qui furent tentées contre notre petit camp. J'ai dit que nous avions deux soldats d'un régiment en garnison à Chiraz, et que le gouverneur de cette ville nous avait fort obligeamment accordés pour nous garder la nuit. Ces deux hommes, qui étaient véritablement de très braves gens, faisaient leur service pendant que nous et nos domestiques nous dormions. Ils veillaient chacun à leur tour auprès d'un feu placé à côté de notre tente, et autour duquel ils avaient disposé une espèce de barricade avec des caisses et des morceaux de bois pour éviter une surprise. Ils cachaient aussi par ce moyen la clarté du feu, qui, dans l'obscurité, aurait pu servir de point de mire. Tout cela était assez bien entendu, et prouvait qu'ils n'étaient pas dans une sécurité complète. Quand ils procédaient le soir à leur installation nocturne, ils complétaient leurs moyens de défense par un stratagème ridicule, mais dans l'efficacité duquel ils avaient confiance. Ils mettaient des bonnets et des manteaux sur des piquets tout autour du feu pour faire croire à la présence de plusieurs *caravuls* ou factionnaires. Ce moyen ressemble à celui qu'on emploie chez nous pour faire peur aux moineaux. Nos soldats lui attribuaient la même vertu vis-à-vis des voleurs.

Malgré ces précautions, deux fois pendant notre séjour au milieu de ces ruines, notre sommeil fut troublé par des alertes. Des maraudeurs avaient paru dans l'ombre et riposté au coup de fusil tiré par notre sentinelle. En un instant, tout le monde était sur pied; mais où aller ? de quel côté poursuivre les voleurs? La montagne leur offrait un refuge où l'on ne pouvait les atteindre dans l'ombre. Nous ne vîmes rien. Presque nus, glacés, il fallut rentrer sous nos tentes sans avoir rien aperçu. Les maraudeurs avaient compté sur le sommeil de tous nos gens; ils espéraient se glisser jusqu'à nos bagages et nous dérober ce qu'ils trouveraient à portée de leur bras; ils n'étaient pas décidés à

nous livrer un combat. Il est permis de croire que ces bandits étaient alléchés par nos prétendus trésors. Plût à Dieu que nous eussions réellement découvert les richesses fabuleuses que recelaient, au dire des Persans, les ruines du palais de Djemchid! Nos finances s'épuisaient, et, bien loin de les renouveler, nos fouilles y avaient fait une large brèche; aussi aurions-nous été en droit de dire que c'étaient nos ouvriers, et non pas nous, qui ramassaient dans les décombres de Persépolis, sinon de l'or, au moins de l'argent.

Heureusement, ces petits événemens n'étaient pas de nature à nous causer de sérieuses inquiétudes; nous n'en poursuivions pas nos travaux avec moins d'ardeur. Sur le plateau que nous avions déjà exploré en grande partie, il ne nous restait plus qu'un seul palais à examiner. Il est d'une étendue plus considérable que les derniers décrits, et il a, par le nombre et la beauté de ses sculptures, une importance supérieure. Sa superficie se mesure par 91 mètres du nord au sud, et par 76 mètres de l'est à l'ouest.

A en juger par ce qu'on retrouve des divers élémens qui composaient ce palais, il résumait, ou plutôt réunissait dans son ensemble, toutes les beautés que nous avons successivement remarquées dans chacun des autres monumens de Persépolis; aussi peut-on dire que celui-ci était l'un des plus grandioses et des plus beaux parmi ceux qui restent de cette magnifique résidence des rois de Perse. Nous l'avons trouvé mutilé, et les terres entraînées des sommets de la montagne au pied de laquelle il se trouve l'ont envahi et s'y sont amoncelées à plus d'un mètre de hauteur. Néanmoins ses bas-reliefs sont assez bien conservés dans leurs parties supérieures, et nous les avons complétés au moyen de fouilles faites à la base.

Ce monument se composait de deux parties distinctes, une grande salle carrée, et en avant, du côté du nord, un large portique. Pour donner plus de grandeur à ce portique, on avait placé de chaque côté un taureau colossal. Ces deux taureaux avançaient de près des deux tiers de leur longueur, c'est-à-dire de près de quatre mètres, sur le premier rang des colonnes qui supportaient le fronton. Cette saillie avait l'avantage de détacher et de laisser apercevoir presque tout entières ces grandes sculptures, qui ajoutaient ainsi à l'effet de la façade, qu'ornaient en outre seize grandes colonnes aux chapiteaux formés par de doubles corps de taureau.

De ce portique, on pénétrait à l'intérieur par deux portes à larges baies. On y avait également accès par les trois autres faces, sur chacune desquelles étaient deux autres portes. Il y en avait ainsi huit en tout. Ce sont les jambages de ces diverses portes qui, avec les blocs évidés en forme de niches et placés dans le même alignement, indiquent seuls la place et la disposition de l'édifice. Ce sont encore ces jambages qui attestent aujourd'hui la richesse et indiquent le carac-

tère de l'ornementation de ce monument. Tous, sans exception, sont couverts de bas-reliefs où l'on retrouve le lion, le griffon, le taureau, et cet autre monstre sans nom, vaincus par ce personnage allégorique que nous avons déjà vu, comme un dieu lare, au seuil de tous ces palais. Le roi est représenté là dans toute sa majesté. Pour rendre son effigie plus imposante, on a environné son trône d'un plus grand nombre de gardes et de tributaires. Aucun des autres édifices de Persépolis ne peut rivaliser avec celui-ci pour la beauté de ses tableaux sculptés. Ne serait-ce pas dans cette belle salle, en face de ces pompeuses images d'un roi de Perse, de Xercès peut-être, qu'Alexandre se laissa entraîner par le délire de l'ivresse jusqu'à incendier et détruire tout ce que l'art de ces temps antiques avait créé de magnificences pour la demeure du vainqueur de la Grèce?

Le vaste espace compris entre les quatre murs de cette salle et l'absence de toute trace indicatrice de divisions faites par des murs de refend nous ont conduit à penser qu'il avait dû y avoir des colonnes. En effet, à deux mètres de profondeur, nous en trouvâmes les bases, et nous acquîmes la certitude qu'il y avait eu cent colonnes sur dix de front dans les deux sens. Elles étaient cannelées et se terminaient par des corps d'animaux.

Les quatre portes qui s'ouvrent sur les faces est et ouest sont consacrées à la représentation de ce personnage à figure humaine, doué d'une puissance surnaturelle, qui combat un taureau, un lion, un griffon et un autre animal participant de ces deux derniers. Deux de ces sujets ont été décrits précédemment; celui où figure le griffon n'a été qu'entrevu. Dans ce duel symbolique, le monstre a une tête d'aigle avec une espèce de crête qui couvre le cou et s'étend jusque sur le sommet de la tête, où elle forme comme un long bouquet de plumes par lequel son adversaire le saisit. Ce cou emplumé se relie sur les épaules à de grandes ailes qui couvrent le corps. Cet animal fantastique réunit en lui les deux natures du quadrupède et de l'oiseau. La première est indéterminée et participe de deux espèces différentes: ainsi la tête de ce monstre est surmontée d'oreilles semblables à celles du cheval; puis ses ailes d'oiseau laissent paraître d'énormes pattes armées de puissantes griffes, dont l'une repousse vigoureusement son ennemi et l'autre serre fortement son bras. Cette partie du corps où se reconnaît la nature du lion se prolonge jusque vers les pattes de derrière. Là, le genre ornithique reparaît dans les serres d'aigle attachées aux cuisses du lion, et dans la queue d'oiseau qui remplace celle du quadrupède. Cette sculpture est, comme on voit, très étrange. Rien de bizarre comme cet assemblage de parties du corps empruntées à plusieurs animaux. Aussi faut-il voir dans ces images, toutes de convention, quelque chose de symbolique, de mystique, qui explique la

tranquillité de ces scènes, où tous les efforts du vaincu semblent impuissans à émouvoir le vainqueur.

Nous avons déjà rencontré sans le décrire le bas-relief qui représente le même duel, dans lequel figure un lion qui se défend sous l'étreinte irrésistible et le poignard de l'homme-dieu. Non-seulement le type naturel du lion a été fidèlement retracé, mais encore le sculpteur a déployé dans l'exécution de cette figure un talent véritable. Compris simplement et avec grandeur dans son ensemble, ce lion est rendu avec une vérité, une entente de la nature vraiment admirables. Son attitude est d'ailleurs la même que celle de tous ces animaux, et le lion vaincu est aussi calme que son antagoniste.

Les portes principales sont celles qui ouvrent sur le portique, et les bas-reliefs qui en ornent les embrasures surpassent les autres en étendue et en richesse de composition; les deux portes de la quatrième face, vis-à-vis des précédentes, ont des bas-reliefs analogues par le sujet à ceux des portes principales. On pourrait, à toutes quatre, leur donner le nom de portes royales; en effet, les unes et les autres de ces sculptures représentent le roi sur son trône, mais avec des variantes qui distinguent la face du sud de la face du nord; ainsi sur les premières le souverain a ses sujets de toutes races à ses pieds, tandis que les secondes le représentent environné de ses familiers et de ses gardes. Cette dernière idée a fourni, sans contredit, l'un des plus curieux et des plus beaux morceaux de la sculpture antique; ce bas-relief est divisé horizontalement en six champs séparés les uns des autres par des bandes de rosaces qui, dans les deux sens de la hauteur et de la largeur, forment des cadres contenant les diverses parties de ce grand tableau. Dans les cinq cadres inférieurs sont rangés des gardes armés de lances, de carquois ou de boucliers, semblables à ceux que nous avons déjà vus répétés si souvent : il y en a dix à chaque rang. Au-dessus de ces cinquante gardes, qui semblent veiller à la sûreté du roi dans son palais, est un tableau qui le représente sur son trône, placé sous un dais dans le costume que nous lui connaissons, et tenant sa canne avec sa fleur; le trône ou *takht* (mot persan qui désigne le siége royal, d'où dérive le nom moderne donné à ces monumens), le trône, dis-je, consiste dans un siége dont la forme est celle d'une chaise avec un dossier, un peu élevée, car les pieds du roi ne pourraient toucher à terre et posent sur un tabouret. Ce trône est un des objets les plus intéressans que l'on retrouve sur les bas-reliefs de Takht-i-Djemchid, et, tout en tenant compte de ce qu'avait d'exceptionnel le trône du *roi des rois*, on n'en a pas moins, par la grace de ses formes, la preuve d'un goût et d'un art déjà très développés à cette époque reculée de la civilisation humaine. Ce siége a de plus une analogie frappante avec ceux des bas-reliefs de Ninive : ce rapprochement a une importance

archéologique, et l'on pourrait en induire que les Perses ont été, en quelques-uns de leurs usages, les imitateurs des Assyriens; peut-être même ne s'éloignerait-on pas de la vérité en pensant que les Mèdes ou Perses, ayant mis Ninive à sac, en ont emporté le siége royal pour en faire le trône de leurs propres souverains.

Derrière le monarque, dont la taille dépasse de beaucoup celle des autres personnages, un serviteur agite un chasse-mouche au-dessus de la tête royale; après lui vient un officier dont le costume indique un archer; il semble porter les armes du roi : dans sa main droite, il tient une petite hache ou masse d'armes, et sur son épaule gauche il supporte un arc au moyen d'une tige fourchue à laquelle on ne peut attribuer d'autre usage que celui de servir de point d'appui au bras, afin d'assurer le tir. Devant le souverain se présente un personnage également en tunique courte et avec une canne; il lève la main droite et paraît adresser la parole au roi. En dehors et de chaque côté du dais sous lequel est le trône, sont deux autres figures : l'une représente un garde, l'autre un serviteur qui porte un vase. Le dais royal est figuré par deux montans qui soutiennent un baldaquin à coins retombant aux angles et terminé par une frange en filet, avec une bordure de glands; au-dessus de cette frange sont trois petites bandes de rosaces. Dans les intervalles qui les séparent sont deux petits champs superposés, au milieu desquels plane le *mihr* sous la forme simplifiée de l'anneau attaché seulement à des ailes et à une queue d'oiseau. De chaque côté du *mihr* sont cinq animaux symboliques; dans le champ supérieur, l'animal représenté ainsi dix fois est un taureau; au-dessous c'est un lion.

Sur les quatre bas-reliefs qui complètent l'ornementation des portes de ce palais, il en est deux dont le sujet est identique. Ainsi la partie supérieure est consacrée à la représentation du roi assis sous un dais; quant à la partie inférieure, elle représente des individus soutenant le trône et figurant les divers peuples ou tribus entre lesquels l'empire de Perse était alors fractionné. Cette idée est rendue au moyen de trois rangs de figures superposées, parmi lesquelles se distinguent, soit par leur costume, soit par le caractère de leur visage, des Assyriens, des Mèdes, des Scythes ou des Nègres. En observant avec soin les types variés de ces personnages, autant du moins que la mutilation de la sculpture le permet, on reste convaincu que le sculpteur a voulu représenter non-seulement les nations ou tribus, parties intégrantes de l'empire de Perse, mais encore celles qui, vaincues par les conquérans de la dynastie achéménide, sont devenues accidentellement leurs tributaires.

Dans la partie septentrionale du plateau qui sert d'assiette commune à tous ces monumens, on voit encore un grand nombre de fragmens dégrossis, préparés pour la taille du ciseau, ou même simplement coupés dans des blocs inhérens au sol même. Ils sont sans intérêt, mais

ils prouvent que la dernière main n'avait pas été mise à ces immenses travaux, quand le pillage et l'incendie sont venus en interrompre le cours.

III.

J'ai décrit les divers édifices qui composent l'admirable ensemble connu en Perse sous le nom de *Takht-i-Djemchid*. J'ai dit que, dans cette demeure des rois de Perse, les appartemens secrets se reconnaissaient encore à côté des salles d'apparat où ces princes étalaient la pompe de leur royauté fastueuse. Les fondateurs de cet immense palais n'avaient pas pensé seulement au séjour qu'ils auraient à y faire durant leur vie; ils avaient encore songé à s'y préparer une sépulture digne de leur grandeur et en harmonie avec les lieux qu'ils avaient habités. Cette idée d'élever des monumens funéraires somptueux et durables est commune à presque tous les peuples; mais en aucun pays elle n'a été réalisée dans des conditions semblables à celles des tombes royales de Persépolis. Généralement, les sépultures sont éloignées ou du moins placées en dehors de l'enceinte des lieux qu'habitaient les vivans. C'est ainsi que les pyramides ou les cavernes sépulcrales de l'Égypte furent élevées au milieu des plaines sablonneuses d'Alexandrie ou creusées dans les montagnes solitaires de la chaîne libyque. Les hypogées des princes achéménides, au contraire, faisaient en quelque sorte partie de leurs demeures et mêlaient la sévère ordonnance de leur ornementation funèbre à la richesse et à l'éclat de ces palais où la puissance des souverains de Perse avait déployé tant d'art et de luxe.

Deux tombes semblables avaient été disposées sur la pente de la montagne qui forme l'enceinte du palais à l'est. Elles étaient creusées dans la roche vive; aucune pièce rapportée ne figurait dans leur façade ornée de lignes architecturales et de bas-reliefs: c'était le rocher même qui avait été taillé et avait fourni, sans déplacement aucun, tous les matériaux nécessaires à l'édification et à l'ornementation de ces monumens.

Selon l'usage antique et d'après la coutume particulière aux Perses, il est probable que, si ces sépulcres n'étaient pas précisément inaccessibles, ils n'étaient cependant pas mis d'une manière ostensible en communication avec les palais. Aucun escalier n'y conduisait, et quoiqu'on aperçût çà et là les traces d'un sentier qui avait été pratiqué dans le roc, il fallait, pour atteindre ces tombes, escalader les rochers au moyen de leurs aspérités et de leurs angles naturels. On arrivait ainsi à une plate-forme en partie formée par le rocher taillé, en partie disposée artificiellement sur cinq murs en retraite formant soubassement et construits avec des blocs équarris posés les uns sur les autres

sans ciment. A l'extrémité de cette terrasse était le tombeau auquel elle servait pour ainsi dire de socle.

Le rocher, je l'ai dit, avait été habilement taillé et ménagé. Il présentait l'aspect d'une construction architecturale qui participait du genre adopté généralement pour les palais de Persépolis. La façade offre à la base un portique simulé par quatre colonnes engagées; leurs chapiteaux sont formés de deux corps adossés de taureaux dont les fronts cornus supportent une corniche à denticules. Au-dessus règne une frise dans laquelle sont sculptés dix-huit lions rangés, par neuf de chaque côté, en ordre inverse et séparés par une espèce de fleur de lotus qui est au centre. Au-dessus de cet entablement, la façade se rétrécit, et dans un cadre compris entre deux parties saillantes du rocher se trouve un grand bas-relief dont le sujet paraît essentiellement religieux. A la partie supérieure est le *mihr*, qui semble présider à un acte du culte du feu, accompli par un personnage dans lequel j'ai cru reconnaître le roi. Ce personnage est debout, monté sur trois degrés. Il tient un arc de la main gauche, et il étend la droite, en signe de serment ou d'adoration, vers un autel sur lequel est représentée la flamme sacrée. Cette scène semble avoir pour motif la consécration de la foi au culte du feu par le souverain dont la dépouille mortelle a été déposée dans ce caveau. Cette première partie du bas-relief est placée sur une espèce de table ornée d'une rangée d'oves et terminée aux deux bouts par le double corps de ce monstre bizarre dont j'ai eu déjà occasion de parler et qui réunit la nature du lion à celle de l'aigle. Quatorze figures sur deux rangs, de physionomies et de costumes différens, semblent supporter cette espèce d'estrade. D'autres figures sont placées de chaque côté; parmi elles, il y en a dont le geste et l'attitude semblent indiquer qu'elles pleurent. Telle est la disposition intérieure de ce caveau funéraire où se retrouve, on le voit, le système d'ornementation commun à tous les palais de Takht-i-Djemchid.

Mes recherches dans les hypogées de Persépolis furent troublées par un incident qui mérite d'être raconté. J'aperçus, gravissant le sentier qui y conduisait, deux individus dont le costume me parut de loin différent de celui des Persans : c'étaient deux vieillards de petite taille, mais robustes et à l'œil vif; au lieu du bonnet de peau d'agneau pointu, ils avaient la tête couverte d'un large turban à bouts pendans sur l'épaule; leur barbe, au lieu d'être soigneusement teinte d'un beau noir, selon l'usage des Persans, était telle que les années l'avaient rendue, tout-à-fait blanche; ils échangèrent entre eux quelques mots dans une langue que je n'avais pas encore entendue dans ces contrées; puis ils m'adressèrent la parole en persan. Aux questions que je leur fis, ils répondirent qu'ils étaient des marchands de Jezd, où ils se rendaient après avoir accompli un long voyage qu'ils venaient de faire dans le

nord de la Perse; ils ajoutèrent que, comme presque tous les habitans de Jezd, ils étaient de religion guèbre; qu'ignicoles, comme Djemchid, le grand roi qui avait élevé les palais de Persépolis, ils n'avaient pas voulu passer auprès de ces ruines sans venir y faire une pieuse visite.

A peine avaient-ils achevé, qu'ils se mirent à ramasser du menu bois et des herbes sèches, en formèrent une espèce de petit bûcher sur le bord de l'escarpement du rocher où nous nous trouvions, et l'allumèrent en murmurant des prières dans la même langue que je leur avais entendu parler à leur arrivée; ce devait être du *zend*, la langue de Zoroastre et du Zendavesta, celle dont les caractères étaient gravés sur les murs de Persépolis.

Pendant que ces deux Guèbres priaient devant leur feu, je levais les yeux sur le bas-relief supérieur de la façade du caveau funéraire devant lequel nous étions; la scène qu'il représentait était exactement semblable : ce culte avait donc encore, après plus de deux mille ans, des adeptes dont la foi s'était conservée malgré les persécutions des sectateurs de Mahomet et d'Ali. Long-temps après le départ des deux Guèbres, le petit bûcher brûlait encore, et sa fumée légère montait en colonne bleuâtre vers le ciel. Je me sentis sous l'influence d'une impression religieuse, en me retrouvant seul en face de ces cendres invoquées qui avaient reçu l'hommage des deux vieillards prosternés devant elles; la fumée du sacrifice s'élevait lentement au-dessus des rochers sauvages qui dominaient la plaine silencieuse, couverte de ruines au milieu desquelles étaient encore les débris des antiques autels du feu.

L'intérieur du tombeau était d'une simplicité qui contrastait avec le dehors; on y pénétrait par une porte placée entre les deux colonnes du centre de la façade : cette porte ne s'ouvrait pas dans toute sa hauteur; il y avait, à sa partie inférieure seulement, un passage qui était probablement muré après l'introduction du dépôt sacré confié à ce caveau sépulcral. La chambre souterraine du tombeau se divise en deux compartimens qui, bien que distincts par leurs voûtes d'inégales hauteurs et qui s'entrecoupent, n'en constituent pas moins cependant, à vrai dire, un caveau unique; au centre est un sarcophage taillé et creusé dans le roc, ainsi que toutes les autres parties de ce monument.

En suivant la pente de la montagne dans la direction du sud, on rencontre un autre sentier et même quelques marches encore apparentes sur le rocher; ces degrés mènent à une seconde tombe, qui se trouve un peu plus éloignée du palais que l'autre, et qui est située un peu plus haut sur le flanc de la montagne; intérieurement elle est semblable à la première, et au-dedans il y a six sépulcres.

Au pied du mur qui soutient la grande terrasse de Takht-i-Djemchid, du côté du sud, on voit un grand nombre de débris ayant appartenu à des fûts ou à des bases et à des chapiteaux de colonnes. On

y découvre un canal construit pour les eaux et un puits ou réservoir desséché. Dans un ravin qui tourne au nord-est du plateau du palais, on trouve, isolée et sans liaison aucune avec d'autres constructions, une porte semblable à celles que j'ai décrites. Les jambages portent deux bas-reliefs mutilés et méconnaissables. Autour de ces ruines et dans toutes les directions, la montagne conserve les traces des travaux immenses et pénibles qu'il a fallu y exécuter pour en extraire les matériaux qui ont été employés à la construction de tous ces monumens. Par les fûts de colonnes ou les chapiteaux que l'on y trouve ébauchés, on a la preuve que ces diverses pièces d'architecture étaient menées à un degré très avancé d'exécution dans les carrières d'où on les extrayait avant de les transporter sur l'emplacement désigné.

Un jour, étonné de voir la route couverte de cavaliers, je fus prévenu par des *goulams* qui avaient le verbe haut et les manières hardies que le gouverneur de la province de Fars allait venir visiter les ruines. C'était un *châhzadèh*, un frère du roi, Ferrhâd-Mirza, qui avait été récemment nommé à la résidence de Chiraz. Il voulait, en passant, visiter les lieux habités autrefois par les princes ses prédécesseurs de vingt siècles.

J'avais vu le châhzadèh à Téhéran, j'avais même été chargé par l'ambassadeur, M. de Sercey, de lui remettre quelques présens; j'allai au-devant de lui, et nous eûmes bientôt renouvelé connaissance. Je lui fis les honneurs de ces ruines, en lui donnant l'explication de chaque chose par l'intermédiaire de notre *goulam*, qui correspondait avec moi en langue turque, dont je savais quelques mots. Le prince me parut aussi lettré que peut l'être un Persan. Il n'ignorait aucune des particularités fabuleuses du règne de Djemchid, tel qu'il est raconté par les historiens ou plutôt par les conteurs persans. Il donnait à la plupart des bas-reliefs une explication qu'en sa qualité de bon musulman il entremêlait de réprobations à l'adresse de la religion guèbre, dont il disait avec raison qu'on retrouvait là *les traces diaboliques*.

Ferrâhd-Mirza s'intéressa à nos travaux, parcourut avec attention nos portefeuilles, et nous exprima son contentement très approbatif en répétant : *Khoûb-kaïli-khoûb*, c'est beau, c'est bien, très bien. Nous lui offrîmes quelques rafraîchissemens, et il remonta à cheval en nous invitant fort gracieusement à aller le voir à Chiraz. Il redescendit le grand escalier, et pendant long-temps nous pûmes suivre des yeux sa nombreuse escorte qui se déroulait dans la plaine.

Quelques mots sur la constitution des monumens de Persépolis compléteront l'examen détaillé des élégantes et riches sculptures qui les recouvrent. Le même système a été suivi pour l'édification de tous ces palais. De grandes assises d'une pierre très dure, parfaitement appareillées, en forment les parties principales, telles que portes, fenêtres

ou niches. Les massifs intermédiaires, assis sur une base solide et restée en place, étaient sans doute construits avec des matériaux plus petits, plus facilement destructibles, en pisé ou en briques. C'est du moins ce qu'on peut induire de la disparition totale de ces massifs. C'est à la solidité des blocs dont se composaient les ouvertures que l'on doit de retrouver les innombrables sculptures qui font aujourd'hui l'admiration des voyageurs. L'heureux mélange de la sculpture et de l'architecture est un des traits caractéristiques de ces monumens. Ainsi on les a mariées si habilement, que l'on ne saurait les disjoindre, et que, pour séparer l'une de l'autre, il faudrait les mutiler toutes deux. On serait presque en droit de dire qu'à Persépolis l'architecture ne sert que de support, de cadre en quelque sorte, à la sculpture, qui, à son tour, s'est plu à orner et embellir sa rivale. On y voit partout la main du sculpteur. Les murs épais des portiques ou les rampes des escaliers, comme les jambages des portes, lui ont fourni de grandes assises de pierre d'un beau poli, sur lesquelles il a pu exécuter ces colosses des portiques ou ces élégantes figures qui peupleront encore, pendant des siècles, ces solitudes où l'antiquaire ira évoquer les grandes ombres des Perses de Xercès et rendre hommage aux combattans que la fortune trahit à Arbelles.

Deux idées semblent avoir présidé à l'exécution de tous ces reliefs : celle de la force, de la puissance, qui étonnent et commandent le respect, représentée par les colosses qui gardent les entrées de ces palais; puis celle de l'élégance, de la pompe et de la majesté royales, qu'on retrouve dans tous ces tableaux où figurent le roi, ses officiers ou ses sujets de toutes castes, de toutes nations. Ces deux idées ont été également bien rendues : la première, par les proportions gigantesques et les formes vigoureuses des taureaux sculptés presque en ronde-bosse; la seconde, par la suavité et la délicatesse d'exécution de tous ces personnages, qui, dans des proportions plus petites, décorent les intérieurs de tous ces palais ou les perrons par lesquels on y arrive.

Quelle que soit l'échelle sur laquelle ces sculptures ont été exécutées, on ne saurait dire qu'elles dénotent un art perfectionné et une science plastique avancée. Le ciseau, en effet, ne s'y montre pas savant : il a, au contraire, toute la naïveté d'une main jeune et peu expérimentée; mais, en revanche, il possède les qualités de cette inexpérience, et, à part les proportions, qui ne sont pas toujours d'une exactitude rigoureuse, il y a dans l'observation et la copie de la nature une grande simplicité d'ensemble unie à une certaine recherche de détails, qui impriment aux créations du sculpteur un cachet de vérité et d'originalité plein de charme.

L'un des plus graves défauts que l'on soit en droit de relever dans ces sculptures, c'est le manque de mouvement, la raideur; mais il ne

faut pas perdre de vue que tous ces tableaux ont pour objet de retracer des mystères de la religion ou des scènes dans lesquelles la majesté royale doit ressortir sur les accessoires qui l'entourent. Or, la placidité, la froideur même, conviennent également aux symboles mystiques du culte religieux ou aux solennités de la puissance royale. De plus, il ne faut pas oublier que ces bas-reliefs sont la représentation des coutumes, des mœurs d'une nation asiatique, dont le caractère dominant est précisément un grand calme et une sévérité tout extérieure. De tout temps et dans toutes les classes, les peuples d'Orient ont affecté une dignité froide et compassée dans leur maintien, qui explique ce qui nous paraît choquant dans le manque d'animation et de vie qu'un Européen croirait pouvoir reprocher à ces sculptures. A part ces critiques, que nous ne repoussons pas entièrement, il faut rendre aux sculpteurs qui ont exécuté ces monumens cette justice, qu'ils y ont apporté une précision de dessin et de ciseau qui permet de faire entrer ces bas-reliefs en comparaison, pour la pureté des contours, avec les camées antiques les plus délicats.

Nos réserves étant faites sur les imperfections réelles de l'art persan, on peut dire que les monumens de Takht-i-Djemchid sont, parmi ceux du vieux monde, les plus étonnans et les plus admirables que le voyageur puisse rencontrer, car, il faut bien le reconnaître et l'admettre, rien dans ces palais des princes achéménides n'est sauvage ou barbare; tout, au contraire, y décèle une ère de civilisation où les arts avaient déjà fait de grands pas. Pour étonner les yeux, ce n'est point à des moyens grossiers que les sculpteurs persans ont eu recours; ils n'ont pas, comme ceux de l'Inde ou de l'Égypte, inventé des formes bizarres et effrayantes; ils n'ont pas tiré adroitement parti d'accidens naturels pour aider leur ciseau impuissant à créer. Non : à Persépolis, tout est art, tout est élégance, et si l'habileté des temps modernes n'y a pas produit de chefs-d'œuvre incontestables, du moins les compositions des artistes persans se distinguent toujours par le goût, l'originalité et la richesse.

Nous touchions au terme de nos travaux, quand le temps, qui s'était presque invariablement maintenu beau et chaud, changea brusquement. Les sommets des montagnes lointaines s'étaient couverts de neige, et le froid commençait à se faire sentir, même dans la plaine : c'était le 7 décembre; il y avait deux mois que nous étions arrivés sur le plateau de Persépolis, et que nous vivions sous la tente. Le moment était venu de reprendre nos excursions aventureuses. Nous dîmes adieu aux ruines admirables qui n'avaient plus de secrets à nous livrer, et nous prîmes la route de Chiraz.

EUG. FLANDIN.

HISTOIRE

DES MARIONNETTES.

LES MARIONNETTES AU MOYEN-AGE.

I. — L'ART NOUVEAU. — DÉDALE ET SAINT LUC.

Lorsqu'on passe de la civilisation antique et de l'art païen à l'étude de la société chrétienne du moyen-âge, une des plus vives surprises que l'on éprouve est de voir, au milieu de la transformation universelle, l'art nouveau suivre un mode de développement exactement semblable à celui de l'art ancien. Voyageur à la poursuite d'un autre idéal, on s'étonne de lui voir parcourir la même route. Comme les caravanes du désert s'arrêtent au même puits, aux mêmes palmiers, aux mêmes oasis, l'art chrétien traverse aussi les mêmes espaces, s'arrête aux mêmes lieux, fournit les mêmes étapes que son devancier. Cela est vrai, mais en général et vu à distance. Quand on y regarde de plus près, les déviations deviennent très appréciables, et l'on est alors autant et peut-être plus frappé des disparités qu'on ne l'avait été des ressemblances.

Ces disparités sont surtout fort considérables en ce qui touche celui des arts d'imitation qui nous occupe. Nous avons vu dans les temps antiques la statuaire mobile (origine et principe des marionnettes) prendre naissance dans les temples de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie (1);

(1) Voyez la livraison du 15 juin 1850.

nous pouvions être certains dès-lors de la voir, à un moment donné, naître et grandir dans nos basiliques, sous la main et à la voix du sacerdoce. En effet, il en a été ainsi, mais avec des circonstances tout-à-fait particulières et qui demandent quelques instans d'examen.

La nécessité du secret et l'opposition systématique à la matérialité païenne portèrent les premiers chrétiens à ne figurer les objets de leur culte que sous le voile d'images symboliques. Lorsque le christianisme sortit des catacombes, pour prendre la direction du monde, il resta plus d'un siècle encore fidèle à ces erremens. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'on se hasarda à remplacer les allégories par quelques représentations réelles, et à peine cette voie eut-elle été ouverte aux arts d'imitation, qu'il se forma au sein de l'église deux grandes écoles, qui n'ont pas cessé de rester profondément divisées sur le plus ou moins d'influence qu'il convient d'accorder aux beaux-arts dans la célébration des rites : les uns soutenant, comme Arnobe, Tertullien, Origène, Agobard, les premiers abbés de Cîteaux, saint Bernard, etc., qu'il est plus conforme à la spiritualité du dogme évangélique de n'admettre qu'avec une extrême réserve dans les liturgies la peinture, la sculpture et la musique; les autres, comme saint Ambroise, saint Jean Damascène, saint Grégoire-le-Grand et enfin saint Thomas, dont l'opinion a prévalu à peu près sans partage jusqu'à la réformation de Luther, pensant qu'il est légitime et louable d'employer tout ce que Dieu a mis de puissance dans quelques génies privilégiés pour élever la faible intelligence du vulgaire à la connaissance en quelque sorte intuitive et palpable des vérités éternelles. On ne s'attend pas à trouver dans ces pages frivoles l'histoire, même en raccourci, de cette longue lutte : il me suffira d'indiquer ici qu'à la fin du VIIe siècle un concile rejeté, mais valable en ce qui touche les images (1), hâta la révolution qui commençait à poindre dans l'art, en ordonnant de substituer les représentations réelles aux allégories et aux ombres, dont on s'était contenté jusque-là. « On devra dorénavant, dit le quatre-vingt-deuxième canon, représenter Jésus-Christ, non plus sous la figure symbolique de l'*agneau* ou du *bon pasteur*, mais sous ses *traits humains*. » La croix, dont la vue n'avait été offerte aux premiers fidèles que comme un symbole de rédemption et d'espérance, presque toujours ornée de fleurs, de couronnes et de pierreries, la croix, qui n'avait reçu qu'au milieu du IVe siècle la figure du Christ peinte seulement *en buste*, et un peu plus tard son effigie entière (vêtue d'abord, puis nue, comme sur le crucifix de Narbonne (2) que l'évêque de cette ville tenait couvert d'un rideau), la croix, dis-je, après le concile de 692, reçut l'image du Sauveur en relief. Ce n'est qu'à la fin du VIIIe siècle, sous le pontificat de Léon III,

(1) Concil. quinisext., in Trullo, ann. 692, can. 82.

(2) Voyez Gregor. Turonens., *De gloria Martyr.*, lib. I, cap. 23.

qu'on vit apparaître, après une vive opposition, le crucifix complet avec le corps du Christ sculpté en ronde bosse.

La plastique, comme on le voit, n'a point été la base et le principe générateur de l'art chrétien, ainsi qu'elle l'avait été de l'art hellénique. La peinture a devancé chez les modernes, et a constamment primé la statuaire. Cette différence s'explique par la contrariété des doctrines. La sculpture, expression directe et saillante de la beauté des formes, était la langue naturelle du sensualisme païen. La peinture, moins matérielle, plus transparente en quelque sorte, plus apte à refléter la beauté intérieure et à traduire les impressions morales, est un langage plus compréhensif et mieux approprié à la spiritualité de nos croyances. Ainsi, tandis qu'en Grèce l'artiste initiateur et mythique a été un sculpteur, Dédale; chez nous, un apôtre peintre, saint Luc, est honoré par la dévotion populaire comme le type idéal de l'artiste chrétien (1).

Cependant, quoique moins sympathique au christianisme que plusieurs autres arts, la plastique n'a point fait défaut à ce que l'église était en droit d'attendre d'elle. Au premier appel du clergé, elle a produit le crucifix de ronde bosse; mais l'école liturgique (j'entends celle qui se proposait de toucher l'ame par les sens), mécontente de la raideur des premiers simulacres, essaya, comme avait fait le sacerdoce en Grèce, de donner aux représentations sacrées, au crucifix lui-même, une mobilité artificielle.

II. — CRUCIFIX ET MADONES MUS PAR DES FILS.

Si je ne voulais éviter d'appuyer plus qu'il ne convient sur cette partie de mon sujet, je pourrais recueillir parmi les traditions qui ont cours, surtout en Italie et en Espagne, plusieurs histoires de crucifix et de madones (2) célèbres pour avoir fait des gestes, et même pour avoir marché. Je pourrais citer le crucifix qu'on dit avoir incliné la tête pour approuver les décisions du concile de Trente, ou bien encore le crucifix votif de Nicodème, le *Voto santo*, qui, suivant la croyance admise à Lucques, traversa la ville pour se rendre de la chapelle de Saint-Frédien à la cathédrale, en bénissant sur son passage le peuple émerveillé, et qui, un autre jour, dit-on (car que ne dit-on pas à Lucques du *Voto santo*?) donna son pied à baiser à un pauvre ménestrel, peut-être joueur de marionnettes. Ce ne sont là, je le sais, que des légendes,

(1) Une tradition peu éclairée attribue à saint Luc une foule de petits portraits de Jésus-Christ et de la Vierge, qui sont, surtout à Rome, l'objet d'une superstitieuse vénération. Lanzi croit que ces images, de style archaïque, sont l'œuvre d'un ancien peintre florentin nommé Luca, qui vivait au XIe siècle. Voyez *Stor. pittor.*, t. I, p. 319.

(2) On appelait au moyen-âge les madones *mariolæ* : « *Mariola, imago sanctæ Virginis.* » Ducange, *Glossar. med. et infim. Latin.*

qui font supposer, mais qui ne prouvent pas l'existence au moyen-âge de la sculpture mécanique. A titre de fait positif, je citerai un crucifix du monastère de Boxley dont non-seulement la tête, mais les yeux étaient mobiles, au témoignage de Lombarde, ancien et exact historien du comté de Kent (1). Enfin, pour ne laisser subsister aucun doute sur la réalité de cette phase singulière et peu observée jusqu'ici de l'art chrétien, je vais rappeler de quelle manière on représente de temps immémorial à Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulcre, les divers épisodes de la passion le jour du vendredi saint. J'ai à choisir entre plusieurs relations de diverses époques, écrites par de pieux pèlerins de diverses communions. J'emprunte, en l'abrégeant, celle de Henri Maundrell, chapelain de la factorerie anglaise d'Alep, qui visita les lieux saints au temps de Pâques 1697 :

« Parmi plusieurs crucifix, dit-il, que l'on porte en procession dans l'église du Saint-Sépulcre, il en est un, d'une grandeur extraordinaire, sur lequel est posée l'image de notre Seigneur, très bien sculptée et de grandeur naturelle... Après plusieurs stations, la procession atteignit le Calvaire en montant plusieurs degrés; arrivée à une chapelle bâtie sur le lieu même où Jésus fut crucifié, on figura cette scène au naturel, en clouant sur une croix, avec de grands clous, l'image dont nous avons parlé; puis, à quelques pas de là, on dressa la croix... Ces cérémonies achevées, ainsi que le sermon du père gardien, deux moines, qui font les personnages de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, arrachèrent les grands clous et descendirent de la croix le corps du Sauveur avec des gestes et une attitude qui répondaient à la solennité de l'action. L'image du Christ est faite de telle sorte que les membres sont aussi flexibles que s'ils étaient vraiment de chair. Rien n'étonna plus les assistans que de voir courber et croiser sur le cercueil les deux bras, de la manière dont on dispose ceux des véritables morts (2).

Un siècle auparavant, un Français, le père Boucher, de l'ordre des frères mineurs-observantins, avait assisté à ces mêmes cérémonies, et y avait pris une part importante. Son récit, d'une singulière naïveté, complète le précédent :

« ..... Nous montasmes, dit-il, au Calvaire, qui estoit tout tapissé de noir, et esclairé de soixante et quatorze lampes. Arrivés en ce lieu, en la partie du crucifiement, qui estoit la mesme place en laquelle, à tel jour, le Sauveur du monde fut cloué en croix, estoit étendu un crucifix de bois très bien faict, couvert d'un drap noir. Le prédicateur (c'était le père Boucher lui-même) estant arrivé au point de saint Luc : *Et postquam venerunt in locum qui vocatur Calvariæ, ibi crucifixerunt eum*, deux diacres vinrent lever le drap noir qui couvroit le crucifix. Et à ce moment, il faut l'avouer, ô lecteur! toute l'assemblée, voyant un si vif portrait du crucifiement douloureux, jeta des sanglots

(1) Voy. *Perambulation of Kent.*

(2) *A Journey from Alep to Jerusalem, at easter, ann. Domini* 1697; Oxford, 1740; p. 74.

et des soupirs..... Ce deuil si juste servit de catastrophe et mit fin à mon sermon, à la suite duquel quatre religieux prindrent le crucifix enveloppé dans un beau drap de fin lin, et fut porté sur la pierre d'onction, où le corps précieux, à tel jour, avoit été embaumé par Nicodème et Joseph (1). »

On ne se servit pas seulement, au moyen-âge, de la statuaire mobile pour représenter les scènes de la Passion; on l'employa encore dans les églises, tant séculières que monastiques, pour figurer, aux diverses fêtes de l'année, toutes les actions du Sauveur, celles de la Vierge, les vies des saints patrons et les légendes des martyrs. Cet emploi de la statuaire mécanique s'est perpétué dans les églises, particulièrement en Italie et en Espagne, presque jusqu'à nos jours, malgré les prescriptions canoniques contraires, et notamment celles du concile de Trente. Dans un synode tenu à Orihuela, petit évêché suffragant de l'archevêché de Valence, on fut obligé de renouveler, au commencement du XVIIe siècle, la défense d'admettre dans les églises les statuettes de la Vierge et les images des saintes frisées, fardées, couvertes de bijoux et vêtues de soie, comme des courtisanes. *Jubemus*, dit le chapitre 14, *imagunculæ parvæ, fictili opere confectæ et fuco consignatæ, si vanitatem et profanitatem præbeant, ad altare ne admoveantur in posterum* (2). On voit que la défense n'était que conditionnelle et laissait ainsi une large porte ouverte à l'abus, qui en effet continua. Que si quelqu'un de ceux qui me lisent doutait qu'il fût ici question des marionnettes proprement dites, qu'on nommait en Espagne *titeres*, cet autre passage du même chapitre ferait cesser tous les doutes : « Nous défendons que dans les églises ou ailleurs on représente les actions du Christ, celles de la très sainte Vierge et les vies des saints, au moyen de ces petites figures mobiles, *imagunculis fictilibus, mobili quadam agitatione compositis*, que l'on appelle vulgairement *titeres, quas titeres vulgari sermone appellamus*. »

III. — LES SCULPTEURS MÉCANICIENS TAXÉS DE MAGIE AU MOYEN-AGE.

Dès le XIe siècle, plusieurs prélats et abbés s'étaient vivement, mais inutilement élevés contre la statuaire mécanique, qui, rappelant pour ainsi dire à la vie les saints et les martyrs, leur semblait une sorte de coupable évocation des morts et un acte de nécromancie. Un jour de l'année 1086, le saint abbé Hugues, étant venu en l'abbaye de Clugny pour donner l'investiture à cinquante-cinq novices, se détourna tout à coup d'un de ceux qu'on lui présentait, et lui refusa la bénédiction. Quand on lui demanda le motif de cette rigueur, il répondit

(1) Le père Boucher a donné à son voyage le titre bizarre de *Bouquet sacré des plus belles fleurs de la Terre Sainte*. Notre citation est tirée du chapitre XIII.

(2) *Synodus Oriolana, celebrata anno* 1600; cap. 14, ap. *Collect. maxim. concilior. Hispaniæ et Novi Orbis;* Romæ, 1693; t. IV, p. 718-719.

que ce clerc était un *mécanicien*, c'est-à-dire un prestigiateur et un nécromancien : *Mechanicum illum, seu præstigiatorem* (1) *esse et necromantiæ deditum* (2).

De semblables accusations ont été fréquemment portées, durant cette période, contre les hautes intelligences qui s'adonnaient aux études mathématiques et physiques, à commencer par Gerbert, devenu pape au xe siècle sous le nom de Sylvestre II. L'orgue hydraulique qu'il avait construit à Reims, l'horloge ou plutôt le cadran sidéral (3) qu'il établit à Magdebourg pour Othon III, la prétendue tête d'airain parlante que lui attribue Guillaume de Malmesbury (4), le firent passer pour magicien. Cette même rêverie d'une tête d'airain parlante fut imputée encore à plusieurs savans personnages du XIIIe siècle, entre autres, à Robert Grosse-Tête, évêque de Lincoln (5), et à Albert-le-Grand. On disait à voix basse dans les écoles qu'Albert avait employé trente années d'efforts à fabriquer par les mathématiques ou par la chimie, d'autres disaient par certaines combinaisons astrologiques, une tête de bois ou d'airain qui répondait à toutes les questions (6). Quelques-uns allaient jusqu'à prétendre qu'il avait forgé un homme dont le cou, les bras et les jambes, façonnés en divers temps sous l'influence de certaines constellations, avaient été enfin réunis de manière à former un être artificiel complet, ce que Gabriel Naudé appelle un *androïde* (7). Et, comme il ne subsistait naturellement aucune trace de cette merveille, on expliquait sa disparution en disant que le jeune Thomas d'Aquin, son disciple, celui qui devait bientôt devenir une des lumières de l'église, piqué d'être toujours vaincu par le caquet syllogistique de cette créature équivoque, l'avait frappée d'un coup de bâton et mise en morceaux (8).

IV. — MARIONNETTES DEMI-RELIGIEUSES ET DEMI-POPULAIRES.

Les marionnettes mues ostensiblement par des fils n'exposaient pas ceux qui les fabriquaient ou qui les faisaient mouvoir à autant de calomnies et de périls, et demandaient pour leur construction moins de

(1) On n'avait pas encore forgé l'abominable barbarisme *prestidigitateur*.

(2) Mabill., *Annal. ordin. Benedict.*, t. IV, p. 563.

(3) Ditmar., *Chron.*, liv. VI, p. 399.

(4) Voyez Guill. Malmesbur., *De gestis regum Anglicor.*, lib. II, cap. 10, p. 36-37. Cf. *Hist. litt. de France*, t. VI.

(5) Joh. Gower., *Confessio amantis;* ap. Selden.

(6) Voy. Alph. Tostat., *Comm. in Exod.*, cap. 14. *Oper.*, t. II, pars 1a, p. 181. — *Comm. in Num.*, cap. 21, t. IV, pars 1a, p. 38. — *Paradox.*, t. XII, pars 2a, p. 93.

(7) Voy. *Apologie pour tous les grands personnages qui ont été soupçonnés de magie.* 1653, p. 529 et suiv.

(8) Cervantes, qui a porté le dernier coup à toutes les rêveries du moyen-âge, n'a pas oublié les folles histoires de têtes d'airain parlantes. Voyez *Don Quijote*, part. IIa, cap. 62.

science que les automates dont le moteur restait caché. Aussi furent-elles d'un usage beaucoup plus fréquent. C'étaient de vraies marionnettes que les énormes mannequins, en forme de goules monstrueuses, qu'on menait en procession dans presque toutes les villes, soit aux Rogations, soit à la Fête-Dieu, soit aux anniversaires de certains patrons, braves chevaliers ou saints évêques, canonisés pour avoir délivré la contrée des monstres qui l'infestaient jadis, ou pour avoir (ce qui est tout un) dompté l'idolâtrie. Amiens, Metz, Nevers, Orléans, Poitiers, Saint-Quentin, Laon, Coutances, Langres, etc., ont vu, dans de solennelles processions, promener, presque jusqu'à la fin du dernier siècle, ces formidables machines, vulgairement appelées *papoires*. On distinguait surtout parmi ces simulacres, qui ébranlaient si vivement l'imagination populaire, la fameuse tarasque à laquelle une légende rattache le nom de Tarascon, la gargouille de Rouen, la grand'gueule de Lyon, l'hydre de l'abbaye de Fleury, dont les mâchoires ouvertes laissaient voir une ardente fournaise, enfin le grand dragon de Paris, tué par saint Marcel, et qu'on promenait, durant les Rogations, autour du parvis et dans tout le cloître de Notre-Dame, joie et terreur du peuple et des enfans de la vieille cité, qui jetaient dans son gosier béant, comme dans une large besace de quêteur, de la monnaie, des fruits et des gâteaux.

On n'introduisait pas seulement dans ces cérémonies des figures de dragons et de monstres; on y faisait figurer des géans tels que Goliath et saint Christophe, on y admettait même quelquefois des mannequins de femmes. Venise au XIVe siècle offrit un exemple notable de cette sorte de représentation. Il était d'usage, depuis le Xe siècle, de célébrer dans cette ville une cérémonie nommée la *festa delle Marie* en mémoire de douze fiancées enlevées, en l'an 944, par des pirates venus de Trieste, et aussitôt reprises des mains des ravisseurs. Pendant huit jours, on conduisait en grande pompe dans la ville et dans les environs douze belles jeunes filles couvertes d'or et de bijoux. Elles étaient désignées par le doge et mariées aux frais de la Seigneurie. Avec les progrès du luxe, la dépense devint si considérable, que le nombre des *Maries* dut être réduit d'abord à quatre, puis à trois. Enfin, le choix de ces jeunes filles soulevant trop de brigues dans l'état, on prit le parti de les remplacer par des figures de bois. Ce changement fut très mal accueilli par le peuple. Il fallut, en 1349, venir au secours de ces pauvres *Marie di legno*, comme on les appelait, et les protéger contre les huées et les sarcasmes de la foule. Ce nom même de *Maria di legno* est demeuré à Venise une épithète désobligeante et moqueuse, qu'on applique aux personnes du sexe d'une tournure raide et peu avenante (1). Ces pou-

(1) Voyez Giustina Renier Michiel, *Origine delle feste Veneziane;* Milano, 1829. T. I, p. 91-109.

pées de Venise nous ramènent naturellement aux véritables marionnettes.

V. — MARIONNETTES POPULAIRES AU MOYEN-AGE. — PANTOMIMES. — CANTIQUES EXPLICATIFS.

Les dernières marionnettes populaires que nous avons vues chez les Grecs et chez les Romains avaient subi la révolution accomplie dans le drame antique; elles étaient devenues pantomimes. Les peuples barbares, destructeurs et héritiers de la civilisation païenne, n'avaient guère pu entrevoir d'autres représentations théâtrales que celles des drames pantomimes; il faut entendre par là, comme je l'ai dit, non pas une action entièrement muette, mais une action exprimée par des gestes sur l'orchestre, tandis qu'un coryphée ou un simple *énonciateur*, placé en avant sur le thymelé, chantait ou récitait un *canticum*, traduction lyrique ou épique des sentimens ou des actions rendus par l'acteur. On voit pourquoi ceux des écrivains des VIIe, VIIIe et IXe siècles qui ont eu la prétention de continuer la tradition antique n'ont composé qu'un si petit nombre de drames dialogués. Ils durent naturellement s'appliquer à imiter ce qui avait frappé leurs yeux, et, à peu d'exceptions près, ils n'avaient vu sur les théâtres grecs et romains que des pantomimes accompagnées de *cantica* (1). Les écrivains du VIIe au XIe siècle nous fournissent en effet un certain nombre de courtes chansons narratives (histoires bibliques, légendes de saints, récits profanes), dont je crois pouvoir considérer plusieurs comme de véritables *cantica* destinés à servir d'explication orale à de petites pièces pantomimes que des jongleurs ambulans et peut-être aussi des marionnettes représentaient dans les foires ou sous le porche des églises. J'ai cité en 1835, à la Faculté des Lettres, comme ayant pu avoir la destination que j'indique, le cantique de Judith et d'Holopherne, imprimé depuis cette époque par M. Édélestan Du Méril (2). Je crois que cinq ou six autres pièces également narratives, publiées par MM. Grimm, Ébert, Lachmann et Du Méril, telles que la légende de saint Nicolas, celles de l'enfant de la neige, du prêtre et du loup, etc., étaient aussi de véritables *cantica*, programmes en vers de petites pièces que des comédiens vrais ou feints représentaient pour les yeux. Je suis tenté d'en dire autant de plusieurs *élégies* tragiques ou comiques composées aux XIIe et XIIIe siècles dans les écoles, notamment

(1) Peut-être possédons-nous encore quelques-uns de ces *cantica* de l'antiquité. Il faudrait examiner à ce point de vue l'*Orestes*, tragédie épique, qui se trouve à Berne dans un manuscrit sur parchemin du IXe siècle. Voy. Sinner, *Codices Biblioth. Bern.*, t. I, p. 507.

(2) *Poésies populaires latines antérieures au douzième siècle*, p. 184.

le *Geta* et l'*Aulularia* de Vital de Blois (1), la *Lydia* et le *Milo* de Matthieu de Vendôme, l'*Alda* de Guillaume de Blois, le *Miles gloriosus* (2), etc. Peut-être ces narrations, qui tiennent à la fois du drame et du fabliau, étaient-elles les *cantica* explicatifs de pantomimes jouées dans les écoles. La France a conservé long-temps l'usage de ces spectacles épico-lyriques, témoin ceux qui furent donnés dans les rues et sur les places de Paris à l'occasion de l'entrée de la reine Isabeau. Les Anglais ont conservé cette forme de représentation encore plus long-temps que nous, et ils ont même un mot exprès, encore en usage, pour désigner ces spectacles; ils les nomment *pageant*.

Mais, pour être autorisé à dire que plusieurs des cantiques et des légendes rhythmiques des VIIe, VIIIe et IXe siècles ont servi d'explication et de texte à des représentations de marionnettes, il faut préalablement bien établir l'existence de ce genre d'amusement durant cette époque; essayons.

Plusieurs textes prouvent la persistance et la popularité de la *névrospastie* dans l'empire grec. Synesius, évêque de Ptolémaïde au Ve siècle, voulant faire comprendre l'action incessante que Dieu exerce sur les démons et généralement les effets qui subsistent après que leurs causes appréciables ont cessé, compare ce phénomène à ce qui arrive dans le gouvernement des marionnettes, « qui se meuvent encore, dit-il, après que la main qui les dirige a cessé d'agiter les fils (3). » Un grammairien du VIIe siècle, qui a commenté en grec plusieurs des ouvrages d'Aristote, Jean, surnommé *Philoponus* (4), ou plus simplement *Grammaticus*, donne, à propos d'un passage assez obscur d'un traité d'Aristote (5), des éclaircissemens tellement précis sur les marionnettes automatiques, qu'on peut en inférer que le jeu de ces petites machines lui était très familier. « Aristote, dit-il, appelle αὐτόματα θαύματα les petites figures de bois dont on donnait le spectacle dans les noces. » Ce trait de mœurs est remarquable. Puis il expose comment les diverses parties de ces figures conservent, lors même qu'elles sont au repos, la faculté d'être mues, sans même que le mécanicien les touche. » Celui-ci, dit-il, met une pièce en mouvement, cette pièce transmet l'impulsion à une autre, et enfin la figure paraît s'agiter

(1) Ce sont les sujets de *l'Amphitryon* et de *l'Aulularia* de Plaute, accommodés aux mœurs des étudians du moyen-âge. Pour la patrie de Vital et le temps où il a vécu, voyez l'édition du *Geta*, donnée par Car. Guil. Müller; Berne, 1840.

(2) Voy. M. Éd. Du Méril, *Origines latines du théâtre moderne*, p. 284.

(3) Ὄργανα νευρόσπαστα. *De Providentia*, lib. I, *Oper.*, p. 98.

(4) Ce savant était, suivant Abulpharadge, à Alexandrie en 640, quand les Arabes firent la conquête de l'Égypte.

(5) *De Generatione animalium*, lib. II; *Oper.*, t. V, p. 242, seq. Ed. Bekker. — *Idem opus, cum Philoponi comment.*, *Venet*, 1526.

d'elle-même (ce qui est une illusion), et se meut avec tant d'agilité qu'on la prendrait pour un danseur pantomime (1). »

Au XIIe siècle, Eustathe, le savant archevêque de Thessalonique, en expliquant un vers du quatrième chant de l'Iliade, s'étend, à ma grande satisfaction, quoique sans beaucoup d'à-propos, sur les joueurs de marionnettes (2); il s'étonne de la grande renommée que Pothein acquit en Grèce, au moyen d'une profession si puérile et si vulgaire. Néanmoins, tout en appréciant la *névrospastie* à sa valeur, il nous donne à entendre que cet *art* (il lui accorde ce nom) était fort répandu et très populaire de son temps dans l'empire grec.

En Occident, mes souvenirs ne me rappellent aucun texte qui, entre le VIe et le XIVe siècle, fasse mention de marionnettes; mais, par un bonheur singulier, nous avons, pour remplir ce vide, mieux qu'un texte; nous avons un monument figuré, d'une authenticité incontestable, et qui nous fournit les plus précieux renseignemens.

VI. — NOUVEAU MÉCANISME. — UNE MARIONNETTE CHEVALERESQUE AU XIIe SIÈCLE.

Il existe à Strasbourg un manuscrit de la fin du XIIe siècle, orné d'un grand nombre de curieuses miniatures, dont une, sous la rubrique assez bizarre de *ludus monstrorum,* représente un jeu ou *une montre* de marionnettes. Ce manuscrit, un des plus précieux joyaux de la bibliothèque de cette ville, renferme un ouvrage de la célèbre Herrade de Landsberg, abbesse de Hohenbourg. Cet ouvrage porte le titre de *Hortus deliciarum* et le justifie par l'agrément et la variété des enseignemens qu'il contient : c'est un parterre encyclopédique, composé de toutes sortes de fleurs poétiques, morales et religieuses (3). Parmi beaucoup de morceaux en prose et en vers (qui tous, à beaucoup près, ne sont pas de la docte abbesse), on lit à la page 215 une sorte de glose du fameux verset de l'Ecclésiaste, *Vanitas vanitatum.....*

Spernere mundum, spernere nullum, spernere sese,
Spernere sperni se, quatuor hæc bona sunt.

« Mépriser le monde, ne mépriser personne, se mépriser soi-même, mépriser le mépris qu'on fait de soi, ce sont quatre choses bonnes. »

(1) Philoponus emploie le mot consacré Ὀρχέσθαι. J'ai mis le commentaire dans la traduction.

(2) Il s'agit de la corde de l'arc de Pandarus. Eustath., *Comm. in Iliad.*, IV, v. 122, t. I, p. 457; ed. Rom.

(3) Le manuscrit de Herrade de Landsberg a été décrit, et les vers qu'il contient ont été publiés en 1818 par M. Christ. Maurice Engelhard, en un vol. in-8°, avec un atlas in-f°, où les miniatures sont reproduites. M. Alexandre Le Noble a donné une nouvelle analyse de ce manuscrit dans le tome Ier de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. I, 3e livraison.

Le peintre, dirigé sans doute par la docte abbesse (car le manuscrit est du temps même où elle vivait), n'a pas cru pouvoir rendre par un emblème plus expressif la pensée de Salomon et d'Herrade sur la vanité de l'homme qu'en nous montrant le roi de la création soumis à l'action d'un fil de marionnette. En effet, sur un étroit plancher sont posés deux petits hommes armés de pied en cap, que deux bateleurs font combattre et mouvoir à leur gré, au moyen d'un fil qui se croise et dont chacun tire un bout à soi. La pensée de cette miniature prouve non-seulement que le jeu des marionnettes existait durant l'époque féodale, mais qu'il était d'un usage assez commun pour offrir alors, comme chez les anciens et dans les temps modernes, un symbole parfaitement clair et intelligible à tous.

Quant aux personnages que l'artiste a mis en jeu, le choix qu'il a fait de deux chevaliers confirme mon opinion sur le répertoire habituel des marionnettes. Il était tout simple en effet qu'au XIIe siècle la peinture ou la parodie d'un duel ou d'un tournoi fût le spectacle le plus assuré de plaire aux châtelains et aux châtelaines, ainsi qu'à la foule de leurs vassaux.

Au-dessous de nos deux pantins, on lit cette seconde et plus mélancolique paraphrase du fameux verset de Salomon.

Unde superbit homo, cujus conceptio culpa,
  Nasci pœna, labor vita, necesse mori?
Vana salus hominis, vanum decus, omnia vana;
  Inter vana nihil vanius est homine.
Post hominem vermis, post vermem fit cinis, eheu!
  Sic in non hominem vertitur omnis homo (1).

Ces lugubres distiques, placés au-dessous d'une danse de marionnettes, ne sont-ils pas comme la contre-partie chrétienne du *canticum* lémurique du banquet de Trimalcion?

Quant au procédé mécanique que cette miniature nous révèle, il diffère entièrement de ce que nous avons vu jusqu'ici. Les mains qui font mouvoir les deux statuettes ne sont pas cachées; elles tirent les fils, non dans le sens perpendiculaire, mais dans la direction horizontale. C'est le premier exemple que nous ayons rencontré d'une pareille disposition des fils. Nous ne savons si elle a commencé au moyen-âge; mais elle s'est assurément prolongée bien au-delà. En effet, dès les premiers pas que nous allons faire dans les temps modernes, nous trouverons en Italie un procédé fort semblable en possession de l'admiration du vulgaire et même des savans.

(1) Herrade, avant Bossuet, nous montre l'homme réduit à « ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. »

LES MARIONNETTES EN ITALIE.

I. — RENAISSANCE ET PERFECTIONNEMENT DES MARIONNETTES.

Depuis le XIIe siècle, où il est démontré, par la miniature du manuscrit de Strasbourg, que les marionnettes étaient connues, même parmi les classes élevées, je ne sais s'il est survenu dans leur existence une solution de continuité, et si ce divertissement n'est pas tombé dans l'oubli pour ne reparaître qu'à la fin du XVe siècle en Italie. Ce qui est certain, c'est que je ne trouve aucune mention des comédiens de bois depuis la peinture emblématique qui orne le livre de Herrade de Landsberg jusqu'aux écrits de Jérôme Cardan. De plus, presque tous les savans du XVIe siècle s'expriment au sujet des marionnettes en termes si remplis de surprise et d'admiration, qu'on est tenté de croire qu'il y a eu pour elles au XVIe siècle, ainsi que pour tant d'autres choses, une sorte de renaissance. Dans tous les cas, on ne saurait douter que les marionnettes n'aient, à cette époque, reçu de plusieurs grands mécaniciens d'Italie de très notables perfectionnemens.

Un savant aussi bizarre que célèbre, Cardan, médecin et mathématicien né à Pavie en 1501, est, je crois, le premier écrivain moderne qui ait mentionné les marionnettes avec quelques détails. Il s'est occupé deux fois de ce sujet, d'abord dans le traité *de Subtilitate,* publié à Nuremberg en 1550, puis dans une sorte de recueil encyclopédique intitulé *de Varietate rerum.* Au livre XIII de ce dernier ouvrage, l'auteur, traitant des plus humbles produits de la mécanique (*de artificiis humilioribus*), cite, parmi les *experimenta minima* qui sont l'objet du chapitre 63, une espèce fort singulière de marionnettes qu'il décrit avec minutie, mais malheureusement avec l'obscurité qui lui est habituelle. Ce procédé, qu'il expose sans pouvoir l'expliquer, ressemble beaucoup à celui dont le manuscrit de Herrade de Landsberg nous a transmis la figure. Voici, d'ailleurs, les propres paroles de Cardan que j'ai traduites aussi fidèlement qu'il m'a été possible :

« J'ai vu, dit-il, deux Siciliens qui opéraient de véritables merveilles au moyen de deux statuettes de bois qui jouaient entre elles. Un fil unique les traversait de part en part; elles étaient attachées d'un côté à une statue de bois qui (1) demeurait fixe, et de l'autre à la jambe que le joueur faisait mouvoir. Ce fil était tendu des deux côtés. Il n'y a sorte de danses que ces statuettes ne fussent capables d'imiter, faisant les gestes les plus surprenans des pieds, des jambes, des bras, de la tête, le tout avec des poses si variées, que je ne puis, je le confesse, me rendre compte d'un aussi ingénieux mécanisme, car il n'y avait pas plusieurs fils, tantôt tendus et tantôt détendus; il n'y en avait qu'un

(1) Je lis ici *quæ,* au lieu de *que.*

seul dans chaque statuette, et ce fil était toujours tendu. J'ai vu beaucoup d'autres figures de bois mises en mouvement par plusieurs fils alternativement tendus et détendus, ce qui n'a rien de merveilleux. Je dirai encore que c'était un spectacle vraiment agréable que de voir combien les gestes et les pas de ces poupées étaient d'accord avec la musique (1). »

L'auteur, comme on voit, n'indique pas l'office que remplissait le second Sicilien. La miniature, au contraire, nous montre les deux bateleurs concourant à une action commune. Dans l'appareil décrit par Cardan, un seul joueur semblerait pouvoir suffire, comme dans nos marionnettes du dernier ordre, celles que les petits Savoyards font danser dans les rues au son d'un flageolet ou d'un tambourin, en agitant avec le genou la ficelle attachée à leur poupée, qu'ils nomment Cathos ou Catherinette (2). Cependant, s'il n'eût été question que d'une chose aussi simple, l'esprit subtil de Cardan ne se serait pas tant émerveillé. Il me paraît vraisemblable que ce prétendu fil unique et toujours tendu était un petit tube par lequel passaient plusieurs fils très fins, réunis dans l'intérieur de la poupée et dont le jeu était ainsi soustrait aux regards. Nous verrons tout à l'heure un procédé à peu près semblable.

Le second passage de Cardan, celui qui fait partie du traité *de Subtilitate*, n'a trait qu'aux marionnettes ordinaires; mais l'auteur est si frappé de l'illusion qu'elles produisent, qu'il n'hésite pas à les placer dans la partie de son ouvrage qui traite *de mirabilibus et modo representandi res varias præter fidem* (3) : « Si je voulais, dit-il, énumérer toutes les merveilles que l'on fait exécuter, par le moyen de fils, aux statuettes de bois vulgairement appelées *magatelli*, un jour entier ne me suffirait pas, car ces petites figures jouent, combattent, chassent, dansent, sonnent de la trompette et font très artistement la cuisine. »

On voit, entre autres choses, dans ce passage, que vers l'année 1550 on appelait, dans l'Italie du nord, les marionnettes du nom latinisé de *magatelli*, que je ne trouve dans aucun vocabulaire. Il se pourrait que *magatelli* (par le changement fort naturel des labiales *b* et *m*) ne fût qu'une variante de *bagatelli*, et cela me semble d'autant plus probable qu'on appelle en Italie *bagatelle* les amusemens de la place publique et *bagatellieri* tous les saltimbanques, y compris les joueurs de gobelets et de marionnettes (4).

(1) *Hieron. Cardani Medionalensis medici Opera*, p. 492. — Cardan, natif de Pavie, a exercé la médecine à Milan.

(2) Ce petit spectacle des rues a été souvent gravé. Voy. une vignette de Charlet, en tête d'un quadrille pour piano de J. Klemczynsky, intitulé *les Marionnettes;* Paris, 1842.

(3) *De Subtilitate*, lib. XVIII; Nuremberg, 1550, p. 542, et *Opera*, t. III, p. 636.

(4) Le voyageur Pietro della Valle compare les gens qui montraient de son temps la lanterne magique, les ombres chinoises et les marionnettes dans les rues de Constanti-

Un contemporain de Cardan, Federico Commandino d'Urbin, né en 1509, grand mathématicien et *second Archimède* (1), n'a pas dédaigné non plus de s'occuper des statuettes à ressorts. Son élève le plus habile et son compatriote, le géomètre poète Bernardino Baldi, adressa, vers 1575, un sonnet à sa mémoire dont voici le tercet final :

O come l'arte imitatrice ammiro,
Onde con modo inusitato e strano
Muovesi il legno, e l'uom ne pende immoto (2) !

Quelques critiques ont inféré de ces vers que Federico Commandino avait apporté quelques notables perfectionnemens aux marionnettes. Je dois confesser que, dans ce que j'ai parcouru de ses écrits, je n'ai rien trouvé qui eût clairement rapport aux statuettes mues par des fils. Ce qui a particulièrement occupé ou, si l'on veut, récréé ses veilles, c'est l'application de la mécanique à la construction des automates hydrauliques, dont on faisait de son temps un très fréquent et très ingénieux emploi, surtout en Italie et en Allemagne. Quelques années après, Baldi, devenu abbé de Guastalla, mentionne, dans la préface placée devant sa traduction des *Automates* de Héron (3), plusieurs de ces créations hydrauliques qui animaient le marbre et l'airain dans les jardins et les palais princiers, sortes de drames aquatiques dont Montaigne a mentionné quelques particularités dans le *journal* de son voyage en Italie, notamment à Tivoli, à Florence et à Augsbourg. De plus, Baldi parle dans cette préface, avec une singulière admiration, des simples et vraies marionnettes, qu'il définit avec une précision technique qui ne permet pas de douter qu'il ne les connût à merveille. Il affirme non-seulement qu'une grande adresse manuelle est nécessaire pour les faire mouvoir, et beaucoup d'esprit pour les faire parler, mais que la connaissance des mathématiques est indispensable à leur construction, et il allègue sur ce point le témoignage de Pappus et d'Athénée, témoignage que le vague de sa citation ne m'a pas permis de vérifier dans leurs œuvres. Il regrette de voir les jolies statuettes animées par le génie de la mécanique devenir de futiles jouets d'enfant; il compare la décadence de cet art ingénieux à celle du grand art des Æsopus et des Roscius, tombé des hauteurs de

nople, aux *bagatellieri* qui remplissaient le même office sur le *largo di Castello* à Naples et sur la place *Navone* à Rome.

(1) C'est le titre que lui décerne Boldetti, *Osservazioni sopra i cimiteri*, etc., lib. II, cap. XIV, p. 407.

(2) Ces vers sont imprimés en tête de la traduction des *Automata* de Héron d'Alexandrie : *De gli automati overo machine se moventi, libri due.*

(3) Baldi avait composé cette traduction avec l'intention de la dédier à son maître Feder. Commandino; mais la mort de ce géomètre, arrivée en 1575, l'en empêcha. La dédicace à Giacomo Contarini porte la date de 1589.

la véritable scène sur les tréteaux des charlatans, et déplore qu'un si noble exercice ne soit bientôt plus pratiqué que par un ramas de bateleurs grossier, ignorant et sordide, *abietto, volgare e sordido* (1). Depuis lors, en effet, le goût des marionnettes est devenu et est demeuré si populaire en Italie, que des baraques de *burattini* (c'est le nom que les Italiens donnent généralement aux marionnettes) couvrent les places publiques de toutes les cités, sans préjudice des théâtres à demeure et des représentations dont les particuliers se donnent entre eux le plaisir.

II. — MARIONNETTES EN PLEIN AIR.

Voulez-vous, sans passer les Alpes, faire connaissance avec les marionnettes ambulantes de Florence et de Rome? Suivez Lorenzo Lippi, l'auteur d'*Il Malmantile Racquistato*, sur la grande place de Florence, sans négliger de consulter son annotateur, Paolo Manucci (2). Ou bien ouvrez la seconde édition du poème si populaire à Rome de Giuseppe Berneri, *Il Meo Patacca* (3), illustrée par le crayon naïf de Bartolomeo Pinelli (4). L'artiste a dessiné un épisode du troisième chant, dont l'action se passe sur la place Navone; il a indiqué, au second plan, les jeux populaires qui animent cette place. Les *castelli di legno dei burattini* n'y manquent point. Faites mieux encore : feuilletez un autre recueil du même artiste, *Raccolta dei cinquanta costumi pittoreschi;* vous y trouverez une planche, la dixième, je crois, qui offre la représentation exacte et complète d'un *casotto dei burattini*. La toile est levée; *Pulcinella* (Polichinelle) occupe bruyamment la scène. Un loup, ou demi-masque noir, lui couvre le haut du visage; sa taille droite est serrée dans une casaque blanche; sa tête est surmontée d'un bonnet blanc en mitre : c'est pour nous un type tout-à-fait nouveau et sans analogue, demi-arlequin et demi-pierrot. Pinelli a groupé autour de la baraque les dilettanti les plus ordinaires de ces théâtres plébéiens. Voici deux belles et robustes Romaines; près d'elles, deux moines, plus occupés, disons-le, de Pulcinella que de leurs jolies voisines; en face, quelques enfans, dont un se hausse sur un pavé, puis quelques vigoureux et basanés *Trasteverini;* enfin un paysan attardé, qui jouit, assis sur son âne, de ce spectacle délectable et des *lazzi* qui l'assaisonnent.

(1) Baldi. *De gli automati*, etc., p. 10 et 11.

(2) *Il Malmantile*, cant. II, st. 46. Lippi décrit agréablement dans un autre passage (cant. I, st. 34) les *fantoccini* des rues qu'un petit paysan fait danser avec le pied ou le genou.

(3) Ce poème en douze chants contient la description des fêtes données à Rome pour la délivrance de Vienne et la victoire remportée par Jean Sobieski sur les Turcs.

(4) Rome, 1823. In-4° oblong, avec 53 planches. L'approbation de la première édition de ce poème porte la date du 6 décembre 1696.

Souvent à cette foule se mêlent des personnes d'un rang ou d'un mérite considérable. On raconte, par exemple, que le célèbre Leone Allacci, bibliothécaire de la Vaticane sous Alexandre VII, auteur de plusieurs grands ouvrages de théologie et de la *Dramaturgia*, allait se délasser tous les soirs aux marionnettes. J'ignore malheureusement la source de cette tradition si honorable pour les tréteaux de Polichinelle.

Passons, à présent, sur la *gran piazza* de Milan, aux jeux des *fantoccini*, autre nom des marionnettes. Le savant père Francesco Saverio Quadrio, auteur estimé d'une histoire générale de la poésie, ne dédaignera pas de nous servir de *cicerone*. Il nous révèle, en effet, avec une rare compétence, dans un chapitre spécial (1), les divers secrets de Pulcinella et toutes les ficelles qu'emploient les joueurs qui le font gesticuler et parler. Parmi ces dupeurs d'yeux et d'oreilles, celui qui, au témoignage du savant père de la compagnie de Jésus, attirait de son temps et retenait autour de ses tréteaux la plus belle et la plus nombreuse compagnie, était Massimino Romanini, Milanais, dont le nom lui a paru digne d'une honorable mention.

C'était presque toujours un seul joueur qui faisait mouvoir tous les personnages, et qui en même temps récitait ou improvisait toute la pièce. Ce maître Jacques des marionnettes avait soin de varier ses intonations, suivant les rôles, au moyen du *sifflet-pratique*, appelé en Italie *fischio* (2) ou *pivetta* (3). Quelquefois cependant deux personnes se partageaient la besogne; l'une récitait ou improvisait la pièce (*la burletta*), tandis que l'autre ne s'appliquait qu'à régler la marche et les gestes des pantins.

Les choses se passaient ainsi au XVIIe siècle, et se passent encore à peu près de même, non-seulement dans les rues et sur les places de Rome, de Florence et de Milan, mais dans celles de toutes les villes d'Italie. A Venise sur la rive des Esclavons, à Naples sur le *largo di Castello*, à Turin, à Gênes, à Bologne, partout on est assuré de trouver un grand nombre de *castelletti*, entourés par un auditoire toujours attentif, toujours amusé, toujours content.

III. — GRANDS THÉATRES DE MARIONNETTES.

Outre les *Puppi* en plein air, il y a dans toutes les villes d'Italie des marionnettes plus élégantes, ayant élu domicile dans de vrais petits théâtres, où les amateurs du genre peuvent aller les applaudir, assis commodément sur les banquettes d'un parterre dont le prix varie de

(1) *Storia e ragione d'ogni poesia*. Milano, 1744; vol. III, part. 2e, p. 247 et 248.
(2) Voy. dans *Il Malmantile*, cant. II, st. 46, la note de Paolo Manucci.
(3) Diminutif de *piva*, cornemuse.

3 à 6 sous. Ces *fantoccini* d'un ordre supérieur diffèrent totalement de leurs confrères ambulans. Ils ne sont pas, comme les *pupazzi* des places publiques, mus simplement par la main du joueur, cachée sous leurs habits; ils obéissent à des fils ou à des ressorts. Ils ne sont pas non plus taillés dans le bois de la tête aux pieds. Leur chef est ordinairement de carton; leur buste et leurs cuisses sont de bois, leurs bras de cordes; leurs extrémités (à savoir, les mains et les jambes) sont de plomb ou garnies de plomb, ce qui leur permet d'obéir à la moindre impulsion donnée, sans perdre leur centre de gravité. Du sommet de leur tête sort une petite tringle de fer qui permet de les transporter aisément d'un point de la scène à un autre. Pour dérober aux spectateurs la vue de cette tringle, ainsi que le mouvement des fils, on a imaginé de placer devant l'ouverture de la scène un réseau, composé de fils perpendiculaires, très fins et bien tendus, qui, en se confondant avec ceux qui font agir les pantins, déroutent l'œil le plus attentif. Par une autre invention plus ingénieuse encore, on fait passer tous les fils, hormis ceux des bras, par l'intérieur du corps; ils en sortent par le haut de la tête, où ils se réunissent dans un mince tuyau de fer creux qui sert en même temps de tringle. Enfin, un système tout différent a été introduit plus tard par Bartolomeo Neri, peintre et mécanicien distingué. Ce procédé consiste à établir sur le plancher de la scène des rainures dans lesquelles s'emboîte le support de chaque marionnette. Des contre-poids ou un machiniste placé sous le théâtre dirigent ces supports et font jouer les fils. Ces divers systèmes, quelquefois combinés ensemble, sont arrivés à obtenir les tours de force les plus surprenans.

Passant à Gênes en 1834, un de nos compatriotes se fit conduire aux *burattini* établis rue des Vignes (au *teatro delle Vigne*). Il vit représenter dans une salle un peu fanée, mais d'ailleurs assez jolie, un grand drame militaire, *la Prise d'Anvers*, où le maréchal Gérard et le vieux général Chassé luttaient de phrases ronflantes, de *roulemens d'yeux* et d'héroïsme (1).

A Milan, les *fantoccini* du théâtre *Fiando* sont aussi célèbres et aussi visités des étrangers que le dôme, l'arc du Simplon ou la châsse de saint Charles. Dès 1823, un correspondant du *Globe* nous en avait donné des nouvelles : « Telle est, disait-il, la justesse des mouvemens de ces petits acteurs; leur corps, leurs bras, leur tête, tout marche avec tant de mesure et dans un si parfait accord avec les sentimens exprimés par la voix, qu'aux dimensions près j'aurais pu me croire dans la rue de Richelieu. Outre *Nabucodonosor*, tragédie classique,... on représenta un ballet anacréontique dessiné à la Gardel. Je voudrais que les danseurs de l'Opéra, si fiers de leurs bras et de leurs jambes, pussent voir

(1) Voy. *De Paris à Naples*, par M. Jal, t. I, p. 234-237.

ces danseurs de bois copier toutes leurs attitudes et se donner leurs graces (1). » Cependant, comme il est impossible de contenter tout le monde, un autre touriste (belge, je crois) ne sortit pas entièrement satisfait de cette représentation. Que reprochait-il à ces excellentes marionnettes? Il les trouvait encore un peu raides.

M. Jal a vu en 1834 les *fantoccini* de Milan jouer un drame romantique en six tableaux, *le Prince Eugène de Savoie au siége de Temeswar*, avec autant d'aplomb que nos acteurs de la Porte-Saint-Martin; mais ce qui l'étonna le plus, ce fut le ballet exécuté pendant les entr'actes. « La danse de ces Perrot et de ces Taglioni de bois, dit-il, est vraiment inimaginable : danse horizontale, danse de côté, danse verticale, toutes les danses possibles, toutes les *fioritures* des pieds et des jambes que vous admirez à l'Opéra, vous les retrouvez au théâtre *Fiando;* et quand la poupée a dansé son pas, quand elle a été bien applaudie, et que le parterre la rappelle, elle sort de la coulisse, salue en se donnant des airs penchés, pose sa petite main sur son cœur, et ne se retire qu'après avoir complétement parodié les grandes cantatrices et les fiers danseurs de la *Scala* (2). »

IV. — ANCIENS ET NOUVEAUX PERSONNAGES DU RÉPERTOIRE DES BURATTINI.

A une époque reculée, et qu'il serait téméraire à un étranger de vouloir préciser, le personnage favori, le héros des marionnettes d'Italie fut un célèbre masque de la *Comedia dell' Arte,* Romain ou Florentin d'origine, nommé *Burattino.* Ce personnage acquit une si grande vogue, qu'il fut admis sur les théâtres de marionnettes, et que celles-ci furent appelées de son nom *burattini.* Je pourrais citer plusieurs comédies imprimées dans lesquelles Burattino joue le principal rôle. Voici le titre d'une pièce imprimée à Rome en 1628 : *Le disgrazie di Burattino, comedia di Francesco Gattici.* La renommée de Burattino s'est étendue hors de l'Italie. Je trouve ce personnage mentionné à Paris, parmi les autres masques de la comédie italienne, dans un petit écrit de 1622 intitulé : *Discours de l'origine et mœurs, fraudes et impostures des ciarlatans,* dédié à Tabarin et à Desiderio de Combes. On voit par le mot *ciarlatans* que l'auteur (qui ne s'est pas nommé) était partisan du *françois italianisé,* dont s'est moqué si finement Henry Estienne. On lit au chapitre III : « Nous comprenons sous ce mot *ciarlatans* les docteurs Gratian, les Zani, Pantalons, *Buratins,* et ces gens qui, sur un théâtre, représentent le Sicilien, le Néapolitain, l'Espagnol, le Bergamasque, etc. »

(1) *Globe,* n° du 7 août 1827.
(2) *De Paris à Naples,* t. II, p. 43-45.

Il y a peu d'années, les caractères les plus en vogue en Italie sur les théâtres de marionnettes étaient *Cassandrino* à Rome, et *Girolamo* à Milan. A Naples, *Pulcinella* et *Scaramuccia* ont toujours régné sans partage.

Girolamo remplit à Milan le premier rôle dans toutes les farces, dans toutes les parodies, dans toutes les petites pièces à allusions satiriques, triple source dont s'alimente la fortune des *fantoccini*. On a vu Girolamo jouer Pirithoüs, dans une parodie d'*Alceste*, poudré à blanc, avec ailes de pigeon et bourse (1). Dans cette farce, il accompagne Hercule aux enfers, et ses frayeurs pendant la route rappellent un peu les poltronneries qu'Aristophane prête, en pareille occasion, à Xanthias dans *les Grenouilles*. M. Bourquelot, en 1841, a trouvé Girolamo très amusant dans une pièce en cinq actes, *le Terrible Maino, chef de brigands*, mélodrame avec accompagnement de poignards, d'évanouissemens et de coups de pistolet. Le voyageur raconte agréablement qu'il eut pour 25 centimes une belle place au parterre, dans une jolie petite salle à trois rangs de loges, qu'il se prélassa sur un large banc de bois muni d'un dossier de même matière, qu'il entendit des airs d'opéra exécutés avec un certain ensemble, enfin qu'il vit une pièce à grand spectacle, ayant un ballet pour intermède, comme à la *Scala* (2). Ajoutons que le plastron le plus ordinaire des plaisanteries de Girolamo est un Piémontais qu'on a grand soin de supposer parfaitement stupide, gracieuseté de bon voisinage que les *fantoccini* de Turin ne manquent pas de renvoyer à leurs petits confrères de Milan.

A Rome, le théâtre des *burattini* est privilégié; on lui permet de continuer de jouer pendant la clôture obligée des autres théâtres, laquelle dure depuis les derniers jours du carnaval jusqu'aux fêtes de Noël. Ce théâtre, le meilleur qui existe peut-être en ce genre, occupe sur la place *San Lorenzo in Lucina* une salle basse du palais *Fiano*. Nous avons pour nous y introduire un guide excellent, un ancien écrivain de cette *Revue*, l'auteur de *Rome, Naples et Florence*. Pouvons-nous mieux faire que de lui céder la parole?

« Hier, vers les neuf heures, dit M. Beyle, je sortais de ces salles magnifiques, voisines d'un jardin rempli d'orangers qu'on appelle le *café Rospoli*. Vis-à-vis se trouve le palais *Fiano*. Un homme à la porte d'une espèce de cave disait : « *Entrate, ó signori!* entrez, messieurs! voilà que ça va commencer! » J'entrai en effet dans ce petit théâtre pour la somme de 28 centimes. Ce prix me fit redouter la mauvaise compagnie et les puces. Je fus bientôt rassuré; j'avais pour voisins de bons bourgeois de Rome..... Le peuple romain est peut-être celui de toute l'Europe qui aime et saisit le mieux la satire fine et mordante.... La censure théâtrale est plus méticuleuse que celle de

(1) Lettre de M. Viguier dans *le Monde dramatique*, 1835, t. II, p. 35.
(2) Voyez *les Marguerites*, nouveau keapsake; Moulins, 1844, p. 75 et suiv.

Paris; aussi rien de plus plat que les comédies. Le rire s'est réfugié aux marionnettes, qui jouent des pièces à peu près improvisées.... J'ai passé au palais *Fiano* une soirée fort agréable; le théâtre sur lequel les acteurs promènent leur petite personne peut avoir dix pieds de large et quatre de hauteur.... Les décorations sont excellentes et soigneusement calculées pour des acteurs de douze pouces de haut. »

Après cette description flatteuse du matériel, M. Beyle passe aux acteurs et à la pièce :

« Le personnage à la mode parmi le peuple romain, dit-il, est *Cassandrino*. Cassandrino est un vieillard coquet de quelque cinquante-cinq à soixante ans, leste, ingambe, à cheveux blancs, bien poudré, bien soigné, à peu près comme un cardinal. De plus, Cassandrino est rompu aux affaires, et brille par l'usage du monde le plus parfait; ce serait, en vérité, un homme accompli, s'il n'avait le malheur de tomber régulièrement amoureux de toutes les femmes qu'il rencontre... Vous conviendrez qu'un pareil personnage n'est pas mal inventé pour un pays gouverné par une cour oligarchique, composée de *célibataires*, et où le pouvoir est aux mains de la vieillesse... Il va sans dire qu'il est séculier; mais je parierais que dans toute la salle il n'y a pas un spectateur qui ne lui voie la calotte rouge d'un cardinal, ou tout au moins les bas violets d'un *monsignore*. Les *monsignori* sont, comme on sait, les jeunes gens de la cour du pape, les auditeurs de ce pays; c'est la place qui mène à toutes les autres... Rome est remplie de *monsignori* de l'âge de Cassandrino, qui n'ont pas fait fortune et qui cherchent des consolations en attendant le chapeau. »

La pièce que vit représenter ce soir-là notre spirituel narrateur était *Cassandrino allievo di un pittore*, Cassandrino élève en peinture. C'est, comme on va voir, ce que nous appellerions une pièce hardie. Un peintre de Rome a beaucoup d'élèves et une fort jolie sœur. Cassandrino, dont vous connaissez la *position* et l'humeur, s'introduit chez cette jeune dame, et, n'osant à cause de son âge hasarder une déclaration trop claire, la prie de lui permettre de chanter une cavatine qu'il a entendue dans un concert. La cavatine exécutée ce soir-là devant M. Beyle était un des plus jolis morceaux de Paësiello, et fut chantée à merveille dans la coulisse par la fille d'un savetier. L'amoureux entretien est troublé par le frère de la belle, le jeune peintre, qui porte des favoris énormes et des cheveux bouclés fort longs; c'est le costume obligé des gens de génie. Cassandrino est rudement congédié, et la demoiselle vertement semoncée pour avoir reçu en tête-à-tête un homme *qui ne peut pas l'épouser*. Ce trait est applaudi à toute outrance. Au second acte, Cassandrino revient chez le peintre, mais habillé en étudiant : il a mis des favoris noirs, seulement il a oublié ses boucles poudrées à blanc sur l'oreille. Il emploie cette fois près de sa maîtresse les argumens irrésistibles : il est riche, et lui offre de partager sa fortune. « Nous vivrons heureux, lui dit-il, *et personne ne con-*

naîtra notre bonheur. » Rire général et bravos pendant deux minutes. Cependant le futur *porporato* est surpris par une tante de la jeune fille, vieille connaissance qu'il a courtisée jadis à Ferrare. Pour lui échapper, il se sauve dans l'atelier, où les rapins lui font une réception peu fraternelle. Le peintre le tire de leurs mains, mais pour lui faire sentir la pointe d'un poignard. Cassandrino, qui ferait peut-être bonne contenance devant le péril, mais qui craint par-dessus tout *de faire un éclat,* consent, bon gré mal gré, à épouser la tante. Cependant, comme il est optimiste et prend toutes choses par leur bon côté, il s'approche de la rampe, et dit en confidence aux spectateurs : « Je renonce au rouge; mais je deviens l'oncle de l'objet que j'adore, et.....! » Il feint alors que quelqu'un l'appelle, fait une pirouette et disparaît, suivi des applaudissemens de toute la salle.

Chaque soir ce sont, au théâtre du palais *Fiano,* de nouvelles petites pièces, où Cassandrino est accueilli avec la même faveur. M. F. Mercey, dont les lecteurs de cette *Revue* se rappellent les articles sur *le Théâtre en Italie,* nous a fait connaître quatre ou cinq petits chefs-d'œuvre de ce répertoire lilliputien. Je rappellerai seulement le *Voyage à Civita-Vecchia,* où Cassandrino, célibataire ennuyé qui cherche à se distraire de la trop monotone tranquillité de son coin du feu, tombe dans une suite de mésaventures et de burlesques catastrophes; puis, *Cassandrino dilettante e impresario,* autre jolie petite pièce, où Cassandrino, amateur trop passionné de la musique et du beau sexe, se trouve aux prises avec le *tenor,* le *basso cantante,* le *basso buffo,* et surtout avec la *prima donna,* sa maîtresse, et le *maestro,* son rival. Ce *maestro* est dans la fleur de la jeunesse; ses cheveux sont blonds, ses yeux bleus; il aime le plaisir et la bonne chère; son esprit est encore plus séduisant que sa personne, et il porte de plus un bel habit de vigogne. A tous ces avantages, et surtout à la vue de cet habit de vigogne, si fameux depuis la première représentation du *Barbiere,* toute la salle éclate en applaudissemens; on a reconnu Rossini.

Mais quel est, nous demandera-t-on, le Théodore Leclerc ou le Henry Monnier de ces amusantes bagatelles? M. Mercey nous apprend (1) que tous ces petits chefs-d'œuvre de franche gaieté et de fine satire sont dus à un certain M. Cassandre, joaillier sur le *Corso,* et homonyme de son héros par pur hasard, qui ne dédaigne pas de mettre lui-même en scène ses petits acteurs. Malheureusement, depuis quelques années, ce charmant et naïf observateur a cessé d'exister, et Cassandrino n'est déjà plus aujourd'hui à Rome qu'un souvenir qui s'efface, comme chez nous celui de Potier et de Tiercelin. Pulcinella est revenu et règne en ce moment au palais *Fiano* dans toute sa gloire séculaire. Il y

(1) Voyez *Revue des Deux Mondes,* livraison du 15 avril 1840.

chante aujourd'hui sa vieille chanson, toujours nouvelle. Un jeune amateur de mélodies nationales, M. Ed. Leblant, l'a entendue en 1848. Il a noté l'air sur place, et a bien voulu me le communiquer. C'est une mélodie très gaie, dont les trois premières mesures me semblent rappeler un peu (*si parva licet,* et si ce n'est point de ma part une illusion) la première phrase de la barcarolle qui a donné son nom à un des opéras de M. Auber.

Les *burattini* du palais *Fiano* jouent, comme les *fantoccini* de Milan, des mélodrames et de grandes pièces fantastiques entremêlés de charmans ballets, tels que le *Puits enchanté,* tiré des *Mille et une Nuits.* Les magiciens et les fées, les géans et les nains, le diable lui-même et ses suppots sont les acteurs ordinaires de ces pièces à grand fracas.

Quant à la perfection des entrechats et des ronds de jambe de mesdames les marionnettes de Rome, je ne citerai qu'un fait, qui me dispensera de tout autre éloge. Les pudiques scrupules de l'autorité ont astreint ces innocentes sylphides à porter des caleçons bleu de ciel, tant on a craint les dangers de l'illusion!

Cette illusion, en effet, est si complète au palais *Fiano,* qu'elle a suggéré à un habile critique, M. Peisse, d'excellentes réflexions sur la réalité en peinture et les lois de l'illusion matérielle, tant recherchée des artistes qui peignent des *Dioramas :* « J'ai eu, dit-il, l'occasion de me convaincre de cette facilité d'illusion au spectacle des *burattini* à Rome. Les burattini sont de petits mannequins dirigés par un homme placé dans les frises de la scène, qui est absolument disposée comme celle de nos théâtres... Au lever du rideau, et pendant quelques minutes, ces petits bons hommes conservent leur véritable dimension; mais ils ne tardent pas à s'agrandir pour l'œil, et, au bout de peu de temps, ils font l'effet d'hommes véritables. L'espace où ils se meuvent, les meubles et tous les objets qui les entourent étant dans une rigoureuse proportion avec leur stature, l'illusion s'établit et se maintient, tant que l'œil n'a pas de point de comparaison; mais si, comme il arrive de temps en temps, la main du machiniste débordant les frises qui la cachent apparaît au milieu de ce petit monde, cette main semble une main de géant!... S'il arrivait qu'un homme se mêlât subitement aux marionnettes, cet homme paraîtrait un *Gargantua* (1). »

L'ingénieuse supposition de M. Peisse s'est réalisée. M. Beyle raconte qu'après la représentation de *Cassandrino élève en peinture,* un enfant s'étant avancé sur le théâtre pour arranger les lampes, deux ou trois étrangers firent un cri; cet enfant leur avait produit l'effet d'un géant.

(1) Feuilleton du journal *le Temps,* n° du 2 septembre 1835.

V. — LE GRAND OPÉRA AUX MARIONNETTES.

Ce qui me reste à dire du répertoire des *burattini* de Rome sera une preuve singulière et bien remarquable de la mélomanie de la population romaine. Le croirait-on? les marionnettes du palais *Fiano* jouent et chantent tout le répertoire de Rossini. Ce fait m'est attesté par M. Peisse, qui a bien voulu m'adresser, à ce sujet, une note que je transcris : « Les burattini de Rome ne jouent pas seulement des farces et des pièces comiques; ils jouent encore des *opera seria, Otello,* par exemple, *Semiramide,* etc., tout entiers, avec les ballets, le chant, l'orchestre (composé de cinq ou six instrumens). Il m'est arrivé de m'amuser et de m'émouvoir à ce spectacle, avec le bon peuple romain, comme si j'étais à *San Carlo* ou à l'Opéra de Paris. Les gestes et les mouvemens des figures, quoique peu variés, ont leur justesse et leur force, même dans les situations pathétiques et tragiques. »

J'ajouterai que, dès les premières années du XVIIIe siècle, l'abbé Du Bos avait vu représenter en Italie de grands *opéras* par une troupe de marionnettes de quatre pieds de haut que l'on appelait *bambocchie* ou *bamboches* (1). La voix du musicien qui chantait pour elles sortait par une ouverture pratiquée sous le plancher de la scène. L'abbé Du Bos nous apprend même qu'un cardinal illustre, étant encore jeune, fit représenter ainsi, pendant quelque temps, des opéras dans son hôtel.

VI. — MARIONNETTES CHEZ LES PARTICULIERS.

Le goût des marionnettes chantantes, dansantes et babillantes est trop vif et trop généralement répandu en Italie pour que la haute société et même la bourgeoisie n'aient pas songé à se procurer ce plaisir à huis-clos. On ne sait nécessairement que peu de chose de ces divertissemens intimes. On peut supposer néanmoins, autant qu'il est permis d'en juger par quelques indiscrétions, que ces pièces jouées en petit comité ne sont ni très prudes ni très charitables. Un soir, à Florence, M. Beyle fut introduit dans une société de riches marchands, où il y avait un théâtre de marionnettes : « Ce théâtre, dit-il, est une charmante bagatelle qui n'a que cinq pieds de large, et qui pourtant offre la copie exacte d'un grand théâtre. Avant le commencement du spectacle, on éteignit les lumières du salon..... Une troupe de vingt-quatre marionnettes de huit pouces de haut, qui ont des jambes de plomb, et qu'on a payé un sequin chacune, joua une comédie *un peu libre,* abrégée de *la Mandragore* de Machiavel. »

(1) *Réflexions sur la Poésie de la Peinture,* t. III, p. 244, éd. de 1755.

A Naples, c'est encore M. Beyle qui va nous faire assister à une représentation de ce qu'il appelle les *marionnettes satiriques*. Après un serment fort sérieux d'être à jamais discret, il fut admis à prendre part à une de ces petites débauches de malice, dans une famille de gens d'esprit, ses anciens amis. La pièce était intitulée : *Si fara si o no un segretario di stato? Aurons-nous un premier ministre?* Le ministre en charge (par conséquent le ministre à remplacer) est don Cechino, autrefois libertin fort adroit et grand séducteur de femmes, mais qui maintenant a presque tout-à-fait perdu la mémoire. Une scène dans laquelle don Cechino donne audience à trois personnes, un curé, un marchand de bœufs et le frère d'un carbonaro, qui lui ont présenté trois pétitions différentes qu'il confond sans cesse, rappelle, en la surpassant peut-être, la scène du drap et des moutons que brouille si plaisamment M. Guillaume dans la farce de *Patelin*. Ici son excellence parle au marchand de bœufs de son frère, qui a conspiré contre l'état et qui subit une juste punition dans un château-fort, et au malheureux frère, de l'inconvénient qu'il y aurait d'admettre dans le royaume deux cents têtes de bœufs provenant des états romains. On conçoit lesrires!

Dans les marionnettes de société, il y a, pour faire parler les acteurs, autant de prête-voix, si je puis m'exprimer ainsi, que de rôles dans la pièce. Les gens d'esprit qui se plaisent à ce badinage, et qui servent d'interprètes aux personnages considérables que l'on met en scène, les ont vus souvent la veille ou le matin, et peuvent ainsi imiter, à s'y méprendre, leur accent, leurs tics et la tournure de leurs idées. M. Beyle a raison de dire que cette raillerie fine, naturelle et gaie, contenue dans les bornes des convenances et du bon goût, est un des plaisirs les plus vifs qu'on puisse se procurer dans les pays despotiques.

Avec une passion aussi prononcée, aussi générale et aussi persistante pour les marionnettes, il ne faut pas s'étonner que les Italiens aient porté ce genre de spectacle presque à sa perfection dans leur pays, et l'aient propagé, comme nous allons le voir, dans presque toutes les contrées de l'Europe.

LES MARIONNETTES EN ESPAGNE.

I. — INFLUENCE ITALIENNE.

Le premier nom que nous rencontrons dans l'histoire des marionnettes espagnoles est celui d'un habile mathématicien d'Italie, Giovanni Torriani, surnommé Gianello, né à Crémone, et célèbre dans toute l'Espagne pour plusieurs grands travaux de mécanique et d'hydraulique (1). Un des plus doctes critiques de cette contrée, Covarru-

(1) Tiraboschi, *Stor. della letterat. italiana*, t. VIII, part. 1a, p. 169 et 468; part. 3a, p. 463. Roma, 1784, in-4°.

vias, nous apprend, dans son *Tesoro de la Lengua Castellana* (1), que cet illustre étranger (*gran matematico y secundo Arquimedes*) apporta de notables perfectionnemens à la construction des *titeres;* c'est, comme nous avons dit, le nom qu'on donne aux marionnettes de l'autre côté des Pyrénées. Cet emploi des éminentes qualités de Giovanni Torriani pourrait paraître invraisemblable, si nous ne rappelions à quelle occasion ce grand homme a donné pendant quelque temps cette direction à son génie. L'empereur Charles-Quint ayant un goût très vif pour les applications de la mécanique, les meilleurs mathématiciens de l'Allemagne et de l'Italie s'ingénièrent à renouveler, pour lui plaire, les merveilles d'Eudoxe et d'Archytas. Je ne rappellerai pas tout ce qu'on raconte de l'aigle artificiel qu'on fit, dit-on, voler à sa rencontre lors de son entrée à Nuremberg (2), ni le prodige de la mouche de fer que lui présenta Jean de Montroyal, et qui, comme l'a dit du Bartas en d'assez mauvais vers :

> Prit sans ayde d'autruy sa gaillarde volée,
> Fit une entière ronde, et puis d'un cerceau las,
> Comme ayant jugement, se percha sur son bras (3).

Giovanni Torriani gagna la faveur de Charles-Quint par l'invention d'une horloge admirable, suivant l'expression de Tiraboschi. Il suivit l'empereur en Espagne, et quand ce prince se fut retiré, en 1556, au monastère de Saint-Just, il partagea pendant deux ans le silence de cette demi-sépulture. Là il s'efforçait chaque jour de relever par d'ingénieuses inventions les esprits de son mélancolique protecteur, fatigué du poids de son insolite inaction. L'historien de la guerre de Flandre, Flaminio Strada, a consigné dans le premier livre de son histoire plusieurs de ces détails intimes. « Charles-Quint, dit-il, s'occupait, dans la solitude du monastère de Saint-Just, à construire des horloges dont il gouvernait les roues plus aisément que celles de la Fortune (4). Il avait pour maître en ce métier Gianello Torriani, l'Archimède de ce temps-là,... qui, chaque jour, inventait de nouvelles mécaniques pour occuper l'esprit de Charles, avide et curieux de toutes ces choses. Souvent, après le repas, il faisait paraître sur la table du prince de petites figures de chevaux et d'hommes armés. Les uns bat-

(1) Madrid, 1611. Voce *Titeres*.

(2) Baldi, dans la préface de sa traduction des *Automata* d'Héron, parle de cet aigle et de cette mouche comme honorant la mécanique. Bayer et d'autres les traitent de fables. Voyez *Mémoires de Trévoux*, juillet 1710.

(3) *La Première Semaine*, 6e jour.

(4) Ce trait prétentieux porte à faux. Après de nombreux essais, au contraire, Charles-Quint reconnut qu'il lui était impossible de faire marcher deux horloges parfaitement d'accord; il réfléchit alors à la folie qu'il avait eue d'employer tant de soins et de temps à tâcher d'amener les volontés humaines à une désirable, mais chimérique uniformité.

taient le tambour, les autres sonnaient du clairon; on en voyait qui s'avançaient au pas de course les uns contre les autres comme des ennemis, et s'attaquaient avec des lances. Quelquefois Torriani lâchait dans la chambre de petits oiseaux de bois qui volaient de tous côtés, et qui étaient construits avec un si merveilleux artifice, qu'un jour le supérieur du couvent, qui se trouvait présent par hasard à ce spectacle, parut craindre qu'il n'y eût en tout cela de la magie (1). »

Toutefois il ne faut pas croire que le génie même déclinant de Charles-Quint ne cherchât dans l'étude de la mécanique que d'ingénieux passe-temps. Il agitait et résolvait avec Torriani de plus utiles et plus sérieux problèmes, entre autres un projet hardi et gigantesque que Gianello mit à exécution après la mort du prince, et qui consistait à faire monter les eaux du Tage jusque sur les hauteurs de Tolède.

Les améliorations apportées au mécanisme des marionnettes par l'habile mathématicien de Crémone ne tardèrent pas à passer dans la pratique journalière des *titereros* (2), car les marionnettes n'étaient pas alors en Espagne seulement un jeu de prince, elles avaient droit de station sur toutes les places et champs de foire, et leur entrée même dans presque toutes les églises.

II. — MARIONNETTES RELIGIEUSES.

La prescription du XIVe chapitre du synode d'Orihuela, qui excluait les *titeres* des cérémonies ecclésiastiques, n'a pas été, comme il était aisé de le prévoir, fort exactement observée. Les statuettes de saints à jointures mobiles et les madones frisées, fardées et à ressorts ont continué long-temps à stimuler la piété des fidèles par des moyens qui, en d'autres contrées, auraient produit un effet contraire. Nous trouvons, soixante ans après le synode d'Orihuela, une preuve manifeste de l'inexécution de ses défenses. Nous citons cette preuve de préférence à plusieurs autres, parce qu'elle se lie à des souvenirs français. Une des victimes de Boileau, Matthieu de Montreuil, assez spirituel d'ailleurs, du moins en prose, accompagna le cardinal Mazarin à l'île de la Conférence, et assista aux préliminaires du mariage de l'infante et de Louis XIV. Il vit à Saint-Sébastien, le jour de la Fête-Dieu, défiler une procession où d'énormes marionnettes donnèrent à la cour d'Espagne et à la foule des étrangers réunis dans cette ville un bien singulier spectacle. Je laisse parler Montreuil :

(1) Fl. Strada, *De la guerre de Flandre*, livre I, 1re décade; traduction de du Ryer retouchée.

(2) *Titerero* était le nom qu'on donnait aux joueurs de marionnettes du temps de Cervantes; on dit aujourd'hui *titiritero*. *Titerista* se trouve aussi, mais rarement. Voyez Salvador Jacinto Polo de Medina, *Obras en prossa* (*sic*) *y verso*, p. 194.

« Après que la messe fut finie, le roy d'Espagne fut plus d'un quart d'heure sans pouvoir sortir de l'église, ni toute la procession. La raison étoit qu'il falloit attendre que les danseurs et les machines qui font partie de cette procession fussent passés. Je pris ce temps pour m'en aller à un balcon de la maison où j'avois couché, à vingt pas de l'église..... Je vis d'abord environ cent hommes habillés de blanc, dansant avec des épées et des sonnettes aux jambes. Après cela, dansoient cinquante petits garçons avec des tambours de basque, et ceux-ci et ceux-là avec des masques de parchemin ou de tavaïoles à claire-voie. Ensuite marchoient sept figures de roys maures, chacun sa femme derrière luy, et un saint Christophe, le tout de la hauteur de deux piques, de sorte qu'on voyoit des têtes grosses comme un demi-muy, qui alloient du pair avec les toits. Il sembloit que vingt hommes n'eussent pas pu porter la moins lourde; cependant deux ou trois hommes cachés dedans les faisoient danser. Elles sont d'osier et de toile peinte, mais si estrangement que cela donne d'abord de la frayeur. Dix ou douze petites et grosses machines suivoient pleines de *marionnettes*. Entr'autres, je remarquay un dragon, gros comme une petite baleine, sur le dos duquel sautoient deux hommes avec des postures et des contorsions si extravagantes, qu'ils sembloient estre possédez..... (1). »

Ces singulières dévotions se sont certainement prolongées dans toute la Péninsule bien au-delà de cette époque, et probablement jusque dans le cours du XIXe siècle; mais cet échantillon me paraît suffire.

III. — MARIONNETTES POPULAIRES AMBULANTES.

Dès le temps de Covarruvias (1611), les joueurs de marionnettes qui promenaient leurs théâtres et leurs pantins de bourgs en bourgs étaient presque tous des étrangers (2). Il en est encore de même aujourd'hui. Quand je dis *aujourd'hui*, je n'entends parler que des premières années de ce siècle, ne connaissant pas assez bien, je l'avoue, tous les *progrès* qui s'accomplissent chaque jour dans les mœurs de la Péninsule. En Portugal, ce sont surtout des Italiens qui montrent l'optique et la lanterne magique, ce qu'on appelle vulgairement dans la Péninsule *tote li mondi* (3), et ce que nous appelons la *curiosité*. En Espagne, parmi ces artistes nomades, on compte bon nombre de bohémiens. D'ailleurs, nous trouvons dans ces deux contrées des traces de toutes les variétés connues de marionnettes. Il y en a qu'on ne montre qu'à mi-corps et qu'on ne fait jouer qu'avec la main; il y en a qui se meuvent par des fils, d'autres par des contre-poids ou par des ressorts. Les plus anciennes, si je ne me trompe, celles qui se rattachent directement à l'antiquité, ce sont les marionnettes muettes, celles que le *titerero*, retranché der-

(1) *Œuvres* de M. de Montreuil; Paris, Barbin, 1671, p. 272-274.
(2) *Tesoro de la Lengua Castellana*, voce *Titeres*. Cf. Figueroa, *Plac.*, disc. 92.
(3) Ou *tutti li mondi*; ce qui indique une origine italienne.

rière la scène, fait agir, pendant qu'un aide, placé en vue des spectateurs, explique dans le plus grand détail l'action représentée. Nous avons sous la main une charmante description de ce genre de spectacle tracée par Michel Cervantes; nous ne ferons que la rappeler.

Un *titerero* de passage dans une hôtellerie de la Manche, maître Pierre, après avoir dressé et découvert son théâtre, qu'une infinité de petits cierges allumés rendent magnifique et resplendissant, se glisse dans le réduit ménagé derrière la toile du fond pour faire de là mouvoir sa troupe de comédiens artificiels. Sur le devant vient se placer un jeune garçon, son valet, chargé d'interpréter et d'expliquer tout ce qui va se passer de mystérieux sur la scène. Il tient à la main une baguette, pour désigner chacune des figures qui paraîtront. Quand tous les gens de l'hôtellerie se sont rassemblés devant le théâtre et que don Quichotte et Sancho se sont installés dans les meilleures places, le *truchement*, ainsi que l'appelle Cervantes, commence sur le ton épique le récit très circonstancié de l'aventure mise en action par la petite troupe de carton peint (1).

Cette manière de représenter les marionnettes, que je crois avoir été en usage et peut-être même la seule en usage au moyen-âge, continue de l'être quelquefois encore, et a donné lieu, en Portugal et en Espagne, à une coutume remarquable. Par tous pays, les aveugles vont chantant sur les chemins des romances et des complaintes. Dans la Péninsule, les pauvres aveugles, qu'aucune institution publique ne recueille, joignent très souvent à leurs chansons un petit théâtre de marionnettes. Un enfant fait, tant bien que mal, agir les poupées, pendant que l'aveugle chante ou récite l'aventure représentée, qui est presque toujours une victoire gagnée sur les Mores ou une légende de saint.

IV. — THÉATRES DE MARIONNETTES DANS LES VILLES.

Outre les marionnettes qu'on promène de villages en villages, il y a dans toutes les grandes cités de petits théâtres de *titeres*, installés les uns dans des salles closes, les autres en plein air, sur les places publiques. La première mention que je rencontre d'un théâtre de ce genre en Espagne se trouve dans l'histoire, très amusante et fort utile pour l'histoire des vieilles mœurs espagnoles, de *la picara Justina*, qui raconte quelques particularités de la vie de son bisaïeul, joueur de marionnettes à Séville au milieu du XVIe siècle (2). Dans ces théâtres, d'un ordre plus relevé que ceux qui parcouraient les campagnes, on em-

(1) *Don Quijote*, part. 2^a, cap. 25 et 26.

(2) Voyez *El libro de entretenimiento de la picara Justina*, compuesto por el licenciado Francisco de Ubeda, natural de Toledo; Brucellas, 1608, p. 60 et 61.

ployait de préférence, dès le temps de Covarruvias, le mode de représentation qui a prévalu, et dans lequel le joueur, placé dans l'intérieur de sa baraque (*castillo*) et retranché derrière le *repostero*, fait mouvoir tous les acteurs et prête alternativement sa voix à tous à l'aide du *sifflet-pratique* appelé *pito*. Cependant, en lisant avec attention le passage assez obscur de ce roman *picaresque*, je crois y voir l'indication d'un procédé de représentation qui tenait le milieu entre les deux systèmes, celui des marionnettes muettes et celui des marionnettes qui sont supposées parlantes. L'orateur des *titeres*, le *declarador*, comme dit Cervantes, ne se bornait pas à un récit, ni à ce que Francisco de Ubeda appelle *une arenga titerera;* il mêlait à sa narration des dialogues. Ces *diverbia* ou petits discours prêtés aux personnages, et prononcés à l'aide du *pito*, se nommaient *la platica*, d'où nous avons probablement tiré notre mot *pratique* ou *sifflet de la pratique* (1).

Je traduis le passage de la *picara Justina*, quoiqu'il contienne quelques singularités pour lesquelles je demande grace au lecteur : « Mon bisaïeul, dit-elle, a tenu à Séville un théâtre de marionnettes; jamais on n'en avait encore vu dans cette ville qui eussent une garde-robe aussi bien fournie et un mobilier de théâtre aussi complet. Ce brave homme était de petite taille, et pas beaucoup plus grand que du coude à la main, de sorte qu'entre lui et ses marionnettes toute la différence était de parler avec ou sans *pratique* (*cerbatana*). Quant à prononcer la harangue et à fournir à la conversation des marionnettes (*la platica*), c'était tout une autre affaire. Il avait la langue bien affilée et vive comme un pinson; sa bouche était si grande, qu'on aurait cru que sa langue pouvait y faire le moulinet. On avait tant de plaisir à le *voir* débiter sa harangue de directeur de marionnettes (2), que, pour l'ouïr, les marchandes de fruits, de châtaignes et de gâteaux d'amandes (*turroneras*) couraient, entraînées à sa suite, ne laissant, pour garder leur boutique, que leur chapeau ou leur chaufferette (3). »

Depuis long-temps, toutes les villes d'Espagne de quelque importance ont un théâtre de marionnettes établi dans une salle ordinairement assez grande et assez commode, où se réunit un auditoire composé des classes de la société les plus diverses. Dans ce pays d'extrême inégalité légale, il règne dans les mœurs tant de véritable égalité pratique, que personne ne s'aperçoit du contraste. Un de nos plus illustres savans, conduit par d'importans travaux à Valence en 1808, assista un soir à une représentation de marionnettes où l'attitude passionnée et turbulente de l'assemblée, demi-aristocratique et demi-populaire, n'attira pas moins son attention que le jeu des petits acteurs. On représentait

(1) Peut-être dit-on aussi en Espagne *el pito de la platica*, le sifflet de la pratique.

(2) *El verle hazer la arenga titerera*. Il n'était donc pas caché derrière le *repostero*.

(3) *El libro de entretenimiento de la picara Justina*, etc. *Ibid.*

une pièce intitulée *la Mort de Sénèque*. Ce fameux philosophe, honneur de Cordoue, finissait, comme dans l'histoire, par s'ouvrir les veines dans un bain, par ordre de Néron. Les ruisseaux de sang qui jaillissaient de ses deux bras n'étaient pas trop mal imités par le mouvement d'un ruban rouge. Un miracle inattendu terminait le drame. Au bruit d'une pièce d'artifice, le sage païen était enlevé au ciel dans une *gloire*, du haut de laquelle il prononçait avec componction, et à la satisfaction générale, un acte de foi en Jésus-Christ.

V. — PERSONNAGES ET RÉPERTOIRE DES MARIONNETTES ESPAGNOLES. — ROMANCES. — COMBATS DE TAUREAUX.

L'influence italienne n'a laissé de traces en Espagne que sur la partie matérielle et mécanique des marionnettes. Quant aux caractères et aux sujets, ils sont restés parfaitement empreints de l'esprit national. On a admis pourtant Polichinelle, qui a reçu le nom de *don Cristoval Pulichinela;* mais, malgré ce brillant brevet de naturalisation, il n'a guère fait, si j'en crois Clemencin (1), que tenir compagnie aux singes savans des aveugles. Les Mores, les chevaliers, les géans, les enchanteurs, les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, surtout les saints et les ermites, sont les personnages ordinaires des marionnettes. Les *titeres* portent même si constamment l'habit religieux, surtout en Portugal, que cette circonstance a influé sur leur nom dans ce royaume; le peuple y appelle plus volontiers les acteurs de bois *bonifrates* que *titeres* (2).

Après les légendes de saints, c'est le Romancero qui défraie le plus habituellement le répertoire des marionnettes en Espagne. Aussi quelle pièce maître Pierre fait-il jouer devant don Quichotte par sa petite troupe de carton? La romance populaire de la *belle Mélisandre, tirée des mains des Mores par le brave don Gaïferos, son époux*. Enfin je trouve dans le répertoire des marionnettes espagnoles un genre de spectacle qui m'a fort surpris, quoique j'eusse dû m'attendre à l'y trouver. En effet, s'il est dans la nature des marionnettes de s'appliquer à reproduire en tous pays le genre de spectacle le plus en vogue, il est fort naturel qu'en Espagne les *titeres* aient fait entrer les combats de taureaux dans leurs exercices. Ainsi ont-ils fait, et c'est encore la *picara Justina* qui nous

(1) Voyez don Diego Clemencin, sur un passage du 26e chapitre de la 2e partie de *Don Quichote*, t. V, p. 56; Madrid, 1836.

(2) La composition du mot *bonifrate* indique une origine italienne. Ce mot est ancien cependant et plus ancien peut-être que celui de *titere*. *Bonifrate*, quoique populaire, est employé par des écrivains élégans. Voyez Rodrigues Lobo, *Corte na Aldea*, cap. 8, fol. 71, verso; Lisboa, 1619.

fournit cette curieuse indication. A la suite du passage que nous avons cité et où elle raconte la vie orageuse du *titerero* son bisaïeul, on trouve une allusion au taureau des marionnettes (*toro de titeres*). Je traduis ce passage, qui offre d'ailleurs quelques autres particularités non moins notables. Après avoir loué, comme on l'a vu, l'éloquence de son bisaïeul, si goûtée des marchandes de Séville, elle ajoute : « Par malheur, ce pauvre diable tenait beaucoup de la nature du moineau franc; il voulait continuellement s'appareiller, et il s'abandonna tellement aux femmes, qu'après lui avoir mangé son argent, ses mulets, ses marionnettes et jusqu'aux planches de son théâtre, elles lui mangèrent la santé et la vie, et le laissèrent aussi sec que ses marionnettes dans un hôpital. Quand il fut sur le point de rendre l'ame, il devint frénétique et s'abandonna à de si furieux accès de rage, qu'un jour il s'imagina être un *taureau de marionnettes*, et avoir à combattre une croix de pierre placée dans la cour de l'hôpital. Il l'attaqua donc en criant : « Ah! chienne! je te nargue! (*A perra, que te ageno!*)... » Et la sœur hospitalière, qui était simple et bonne femme, le voyant ainsi mourir, disait: « O le bienheureux homme! il est mort au pied de la croix et en lui parlant! »

Ne vous paraît-il pas étrange qu'on écrivît en Espagne sur ce ton libertin en 1608? On croirait lire un conte de Bonaventure des Periers ou de Henry Estienne.

Ainsi les marionnettes se modèlent sur le génie de chaque nation chez qui elles séjournent. En France, où nous allons les voir aimées et choyées par le peuple et par le beau monde, elles se sont faites à notre image. Le modèle prêtait.

CHARLES MAGNIN.

(*La troisième partie à un prochain n°.*)

LA LITTÉRATURE

EN ALLEMAGNE

DEPUIS LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER.

L'HISTOIRE. — LE ROMAN. — LE THÉATRE.[1]

Toutes les révolutions ne sont pas fatales aux travaux de l'esprit. C'est dans une démocratie turbulente que l'antiquité a produit ses chefs-d'œuvre; les merveilles de l'art italien ont enchanté le monde à travers les tourmentes du XVIe siècle, et la prose française est sortie tout armée du sein de nos guerres civiles. Le sentiment du péril, la nécessité d'agir, les émotions du combat, ce sont là des choses qui tiennent l'intelligence en éveil et souvent lui révèlent ses forces. Ne pensez-vous pas cependant qu'il faudrait une foi robuste pour attribuer la même influence à la période où nous vivons? Il semble réservé à notre siècle d'assister, comme les époques barbares, à des révolutions sans idéal, à des révolutions que ne guide aucun principe honnête et que nul progrès ne justifie. Quand on se bat pour ses convoitises et ses vices au lieu de se battre pour une pensée, le niveau de l'intelligence générale est abaissé par les hontes d'une pareille lutte. Je cherche en vain quelles

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 15 avril dernier.

sont les conquêtes intellectuelles dont l'ancienne France a été redevable à la jacquerie. Ne soyons donc pas assez candides pour croire que les agitations présentes puissent profiter aux choses de la pensée; ne nous leurrons pas d'espérances ridicules et n'invoquons ni l'exemple d'Athènes, ni les souvenirs du XVIe siècle italien : ces brillantes comparaisons seraient une insulte à nos misères. Le mieux assurément pour tous ceux qui ont conservé le goût des œuvres de l'intelligence, c'est de détourner les yeux du spectacle de la rue et de revenir à leur tâche véritable. Les plus sérieux écrivains de l'Allemagne ont compris ainsi leur devoir. L'année 1848 avait jeté une singulière perturbation dans les retraites les moins accessibles en apparence au souffle révolutionnaire. Le moindre inconvénient de ces violentes secousses, nous le savons trop, c'est de déclasser tous les esprits; mais nulle part cette confusion n'avait été plus folle que chez nos voisins. C'est là qu'on a vu des poètes commander des corps-francs, des théologiens pérorer dans les clubs, des érudits en cheveux blancs, à la fin d'une vie passée au milieu des parchemins et des vieilles chartes, abriter gravement derrière leurs systèmes pédantesques les sombres milices de la démagogie. Aujourd'hui l'ordre commence à se rétablir au fond des ames. Dans les choses littéraires du moins, on comprend que le progrès n'est plus du côté où on le cherchait; les esprits d'élite qui avaient cédé aux séductions du désordre s'empressent de reprendre leur place dans la société. Cette loi du travail que les mauvaises passions espèrent détruire, ils l'invoquent, ils se réfugient sous sa tutelle, et l'on dirait qu'ils ont hâte de faire oublier un abandon momentané des principes de leur vie.

A côté de ces écrivains qui s'amendent, il en est d'autres qui, sans le savoir et sans avoir quitté leurs travaux habituels, ont subi cependant la funeste influence du dehors. D'où vient ce ton âpre et violent de tel historien, ordinairement plus calme? Pourquoi, dans les tableaux de ce romancier, jadis si gracieux et si pur, cet accent imprévu d'une démocratie malhonnête? L'écrivain ne s'en rend pas compte lui-même; il paie ainsi sa dette au chaos de ces deux dernières années. C'est à la critique de signaler ces tendances, de les mettre en lumière, de les révéler à ceux-là même qui en sont parfois les involontaires victimes. En groupant les esprits par familles, on embrasse de plus haut tout l'ensemble d'une période; on voit plus nettement ceux qui reviennent au vrai, ceux qui s'en éloignent, et surtout on apprécie mieux les intelligences restées fidèles, malgré tant de secousses, aux avertissemens de la conscience et à la règle du devoir. Lorsque nous signalons des symptômes rassurans dans une société aussi tourmentée que la nôtre, prenons garde de nous faire illusion; le mal est toujours à côté. Il faut s'élever à une vue d'ensemble, comprendre dans ses directions multiples le travail simultané des esprits; c'est à ce prix-là seulement qu'il

est possible de connaître la vraie situation et de tirer une conclusion juste. La littérature allemande, depuis 1848, nous offre une grande diversité de productions, des mouvemens en sens contraire, des inspirations qui ne se ressemblent pas; tâchons d'introduire quelque lumière dans cette variété confuse; dégageons, sans négliger les autres, la tendance la plus forte, et peut-être le résultat auquel nous arriverons, au lieu de n'être qu'un symptôme heureux, renfermera-t-il toute une leçon de morale.

I.

Ce qu'il importe de signaler tout d'abord, c'est le retour de plusieurs écrivains éminens à leurs études de la veille. Dans les dernières années qui précédèrent les révolutions de 1848, des esprits impotens s'étaient avisés de rendre la société tout entière responsable de leur stérilité. Ce cri de l'orgueil : *la France s'ennuie!* était reproduit sous une forme différente par tous les *literats* de l'autre côté du Rhin. « L'Allemagne a épuisé tous les sujets littéraires, le poète n'a plus de vers à chanter, l'historien n'a plus de grandes époques à célébrer, l'imagination germanique est à sec ! » voilà ce que disait sur tous les tons et par des centaines de plumes une littérature aux abois. Comme le talent secondaire se propage de plus en plus, comme un certain mécanisme de style est désormais à la portée de la foule, et qu'il n'y a jamais eu dans les lettres plus de vocations factices, l'impuissance des écrivains de hasard ne tarde pas long-temps à se révéler. De là, d'année en année, ces singulières clameurs qui ressemblent à un cri de détresse. En France, les littérateurs de cette famille se déclaraient les prophètes de la société, les conducteurs des peuples, et, comme tels, maréchaux et princes des lettres réclamaient de l'état toute une liste civile. En Allemagne, si les prétentions ne blessaient pas autant la dignité, étaient-elles moins bouffonnes? Les lettrés ne demandèrent pas des millions, ils se contentèrent de signifier à la société qu'elle leur devait des inspirations nouvelles. « Une révolution, s'il vous plaît, pour ranimer la poésie qui s'éteint! » Telle était la fin de cette complainte que je transcrivais tout à l'heure. Cette révolution est venue, la démagogie a promené au midi et au nord son drapeau sinistre, les plus dramatiques péripéties ont bouleversé la scène : où sont les œuvres qui devaient couvrir, comme des épis d'or, les sillons si profondément remués? Les hommes qui parlaient si haut et se promettaient de si grandes choses sont tout honteux, à l'heure qu'il est, d'avoir vu leurs souhaits exaucés. Je n'en connais qu'un seul qui s'obstine dans sa théorie avec une intrépidité héroïque : c'est M. Richard Wagner, critique enthousiaste et naïf, dont un récent ouvrage, *la Révolution et*

l'Art, nous annonce tout un âge d'or préparé à la poésie par l'année 1848. Les autres, et ceux-là surtout qui ont le plus contribué à répandre cette fausse idée, confessent leur erreur et reprennent, sans se soucier de la révolution, leur tâche d'autrefois. Je citerai au premier rang, comme exemples de ce repentir fécond, deux hommes qui se sont fait une place à part dans des routes diverses, deux écrivains qui ont singulièrement ému les esprits, celui-ci par ses témérités théologiques, celui-là par l'âpreté de ses théories littéraires, M. le docteur Strauss et M. Gervinus.

La conduite de M. Strauss après la révolution mérite d'être remarquée. Candidat au parlement de Francfort, il s'est expliqué loyalement avec les laboureurs et les vignerons de son pays sur le sens de ses écrits théologiques, et n'a pas craint de rompre en bien des points avec la jeune école hégélienne. Nommé peu de temps après membre de l'assemblée constituante du Wurtemberg, il a quitté cette assemblée où la violence des démocrates ne respectait pas la liberté de ses votes. Il a repris alors ses travaux interrompus, et le livre qu'il nous donne aujourd'hui est le résultat de cette bonne pensée. Dans les derniers temps qui ont précédé la révolution, M. Strauss semblait avoir renoncé à l'exégèse; des études d'histoire et de critique littéraire l'occupaient de préférence, et il était permis de croire que le littérateur tenait à rectifier le théologien. Telle est la tâche à laquelle M. Strauss est revenu. Retrouver sa voie au milieu d'une crise qui bouleverse tout, c'est la marque d'une intelligence élevée et d'une volonté qui se possède. M. Strauss a donné cet exemple. Tandis que ses amis d'autrefois se jettent éperdument dans la démagogie, le novateur, jadis si redouté, continue sa réforme intérieure; il cherche dans des études de biographie et d'histoire un refuge contre les folies du panthéisme, et il publie sa *Vie de Schubart* (1).

Schubart est l'une des plus curieuses figures de l'Allemagne au XVIIIe siècle. Aventurier, musicien, poète, publiciste, nature impétueuse et caractère indécis, ce singulier personnage, dont l'existence a été traversée de tant de misères, offre un intérêt sérieux au moraliste. M. Strauss a pieusement recueilli toutes les lettres de son infortuné compatriote, et c'est à l'aide de cette correspondance, entremêlée d'ingénieuses études, qu'il reproduit cette dramatique destinée. Il y a dans la vie de Schubart un douloureux événement qui la divise en trois périodes distinctes; l'ardent publiciste de *la Chronique allemande* est resté enfermé dix ans dans une prison d'état. *Avant, pendant* et *après* la captivité, tel est le plan de M. Strauss. La première période

(1) *Schubart's Leben in seinen Briefen* (*Vie de Schubart d'après ses Lettres*), par M. David-Frédéric Strauss; 2 vol. Berlin, 1849.

fait apparaître à nos yeux dans toute l'exubérance de ses passions cette nature indisciplinée. Fils d'un pasteur de la petite ville d'Aalen en Souabe, Schubart avait été destiné à la carrière ecclésiastique; la place qu'il attendait ne s'étant pas trouvée libre assez tôt, l'impatient candidat accepte un emploi de précepteur à Geisslingen, et, à peine arrivé dans cette ville, il s'y marie. Cette double résolution, à ce qu'il paraît, avait été prise un peu trop vite; il ne fallut pas long-temps pour que le fougueux jeune homme fût las de ses fonctions et ennuyé de son paisible intérieur. Incapable de se plier aux prescriptions du devoir, emporté par une imagination intempérante, le théologien d'Aalen fut bientôt un libertin et un aventurier. La musique, à laquelle il s'était livré avec passion, lui procura des ressources, et l'introduisit même auprès des souverains. Nommé organiste et directeur des concerts de la cour par le duc Charles de Wurtemberg, il quitte Geisslingen pour Ludwigsbourg. Là, ses scandales, ses débauches, obligent sa femme à se séparer de lui; il perd sa place peu de temps après, et recommence sa vie d'aventures. Il s'en va errant de ville en ville à travers le pays de Bade et le Palatinat, tour à tour mendiant et courtisan, toujours joyeux, quoique toujours misérable. Le prince de Bade le prend à son service; mais bientôt il change de religion et va chercher fortune en Bavière. Il passe quelques mois à Munich, puis le voilà à Augsbourg, où il fonde son journal *la Chronique allemande*. Au milieu de cette vie désordonnée, il avait presque réussi à se faire un nom dans les lettres; il avait du moins attiré sur lui l'attention des écrivains. Avec l'impétuosité ordinaire de ses sentimens, il avait conçu pour les maîtres de la poésie une admiration passionnée qu'il leur exprimait avec fougue. Klopstock le jetait dans l'extase. Il fut aussi en correspondance avec Wieland, qui répondait à ses naïves et chaleureuses épîtres en lui disant : Vous êtes né poète, vous êtes de ceux qui peuvent tout, qui peuvent faire parler ou les héros ou les pâtres; tout ce que vous écrivez est poésie. Wieland se trompait : ce qui l'avait séduit dans les effusions du jeune homme, c'étaient des inspirations d'une minute, des accès et des éclairs du tempérament; il manquait à Schubart cette élévation de l'ame, cette noblesse et cette constance de la pensée, sans lesquelles il n'est pas de poète digne de ce nom. Au contraire, quand il eut créé son journal, il sembla qu'il eût trouvé sa voie; homme de verve soudaine, improvisateur éblouissant, il s'y prodiguait à l'aventure. Il était né, a-t-on dit, pour être un orateur révolutionnaire. Des écrivains de l'Allemagne l'ont comparé à Danton, et bien que les occasions, Dieu merci! lui aient manqué, ses débauches, l'explosion de ses premiers mouvemens, ce mélange de cynisme et d'inspirations extraordinaires, paraissent justifier ce rapprochement. Dans cette paisible Allemagne de 1770, Schubart ne pouvait guère donner issue aux folles ardeurs

qui le dévoraient. C'était dans les tavernes, en face des pots de bière et au milieu de flots de fumée, que le puissant causeur troublait et subjuguait son auditoire; on cite aussi des lectures publiques qui eurent alors un singulier éclat : sentant bien qu'il n'était qu'un poète de second ordre, et dévoué cependant à la poésie, Schubart voulut du moins être le rapsode des maîtres; il lisait, cet épicurien sensuel, il lisait le chaste Klopstock avec une merveilleuse magie; à l'aide des mystiques peintures de *la Messiade*, il gouvernait les ames à son gré, il les entraînait dans sa sphère, leur communiquant tour à tour les émotions dont il était rempli, le trouble, l'effroi, l'admiration, l'extase. Il est facile de deviner ce que devait être le journal de Schubart. L'intempérance de sa verve lui attira bientôt d'odieuses persécutions. Si l'on n'a jamais su d'une manière exacte les motifs de son emprisonnement, il est vraisemblable que les hardiesses du publiciste en furent au moins le prétexte dans un siècle et sous des gouvernemens où nulle garantie ne protégeait le droit. Arrêté et incarcéré sans jugement, Schubart passa dix ans dans la forteresse d'Asperg. L'épreuve lui fut rude. Ces natures emportées, dont toute la force réside dans le sang, ne résistent guère aux coups du malheur; on vit trop clairement alors. tout ce qui faisait défaut au caractère et à la moralité de Schubart Son ardeur fut abattue; le découragement le plus profond s'empara de lui; enfin, après qu'un puéril désespoir eut long-temps abaissé sa dignité d'homme et de publiciste, il se réfugia dans une religion exaltée, fébrile, convulsive, qui fit place, peu de temps après, à toutes les revanches furieuses du voluptueux. Schubart ne sortit de prison qu'en 1787. Il reprit son journal, et fut l'un des premiers, deux ans plus tard, à saluer les débuts de la révolution française. Il avait toujours eu une antipathie déclarée pour la France, il avait combattu ardemment son influence littéraire; tout cela fut oublié en un instant, le sublime élan de 89 lui fit apercevoir des trésors chez ce peuple qu'il croyait condamné à une décadence irremédiable, et il exprima son enthousiasme en de nobles termes. L'humanité n'a pas vieilli, s'écrie le journaliste allemand, puisqu'une nation qui semblait ne plus posséder que le génie des petites choses donne de pareils témoignages de sa force et de sa grandeur. Puis il détourne les puissances du Nord de leurs projets de contre-révolution, et il leur prédit d'effroyables désastres, si elles osent passer le Rhin. C'est une voix de plus enfin qui se joint à ce concert de voix illustres saluant du fond de l'Allemagne les grands jours de 89; tous les nobles esprits qu'il admirait à cœur ouvert, les philosophes et les poètes, Kant et Klopstock, Schiller et Fichte, tenaient alors le même langage. Seulement, ce qui donne un caractère particulier à l'enthousiasme de Schubart, c'est un mélange fort inattendu d'idées mystiques et de sentimens libéraux. Son étrange exaltation religieuse

s'était brusquement calmée, mais il en avait conservé maintes traces dans son langage, et l'on est souvent étonné de voir la révolution glorifiée dans le style d'une homélie. Schubart aurait-il été indigné comme ses maîtres des forfaits qui souillèrent bientôt cette grande cause, ou bien aurait-il suivi, dans son journal, ce Danton à qui on l'a comparé? Avec cette fougue dont il n'était pas maître et qui l'emportait en tous sens, il est fort heureux pour sa renommée qu'il n'ait pas eu à prendre parti au milieu de ces horribles luttes. Schubart ne vit pas les journées hideuses de la révolution; il mourut en 1791.

Tel est le bizarre personnage dont M. Strauss a recueilli la correspondance et raconté la vie. L'histoire littéraire doit des remerciemens à l'auteur pour cette curieuse étude; les lettres, les poésies, les œuvres politiques de Schubart ont été jugées par M. Strauss avec une sagacité parfaite. Quant au moraliste, j'en ai peur, il est beaucoup moins digne d'éloges que le critique. Le biographe de Schubart s'est proposé surtout un problème de morale; il veut étudier dans ce caractère étrange la lutte de l'esprit et des sens. Dans la période qui précède son emprisonnement, Schubart est tourmenté en effet par ce combat intérieur, et si d'abord sa nature indisciplinée l'entraîne dans des excès sans nombre, la partie spirituelle semble de jour en jour reprendre le dessus et diriger sa vie. Malheureusement, Schubart n'était pas encore tout-à-fait maître de lui-même; l'injustice des persécutions qu'il eut à subir, les terreurs dont il fut obsédé dans sa prison, ébranlèrent bientôt tout son être et rompirent ce fragile équilibre. M. Strauss est très frappé de l'influence fatale de cet événement; le désespoir de l'infortuné publiciste, cette conversion subite à un fanatisme d'où il retomba plus lourdement dans ses anciens désordres, lui paraissent une crise désastreuse dans cette existence qui peu à peu s'ordonnait. La violence sensuelle du prisonnier une fois abattue par la douleur, l'esprit se mit à divaguer. C'est là que M. Strauss voulait en venir; la morale de son étude, c'est l'union du corps et de l'ame, l'harmonie de la nature et de l'esprit. Cette harmonie, à l'en croire, le christianisme la rend impossible, et c'est dans l'ancienne Grèce seulement qu'on en retrouvera les modèles; la Grèce seule a produit des hommes. Il serait bien inutile, ce me semble, de discuter ici ces singulières affirmations; j'ai voulu surtout indiquer les embarras, les doutes, les marches et les contre-marches de M. Strauss au milieu de ces domaines de la pensée qu'il a contribué pour sa part à bouleverser si profondément. M. Strauss est persuadé que le christianisme est mort; d'un autre côté, sur les ruines de ce christianisme, renversé, à ce qu'il pense, par le développement général des esprits et en particulier par Hegel, il voit s'avancer, derrière MM. Feuerbach et Stirner, les monstrueuses armées du panthéisme, de l'humanisme, de l'égoïsme, les hordes féroces affamées de jouissances. M. Strauss, en

détrônant Dieu, voulait que la dignité humaine profitât de cette grande révolution; or, c'est le contraire qui arrive, le monde moral s'écroule, et le genre humain, livré à lui-même, est plongé par les jeunes hégéliens dans une abjection bestiale. Alors M. Strauss se révolte; pour retrouver la figure de l'homme dans sa véritable beauté, il remonte le cours des âges et oppose le panthéisme naïf de la Grèce au panthéisme effréné de son pays. C'était bien la peine d'avoir si long-tems prêché, d'après Hegel, la marche incessante, l'irrésistible développement de l'esprit infini à travers le monde! M. Strauss n'en restera pas là; il est lui-même, comme le personnage qu'il étudie, une intelligence troublée. Seulement il cherche; il aspire à une solution, il semble impatient de vaincre les difficultés qui l'obsèdent, et, puisqu'il est sincèrement préoccupé de notre noblesse morale, il reconnaîtra un jour que l'existence d'un Dieu personnel et libre est la condition essentielle de la dignité de l'homme.

Si graves que soient les objections provoquées par le travail de M. le docteur Strauss, il faut remercier l'écrivain d'avoir rompu avec les théories révolutionnaires, et d'être revenu sagement, laborieusement, à cette réforme intérieure qui semble aujourd'hui la constante préoccupation de son esprit. L'exemple de M. Gervinus est peut-être plus décisif encore. En terminant son importante histoire de la poésie germanique, M. Gervinus conseillait aux poètes de laisser reposer désormais les domaines de l'imagination. Pour une moisson nouvelle, disait-il, il faut un sol renouvelé; attendons que le terrain de la vie publique ait été défriché vaillamment, travaillons-y nous-mêmes; ouvrons une carrière militante, ouvrons la grande route de l'histoire à ce peuple paresseux, pour qui il n'y a qu'une seule vie digne d'estime, la vie intellectuelle, et une seule forme de la vie intellectuelle, la vie qui s'enferme dans le monde des livres. Tel était le résultat qu'avait produit chez M. Gervinus cette longue intimité avec les écrivains de son pays : un profond dégoût des choses littéraires. Quand la révolution éclata, M. Gervinus fut un des premiers à jeter l'Allemagne dans les aventures. Il était à Heidelberg de ce comité des sept qui prit l'initiative des mesures hardies; il convoqua l'assemblée des notables et siégea au parlement de Francfort. S'il quitta ensuite l'église Saint-Paul, ce fut pour soutenir dans son journal ce parti des professeurs qu'il craignait de servir moins utilement à la tribune. Le journal de M. Gervinus, la *Gazette allemande,* acquit en peu de temps une grande autorité dogmatique; il reproduisit toutes les phases du parlement de Francfort, il s'associa avec passion à ses espérances, à ses victoires d'un jour, à ses irréparables défaites. Désabusé aujourd'hui par cette décisive expérience, M. Gervinus reprend avec amour et n'abandonnera plus, il faut l'espérer, ses beaux travaux d'histoire littéraire.

L'ouvrage de M. Gervinus est une étude sur Shakspeare, ou plutôt une forte et complète monographie où le développement de cette puissante imagination est suivi, est interprété avec une érudition sûre et une sagacité souvent remarquable (1). L'Allemagne, qui s'est tant occupée de l'auteur d'*Hamlet*, n'avait encore rien produit qu'on pût comparer à ce travail. Un vif sentiment patriotique anime ici la science et lui donne une physionomie originale. Shakspeare apparaît surtout à M. Gervinus comme un des héros de l'esprit germanique : génie heureux et supérieur, expression immortelle des races tudesques, c'est en lui que les fils divisés d'une même famille reconnaissent leur commune origine. « Il y a deux hommes, dit M. Gervinus, qui attestent cette union féconde. L'Angleterre nous a pris notre musicien Haendel; enthousiasmée de cette virile inspiration, elle lui a donné droit de cité parmi ses enfans, elle a pieusement défendu son héritage et protégé sa gloire : Haendel appartient aux Anglais, bien que, par le cœur et l'imagination, il n'y ait pas d'homme plus Allemand que ce glorieux artiste. En revanche, ajoute M. Gervinus, nous nous sommes emparés de Shakspeare; notre culte passionné pour le poète du *Roi Lear*, l'empressement de nos études et de nos recherches, ont fait de lui le maître de la poésie allemande. Sans l'Allemagne, sa gloire serait incomplète, car c'est chez nous qu'il a exercé la plus grande part de son influence et qu'il a fécondé le plus d'esprits. » Il y aurait, certes, beaucoup à dire sur cette manière de s'approprier un génie tel que Shakspeare. Si Hamlet a étudié à l'université de Wittenberg, le grand poète qui l'a mis sur la scène ne s'est point formé dans la même atmosphère; il est Anglais avant tout. Quel poète allemand a jamais uni, comme Shakspeare, à la profondeur de la pensée et à l'intelligence des caractères le sentiment de la réalité et de la vie, la science, en un mot, de tout ce qui compose le drame du monde? Oui, sans doute, il est homme du Nord; mais n'est-il pas manifeste qu'il appartient, entre tous les peuples du Nord, à une race active, entreprenante, à cette race qui sait tout calculer et tout oser dans le domaine des choses pratiques? Le patriotisme allemand est ainsi fait; en littérature comme en politique, il a des théories conquérantes. On sait comment l'assemblée de Francfort remaniait sans façon la carte de l'Europe et reculait au loin les frontières de l'Allemagne; la critique est animée des mêmes ardeurs : elle fait de temps en temps des invasions en pays étranger, et ses systèmes ressemblent à des bulletins de victoire. Je conteste les vues de M. Gervinus sans nier le moins du monde le mérite éminent de son ouvrage. Supposons, d'ailleurs, que M. Gervinus ne veuille pas attribuer Shakspeare à son pays, mais simplement pro-

(1) *Shakspeare*, par Gervinus; 4 volumes, Leipzig, Engelmann, 1849-1850.

poser un modèle à ses compatriotes : cette seule rectification justifie son œuvre et la rend presque irréprochable. Or c'est là, au fond, la pensée de M. Gervinus, bien qu'il semble souvent affirmer le contraire; s'il glorifie les races germaniques dans Shakspeare, il prétend surtout arracher la poésie allemande à ses langueurs et lui donner le goût des entreprises viriles. Le *Shakspeare* de M. Gervinus est un vaste tableau. Lessing et Goethe, Tieck et Guillaume de Schlegel, n'ont traité le plus souvent que des points particuliers ou n'ont donné que des appréciations générales; M. Gervinus a écrit une monographie où rien n'est omis de ce qui concerne les phases diverses et le développement du poète, depuis les sonnets de sa jeunesse jusqu'à *Macbeth* et *Othello*. Qu'on se garde pourtant d'accepter sans défiance toutes les affirmations du savant critique. Voilà vingt-cinq ans que M. Villemain a dit avec sa lumineuse justesse : « C'est dans la vie, le siècle et le génie de Shakspeare qu'il faut chercher, sans système et sans humeur, la source de ses fautes bizarres et de sa puissante originalité. » Le livre de M. Gervinus a été composé sans humeur assurément, mais non pas sans système. Pourquoi, par exemple, tient-il si peu de compte des opinions de notre pays? Pourquoi son érudition semble-t-elle s'arrêter à Voltaire? Ce dédain inintelligent lui a plus d'une fois porté malheur. Depuis les éminens travaux de MM. Guizot et Villemain sur l'auteur de *Macbeth*, la critique française a jugé les drames de ce génie audacieux avec une profondeur et une netteté dont un écrivain allemand aurait pu tirer profit. Quoi qu'il en soit, le *Shakspeare* de M. Gervinus n'est pas une œuvre ordinaire; elle mérite de fixer l'attention en France, comme elle l'a fait de l'autre côté du Rhin.

S'il est des écrivains qui renoncent à la place publique pour retourner aux méditations plus saines du foyer, il en est d'autres qui n'ont pas assez bien fermé leur seuil pendant que défilaient par la rue les parades du mardi-gras révolutionnaire. Le bruit de l'émeute, le langage des passions soulevées, toute cette atmosphère malfaisante des journées démagogiques a pénétré, à leur insu sans doute, dans leurs tranquilles retraites. Je ne m'explique pas autrement les étranges incartades de M. Schlosser dans son dernier volume de l'*Histoire du dix-huitième siècle* (1). M. Schlosser, je l'avoue, quelle que soit sa renommée dans son pays, a rarement su éviter une certaine outrecuidance mêlée de légèreté; jamais cependant il ne s'était ainsi abandonné à ses défauts, jamais on n'avait vu dans ses écrits un style si débraillé et des allures si équivoques. On dirait cette fois je ne sais quelle inspiration d'en bas; on sent comme des bouffées de cette démocratie

(1) *Geschichte des achtzehnten Jahrhunderts*, etc. (*Histoire du* XVIIIe *siècle et du* XIXe, *jusqu'à la chute de Napoléon*), par M. Schlosser, Heidelberg, 1849.

menteuse qui prend la grossièreté pour l'indépendance. Dans ses précédens volumes, M. Schlosser reprochait à Gibbon *son corps d'hippopotame et sa face de plum-pudding,* il prétendait que *Voltaire a écrit des hymnes dans le ton de la Marseillaise;* ce n'étaient là que des espièglerie doctorales, des fantaisies humoristiques d'un goût suspect. Aujourd'hui le ton est tout différent : M. Schlosser appelle Chateaubriand *un jésuite,* Fontanes *une créature de la sœur de Napoléon,* et Joubert *un vulgaire rhéteur;* il nous représente Mme de Staël comme un *diplomate égoïste qui exploite à son profit la vanité féminine de Marie-Joseph Chénier, l'infatuation bavarde de Benjamin Constant et la verve caustique de M. de Talleyrand.* Il conclut enfin ce beau chapitre en immolant André Chénier et Chateaubriand à Mme Sand. Je ne m'attache pas, qu'on veuille bien le croire, à des détails insignifians. M. Schlosser annonce pompeusement, dans le titre même de son livre, qu'il a donné une attention spéciale à l'histoire des idées, et ce dernier volume contient en effet tout un tableau de la littérature française au commencement du XIXe siècle. L'auteur avait ici d'excellens modèles à suivre; sa tâche était toute préparée par les études de la critique moderne. Pourtant M. Schlosser, excité par les fumées de la démocratie, n'a pu pardonner à M. Sainte-Beuve son goût de la société polie et l'empressement avec lequel il met en lumière la renaissance littéraire et morale de 1800. C'est au nom de la démocratie offensée que M. Schlosser s'est cru obligé à contredire et à persifler M. Sainte-Beuve. Vous cherchez comment un écrivain allemand aura apprécié les éclatantes hardiesses de Chateaubriand, l'éloquence émue de Mme de Staël, les lumineuses finesses et le platonisme éthéré de Joubert : vous rencontrez de lourdes railleries adressées à M. Sainte-Beuve, une caricature maussade de ses plus ingénieuses délicatesses. M. Chasles, à propos des précédens volumes de l'auteur, avait déjà parlé très justement ici de « ses outrecuidances erronées. » C'est le mot le plus indulgent dont on puisse se servir pour qualifier les aménités littéraires du docteur allemand. En voulez-vous un échantillon? Voyez quelle gravité dans son langage et quel respect de la vérité : « Le bon Sainte-Beuve glorifie dans Joubert le retour de la littérature polie, il ne comprend pas que la démocratie devait se créer une littérature.... Le bon Sainte-Beuve ne comprend pas qu'André Chénier avait introduit en France la forme grecque, laquelle, bien différente de la littérature des salons, allait renouveler la poésie, influer sur Chateaubriand lui-même à son insu, et produire *sous la restauration* les romans de George Sand. »

L'histoire n'était pas habituée, chez nos voisins, à de telles irrévérences de pensée et de style. On lui reproche à bon droit le manque de vie, l'absence de composition; on regrette de ne pas y trouver l'énergique sentiment des choses réelles et cette faculté puissante et

souple qui ordonne les faits sans les altérer : jamais du moins ce mauvais esprit révolutionnaire qui a flétri la poésie et la philosophie de ces derniers temps n'avait pénétré dans les domaines de l'érudition. Il y avait là comme un asile où les sérieuses qualités de l'ancienne Allemagne trouvaient à s'exercer sans bruit. Si M. Schlosser a cédé, comme je le crois, aux influences du dehors, si le ton de ce dernier volume n'est que l'écho du tapage démocratique, ce serait un triste événement littéraire. Je suis persuadé que M. Schlosser n'a pas voulu flatter la démagogie; je trouve dans les bonnes parties de son livre, dans de curieux chapitres sur la littérature allemande au commencement de ce siècle, une aversion très vive pour le charlatanisme. Avec de telles dispositions, on ne doit pas être dupe des tribuns. Ce que je lui reproche surtout, c'est cette faiblesse, cette légèreté qui lui fait répéter à son insu le langage du carnaval des clubs. Lorsque M. de Raumer veut nous donner son opinion sur les choses présentes, il écrit des volumes *ad hoc,* il nous raconte son ambassade auprès de M. Bastide; ce n'est pas du moins dans un travail d'érudition et de recherches qu'il donne cours à son bavardage. Si M. Schlosser éprouvait les mêmes tentations, que ne publiait-il deux volumes pareils à ceux de M. de Raumer? Chacun est libre de compromettre son nom; M. Schlosser, en introduisant ce style des aventuriers dans une œuvre historique, a commis une faute plus grave : il a ouvert la brèche par où le grossier esprit du jour envahira peut-être le seul domaine littéraire qu'il eût respecté jusqu'ici.

On devient plus reconnaissant, lorsqu'on voit de telles choses, envers les esprits élevés qui poursuivent laborieusement leur tâche sans rien accorder aux folies qui nous harcèlent. A M. de Raumer ambassadeur de Francfort et admirateur béat de nos démocrates, à M. Schlosser si fâcheusement excité par la fièvre de 1848, je suis heureux d'opposer les récens travaux de M. Léopold Ranke. Il y a long-temps que M. Léopold Ranke a fait ses preuves, et qu'il s'est placé à la tête des historiens de l'Allemagne. Son érudition est ingénieuse, son style est simple et sévère. Il excelle surtout à renouveler un sujet par toutes les ressources du savoir et de la sagacité. S'il y a, dans les histoires dont il s'occupe, quelque matière à la fois sérieuse et délicate, quelque subtil problème négligé par les chroniqueurs vulgaires, soyez sûr que les investigations de M. Ranke se porteront de ce côté-là. Personne plus que lui n'a horreur du lieu commun; sur la papauté depuis Luther, sur l'histoire de l'Allemagne au XVIe siècle, M. Ranke a écrit des ouvrages où tout est nouveau, où l'érudition a je ne sais quoi de spirituel et d'original, où une lumière inattendue éclaire et transfigure les notions admises. Ce n'est pas en effet par un vain amour de la singularité que M. Ranke dirige ainsi ses recherches : les curieuses décou-

vertes dont ses livres sont remplis profitent toujours aux parties importantes de son tableau. Le nouvel ouvrage que M. Ranke vient de donner à son pays est une histoire de la Prusse dont les deux derniers volumes ont paru l'an passé (1) : on y retrouvera les mérites familiers à l'auteur, une science très sûre, une intelligence fine, droite, et peut-être un style plus net, une forme plus dégagée qu'à l'ordinaire. Comment s'est formé le royaume de Prusse? Comment la maison des électeurs de Brandebourg est-elle devenue une des grandes puissances de l'Europe? Tel est le problème qui se présente ici à l'historien et qui doit faire l'unité de son œuvre. M. Ranke s'y est attaché avec force; les progrès de la maison de Brandebourg, l'établissement de cette monarchie militaire, le rôle hardi qu'elle se donne et qui lui assure une autorité sans cesse croissante, tout cela forme une peinture pleine de vie, où se détachent avec éclat les figures du grand électeur et du glorieux capitaine de la guerre de sept ans. C'est surtout à cette dernière partie de son sujet, c'est au règne de Frédéric II et à ses conséquences fécondes que M. Ranke a consacré son attention. Son ouvrage se compose de neuf livres; les trois premiers se terminent à l'avénement du grand Frédéric, les six autres contiennent l'histoire de la Prusse depuis 1740. C'est en 1740 en effet que se noue, pour ainsi dire, l'action du drame : ce qui précède n'en est que la préparation laborieuse. Jusque-là la Prusse s'organise et se fortifie pour son propre compte; à partir de cette date, elle représente une idée, elle défend des intérêts qui importent à l'équilibre européen, on peut dire qu'elle a charge d'ames. Pendant tout le XVIIe siècle, les rois de Suède ont vainement essayé de fonder une puissance qui fût la protectrice de l'esprit nouveau créé par la réforme et qui fît contre-poids à l'Europe catholique. Ce que n'ont pu, malgré tant de génie et d'audace, ni Gustave-Adolphe, ni Charles X, ni Charles XII, ce sera la Prusse qui l'accomplira. M. Ranke a peint des plus vives couleurs cette époque hardie; ce n'est pas seulement Frédéric II qui préside à l'avénement du génie de la Prusse : la vigoureuse génération qui l'entoure et le soutient a sa part dans ce glorieux travail. On sent, à lire M. Ranke, que c'est vraiment là un moment critique dans l'histoire de l'Allemagne. L'esprit qui régnait alors, les mâles idées qui créaient la Prusse et qui l'ont marquée de leur empreinte, revivent avec un enthousiasme contenu, avec une grave et patriotique émotion, dans le récit de l'écrivain. La politique extérieure du grand électeur, de Frédéric Ier et de Frédéric II, les guerres avec l'Autriche, les campagnes de Silésie, occupent nécessairement une grande place dans la narration; toutefois l'auteur n'oublie

(1) *Neuf Livres de l'Histoire de la Prusse* (*Neun Bücher preussischer Geschichte*), par M. Léopold Ranke; 3 vol. Berlin, 1848 et 1849.

pas les travaux de la paix, et l'organisation civile de la monarchie prussienne, qui remplit le neuvième livre, a fourni à M. Ranke l'occasion des plus curieuses recherches. Les archives secrètes des affaires étrangères, des lettres inédites de Frédéric-le-Grand, une foule de documens nouveaux ont été confiés à l'historien, bien digne de les mettre en lumière.

Cette histoire de M. Léopold Ranke emprunte un intérêt plus vif encore aux difficiles circonstances où l'Allemagne est désormais engagée. Bien que M. Ranke s'arrête vers la fin du XVIIIe siècle, bien qu'il évite toute allusion aux changemens survenus depuis et aux problèmes qui se débattent, les comparaisons naissent d'elles-mêmes dans l'esprit du lecteur. Aujourd'hui, comme il y a cent ans, la Prusse est en face de l'Autriche : d'ambitieuses tentations l'obsèdent, elle aspire en secret au gouvernement de toute l'Allemagne. Or M. Ranke fait remarquer avec justesse que, de tous les projets de Frédéric-le-Grand, celui-là seul a complétement échoué : Frédéric convoitait la direction unique des affaires allemandes, et la Prusse, telle qu'il l'a constituée, semble supposer, au contraire, l'antagonisme d'une autre puissance germanique fondée sur des principes opposés aux siens. L'historien ajoute, il est vrai, et c'est même la conclusion de son livre, que, malgré cet échec, un résultat immense avait été obtenu pour son pays. La puissance à laquelle appartenait l'empire semblait descendre alors au rang des simples principautés territoriales, tandis que la Prusse seule, maîtresse de ses mouvemens, représentait au dehors l'indépendance de l'Allemagne. Est-ce là une flatterie au présent? est-ce un encouragement adressé aux prétentions prussiennes? Pardonnons quelque chose au patriotisme de l'écrivain; le tableau si exact qu'il a loyalement tracé contredit assez cette conclusion suspecte. C'est une chose établie que tout le génie de Frédéric II ne put empêcher au sein des peuples germaniques l'antagonisme de deux principes contraires et opérer la fusion des deux Allemagnes en une seule. Ce que n'a pu l'épée d'un grand capitaine, ce qui a trompé l'heureuse audace d'un génie aventureux, et cela dans les circonstances les plus propices, en face de l'Autriche affaiblie, avec l'appui d'une génération neuve et ardente, quelle main serait désormais assez ferme, quel négociateur assez puissant pour l'accomplir? Le génie de Frédéric s'était heurté contre la force des choses. L'histoire ici parle haut, la leçon est éclatante; la Prusse saura-t-elle l'entendre et renoncer à ses chimères?

Une chose me frappe dans ces travaux d'histoire, c'est que presque tous ont pour objet le XVIIIe siècle. Si vous exceptez le *Shakspeare* de M. Gervinus, tous les livres dont je viens de parler sont des études sur cette grande et merveilleuse époque, sur cette société qui a remué tant d'idées, qui a produit tant de mal à côté de tant de bien, et qui a légué

à notre âge de si effrayans problèmes. Je crois qu'il y a là une salutaire direction. Il s'en faut bien que l'histoire, la politique et la morale aient dit leur dernier mot sur le siècle de Voltaire et de Frédéric. C'est dans cette bizarre et puissante période du génie de l'homme que se serre mystérieusement le nœud qu'une période nouvelle doit délier. L'étude du XVIIIe siècle appelle les esprits d'élite, nos origines sont là; là aussi, par conséquent, les devoirs que notre temps nous impose, les énigmes qu'il nous faut deviner, les questions de vie ou de mort dans lesquelles, bon gré mal gré, nous sommes enchaînés pour long-temps. Qu'y a-t-il à prendre, qu'y a-t-il à rejeter dans l'héritage de ce siècle? Cette simple difficulté, si banale qu'elle paraisse, est comme le détroit périlleux où la société européenne menace perpétuellement de sombrer. C'est là que notre raison trébuche sans cesse, là que tant de gouvernemens ont péri. Si M. Strauss, M. Schlosser et M. Léopold Ranke ne s'attachent pas à cette grave étude avec toute l'attention qu'elle mérite, ils en comprennent cependant l'importance, et, quelle que soit la diversité de leurs conclusions, ils attirent de ce côté les préoccupations des penseurs; l'érudition elle-même apporte son contingent à ce travail. C'est à ce groupe d'ouvrages consacrés au XVIIIe siècle que se rattachent deux belles monographies sur Gottsched et sur Lessing, dont un écrivain à la fois ingénieux et patient, M. Danzel (1), vient d'enrichir les lettres allemandes.

Bien qu'on ait souvent parlé de Gottsched, il restait plus d'une erreur à rectifier, plus d'une découverte à faire dans cette période un peu confuse où s'organise la littérature allemande. Le travail de M. Danzel restitue, avec une nouveauté piquante et, selon nous, avec un vif sentiment du vrai, cette singulière figure de Gottsched, tant de fois dénaturée par une critique superficielle. Gottsched a une mauvaise réputation ou plutôt une mauvaise place dans l'histoire littéraire de son pays. Il a rendu aux lettres allemandes les plus sérieux services, il s'est consumé en efforts inouis pour créer une littérature nationale, pour affermir et constituer la prose, pour provoquer des écrivains dignes d'être opposés aux autres nations de l'Europe. Ce que Joachim Dubellay a fait au XVIe siècle avec une si généreuse ardeur dans son petit traité, *Défense et illustration de la langue française*, Gottsched l'a fait pendant toute sa vie. Comme Dubellay, ce sont les chefs-d'œuvre grecs et latins qu'il a proposés à l'imitation de son pays; il y a seulement ajouté les modèles du XVIIe siècle français, dont la gloire toute récente avait ébloui l'Europe. Sans doute, il y a peu d'originalité poétique chez Gottsched; il ne faut pas le juger en le séparant

(1) *Gottsched und seine Zeit* (*Gottsched et son Temps*), par M. Danzel, *privat-docent* à l'université de Leipzig; Leipzig, 1 vol. in-8°.

de ce qui le précède. Son originalité n'est pas dans ses œuvres même, elle est dans le mouvement qu'il a imprimé. Sa correspondance avec Fontenelle, avec Grimm, avec Voltaire, dit assez haut combien il lui tardait d'introduire son pays au sein de cette grande communauté intellectuelle à laquelle l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, avaient fourni tant de trésors, et dont la France alors tenait le sceptre. Cette préoccupation constante a été et demeurera l'honneur de son nom.

Or, après que Gottsched eut éveillé ainsi l'ambition de son pays, de jeunes esprits pleins de feu comprirent bientôt que le meilleur moyen de faire sa place à l'Allemagne, ce n'était pas d'imiter la France, mais de s'en tenir aux traditions germaniques. Ce mouvement, comme on sait, s'organisa en Suisse. Un écrivain de Zurich, Bodmer, en fut le promoteur enthousiaste; il publia les *Minnesinger*, il traduisit Milton, il fit enfin pour la poésie épique et lyrique ce que Lessing fit plus tard pour le théâtre en popularisant l'étude et l'admiration de Shakspeare. Aidé de son ami et compatriote Breitinger, l'ardent novateur devint le chef d'une féconde école à laquelle vint s'unir en peu de temps tout ce qu'il y avait de jeune en Allemagne, et d'où sortit la grande littérature qui, de Klopstock à Goethe, a illustré la fin du XVIIIe siècle. Pour être fidèle aux prédications de Gottsched, pour créer une poésie vraiment nationale, l'école suisse dut se séparer de Gottsched même; la lutte s'engagea surtout au sujet de la traduction de Milton. Est-il beaucoup d'esprits qui sachent se renouveler entièrement et suffire à deux époques différentes? Gottsched avait rempli sa tâche; dépassé par ses successeurs, il les combattit avec colère, et fut accablé sous les sarcasmes. Tandis qu'il s'obstinait dans une voie fausse, Klopstock publiait *la Messiade*, Lessing remuait et fécondait la critique, l'Allemagne entière se déclarait contre le vieux maître. C'est ainsi que Gottsched, après tant de services rendus, apparaît dans l'histoire comme une sorte de pédant qui s'opposa à l'essor du génie germanique. La polémique impitoyable sous laquelle il succomba pèse encore sur sa mémoire. La postérité cependant, une fois la lutte finie, doit-elle consacrer l'inévitable injustice des contemporains? M. Danzel ne le pense pas, et c'est ce sentiment qui lui a inspiré son livre. Le savant historien de la littérature allemande, M. Gervinus, s'était associé, en jugeant Gottsched, à toutes les passions qui agitaient le monde littéraire vers 1730; on croit entendre un prolongement de la bataille, au lieu d'un jugement élevé qui fasse à chacun sa part. Cette part de Gottsched dans le travail commun, M. Danzel l'établit parfaitement lorsqu'il résume ainsi le débat: Bodmer, Klopstock et Lessing ont compris, et c'est là leur gloire, quelle route devait suivre la littérature allemande; mais l'idée et la création de cette littérature appartiennent à Gottsched. Tout ce que Gottsched a fait pour créer l'unité intellectuelle de son pays, son or-

ganisation de l'académie de Leipzig, son influence souvent heureuse sur le théâtre, son infatigable activité, le patronage littéraire qu'il a exercé long-temps et dans des proportions si considérables, tout cela est exposé de la façon la plus complète et la plus neuve dans l'excellent travail de M. Danzel. L'auteur a eu à sa disposition des matériaux dont l'histoire littéraire n'avait pas encore profité, entre autres la correspondance de Gottsched avec les écrivains en renom de l'Allemagne et de la France, correspondance que la bibliothèque de Leipzig a soigneusement conservée, et qui ne forme pas moins de vingt volumes in-folio. Au milieu de ces documens qui contiennent sans doute bien du fatras, au milieu de ces nombreux témoignages de l'importance un peu fastueuse et de la vanité de Gottsched, M. Danzel a démêlé avec esprit son vrai caractère, et il a éclairé d'une lumière inattendue une des périodes les plus intéressantes du XVIIIe siècle.

Dans son ouvrage sur la vie et les écrits de Lessing (1), M. Danzel ne pouvait pas espérer des résultats aussi neufs; il a réussi cependant, à force de recherches et d'informations de tout genre, à rajeunir complétement son sujet. La vie de Lessing par M. Danzel est une de ces abondantes biographies littéraires comme en font les Anglais: les plus minutieux détails y trouvent place, toutes les compositions de l'écrivain y sont examinées à la loupe; quant à ses rapports avec les hommes illustres et les événemens de son époque, ils sont nécessairement l'objet d'une dissertation spéciale. On devine tout ce qu'un pareil procédé peut offrir d'inconvéniens graves entre des mains inhabiles. Heureusement pour l'érudition de M. Danzel, le choix de son héros est une sauvegarde: Lessing est un de ces esprits riches et actifs, une de ces fertiles natures qui remplissent aisément un siècle. La gloire de Lessing est précisément d'avoir tracé des sillons dans tous les sens : poésie, critique, érudition, théologie, philosophie, il a touché à tout et il a tout renouvelé. Étudier Lessing, c'est étudier le XVIIIe siècle allemand. M. Danzel s'est livré à ce travail avec une religieuse exactitude. Ce volume, qui embrasse seulement les vingt premières années de la carrière du grand critique, est une histoire de la culture intellectuelle en Allemagne pendant cette période; le second volume, qui comprendra la *Dramaturgie de Hambourg*, *l'Éducation du Genre humain* et les controverses théologiques, offrira une matière plus intéressante encore aux infatigables recherches de M. Danzel. Bien que son livre, en effet, paraisse surtout consacré aux questions littéraires, l'auteur ne néglige pas les problèmes soulevés par le mouvement moral et politique dont les écrits de Lessing ont gardé l'empreinte. S'il est vrai que nous devions faire subir

(1) *Gottlob Ephraim Lessing, sein Leben und seine Werke* (*Lessing, sa Vie et ses Écrits*), par M. Danzel, Ier vol. Leipzig, 1850.

au XVIIIe siècle un interrogatoire sévère, on trouvera dans l'ouvrage de M. Danzel de précieux documens.

La plus grave question transmise au siècle nouveau par l'aventureuse époque dont nous sommes les héritiers, celle qui exige l'examen le plus réfléchi et la plus respectueuse sollicitude, ce sont, à coup sûr, les rapports du christianisme et de la société moderne. Or ce problème n'a nulle part plus d'intérêt qu'au-delà du Rhin; nulle part la solution ne serait plus décisive. Aujourd'hui surtout que la critique des croyances chrétiennes, entreprise il y a un siècle par les plus grands théologiens de l'Allemagne, est venue aboutir, sous l'influence de Hegel, à de monstrueux résultats, tout ce qui se rattache à cette ruine effrayante du christianisme germanique, tout ce qui peut éclairer l'une des phases de cette sombre histoire mérite une attention sérieuse. Je recommande à ce titre une publication toute récente due aux soins de M. le docteur Klose, l'*Autobiographie d'Edelmann* (1).

Parmi les théologiens qui préparèrent la décomposition des vieilles croyances, il y en a un dont la vie a toujours été assez obscure et le rôle mal apprécié. Son nom est Edelmann. Il naquit à Weissenfels en 1698 et mourut en 1767. Au milieu des sectes qui divisaient le protestantisme, Edelmann, destiné par son père à l'étude et à l'enseignement de la théologie, fut amené bientôt à concevoir une haine profonde des idées chrétiennes. C'était un esprit vif, inquiet, impatient. Rebuté par le dogmatisme intolérant de l'orthodoxie luthérienne, il crut d'abord trouver chez les frères moraves un refuge aux tourmens de sa pensée, et le célèbre sectaire Zinzendorf, qui aspirait à une sorte de papauté mystique, espéra quelque temps l'attacher à ses travaux. Edelmann l'abandonna bien vite. Après d'autres essais du même genre, après un court engagement avec une société d'illuminés dont un aventurier était le chef, dégoûté de la théologie et des théologiens, il publia en 1741 deux ouvrages qui ne tendaient pas à moins qu'au renversement du christianisme. Le premier est intitulé *la Divinité de la raison*, et le second *Moïse dévoilé*. Ces deux livres présentent une singulière conformité avec le célèbre ouvrage de M. Strauss. Comme l'auteur de la *Vie de Jésus*, Edelmann affirme que la Bible et l'Évangile ne contiennent que mythes et symboles; il affirme que Jésus-Christ, débarrassé de toutes les légendes qui ont défiguré sa vie, ne représente pas autre chose que la sagesse, la raison, l'éternelle raison qui éclaire tout homme venant en ce monde; il conclut enfin, avec la théologie hégélienne, que l'humanité elle-même est le Christ. On sait que les jeunes hégéliens les plus *avancés* ont vivement reproché à M. Strauss d'avoir

(1) *Edelmann's Selbstbiographie* (*Autobiographie d'Edelmann*), publié par M. le docteur Klose; 1 vol. Berlin, 1849.

conservé encore une apparence de christianisme; de là les nouveaux systèmes de M. Bruno Bauer, de M. Feuerbach et de M. Stirner. Edelmann n'eût pas mérité ce reproche : dès le milieu du XVIIIe siècle, il parcourut spontanément toutes les phases qu'a traversées de nos jours le panthéisme hégélien. Un jour, à Neuwied, il fut sommé par le consistoire de publier sa profession de foi; il la fit avec une audace inouie et abjura non-seulement le christianisme, mais toute espèce et toute forme possible de religion. Il eut bientôt une nouvelle occasion de proclamer ses principes. Un ministre protestant, Haremberg, l'avait attaqué avec violence : Edelmann riposta par une brochure bizarrement intitulée *Réponse à la première épître de saint Haremberg*, et cette réponse était l'exposition la plus complète du panthéisme, tel que l'entendent MM. Feuerbach et Stirner, c'est-à-dire d'un athéisme déclaré. On devine aisément le scandale que produisaient de tels écrits. L'Allemagne n'était pas, comme aujourd'hui, familiarisée avec des doctrines de cette nature, Spinosa y était encore peu répandu, et l'on était bien loin des successeurs de Hegel. Edelmann fut repoussé de tous côtés; errant, suspect, il vécut misérable, et fut bientôt oublié de tous, excepté de la police et de la censure. Son dernier écrit, paru en 1759, est un dictionnaire des libres penseurs; il l'écrivit à Berlin, où il avait pu trouver un asile, et mourut sept ou huit ans après, absolument inconnu de ce monde qu'il avait naguère troublé. L'erreur, aussi bien que la vérité, doit arriver à point pour produire son effet. Les étranges incartades de ce théologien furent inutiles à sa mémoire : son nom disparut, ses ouvrages moisirent dans la poussière, et c'est grace à une circonstance toute fortuite que les jeunes hégéliens purent se rattacher à leur ancêtre. Au moment où la *Vie de Jésus* du docteur Strauss agitait l'Allemagne savante, un M. Elster publia en 1839 un curieux ouvrage intitulé *Souvenirs*, où les théories d'Edelmann étaient confrontées avec celles du docteur Strauss. Ne croyez pas que M. Strauss ait été fâché alors de ce rapprochement : dans sa *Dogmatique*, publiée peu de temps après, il remercia l'écrivain érudit qui l'avait mis sur la trace *d'un penseur aussi intéressant qu'Edelmann*. Dès-lors Edelmann fut signalé à l'attention des historiens. Seulement les détails manquaient sur sa vie; c'est cette lacune que vient de combler M. le docteur Klose. La bibliothèque de Hambourg possédait le manuscrit d'une autobiographie d'Edelmann; M. Klose l'a publiée et nous a donné ainsi les mémoires d'un théologien athée au XVIIIe siècle.

L'habile éditeur nous raconte dans sa préface les scrupules qui l'ont plus d'une fois arrêté. Il lui en coûtait d'associer son nom au nom d'Edelmann, il craignait aussi le mal que cette publication pouvait faire; mais pourquoi de tels scrupules? ajoute-t-il spirituellement. Est-ce qu'on ne rencontre pas chaque jour des écrivains comme celui-là? Un jeune hégélien de plus ou de moins dans l'Allemagne d'aujourd'hui,

cela vaut-il qu'on le remarque? M. Klose a raison; ces ménagemens seraient convenables dans une société moins infectée d'erreurs, moins dégradée par les passions mauvaises. Le mal est trop profond pour que cette diplomatie soit de mise. Il faut que la lumière se fasse et que les abîmes du mal soient sondés. La jeune école hégélienne est un des faits les plus importans de cette grande catastrophe sociale à laquelle nous assistons; tout ce qui expliquera son histoire, tout ce qui pourra nous instruire sur ses doctrines, sur ses commencemens, sur ses affinités, sur la marche et le développement de ses fureurs, tout cela doit être traduit à la clarté du jour et interrogé résolûment. J'ajoute que ces mémoires d'Edelmann sont très instructifs sur bien des points et provoquent des réflexions consolantes. Edelmann, tel qu'il se montre à nous dans le récit de sa vie, est un cœur naturellement pieux, qui, ne trouvant pas dans les écoles théologiques du temps la satisfaction de ses instincts à la fois mystiques et raisonneurs, rompit peu à peu avec l'église, et, de doute en doute, de négation en négation, aboutit à l'athéisme. Dans les révoltes de son esprit, il est facile de voir, et ses confidences même nous y aident, les impatiences de l'amour mal dirigé. Le mysticisme, cette exaltation folle de la partie spirituelle de notre être, a mené bien souvent à des erreurs absolument contraires, à la négation de l'esprit et de Dieu; une fois que la raison a quitté sa droite route, est-il un abîme où elle ne puisse tomber? M. Strauss lui-même nous a appris, dans sa *Visite à Justinus Kerner*, qu'il avait débuté par le mysticisme; M. Bruno Bauer suivait aussi une direction semblable. Seulement, lorsque la pensée d'Edelmann accomplissait ses tristes évolutions, l'isolement où il se trouvait renfermé devait l'enfoncer davantage dans son système; d'ailleurs, la conscience publique était calme, la société n'était pas menacée de mort; Edelmann ne voyait pas, comme les jeunes hégéliens, ses théories traduites en maximes sauvages et la matière enragée s'autorisant de ses paroles pour satisfaire ses appétits ignobles. Qui sait ce qu'un tel spectacle lui eût appris? Déjà M. Strauss est effrayé des étranges collaborateurs que les révolutions ont donnés à son école, il rectifie ses premiers ouvrages, il paraît se rattacher à la morale du Christ, et rompt par là de la manière la plus nette avec la démagogie hégélienne. Edelmann eût fait de même et peut-être plus encore. Il lui a manqué les terribles avertissemens que la Providence n'a pas épargnés à notre siècle. Que l'Allemagne y songe et rentre en elle-même; elle n'est pas faite pour de telles saturnales; son mystique génie, détourné de sa route, est allé se perdre dans ces abîmes: souhaitons-lui de comprendre le sens des révolutions, souhaitons-lui de s'arracher par la pratique des affaires au délire des systèmes menteurs et d'en finir pour toujours avec l'affreux athéisme qui la déshonore.

II.

Tous ces travaux d'histoire indiquent un retour évident aux préoccupations élevées; l'imagination a aussi réclamé ses droits, en sorte que le mouvement littéraire, interrompu par une année de désordres, s'est développé de nouveau avec ensemble sans trop se soucier des tristes émotions de la veille. L'Allemagne a beau renier son génie, ses généreuses traditions se réveillent par instans, et l'obligent à redevenir elle-même. Jamais les œuvres désintéressées de la pensée et de la poésie ne perdront leur prestige chez un peuple qui a donné tant de gages à la civilisation intellectuelle. Un fait significatif l'a prouvé l'an dernier. On était à peine sorti des insurrections et des émeutes, le parlement de Francfort venait de se perdre dans l'anarchie, une répression cruelle succédait presque partout aux folies et aux brigandages démagogiques. Cependant, à travers tant d'angoisses, l'Allemagne se rappelle que le 28 août 1849 est l'anniversaire séculaire de la naissance de Goethe. Aussitôt une solennité s'organise; chacun apporte son offrande, le poète ses vers, l'orateur son discours; c'est toute une fête d'éloquence et de poésie, et cette ville de Francfort, qui avait accueilli avec une joie si confiante les fondateurs (elle l'espérait du moins) de la future unité politique, célébrait cette fois, dans le prince des poètes nationaux, la seule unité qui ne soit pas une chimère chez les peuples allemands, l'unité de la pensée et de l'art. Ce poétique jubilé, au milieu des désastres de 1849, est un titre d'honneur pour ce pays. Parmi les bons travaux que cette cérémonie a inspirés, je citerai un remarquable livre de M. Düntzer sur les services que Goethe a rendus à l'esprit allemand (1). Signalons surtout l'élan que ces belles fêtes semblent avoir donné aux écrivains; c'est depuis ce moment surtout que poètes, romanciers et artistes semblent s'arracher aux mauvais rêves, aux obsessions d'une époque fatale.

Faut-il ranger parmi les œuvres d'imagination les jolis mémoires que M. Justinus Kerner vient de publier sur son enfance (2)? L'ingénieux écrivain se défend d'avoir rien ajouté aux naïfs événemens dont il est le chroniqueur. Goethe a intitulé ses souvenirs *Poésie et Vérité;* il n'y a nulle trace de poésie dans ces notes, assure M. Kerner, la vérité y parle seule. M. Kerner est trop modeste; invention ou non, ce tableau de ses jeunes années est plein de poésie et de grace. Je crois en effet que M. Kerner ne s'est point composé une histoire après coup;

(1) *Studien zu Goethe's Werken* (*Études sur les Œuvres de Goethe*), par Henri Düntzer; 1 vol. Cologne, 1849.

(2) *Das Bilderbuch aus meiner Knabenzeit* (*le Livre d'Images de mes années d'enfance*), par Justinus Kerner; 1 vol. Brunswick, 1849.

il raconte les choses les plus simples du monde, il nous ouvre sans prétention et sans bruit la maison paternelle, et nous montre, accrochés aux murailles, quelques bons vieux portraits de famille; mais c'est précisément la manière de sentir et de peindre ces choses simples qui fait l'originalité des poètes souabes. M. Justinus Kerner, d'ailleurs, occupe une place distincte dans ce groupe harmonieux. Imagination confiante et peuplée de chimères, ce n'est pas seulement la nature qui l'enchante : il poursuit en elle les lois cachées, les lueurs du monde invisible, tous les secrets interdits à la science et que la rêverie veut deviner. Que dire enfin? M. Kerner est le plus poétique des somnambules et le plus convaincu des visionnaires. Cette simplicité et cette humeur songeuse, appliquées aux souvenirs de l'enfant, donnent au livre une physionomie charmante.

M. Justinus Kerner est né à Ludwigsbourg le 18 septembre 1786; ses confidences s'arrêtent en 1804 : ce sont donc dix-huit années de réminiscences candides, de rêveries aimables, d'observations à la fois fines et ingénues, et toutes les figures qui, pendant cette période, ont pris place dans sa mémoire défilent tour à tour sous nos yeux avec le plus agréable mélange de naïveté et d'*humour*. Voici d'abord les vieux parens, la grand'mère maternelle, qui devint folle après quelques années de mariage; puis deux de ses filles, les tantes du poète, douées toutes les deux d'un esprit délicat et ardent, et qui furent bientôt frappées, l'aînée d'une mélancolie noire, la plus jeune d'une folie complète. « J'insiste sur ces détails, dit M. Kerner, parce qu'ils montrent quelles relations étroites unissent la folie, le somnambulisme et la poésie; ma mère n'a pas été folle, mais elle a donné le jour à un poète. » Tout cela est dit très sérieusement; M. Kerner ne doute pas que sa mère n'ait payé ainsi sa dette à ce terrible mal de famille. Plus loin, c'est l'histoire de ses trois frères, de son frère George surtout, l'aîné et le plus ardent des quatre. George Kerner s'était associé de toute son ame à l'enthousiasme de 89; il entra en France, fut admis aux jacobins, pérora dans les clubs à Strasbourg, à Châlons et à Paris; puis, la première fougue passée, il crut que la monarchie constitutionnelle était un progrès suffisant pour un peuple émancipé de la veille. Il s'attacha donc à Louis XVI avec l'ardente loyauté qu'il portait en toutes choses. Pendant les journées qui précédèrent le 10 août, George Kerner, en costume de garde national, ne quitta pas les Tuileries un instant; il était décidé à se faire tuer pour Louis XVI. Il fut en effet l'un des plus dévoués défenseurs de la royauté, et, s'il échappa au massacre, ce fut grace à un passeport signé de ses anciens amis les jacobins d'Alsace. Toute cette histoire est remplie d'intérêt. George Kerner s'était intimement lié à Paris avec plusieurs de ses compatriotes qui depuis ont joué un certain rôle. Un de ses amis était ce digne et modeste comte

Reinhardt, Souabe comme lui, qui avait quitté le Wurtemberg, simple candidat au ministère évangélique, et qui y revint plus tard diplomate au service de Napoléon, le comte Reinhardt, que M. de Talleyrand a spirituellement loué devant l'Académie des Sciences morales en 1838, et dont on vient de publier une très curieuse correspondance avec Goethe. C'est par lui que George Kerner sera engagé plus tard dans la carrière diplomatique; alors il s'agissait surtout de défendre sa tête, de protéger ses amis, et le courage souvent téméraire de George n'évitait pas les occasions d'être utile. L'auteur cite plusieurs lettres écrites par l'ardent jeune homme au commencement de 93; il raconte aussi l'amitié de George Kerner avec Adam Lux, et donne quelques nouveaux détails sur cette tendre et héroïque victime. On comprend que de tels souvenirs ne se soient pas effacés de l'esprit du jeune Justinus; il avait à peine sept ans, mais tous les yeux étaient tournés vers la France, et une lettre du frère George était un événement de famille.

Des peintures plus calmes succèdent à cet émouvant épisode : ce sont les portraits de ses frères Louis et Charles, ce sont ensuite les originaux de toute sorte dont la rencontre a égayé sa jeunesse : le prédicateur Zilling, qui donnait toujours, avant de commencer, le sommaire de son discours avec l'indication des mouvemens d'éloquence auxquels il promettait de se livrer; le bourgmestre Kommerell, dont la perruque poudrée et les discours officiels sont parmi les plus vifs souvenirs de l'auteur, brave homme qui, voulant un jour haranguer Dumouriez et le duc de Chartres, resta court, et fut obligé d'appeler sa fille à son aide; le poète Schubart, dont nous parlions tout à l'heure, alors maître de chapelle à Ludwigsbourg et persécuté de mille manières par le prédicateur Zilling, parce que l'orgue était plus suivi que le sermon; le paysan Rapp, mystique à longue barbe, qui fonda plus tard aux États-Unis une colonie théocratique, patriarcale et communiste; Mme de Gaisberg, femme d'esprit, mais un peu folle, absorbée par une incroyable passion pour les chats et passant sa vie à en nourrir plusieurs centaines dans sa maison, véritable couvent, dit l'auteur, dont elle était l'abbesse; la sœur du philosophe Hegel, vieille demoiselle maigre, pâle, avec des yeux pleins de feu, une vivacité inouie et une bonté sans pareille : elle était institutrice chez M. le comte de Berlichingen, descendant du héros célébré par Goethe, et on lui avait confié la garde de la fameuse main de fer du vieux Goetz; la pauvre fille tomba folle, elle se croyait changée en un paquet qu'on allait sceller, plomber et mettre au roulage; chaque fois qu'elle apercevait un étranger, elle tremblait de tous ses membres, et sa peur enfin devint si forte, qu'elle alla se jeter à l'eau et s'y noya. Beaucoup d'autres figures du même genre, tracées avec une bonhomie parfaite, composent une excellente galerie du vieux temps. Ces choses-là, d'ailleurs,

ne sont pas aussi frivoles qu'elles en ont l'air; elles se rattachent à un ensemble d'idées qui reparaît sans cesse chez M. Justinus Kerner : M. Kerner a eu des fous et des somnambules dans sa famille, il a été entouré dès sa première enfance d'originaux, de mystiques, d'extravagans aimables, et lui-même... mais que vais-je dire? J'ai voulu indiquer seulement, sous la légère ironie de ses tableaux, les tendres préoccupations du gracieux poète pour tous ceux dont les lutins invisibles ont dérangé la raison.

Les mystiques instincts du poète vont bientôt prendre leur essor. Justinus Kerner, ayant quitté Ludwigsbourg pour Maulbronn, trouve dans cette ville quelques-unes des plus étranges impressions de sa jeunesse. Il y a là un vieux cloître et une tour gothique qui jouent un grand rôle dans les tableaux de l'écrivain, sans compter les souvenirs du docteur Faust, lequel, au dire de Mélanchton, vivait dans les environs de Maulbronn, et y reçut maintes visites du diable. Ce n'est pas bien loin de ce cloître et de ses fantômes que Justinus Kerner, tourmenté par une maladie grave, fit un rêve fort singulier : il vit, par un beau clair de lune, le saint George placé au haut de la tour se remuer tout à coup, descendre gravement l'escalier de pierre, traverser le cloître et s'avancer vers lui. Il reconnut alors son frère George, qui lui dit : Vois l'horloge, le marteau a retenti douze fois, le coq a crié, l'ange a sonné de la trompe, et je suis mort. Mon frère, ajoute-t-il, est mort en effet douze ans après, en 1812. Dans ce même rêve, M. Kerner fit connaissance avec des personnes qu'il n'avait jamais vues et qui jouèrent plus tard un rôle important dans sa vie, avec celle, par exemple, qui fut depuis sa femme. On pense bien que M. Kerner ne raconte pas ces détails pour le plaisir de décrire des scènes nocturnes; il est persuadé que de tels phénomènes méritent d'être approfondis, et l'aimable songeur, qui a écrit jadis tout un livre sur *la Visionnaire de Prévorst*, prend occasion de ce fait pour nous peindre la faculté qu'il a de pressentir l'avenir, don fatal qui l'a plus d'une fois tourmenté, et qu'il ne souhaite pas à ses lecteurs. Je me garderai bien de chicaner ici M. Justinus Kerner; ce n'est pas moi qui contesterai des rêves qui nous ont valu la poésie éthérée de ce gracieux maître. Ce simple journal de son enfance est le meilleur commentaire de ses œuvres. On y voit quelles lectures l'occupaient à quinze ans et ouvraient à son esprit émerveillé les chemins du monde invisible. Le naturaliste genevois Bonnet, qui croyait à une ascension successive de tous les êtres vers des sphères supérieures, eut une grande influence sur sa pensée. Il lisait aussi Mesmer, se préparant déjà à cette philosophie subtile qui remplit tous ses poèmes et dont le magnétisme est l'ame. Ses promenades, ses herborisations dans les belles vallées du Neckar sont décrites avec fraîcheur. La mort de son père est un modèle de simplicité touchante, et

de cette grace morale, de cette tranquillité vraiment allemande dont nous sommes privés depuis si long-temps. Enfin, son arrivée à l'université et les rêves étranges qui l'obsèdent pendant ces jours heureux de jeunesse et d'études forment la conclusion parfaite de toutes ces confidences. Un intéressant appendice raconte les dernières années de son frère George, qui est comme le personnage héroïque de cette familière histoire, et dont la mâle et vaillante figure traverse gravement tout ce monde de fantômes, de personnages bizarres et de réminiscences enfantines.

M. Justinus Kerner a l'intention de nous donner ses mémoires complets. Sa jeunesse et son âge mûr doivent lui fournir aussi des peintures charmantes, des révélations inattendues; seulement, il a craint d'être arrêté en route, car il sent déjà le poids des années, et il a détaché d'abord *le Livre d'images* de son enfance. Puisse l'aimable écrivain réaliser son vœu! Fidèle à la recherche de l'idéal, M. Kerner est un des rares représentans de cette vieille Allemagne qui semble descendue pour toujours au tombeau. Ses livres nous apportent comme un parfum de cette antique séve du spiritualisme qui jadis s'épanouissait dans ce pays en des fleurs sans nombre; ils nous inspirent de consolantes espérances, ils nous font croire que toutes les sources ne sont pas taries, et qu'après le passage des vents de mort, les vallées de la Souabe vont fleurir et chanter comme autrefois.

Dois-je louer M. Justinus Kerner d'avoir si bien échappé aux influences mauvaises? Peut-être l'aimable poète a-t-il en cela moins de mérite qu'un autre; son école a pour domaine les vallées printanières, et quant à lui particulièrement, on a vu quelles songeries occupent son ame. Je voudrais savoir comment les romanciers et les poètes de l'Allemagne nouvelle ont subi le choc des révolutions. Le résultat du travail littéraire de 1830 à 1848 avait été un mélange habile d'imagination et de réalité; si on avait renoncé d'abord au mysticisme de l'ancienne Allemagne, on s'était efforcé peu à peu de ne pas rejeter pour cela les conditions élevées de la poésie, et, lorsque les événemens de 1848 éclatèrent, un mouvement heureux, dont M. Berthold Auerbach semblait être le chef, inaugurait dans les lettres allemandes l'alliance de l'art et de la vie réelle. Ce résultat, poursuivi à travers tant de phases diverses et qui avait échappé tour à tour aux fantaisies de la jeune Allemagne et aux bruyantes émeutes de la poésie politique, M. Auerbach paraissait l'avoir atteint dans ses *Scènes de village*. Était-ce pourtant une conquête durable? Cette jeune poésie était-elle assez forte, assez sûre d'elle-même pour suivre sa route sans dévier? Ces paysans que M. Auerbach peignait avec tant de vérité et de grace ne couraient-ils pas le danger de devenir, au milieu de l'effervescence des partis, des tribuns et des prédicans? L'épreuve a été faite; M. Auerbach a

ajouté récemment un volume à ses fraîches peintures de la forêt Noire; c'est lui-même qui doit répondre à nos doutes.

Ce volume de M. Auerbach, qui contient trois longues histoires, *les Repris de justice, la Femme du professeur* et *Lucifer* (1), nous montre sous le même aspect l'habile talent du narrateur. C'est un style net, c'est un vrai sentiment du récit, ce sont de vives ébauches de la nature rustique. Pourquoi faut-il, hélas! que l'inspiration de l'écrivain ait si complétement changé? Dans ses premières scènes, l'auteur d'*Ivon* et du *Tolpatsch* évitait avec le soin le plus scrupuleux tout ce qui pouvait ressembler à de la déclamation; il tenait surtout à ne pas faire une œuvre de parti, et, loin de glorifier ses paysans de la forêt Noire aux dépens des classes supérieures, il mettait en relief leurs vertus et leurs vices avec une impartialité singulière. On eût dit qu'il était préoccupé avant tout de l'éducation, du perfectionnement moral de cette petite commune dont il connaissait si bien les plus modestes membres. De là, je ne sais quelle grace sérieuse qui transfigure la familiarité de ses tableaux. Une pensée toute différente anime les nouvelles scènes de village; *les Repris de justice, la Femme du professeur* et *Lucifer* ne réussissent pas à dissimuler, malgré toute l'habileté de la forme, les thèses malencontreuses que le conteur veut défendre. *Les Repris de justice* sont deux condamnés qui, au sortir de prison, veulent gagner honnêtement leur vie; or le passé pèse sur eux, et mille difficultés leur font obstacle. Il y avait là matière assurément à des peintures habiles; c'était surtout une occasion pour M. Auerbach de donner de salutaires conseils aux paysans de sa commune, de les rendre plus indulgens pour le repentir, et de faciliter ainsi aux repris de justice la réhabilitation morale que ces malheureux poursuivent. Au lieu de cela, qu'a fait M. Auerbach? Il nous représente une jeune fille qui, après avoir été injustement emprisonnée, chante du matin au soir dans son village, et se livre à une gaieté folle; quant à son compagnon, Jacob, enfermé pendant six ans dans une prison cellulaire, soumis au régime du silence absolu, il est comme ahuri par sa punition même, et le jour où il est admis au service chez l'hôtelier du village, ses brusques réponses et ses allures sinistres sont pour tous un sujet d'effroi. On comprend qu'ils inspirent tous deux une médiocre confiance aux braves gens qui voudraient les ramener dans le droit chemin. Ce sont eux pourtant, Jacob et Madeleine, qui sont les héros de l'histoire. De plus, Jacob avec son air hébété est là comme une protestation vivante contre les prisons cellulaires; singulière thèse, en vérité, qui vient sans cesse détruire la sincérité du tableau, et substitue aux naïves

(1) *Scènes de village dans la forêt Noire*, nouvelle série (*Schwarzwalder Dorfgeschichten, neue Folge*), par M. Berthold Auerbach; Mannheim, 1849.

études du peintre un personnage tout d'une pièce, une fausse et ridicule figure! On peut citer sans doute çà et là quelques scènes gracieuses; les amours de Jacob et de Madeleine, le récit qu'ils se font de leur vie passée, l'appui qu'ils se prêtent l'un à l'autre au milieu de la défiance qui les enveloppe, tous ces épisodes ont fourni à M. Auerbach l'occasion de se retrouver lui-même. Sous cette fausse couleur qui gâte l'ensemble du tableau, on devine tout ce que pourrait faire l'imagination de l'écrivain. *La Femme du professeur* est un récit douloureux dont les émotions seraient encore plus pénétrantes, si l'auteur n'avait été gêné, comme dans *les Repris de justice,* par des préoccupations absolument contraires à l'art. Un peintre, en passant dans un village, est frappé de la beauté d'une jeune fille; il s'arrête plusieurs jours, puis plusieurs semaines dans la rustique demeure, et finit par épouser la paysanne. Lorsqu'il retourne à la ville, lorsque, nommé peintre de la cour et professeur à l'école des beaux-arts, il est obligé de présenter sa femme au grand-duc, la simplicité de cette douce créature est maintes fois, vous le pensez bien, un sujet d'humiliation pour l'orgueilleux artiste. La pauvre femme souffre long-temps en silence, puis elle se décide à retourner dans son village, le cœur brisé, la vie empoisonnée à jamais. Tout le monde a lu dans le *Théâtre de Clara Gazul* les dramatiques aventures de don Esteban et d'Inez Mendo. M. Auerbach, à coup sûr, ne s'est pas inspiré de M. Mérimée; ce qui fait la fâcheuse originalité de son œuvre, c'est l'opposition presque constante qu'il établit entre le village et la ville : d'un côté, il n'y a que pureté et noblesse; de l'autre, frivolité, absence de cœur, lâchetés indignes. Que nous sommes loin de l'ancienne inspiration de M. Auerbach! J'accorde qu'il y a dans maintes pages la trace d'un talent d'élite; j'admire la lettre si belle, si simplement éloquente, dans laquelle la pauvre femme explique à son mari qu'elle ne doit plus le revoir, et lui demande pardon des embarras qu'elle lui a causés : où est cependant le conteur qui nous peignait avec une vérité si franche le séminariste Ivon et le maître d'école de Lauterbach? Ce conteur impartial, je le regrette surtout dans l'histoire de *Lucifer*. Un paysan esprit fort, un laboureur qui se révolte contre le catéchisme, et un beau jour, en pleine église, interrompt par une réfutation injurieuse le sermon du curé, tel est le héros de M. Auerbach, tel est le paysan Lucien que l'auteur appelle symboliquement Lucifer. Ici, décidément, nous ne sommes plus dans la petite commune de la forêt Noire. M. Auerbach a voulu faire une sorte de légende philosophique; il a essayé de mettre en scène les questions abstraites qui se débattent dans l'école. La révolte de l'ange et la désobéissance de l'homme dans le paradis sont considérées par Hegel comme la figure mystique de la création; Adam expulsé du paradis, c'est le fini sortant de l'infini, c'est la première journée du drame du monde. Que la philosophie cherche

la signification de certains symboles, qu'elle s'amuse même à découvrir les formules de la science moderne sous d'antiques et vénérables légendes, elle a le droit de le faire à ses risques et périls; le romancier est moins excusable, et l'on trouvera toujours fort surprenante la fantaisie de ce conteur qui nous donne ainsi, sous le masque de ses paysans, une réhabilitation de Lucifer.

Il est difficile de croire que M. Berthold Auerbach eût publié ces contes, si les révolutions de mars n'étaient venues le troubler dans ses poétiques travaux. M. Auerbach, qui avait débuté jadis par des écrits où le panthéisme joue un grand rôle, qui avait traduit Spinosa et s'était fait le défenseur enthousiaste de ses doctrines, semblait avoir renoncé à cette direction funeste; l'étude de la réalité paraissait l'avoir sauvé de la contagion. Comment se fait-il que les pensées, les formules mêmes du philosophe hollandais tiennent une si grande place dans ces nouveaux récits? Les paysans de M. Auerbach parlaient naguère le langage de la vérité, interprété par un art très habile; aujourd'hui, quand ils meurent, ils vont se perdre *dans le grand tout, dans l'unique et éternelle substance;* quand ils parlent de Dieu, ils en donnent des définitions qui semblent empruntées de Spinosa ou de Hegel; il y a enfin je ne sais quel ton de spinosisme répandu sur tout le tableau. L'explication de ce fait ne doit pas être cherchée bien loin. C'est le propre de l'esprit révolutionnaire de donner une excitation plus vive aux mauvais penchans de chaque peuple, et l'on sait que les hideuses clameurs de la philosophie hégélienne, renfermées jusque-là dans l'enceinte des écoles, sont devenues en 1848 le langage de la démagogie allemande. M. Auerbach, il faut le croire, n'était pas suffisamment guéri de ses erreurs. Au milieu d'une société qui ne connaissait plus de frein, il a cessé de se contenir lui-même, et le spinosisme de ses premiers travaux a défiguré ses charmantes scènes de la forêt Noire. Je ne crains pas de m'être montré trop rigoureux pour M. Berthold Auerbach : l'admirable peintre du petit Ivon n'a pas épuisé toutes les richesses de sa poétique forêt; qu'il se débarrasse seulement des préoccupations mauvaises, qu'il aille rafraîchir son esprit dans la saine atmosphère de ses montagnes!

Au milieu du désordre moral de notre société, et surtout après les crises révolutionnaires, les écrivains d'imagination ne sauraient trop se tenir sur leurs gardes; ils ont besoin d'une vigilance de toutes les heures pour maintenir la liberté de leur talent. Si les troubles de 1848 ont fait reparaître l'esprit spinosiste ou hégélien chez un conteur aussi habile, chez un artiste aussi vigoureux que M. Berthold Auerbach, comment s'étonner qu'une imagination féminine, fort distinguée du reste, se soit aussi laissé prendre à ces vieilles erreurs qui reviennent toujours en temps de révolution, comme les spectres dans les châteaux en ruines? Certes le saint-simonisme est désormais une pauvre vieil-

lerie à côté des monstrueuses sottises du socialisme; voici pourtant un écrivain qui, dans le désarroi général, s'est inspiré çà et là des théories saint-simoniennes, sans s'apercevoir qu'il gâtait une œuvre où la distinction ne manque pas. Je parle de Mlle Fanny Lewald et de l'ingénieux roman qu'elle a publié l'année dernière (1). Mlle Lewald a essayé de peindre la société de Berlin au commencement du XIXe siècle; le héros de son livre est un prince de Prusse, le prince Louis-Ferdinand, à qui ses allures chevaleresques, ses pensées libérales, sa vie étrange et son libertinage désordonné composent en effet une figure curieuse et digne d'étude. C'est de lui que Mme de Staël a dit dans ses *Dix Années d'exil* : « J'eus l'honneur de faire connaissance avec le prince Louis-Ferdinand, celui que son ardeur guerrière emporta tellement qu'il devança presque par sa mort les premiers revers de sa patrie : c'était un homme plein de chaleur et d'enthousiasme, mais qui, faute de gloire, cherchait trop les émotions qui peuvent agiter la vie. » Autour du prince Ferdinand se placent des personnages intéressans : Rahel de Varnhagen, Frédéric et Dorothée Schlegel, Frédéric de Gentz, toute la brillante société littéraire de Berlin avant la bataille d'Iéna, sans compter les exilés ou émigrés français, M. de Tilly, par exemple, ou Mme de Staël. Une ame jeune, fière, héroïque, amollie tour à tour par les plaisirs raffinés de l'esprit et les entraînemens des sens; un prince généreux, au cœur de flamme, aux chevaleresques ardeurs, cherchant un emploi indigne à l'activité qui le dévore, et jetant comme une proie à ses débauches tous les nobles dons qu'il a reçus, tel est le sujet que Mlle Lewald a résolûment choisi. Il fallait ici, on l'avouera, une certaine hardiesse; il fallait surtout un moraliste bien assuré de ses principes. L'auteur était-il dans de bonnes dispositions pour remplir cette tâche? Mlle Fanny Lewald est sans doute un talent distingué; ses premiers romans, *Jenny*, *Clémentine*, indiquent çà et là une finesse psychologique assez rare; le livre qu'elle a intitulé *Diogena*, vive satire dirigée contre les inventions aristocratiques de Mme la comtesse Hahn-Hahn, a obtenu un succès décisif : Mme la comtesse Hahn-Hahn ne s'en est pas relevée. Je regrette seulement que Mlle Lewald, assez mal inspirée çà et là, ait fait de si fâcheux emprunts aux doctrines saint-simoniennes : c'est la réhabilitation de la chair, comme on disait alors, qui est la morale de ce récit. Dès les premières pages, nous assistons à une conversation où les principes de l'auteur sont nettement formulés. M. de Gentz, Frédéric Schlegel, Rahel de Varnhagen, tous les brillans personnages du livre, reviennent d'une représentation d'*Egmont* : réunis dans un salon, ils dissertent sur la morale et sur l'amour.

(1) *Prinz Louis-Ferdinand* (*le Prince Louis-Ferdinand*), par Mlle Fanny Lewald; 3 vol. Breslau.

La personne qui jouait le rôle de Clara, Mlle Unzelmann, est présente; au milieu des subtiles remarques que lui inspire le jeu de l'actrice, Schlegel lui fait un compliment sur la blancheur de sa peau, et, comme pour justifier ce qu'il a dit, il expose aussitôt tout un système sur ce qu'il appelle l'émancipation de la chair. Ce fut là en effet pendant quelque temps la tendance de Frédéric Schlegel, comme il l'a lui-même affiché sans trop de vergogne dans son roman de *Lucinde*. L'auteur insiste beaucoup sur ces détails, puis il les résume ainsi : « On traita ce thème moitié sérieusement, moitié gaiement, avec toute la liberté qui régnait alors dans la conversation; l'émancipation de la chair, qui devait, trente ans plus tard, exciter des luttes si vives en Allemagne, était déjà une vérité dans la conscience de ce temps et de cette société d'élite. » Les bienséances ne me permettent pas de discuter ce sujet avec l'auteur; je demanderai seulement à Mlle Lewald comment elle a compris son héros et quelle pourra être la logique de son œuvre. N'est-ce pas précisément cette émancipation de la chair, ne sont-ce pas ces théories énervantes, ces molles langueurs, ce libertinage fardé de mysticisme, n'est-ce pas tout cela qui a perdu le prince Louis-Ferdinand? Marié en secret à une jeune femme, Henriette From, dont la bonté un peu vulgaire impatiente bientôt son caractère altier, le prince Louis-Ferdinand va chercher ailleurs les brûlantes émotions dont il a besoin. Ce mélancolique don Juan a pris pour confidente de ses amours la célèbre Rahel, qui l'aime et voudrait l'arracher à tant d'indignes entraves. L'amour de Rahel, illuminé par l'ambition qu'elle se propose, aurait pu certainement fournir à un romancier de délicates et émouvantes peintures; cet amour en effet, le prince l'ignore, et s'il s'en aperçoit enfin, c'est au moment où, enflammé par les généreuses passions du patriotisme, il va se faire tuer à Iéna. On sent combien une telle idée pourrait être féconde. Par malheur, la pensée que je dégage ainsi n'apparaît que d'une manière indécise dans la trame de la narration. Gênée par ses théories saint-simoniennes, Mlle Lewald n'a pu blâmer assez vivement les désordres du prince; elle n'a pu établir une différence assez tranchée entre la chaste héroïne et ses grossières rivales, et il semble que ces créatures de plaisir aient les mêmes droits que Rahel Levin sur le prince Louis-Ferdinand. Cette fâcheuse inspiration est d'autant plus regrettable, que Mlle Lewald possède un vrai talent, un esprit vif, sensé, ingénieux, et qu'elle nous a donné, dans maintes scènes, une spirituelle peinture de la société de Berlin.

Nous avons vu tout à l'heure les historiens les plus graves occupés à interroger l'histoire du XVIIIe siècle; si les romanciers suivent la même voie, c'est surtout la conclusion de cette grande époque, ce sont les différens épisodes de la révolution qu'ils se proposent de peindre. Mlle Lewald nous a montré la Prusse à la veille de la catastrophe d'Iéna;

un écrivain brillant, M. Adolphe Stahr, vient de mettre en scène dans ses *Républicains à Naples* (1) les courtes et tragiques destinées de la république parthénopéenne, fondée en 1799 par l'ordre du directoire. Il est aisé de comprendre l'attrait de ces travaux; historiens, romanciers et poètes, comment tous les écrivains sérieux ne chercheraient-ils pas à pénétrer par l'étude, à reproduire par les ressources de l'art ces émouvans épisodes d'une histoire qui nous touche de si près? Il me paraît cependant que c'est à l'historien et au publiciste que convient une pareille tâche. Cette histoire nous touche de près, ai-je dit; les plus hauts problèmes y sont engagés : c'est précisément pour cela qu'il faut y apporter un examen approfondi. L'imagination peut rendre ici de mauvais services, surtout si le roman ne prend pas la révolution pour cadre, mais prétend la raconter elle-même. Voyez l'ouvrage de M. Stahr : ce n'est pas un tableau vrai, c'est une apologie lyrique de la démocratie napolitaine à la fin du dernier siècle. Tous les personnages de M. Stahr sont des héros sans tache, des saints et des martyrs. Enivré par le ciel italien, par les merveilles du golfe de Naples, par les enchantemens de Baia et de Pausilippe, l'ardent écrivain, au lieu de nous raconter simplement ses impressions de voyage, a reporté sur les acteurs de son drame l'enthousiasme qui le possédait. Il a vu les démocrates italiens à travers les éblouissemens d'une nature splendide. Certes, un tel ouvrage se fait lire avec plaisir; l'éclat du style, la générosité des sentimens, le dramatique intérêt qui s'attache à la destinée de ses martyrs, tout cela compose une œuvre assez remarquable; qui ne préférerait cependant à la poésie souvent mensongère de ce tableau une étude plus intelligente de la réalité? Que l'épopée idéalise les faits, rien de mieux : c'est le charme, c'est l'originalité du roman et de la comédie historique, de nous montrer, au milieu même des événemens les plus considérables, la part immense des lâchetés, des intrigues, des misères sans nombre de l'espèce humaine. Les révolutions surtout excitent plus souvent les mauvais penchans que les bons instincts des peuples, et il est rare qu'elles ne produisent pas cent coquins pour un héros. L'histoire présente aurait dû avertir M. Stahr; cette glorification sans réserve de la démocratie italienne produit un singulier effet au lendemain d'une révolution qui a outragé Pie IX et assassiné Rossi.

Ce n'est pas à la révolution de 1789, c'est aux luttes intérieures de l'Allemagne sous l'impératrice Marie-Thérèse que se rattache un roman récent de M. Maurice Hartmann, *la Guerre autour de la forêt* (2). Nous sommes en Bohême, et l'auteur a dépeint avec force la situation

(1) *Les Républicains à Naples* (*Die Republikaner in Neapel*), par Adolphe Stahr; Berlin, 1849.

(2) *Der Krieg um den Wald*, von Moritz Hartmann; Francfort, 1850.

de ces campagnes, tour à tour prises et reprises par les Prussiens et les Bavarois, par les Français et les Autrichiens. Toutefois, ce que je voudrais faire connaître, c'est moins le récit lui-même que l'inspiration de l'auteur. Or, si je résume fidèlement mes impressions, M. Hartmann veut surtout propager l'esprit de révolte dans les populations des champs; il est secrètement irrité contre ces paysans du XVIIIe siècle qui retombent toujours sous le joug, qui acceptent les événemens sans se plaindre, et paraissent incapables de toute initiative hardie. « Le temps des paysans n'était pas encore venu; quand viendra-t-il? » Ces mots, qui terminent le livre, en contiennent, je crois, toute la pensée. Mauvaise inspiration, dirai-je à l'auteur, mauvaise pensée, que ne rachète pas l'intérêt d'un récit simple et énergique. M. Maurice Hartmann a trop de talent pour recourir aux inspirations stériles et aux succès menteurs de l'esprit de parti. S'il veut parler aux paysans, il trouvera sans peine des conseils plus salutaires à leur donner. La peinture des mœurs rustiques est désormais tout un riche domaine ouvert à l'imagination des poètes. Pestalozzi et Immermann ont découvert ces sources pures; M. Auerbach dans ses premiers récits, Mme Sand dans *la Mare au Diable, François le Champi* et *la Petite Fadette*, y ont puisé de gracieux trésors. Il reste encore après eux des œuvres originales à tenter, et surtout beaucoup de bien à accomplir. Moraliser les esprits et les cœurs sans s'abaisser à la simplicité niaise, à la naïveté factice, qui est l'écueil du genre, c'est là un bel emploi de la poésie, et bien digne de tenter les écrivains d'élite. Seulement, que les lettrés y prennent garde! le talent seul ne suffit pas ici, il faut surtout le caractère, il faut l'ame affectueuse et grave d'un Pestalozzi. L'homme dont la vie aura été fortement éprouvée remplira mieux cette tâche que l'artiste avide de renommée; si ce dernier peut faire souvent d'heureuses rencontres dans les sentiers agrestes, l'autre exercera seul une influence durable et publiera des livres qui seront de bonnes actions. Tel est l'exemple donné en ce moment même par un romancier de la Suisse allemande, M. Jérémie Gotthelf. Tandis que M. Auerbach semble avoir perdu la veine excellente de ses premiers contes, tandis que M. Hartmann adresse aux gens des campagnes des excitations ténébreuses, M. Gotthelf poursuit, avec un succès croissant, la peinture des paysans de la Suisse, entreprise par lui depuis plus de quinze années. M. Gotthelf est citoyen du canton de Berne. Né dans une classe inférieure, mêlé dès son enfance à la vie des ouvriers et des travailleurs des champs, son inspiration, d'abord inculte et parfois même violente, s'est adoucie progressivement. Il y a une véritable élévation morale dans cette histoire d'Uli, *Uli le valet, Uli le fermier*, qu'il a publiée l'an dernier pour l'Allemagne. M. Jérémie Gotthelf est une figure originale, qui mérite d'être observée plus à loisir.

III.

Ainsi, malgré ce retour aux travaux littéraires, beaucoup d'écrivains encore, on le voit trop, ne savent pas échapper aux influences qui gênent leur liberté. Le drame a-t-il été sur ce point plus heureux que le roman? A-t-il repris sans entraves la poursuite des problèmes qu'il s'était posés? Qu'a produit enfin dans ce domaine de l'art l'action des catastrophes récentes? Si les événemens ont fait d'abord une rude concurrence à la poésie dramatique, il était cependant facile de prévoir qu'elle ne tarderait pas à reparaître. La renaissance du théâtre allemand est une des questions les plus vives qui préoccupent le monde littéraire au-delà du Rhin. Il y a déjà plusieurs années que l'ambition des poètes et des critiques s'est éveillée à ce sujet, et que la plus généreuse ferveur enflamme les esprits. Hommes d'imagination ou de théorie, tous sont d'accord pour déplorer la triste situation de la scène depuis Goethe et Schiller, et tous mettent leurs efforts en commun pour créer ce théâtre national, préparé, disent-ils, plutôt que constitué d'une manière durable par l'auteur d'*Egmont* et l'auteur de *Guillaume Tell*.

Les révolutions de 1848, une fois les premiers désordres apaisés, ont imprimé, ce semble, une ardeur plus vive encore aux chefs de cette phalange. Les espérances, du moins, ont pris décidément un caractère grandiose. On ne parlait d'abord que de créer un théâtre national; désormais, il est de plus en plus question de créer le drame d'une époque. Les théories ne font jamais faute en Allemagne; en voici une toute récente du poète Dingelstedt : « Les Grecs, dit-il, ont donné au drame la forme classique, merveilleusement appropriée à la simplicité grave du génie des anciens; les Espagnols et les Anglais ont inventé la forme romantique, image de la vive et ardente époque qui a suivi Luther. Une nouvelle époque s'est levée avec 89; une nouvelle forme dramatique doit surgir; la démocratie aura son drame comme la révolution religieuse a eu le sien. Or, ajoute M. Dingelstedt, puisque les théâtres anglais, français et espagnol se taisent, ce drame n'est-il pas réservé à l'Allemagne? » On reconnaît là les incorrigibles prétentions du teutonisme. Si l'on voulait s'amuser à de telles conjectures, la race romane, si dédaignée de nos voisins, aurait quelque droit de répondre : « Cette époque nouvelle, c'est la France, pour son tourment et pour sa gloire, qui l'a introduite dans le monde; cette démocratie de 89 que le XIXe siècle doit contenir et diriger vers le bien, elle est notre œuvre, et elle nous coûte assez de sang et de ruines pour que des génies heureux viennent la moraliser par la poésie et en tirer un art nouveau. » Laissons de côté ces conjectures; je ne crois pas plus à celles-là qu'à

celles du poète allemand. Il y a quelque chose de puéril à bâtir dans les nues de pareils châteaux de cartes. Après comme avant l'ère de la démocratie, en Allemagne comme en France, la destinée du théâtre ne saurait changer; pratiqué selon l'ordinaire par les écrivains subalternes, il sera transformé par les grands poètes, quand les grands poètes viendront.

Les grands poètes sont-ils venus? ont-ils répondu à tant d'appels? Il ne paraît pas. Il y a deux sortes de drames en Allemagne, les drames purement littéraires et ceux qui subissent la grande épreuve de la scène. Parmi ces derniers, et ce sont les seuls vraiment sérieux, on a cité surtout avec de grands éloges deux œuvres représentées l'hiver dernier, le *Robespierre* de M. Griepenkerl et l'*André Hofer* de M. Berthold Auerbach. Le succès du *Robespierre*, célébré d'abord par des voix enthousiastes, a rencontré bientôt de vives résistances. Jouée au milieu des bravos sur le théâtre de Brunswick, cette singulière composition a fini par échouer bruyamment sur les scènes plus importantes qui l'avaient accueillie. N'était-ce pas, en effet, une entreprise doublement funeste? Le choix d'un tel sujet n'est-il pas un outrage à l'art autant qu'à la morale? Si les plus grands criminels peuvent devenir, grace à la poésie, des figures tragiques, n'oublions pas que les crimes de Robespierre sont d'un ordre à part, n'oublions pas que ce nom est le cri de ralliement d'une faction exécrable, et que le cœur se soulève quand on voit le poète occupé à modeler cette statue de boue et de sang. Supposez même que l'indignation des gens de bien ne repousse pas ces souvenirs odieux; quelles ressources le poète peut-il trouver dans la peinture de ce lâche rhéteur? Qui réussira à jeter dans le domaine de l'action cette *assommante personnalité*, comme l'appelle si bien M. Michelet? M. Griepenkerl n'échappe pas au double écueil qu'il a imprudemment bravé; son drame est tout à la fois *assommant* et hideux. Oui, l'auteur a beau se proposer une impartialité stoïque, il a beau rester froid en présence de ces événemens abominables : je dis que le spectacle de ces crimes au milieu desquels aucun cri de l'ame, aucune protestation élevée ne se fait entendre, est une chose hideuse. Ne croyez pas cependant que M. Griepenkerl donne au héros de sa pièce une sorte de grandeur sinistre. C'est en vain qu'il manie habilement une langue énergique et brillante; son Robespierre, avec ses prétentions lyriques, avec son infatuation insolente, est bien le plus lourd, le plus vulgaire et le plus nauséabond des personnages. En cela du moins, M. Griepenkerl a été vraiment fidèle à l'histoire, et c'est tant pis pour le public, s'il espère trouver quelque intérêt à l'hypocrite phraséologie du héros. Bien que cette pièce contienne deux drames différens, la mort de Danton et celle de Robespierre, elle se passe toute en déclamations. On peut dire qu'elle est un long monologue

du dictateur, car une seule pensée la remplit du premier acte au cinquième, l'exposé du système de Robespierre et la proclamation de son rôle providentiel. Toutes les scènes, et souvent les plus étranges, n'ont d'autre but que d'amener cet unique et éternel discours. Ici, c'est Thérèse Cabarrus qui se fait présenter au dictateur pour le voir, l'admirer, lui prodiguer l'encens, mais aussi pour lui faire observer respectueusement qu'il y a peut-être assez de têtes coupées sur le chemin de la révolution; Robespierre est inflexible, et, après avoir écouté la requête avec gravité, il expose pour la vingtième fois son système : à l'acte suivant, c'est la situation la plus saugrenue, c'est la plus emphatique sottise qu'il fût possible d'imaginer dans un pareil sujet; ses interlocuteurs lui faisant défaut, Robespierre, impatient de prononcer une fois de plus sa harangue, se rend à Saint-Denis, descend dans les caveaux de l'église, et là, en face de ces cercueils augustes que des mains sacriléges ont profanés, il rêve, il déclame, il s'exalte et récite toute une philosophie de l'histoire dont il est le couronnement suprême. Est-ce *Cromwell* ou *Hernani* qui a inspiré cette scène à M. Griepenkerl? Soyons juste pour le poëte allemand : cette invention, où le grotesque vient effacer l'odieux, lui appartient en propre, et j'y vois un contre-poison très efficace à tout ce qu'il y a de malsain et de contagieux dans son drame.

L'*André Hofer* (1) est une œuvre plus recommandable, quoiqu'elle soulève aussi de bien graves objections. La prose de M. Auerbach est moins brillante que les vers de M. Griepenkerl; mais l'action est mieux liée, l'intérêt est plus soutenu. Quant à la signification de l'ensemble, si elle est plus dramatique et plus nette, il s'en faut bien qu'elle soit sans reproche. M. Griepenkerl prétend à l'impartialité du procès-verbal; M. Auerbach, au contraire, s'empare de ses personnages pour leur faire exprimer une idée, et il se montre peu scrupuleux dans sa manière de façonner l'histoire. Le sujet, on doit l'avouer, se prêtait assez docilement aux interprétations de la poésie. L'histoire d'André Hofer est peu connue, même en Allemagne; le caractère de cette formidable insurrection du Tyrol en 1809, les passions diverses qui enflammaient le peuple, tous les détails enfin de ces sanglantes catastrophes, n'ont pas encore été bien clairement étudiés. Des opinions très différentes ont été proposées sur le rôle et l'intelligence du chef tyrolien. Le baron Hormayr, qui a pris, comme intendant de la contrée, une grande part aux événemens, a décrit avec enthousiasme, dans sa *Vie d'André Hofer* et dans ses *Épisodes des guerres de délivrance*, l'héroïsme populaire de l'année 1809; il n'accorde cependant qu'une très faible

(1) *Andree Hofer, geschichtliches Trauerspiel*, von Berthold Auerbach; Leipzig, 1850.

influence à André Hofer et le représente comme une nature médiocre. D'autres le glorifient jusqu'à le rendre méconnaissable, tandis que les habitans du Tyrol voient surtout en lui une réunion de qualités contraires dont la peinture exigerait beaucoup d'habileté et de souplesse. Lorsqu'un écrivain éminent, Charles Immermann, publia en 1828 sa *Tragédie dans le Tyrol*, les Tyroliens, assure-t-on, les vieillards qui avaient vu les combats de 1809, ne se reconnurent pas dans l'œuvre du poète. On regrettait surtout qu'André Hofer, ce bon et vaillant compagnon, ce mélange naïf d'héroïsme et de joyeuse humeur, eût subi une sorte de transfiguration qui en fait un personnage factice. Ce reproche, adressé, il y a vingt ans, à la généreuse tragédie d'Immermann, combien M. Auerbach le mérite davantage aujourd'hui! Immermann avait fait d'André Hofer un Judas Macchabée, et son drame était tout frémissant de l'enthousiasme de la patrie. L'*André Hofer* de M. Auerbach n'est pas un hymne au patriotisme; c'est une violente déclamation contre les souverains de l'Allemagne. Son héros est une victime de la lâcheté, de la trahison de l'empereur d'Autriche, et la morale de l'ouvrage est cet avertissement jeté aux nations germaniques : O peuple! ne te dévoue plus qu'à toi-même! Il y a certainement des parties pleines d'intérêt dans ce drame; lorsque le brave aubergiste de Passeier, élu par ses compagnons au commandement général du Tyrol, lutte dans ses montagnes contre la puissance de Napoléon, lorsqu'il bat l'armée française et tient long-temps en échec l'impétueuse audace du duc de Dantzig, il montre parfois une grandeur singulière. Au moment où l'empereur d'Autriche lui ordonne de déposer les armes et de livrer le Tyrol à la France, la lutte entre la fidélité et le patriotisme est dramatiquement exprimée, et il est difficile de ne pas être ému, lorsque l'on voit ce vaillant homme, enfermé dans les casemates de Mantoue, marcher à la mort en bénissant le souverain qui récompense ainsi son héroïsme. L'émotion toutefois n'est-elle pas contrariée sans cesse par le but que se propose l'auteur? Cette polémique irritée, qu'il est impossible de ne pas entendre gronder sourdement sous les inventions du poète, ne détruit-elle pas l'effet des meilleures scènes? M. Auerbach nous représente dans André Hofer un sujet dévoué jusqu'à la duperie, un chrétien fervent jusqu'au fanatisme, et il semble s'écrier à chaque page : « Voilà où te mène ton dévouement, peuple d'Allemagne; voilà les fruits de cette piété superstitieuse : tes vertus d'enfant t'inspirent un héroïsme sublime, et tu vas mourir dans les casemates; sois homme enfin, relève ton front, et cesse de te sacrifier à tes idoles! » Le temps est bien choisi, en vérité, pour un pamphlet de ce genre! Au milieu de l'écroulement des croyances, quand toute autorité est ébranlée et que l'intérêt brutal

remplace partout le dévouement, voilà une prédication bien opportune! M. Auerbach a commis deux fautes singulièrement graves : publiciste, il a méconnu son temps; artiste, il a abaissé la poésie.

Le théâtre allemand a besoin de grands efforts pour retrouver ses jours de gloire. Si la révolution de 1848 a donné aux théoriciens des espérances enthousiastes, elle a détourné les poètes de l'idéal, elle leur a suggéré des inspirations funestes. Les critiques prophétisent, dans le domaine du drame, la prochaine apparition d'une poésie supérieure, et c'est à ce moment même qu'un des plus habiles écrivains de l'Allemagne, retombant dans la vieille ornière, réduit le théâtre aux proportions du pamphlet. Les autres drames de l'hiver dernier, sans présenter les mêmes symptômes, n'offrent rien de vigoureux ou d'original, rien qui promette l'aurore de cette littérature nouvelle si complaisamment annoncée. A Vienne, le spirituel auteur de *la République des bêtes*, le poète qui dans ses deux comédies, *le Majeur* et *l'Homme nouveau*, raillait avec une bienveillante ironie les transformations révolutionnaires de l'Autriche, M. Bauernfeld, vient de faire représenter un drame dont Franz de Sikkingen est le héros. M. Bauernfeld est un humoriste trop ingénieux pour donner aux personnages de cette époque le langage et les mœurs qui leur conviennent. Les luttes de Franz de Sikkingen contre l'électeur de Trèves demandaient un peintre hardi. Ce défenseur des idées nouvelles qui faisait la guerre pour son propre compte à la féodalité du XVIe siècle, comme Ulric de Hutten et Goetz de Berlichingen, devait être reproduit avec la farouche énergie que développait dans les ames la fureur des guerres civiles et des passions religieuses. Il ne semble pas que M. Bauernfeld ait bien compris les exigences de son sujet. Il y a surtout dans son drame un certain Jacklein, chef de paysans, qui veut faire alliance avec Sikkingen, et qui, repoussé par lui, finit par être simplement son espion, en attendant que son tour vienne; cette figure, qui devait jeter des éclairs, est peinte avec une singulière mollesse. Comment reconnaître dans ce paysan amoureux de la sœur de Sikkingen et parlant de l'amour en termes si purs le représentant de ces bandes affamées et furieuses qui vont bientôt donner en Allemagne le signal de l'extermination? M. Charles Gutzkow a écrit, pour les fêtes de Goethe, une comédie historique empruntée aux *Mémoires* du grand poète. Pendant la guerre de sept ans, au moment de la bataille de Bergen, les Français occupaient Francfort, et le comte de Thorane, lieutenant du roi, habitait la maison du père de Goethe; quand on apprit la victoire des Français, l'hôte du comte de Thorane ne cacha pas sa colère, et de là des scènes assez vives qui frappèrent singulièrement l'imagination de Goethe, alors tout enfant. C'est ce joli chapitre des *Mémoires* que M. Gutzkow a porté sur la scène dans *le Lieutenant du roi*. La pièce est agréable; n'y

cherchez pas cependant le grand poète futur, ni même un progrès très marqué dans le talent de M. Gutzkow. Un écrivain dont le nom était peu connu, M. Otto, a fait jouer récemment au théâtre de Dresde un drame intitulé *le Forestier*, qui a obtenu un bruyant succès; je crois qu'un examen impartial diminuerait de beaucoup les éloges accordés à cette œuvre et les espérances fondées sur l'avenir du poète. M. Otto a voulu peindre la lutte du droit naturel et de la loi. Cette pensée abstraite est figurée dans une fable énergique, émouvante, terrible, mais qui tient plus du mélodrame que de la vraie poésie. Ulrich, qui est forestier comme son père, son grand'père et ses aïeux l'ont été avant lui, est chassé par son patron. Celui-ci n'est autre qu'un ancien ami d'Ulrich, devenu à prix d'argent possesseur de la forêt; mais Ulrich se croit le maître de la forêt où il est né, où il a passé sa vie, qui a été le seul objet de ses soins vigilans, et il n'est pas disposé à abandonner son droit. La lutte s'engage. Cependant le successeur d'Ulrich est tué par un braconnier; le fils aîné d'Ulrich, André, est accusé du meurtre, puis le bruit de sa mort se répand, et Ulrich, sur un faux rapport, s'imagine que le fils du maître, fiancé à sa fille Marie, a assassiné son futur beau-frère André. Doublement furieux, et sans se donner le temps de savoir la vérité, il venge son enfant en abattant d'un coup de feu sa fille. Que devient, au milieu de ces atroces tueries, le drame annoncé par l'auteur? La poésie de la forêt, les mœurs rudes de cette famille, les prétentions naïves d'Ulrich, forment dès le début un tableau où le charme ne manque pas, et ouvrent avec intérêt la lutte qui se prépare : vaines promesses! nous retombons de là dans le plus noir des mélodrames, dans un de ces cauchemars horribles comme l'Allemagne en a tant vu depuis *le 24 Février* de Zacharias Werner. Où est dans tout cela le poète prophétisé par la critique? Où est le créateur de ce théâtre nouveau que les races du Nord doivent donner à l'Europe?

Un résultat du moins qui semble produit par les catastrophes récentes, c'est qu'on cherche plus avidement que jamais les sujets historiques. Le drame bourgeois, pour lequel Lessing et Diderot ont si vivement combattu il y a un siècle, est destitué par les révolutions. Au milieu de ces cataclysmes où la main de Dieu apparaît, les imaginations les plus vulgaires sont ébranlées et soupçonnent la haute poésie; les grandes infortunes consignées dans l'histoire cessent d'être un thème banal, elles ont un intérêt vivant. L'homme n'est ému que de ce qui le touche de près, s'écriaient Lessing et Diderot; que nous font les aventures des héros ou des rois? que nous importent les infortunes augustes ou les crimes grandioses? Lessing et Diderot ont tort : les révolutions modernes ont renversé leur théorie, ou plutôt, si la théorie reste la même, la place des spectateurs est changée. Les nations, ces souveraines éprouvées par la colère céleste, s'intéressent désormais

dans leurs misères aux catastrophes des personnages illustres; n'espérez plus les amuser comme autrefois avec les vulgarités bourgeoises que réclamaient les novateurs du dernier siècle. En Allemagne, c'est un fait digne de remarque, presque tous les drames de ces derniers temps sont empruntés à l'histoire. J'ai déjà cité le *Franz de Sikkingen* de M. Bauernfeld, l'*André Hofer* de M. Auerbach, le *Robespierre* de M. Griepenkerl; je pourrais en citer beaucoup d'autres. M. Zahlhas a composé un *Toussaint Louverture;* M. Ring, dans son drame *les Genevois,* a peint la lutte de Calvin et de Servet; un jeune poète, M. Koberle, a essayé de représenter à la manière des *chroniques* de Shakspeare toute la vie d'Henri IV, depuis la ligue jusqu'au coup de couteau de Ravaillac. M. Glogau s'est attaqué à Arnaud de Brescia, M. Prechtler à Jeanne de Naples, M. Raupach à Mirabeau. Toutes ces tentatives, pour la plupart assez médiocres, n'en attestent pas moins le mouvement que je signale. Seulement ce n'est pas assez de rendre au théâtre sa dignité et sa grandeur; le drame historique exige des qualités rares : l'amour de la justice joint à la vigueur de l'imagination, l'étude des passions humaines unie au plus vif sentiment de l'idéal. Dans cette malheureuse époque surtout, au milieu de nos agitations et de nos haines, le poète dramatique a une mission sérieuse, et, s'il touche à l'histoire sans être un moraliste sévère, il manque au premier de ses devoirs. La critique allemande oublie trop aujourd'hui ces impérieuses conditions; à force de désirer la renaissance du théâtre, elle semble abdiquer son rôle : on dirait qu'elle craint de décourager les poètes, tant elle accueille chacune de leurs œuvres avec une complaisance banale. Il vaudrait mieux pourtant, dans l'intérêt même de ce théâtre si désiré, donner aux écrivains des conseils plus virils. Au lieu de vous amuser à des conjectures sur ce drame mystérieux, indéfinissable, spécialement réservé aux descendans d'Arminius, maintenez les règles invariables de l'art, expliquez les obligations nouvelles qu'imposent au poète les bouleversemens de la conscience publique.

On a remarqué dans ce tableau les trois directions qui se partagent la littérature allemande. Brusquement arrêtés d'abord ou follement séduits par les tumultes de 1848, les écrivains s'empressent de revenir aux travaux de l'intelligence; seulement les uns, les plus sages, ont compris que l'influence de la révolution n'avait rien de bon à leur donner, et ils ont repris leur tâche au point même où ils l'avaient interrompue la veille; d'autres ont subi cette influence sans le vouloir, et leurs écrits en portent la triste empreinte; d'autres enfin l'ont recherchée, au grand détriment de leur talent et de leur inspiration. Il y a dans cette expérience une leçon manifeste. L'ancienne poésie allemande s'appliquait à vivre loin des événemens, à se développer en

paix dans des régions sereines où les bruits de la terre n'arrivaient pas; la littérature nouvelle a réagi contre cette indifférence superbe, et des milliers de voix lui ont prêché le mépris de l'idéal pour l'enchaîner aux révolutions. Cette soumission servile aux clameurs de la rue ne vaut pas mieux que le quiétisme d'autrefois. Il existe une route large et sûre, également éloignée de ces deux abîmes : c'est celle où l'on s'avance librement au milieu de son siècle sans perdre de vue les régions supérieures. N'allez plus, dirai-je aux écrivains allemands, n'allez plus vous perdre dans le mysticisme; apprenez à marcher sur la terre, réclamez votre part des émotions de la patrie, mais veillez sur vous, et, pour vous dédommager de votre apathie passée, gardez-vous de croire aux perfides promesses de l'esprit du mal. Nous connaissons trop bien désormais l'hypocrisie révolutionnaire. La démagogie promet l'organisation du travail, et elle ne sait que favoriser la fainéantise, encourager le désordre, substituer le brigandage aux patientes vertus qui fondent la prospérité des peuples. La démagogie parle de régénération, et elle n'a de force que pour exaspérer la mauvaise partie de notre être, pour déchaîner en nous la bête féroce. La démagogie proclame dans son patois la sainteté de l'*idée*, et elle n'est que la ruine de la culture intellectuelle, elle est la mort de la philosophie, de la poésie, des arts, de tout ce qui charme et purifie l'ame de l'homme. Opposons à ces mensonges le travail sincère, le développement du bien, le spectacle d'une société qui vit et qui porte librement tous ses fruits. Que chacun, dans sa sphère, accomplisse sa tâche. Dans un temps comme le nôtre, il n'y a pas de petite tâche; se contenter de son rôle et s'y dévouer, c'est concourir plus qu'on ne pense au rétablissement de l'ordre général, au salut de tous. Un des plus tristes symptômes de la dissolution des sociétés, n'est-ce pas le déplacement de toutes les intelligences? L'anarchie morale du XIXe siècle a contribué à ce déplacement dans des proportions effrayantes; si nous voulons mettre fin à l'anarchie, commençons par nous réformer nous-mêmes. Au lieu de cette ambition malsaine qui pousse tout le monde hors de sa route, quand verrons-nous se propager le désir d'honorer chacun notre lot, si humble qu'il puisse être, par la constance et le sentiment du devoir? Voilà les vraies vertus républicaines; c'est pour cela sans doute que les prédicateurs de la démocratie n'en parlent guère. L'Allemagne a donné un bon exemple. Ses hommes d'état improvisés ont renoncé résolûment à leurs prétentions; l'historien est revenu à ses patientes recherches, le philosophe a renoué le fil de ses méditations solitaires. Si leur rôle en est moins bruyant, tant mieux pour la politique et les lettres. C'est un penseur célèbre de la fin du XVIIIe siècle qui répétait souvent ces sages et profondes paroles : « Le bruit ne fait pas de bien, le bien ne fait pas de bruit. »

En félicitant un peuple qui s'empresse de rendre hommage aux travaux de la paix, nous ne voudrions pas, à Dieu ne plaise! décourager les fermes esprits, les citoyens vraiment dignes de ce nom, qu'une préparation sérieuse appelle aux combats de la politique. On ne veut pas davantage conseiller à l'Allemagne ce spiritualisme dédaigneux qui s'est montré naguère si insensible à toutes les souffrances de la patrie. Entre l'indifférence coupable, si justement reprochée aux poètes romantiques, et ces sympathies passionnées, irréfléchies, qui introduisent la politique partout, il y a une mesure, celle que la vérité et le patriotisme indiquent. Avant les révolutions de mars 1848, tant que les peuples allemands réclamaient en vain une tribune libre, tant que la vie parlementaire n'était pas sincèrement organisée, les préoccupations publiques, ne trouvant pas à se produire sous une forme légale, faisaient irruption de mille côtés. Quand un peuple est mûr pour la conduite de ses destinées, ses impatiens désirs se font jour par toutes les issues; cette fermentation sourde éclate partout où elle peut, dans le système du philosophe, dans la chaire du professeur, dans les inspirations du poète. De là cette littérature inquiète, fébrile, révolutionnaire, dont nous avons maintes fois signalé le péril. Aujourd'hui de tels envahissemens n'auraient plus d'excuse; la littérature politique se développera régulièrement, elle ne nuira plus aux efforts désintéressés de l'intelligence, elle ne troublera plus les écrivains dans la poursuite du vrai et du beau. Les tribunes, si long-temps réclamées, sont ouvertes enfin aux aptitudes spéciales; les lettres doivent être affranchies du joug de la politique par le même progrès qui a émancipé les peuples. Les lettres! qui voudrait encore les renier? Leur tâche n'est-elle pas assez belle, leur domaine assez grand, pour que les plus nobles esprits s'y enferment avec joie? C'est à elles d'élever les ames vers les régions supérieures et de faire par la beauté morale l'éducation de la démocratie.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LE

PORTUGAL EN 1850

ET

LE COMTE DE THOMAR.

Le Portugal n'a pas la place qu'il mérite dans les préoccupations européennes. Vu de près, ce petit peuple, qu'on croit mort de vieillesse parce qu'il ne fatigue plus l'histoire du bruit de ses merveilleuses aventures, est tout au plus en proie à cette torpeur maladive où s'élabore la puberté des races et d'où sortent leurs définitives transformations. S'il n'a pas le droit de rêver pour son avenir l'éclat guerrier et le rôle initiateur de ses premiers âges, ses ressources territoriales et maritimes ne lui assurent pas moins une place très importante dans la future classification des intérêts continentaux. L'espèce de fatalité qui pèse depuis bientôt cent cinquante ans sur lui n'a pu ni éteindre son soleil, ni énerver son sol, ni déplacer son admirable assiette géographique. Son bassin du Tage, qu'envie l'Europe entière, n'a pas tari, que nous sachions, sous le sillage des paquebots anglais qui viennent y remplacer les flottes des Manoel et des Joâo, et cet Océan qui fut presque un moment une mer portugaise voit encore ondoyer, en divers points de ses rives asiatiques, africaines et américaines, le pavillon qui montra à une moitié du monde le chemin de l'autre moitié. Voilà, quoi qu'on dise, de magnifiques élémens de renaissance com-

merciale, et qui peut nier que les influences internationales tendent de plus en plus à se mesurer sur ce terrain?

La première condition de reconstitution matérielle pour un peuple, c'est, je l'avoue, d'exister moralement; mais qu'on ne se méprenne pas sur l'apparent effacement de la nationalité portugaise. L'immobilité même qu'on lui reproche, son obstination à se retrancher dans les mœurs et les habitudes du XVIe siècle contre les envahissemens d'une civilisation qui ne s'est guère révélée à elle jusqu'ici que par l'intermédiaire de l'invasion ou du protectorat étranger, tout cela ne serait-il pas plutôt l'indice d'une individualité persistante et vivace, qui n'attend pour se mouvoir que l'heure où elle pourra se mouvoir librement et dans son propre milieu? Politiquement, le Portugal n'offre pas moins de ressources à l'esprit d'organisation. Les menées anarchiques auxquelles ce pays est depuis si long-temps en proie n'y émanent guère, comme nous le verrons plus loin, que des hautes régions de la société, et l'action révolutionnaire ne saurait être ni bien efficace ni bien durable aux mains d'une classe dont les intérêts collectifs sont essentiellement conservateurs. Quant aux masses, qui partout ailleurs sont la grande difficulté du gouvernement, elles offrent ici à l'action gouvernementale un point d'appui naturel. Si la classe infime des villes est dégradée et inerte, les paysans portugais restent encore la race à la fois la plus énergique et la plus disciplinable de la Péninsule. Si la classe moyenne manque d'initiative, elle est en revanche docile à toute bonne impulsion, et, à défaut de cet esprit public qui ne s'improvise pas et qu'elle n'a guère eu le temps ou l'occasion d'apprendre, elle possède au plus haut degré ce qui en est, après tout, l'expression suprême : le respect de la hiérarchie et une résignation tenace qui ont traversé sans faiblir toutes les misères, toutes les luttes, toutes les provocations. C'est de l'apathie, a-t-on dit souvent : — pourquoi ne serait-ce pas de la force? On voudrait trouver sans doute dans tout cet ensemble de l'opinion une volonté plus efficace pour le bien et un peu plus de spontanéité dans la résistance au mal; mais c'est déjà beaucoup, car, pour vivifier et pour diriger ces qualités négatives, il suffit d'un homme d'état habile, honnête et résolu. Cet homme a surgi : c'est le chef actuel du parti chartiste, Antonio Bernardo da Costa Cabral, aujourd'hui comte de Thomar et président du conseil. M. da Costa Cabral n'est pas au début de sa tâche. L'œuvre de régénération politique et matérielle qu'il a osé entreprendre, et qu'il poursuit avec un infatigable esprit de suite à travers les obstacles les plus décourageans et les plus imprévus, date déjà de 1842, c'est-à-dire de l'époque où, ministre de la justice dans le cabinet Aguiar, il alla, à ses risques et périls et de son propre mouvement, proclamer à Porto la charte de dom Pedro, entraînant par cette vigoureuse initiative le pays tout en-

tier. Le succès avait justifié jusque-là bien d'autres coups de théâtre, mais c'était la première fois que cet arbitre capricieux des révolutions portugaises se montrait intelligent. Il suffit en effet de considérer dans quelle impasse les adversaires de la charte ou septembristes avaient jeté le pays, pour comprendre que celle-ci répondait aux nécessités les plus impérieuses de la situation.

Sous la désignation commune de septembristes se groupent deux élémens d'origine fort diverse : d'une part, les radicaux qui, en dépit des progrès de l'opinion, en sont encore au démocratisme inexpérimenté de l'an 1820; d'autre part, les partisans de la constitution de septembre 1838, qui ne dépassait pas le programme officiel des exaltés espagnols. Le premier de ces élémens n'a jamais joué dans la situation que le rôle de repoussoir. Comme on l'a souvent remarqué, l'histoire du Portugal a cela de particulier, qu'elle n'offre pas un seul exemple de ces conflits qui, dans tous les autres pays d'Europe, sans excepter le pays monarchique par excellence, l'Espagne, ont éclaté si fréquemment entre le pouvoir royal et la nation. Le radicalisme portugais ne saurait donc réveiller aucun écho sérieux dans le passé et encore moins dans le présent, car il toucherait ici aux plus énergiques susceptibilités des masses. Dans les transes perpétuelles où le mettent le sentiment de sa faiblesse extérieure, la convoitise de l'Angleterre et les rancunes de l'Espagne, qui ne s'est pas encore tout-à-fait déshabituée de le traiter *in petto* en province rebelle, le Portugal aime à chercher des yeux sur le trône la sauvegarde et le symbole vivant de sa nationalité. Les radicaux ont long-temps évité de prononcer le mot de république; mais ce mot, le sentiment national le devinait. Parmi leurs coreligionnaires d'Espagne n'existait-il pas d'ailleurs un certain parti *péninsulaire* dont le nom seul supplée à leurs réticences? C'en serait assez pour ameuter, le cas échéant, contre eux toutes les escopettes des Algarves et toutes les pioches de l'Alemtejo. Les deux autres emprunts du radicalisme portugais, les déclamations d'usage contre les aristocrates et les prêtres, n'étaient guère plus heureux. Tous les noms historiques de la noblesse, et ils sont nombreux, avaient naturellement gardé leur prestige pour ce peuple, qui, n'osant encore jeter un regard confiant vers l'avenir, cherchait volontiers dans ses vieilles gloires l'oubli de ses maux actuels. Dans les classes moyennes elles-mêmes, qu'un contact plus immédiat, une ligne de démarcation moins tranchée, exposent à certains froissemens, le respect aristocratique n'est pas moins intact qu'au sein des masses. La vieille noblesse portugaise exerce encore sur la bourgeoisie le patronage accepté et l'ascendant du vieux patriciat. Quant au clergé, — au clergé inférieur surtout, qui agit directement sur les masses, — son influence et sa considération étaient en Portugal d'autant plus réelles, qu'il n'avait jamais eu la fantaisie ni

l'occasion d'en abuser : aucune rancune politique ne venait donc neutraliser ici le sentiment si profondément religieux de la nation. Impuissant à détruire la triple croyance qu'il attaquait, le radicalisme ne pouvait tout au plus que la surexciter en la blessant, et c'est ce qui arriva. Quelques années après son apparition, une fraction importante du pays se rallia au drapeau qu'on lui présentait comme l'expression extrême du principe monarchique, aristocratique et religieux : Dom Miguel put consommer son usurpation absolutiste.

Dom Pedro expulsa, en 1833, le prétendant, et rétablit sa fameuse charte; mais cette noble main, qui avait donné la liberté à deux peuples et abdiqué deux couronnes, se retirait à peine de son œuvre, que la charte s'écroula de nouveau. La surexcitation que laisse après elle toute grande lutte, la rivalité des chefs de l'armée, l'ambition de quelques conservateurs qui, sans sortir du milieu constitutionnel, visaient à s'y faire une plus large place, l'incertitude du parti chartiste, dont les élémens encore indécis se trouvaient tout à coup abandonnés à eux-mêmes, et enfin le manque de vigueur des généraux de ce parti, tout conspira pour assurer le triomphe du mouvement d'où sortit la non moins fameuse constitution de septembre.

En principe, c'était déjà bien loin du radicalisme. L'homme le plus important du septembrisme officiel, le général comte da Bomfim, ne s'était fait connaître jusque-là que par son dévouement à la cause de la reine, dont il avait été le dernier à défendre et l'un des premiers à relever le drapeau. Les deux autres généraux septembristes, MM. Sà da Bandeira et das Antas, revendiquaient des titres analogues. Le groupe dirigeant se complétait par MM. de Lavradio, da Taipa, qui n'auraient pas mieux demandé que de faire de la politique modérée à la condition d'en faire pour leur compte personnel, et par le marquis de Loulé, démocrate tout aussi peu sérieux, qui rêvait, dit-on, à ses momens perdus la régence du royaume, voire une dynastie Loulé. Néanmoins, bien qu'officiellement exclu de la nouvelle situation, le radicalisme y puisait en réalité un surcroît d'action malfaisante. La liberté d'association l'armait de son moyen d'agitation favori, et ses récentes affinités d'opposition avec les septembristes du pouvoir, qui eux-mêmes affectaient de n'être séparés que par une nuance des anciens conservateurs, l'autorisaient à s'abriter au besoin sous une apparente solidarité avec l'ensemble des intérêts libéraux : il empruntait ainsi à ces intérêts une partie de leur force et leur prêtait en échange sa propre déconsidération.

Cette confusion, en se prolongeant, aurait eu pour premier résultat de raviver le miguélisme. Quelques bandits des montagnes, défenseurs naturels de toutes les causes proscrites sans distinction de drapeau, quelques *fidalgos* indigens qui, pour ennoblir leur chute, l'as-

socient à toutes les grandes chutes, quelques débris monastiques enfin que leur dispersion rendait inoffensifs et qui ne demandaient pas mieux d'ailleurs, à l'exemple des *frayles* espagnols, que de se faire oublier, voilà à quoi se réduisait la faction de l'infant; mais, à cette époque, la querelle avec le saint-siége était arrivée aux dernières limites de l'aigreur, et les manifestes anti-religieux que le groupe radical opposait aux manifestes peu constitutionnels de M. l'évêque de Vizeu n'étaient pas de nature à l'amortir. Devant cette malencontreuse intervention des radicaux, la fraction conciliante du clergé et les populations rurales à sa suite sortaient déjà de leur neutralité. On comprend quel parti la propagande miguéliste aurait tiré tôt ou tard d'une pareille situation. Les paysans, cette propagande aidant, pouvaient aisément confondre à distance la politique du gouvernement septembriste de la reine avec celle de clubs qui se disaient également septembristes; le miguélisme expirant menaçait de se retremper dans l'énergie persistante du sentiment religieux, et la liberté même d'association, source première des provocations exploitées par ce parti, lui offrait des moyens d'action très redoutables. En même temps que la politique septembriste ravivait autour du système constitutionnel tous les vieux périls, elle lui aliénait un point d'appui précieux : je veux parler de l'influence aristocratique.

La vieille noblesse portugaise, prise dans son ensemble, ne penche pas vers le miguélisme, comme on l'a cru souvent chez nous. Son esprit de corps, bien loin de se résumer comme ailleurs en un dévouement passif au principe monarchique, tendrait plutôt à certaine affectation d'indépendance qui rappelle en petit l'allure de nos anciens grands vassaux, — voire à certaines velléités d'égalité. Plus d'un *fidalgo* laisse volontiers soupçonner qu'il est d'un peu meilleure maison que les Bragance. Dans ces dispositions, et à part même la question de droit qui n'est pas douteuse, la grandesse trouvait donc, réflexion faite, beaucoup plus son compte au pouvoir limité d'une royauté constitutionnelle qu'au pouvoir absolu revendiqué par le prétendant. Comme elle exerce d'ailleurs un ascendant réel sur les autres classes, elle s'accommodait encore assez de leur accession au gouvernement, pourvu qu'on lui laissât, bien entendu, dans le nouvel ordre de choses une place privilégiée. La charte de dom Pedro, qui introduisait dans la chambre haute l'élément héréditaire, répondait à ces secrètes prétentions. Aussi une portion notable de la vieille aristocratie s'y rallia-t-elle dès le début. Le reste boudait encore un peu pour la forme et par bel air, mais grillant au fond d'impatience qu'on la priât d'entrer dans un milieu où les grandes influences se partageaient, lorsque l'avénement des septembristes, qui apportaient dans leur bagage le principe d'une pairie élective et même celui d'une chambre élective unique, vint refouler

ces adhésions hésitantes. Désormais, les tendances de la révolution ne lui semblaient plus douteuses : c'était le principe aristocratique même qu'on niait, en attendant sans doute l'occasion de le détruire. Le noyau flottant de la grandesse s'isola donc plus que jamais du régime nouveau.

Quant à la classe moyenne, privée de toute direction un peu homogène par la défaite ou l'abstention des influences qu'elle s'était accoutumée à suivre, tiraillée en trois sens divers par le clergé, par le pouvoir et par les clubs, qui, ici comme partout, n'avaient pas tardé à se mettre en lutte ouverte avec le pouvoir, elle avait pris pour elle l'adage favori du marinier portugais : « Il en sera ce que Dieu voudra et Notre-Dame. » Sa docilité même devenait un danger de plus dans un régime où l'exiguïté du cens, le suffrage direct et la liberté absolue d'association assuraient la plus grande part d'action aux influences d'en bas. Tous les élémens de désordre étaient surexcités, tous les élémens de cohésion neutralisés. Et comme si ce n'était pas assez de dissolvans, les divers ministères septembristes poursuivaient, par nécessité de position, à travers le chaos des partis, la fondation d'un tiers-parti, faisant, selon l'usage, du gouvernement dans la rue et du septembrisme dans le gouvernement, patronant en haut la révolution qui les faisait vivre, la fusillant en bas pour ne pas périr, administrant ainsi de la même main au pays qui n'en pouvait mais le poison et le contre-poison, au risque de tuer le patient dans ces alternatives répétées de guérison et de maladie.

Voilà les résultats de cette constitution de septembre, qui est encore aujourd'hui le principal mot d'ordre de l'opposition portugaise. La charte de dom Pedro, outre qu'elle se recommandait de la popularité d'un grand nom, avait ici le rare mérite de parer avec une précision rigoureuse à tous les grands dangers du moment. Par l'interdiction des clubs, elle enlevait tout à la fois à l'agitation miguéliste un prétexte et un moyen d'agitation. Par le système d'élections à deux degrés, combiné avec le maintien d'un cens très faible, elle suppléait à l'inexpérience des masses électorales, tout en utilisant leurs bons instincts. Par l'appât d'une pairie héréditaire, consécration formelle du principe aristocratique, elle ramenait vers le milieu constitutionnel les influences nobiliaires qui s'en éloignaient de plus en plus. Le fait seul enfin de la restauration de la charte, en symbolisant la défaite de cette fraction du libéralisme qui s'était montrée, en Portugal comme en Espagne, la plus âpre et la plus agressive dans les démêlés de l'état avec Rome, était une sorte d'avance aux susceptibilités religieuses, et préparait les voies à un rapprochement. Voilà ce que comprit M. da Costa Cabral, et j'ai insisté à dessein sur ces détails peu connus. Le coup de main de 1842, où l'on n'a cru apercevoir de loin qu'un de ces

traits d'invraisemblable audace qui sont en quelque sorte l'incident vulgaire des révolutions du midi, révélait avant tout le véritable homme d'état, l'esprit organisateur qui sait démêler des matériaux et des forces là où l'impuissante résignation des politiques routiniers ne voit que des impossibilités et des ruines. Ajoutons qu'en prenant l'initiative de la réorganisation du parti chartiste, M. da Costa Cabral lui apportait un renfort imprévu. L'entraînement des circonstances et cette espèce de tassement moral qui s'opère à la suite des grandes secousses révolutionnaires avaient jeté dans le septembrisme quelques bons esprits qui s'y trouvaient déjà fort mal à l'aise et ne demandaient pas mieux que d'entrer dans le milieu conservateur, à la condition de n'y pas entrer comme vaincus. De nombreuses affinités rattachaient cette fraction à M. da Costa Cabral, et elle ne devait plus avoir de scrupule à suivre un mouvement dont l'impulsion naissait en quelque sorte dans ses propres rangs. L'événement le prouva : Porto, cette Barcelone portugaise, qui passait pour la métropole du septembrisme, devint le foyer même de la réaction chartiste, qui se propagea sans luttes sur tous les points du territoire. Peu de temps après, le renouvellement des chambres donnait à M. da Costa Cabral, devenu le ministre dirigeant de la situation qu'il avait créée, une majorité compacte. Le Portugal ne demandait qu'à être gouverné.

Dans le court espace de trois ans, la nouvelle administration sut imprimer au pays, sur la voie du progrès, de la civilisation, du crédit, une impulsion telle que, si rien n'était venu la ralentir, le Portugal aurait aujourd'hui reconquis son ancien rang parmi les plus influentes nations de second ordre. Malheureusement il n'était pas au bout de ses épreuves. Au moment même où la réconciliation définitive du gouvernement et du saint-siége anéantissait les dernières espérances de l'esprit de sédition, M. da Costa Cabral devait voir se liguer pour sa ruine les influences même qui semblaient le plus intéressées à l'accomplissement de son œuvre. Contre le ministre plébéien s'éveilla la jalousie de quelques membres de cette aristocratie qui lui devait en quelque sorte son existence légale. Contre le restaurateur de la charte s'ameuta l'envieuse ambition des anciens ministres et des généraux de cette charte qu'ils avaient eu la honte de laisser déchirer. Le groupe officiel du septembrisme qui, depuis sa défaite, s'était lui-même rapproché du septembrisme des clubs, tendit les bras aux étranges alliés que le hasard lui donnait, et de ces élémens si hétérogènes se forma une ligue monstrueuse qui eut bientôt occupé toutes les issues de l'opinion. Les plus inconcevables calomnies furent répandues dans les masses contre le ministre réformateur et contre son frère, José Bernardo da Silva Cabral, homme de grand savoir et d'énergie et son plus actif auxiliaire dans la grande œuvre de la régé-

nération nationale. En vain le *pronunciamiento* organisé à Almeida par M. da Bomfim vint-il bientôt apprendre aux conservateurs de la coalition qu'ils ne travaillaient en réalité que pour le septembrisme; une pareille solidarité ne les effraya pas. L'insurrection armée était à peine réduite, que l'ancien chef du chartisme, M. le duc de Palmella, organisait au conseil d'état, dont il était le président, une véritable insurrection morale. Les plus utiles réformes en furent le prétexte. A la faveur des précédens désordres s'étaient faufilés dans la magistrature quelques hommes qui mettaient ouvertement l'autorité de la loi au service de l'esprit de sédition. Un décret limita le privilége de l'inamovibilité aux magistrats qui auraient au moins trois ans d'exercice. L'armée était arrivée à ce point de désorganisation morale qu'un officier subalterne pouvait discuter les ordres de ses supérieurs et les déférer à un conseil dont les décisions penchaient rarement du côté de la discipline. Les universités, à l'abri de franchises trop absolues, étaient devenues, d'autre part, le foyer de dangers non moins sérieux : cédant à la tentation de se faire un parti parmi la jeunesse des écoles, qui, en Portugal comme ailleurs, est acquise à toutes les incitations révolutionnaires, quelques professeurs avaient transformé leur chaire en tribune de club. Deux autres décrets étendirent donc l'action gouvernementale jusqu'aux professeurs et aux officiers. L'emprunt était enfin, depuis longues années, la seule ressource normale du trésor : M. da Costa Cabral crut qu'il était temps de réagir contre ce non-sens ruineux, et quelques aggravations durent être introduites dans le système fiscal. Le corps social tout entier se gangrenait : quoi d'étonnant que le scalpel touchât un peu partout? Mais tant de prétentions froissées, tant de préjugés bravés ne pouvaient manquer de soulever contre le courageux réformateur de violens orages, et l'on comprend quelle force inattendue apporta à ce déchaînement de rancunes le patronage officiel d'une assemblée que la constitution portugaise assimile presque aux corps législatifs, le concours avoué ou la neutralité perfide d'hommes que leurs titres passés, leur position présente, leur intérêt à venir, classaient dans le milieu conservateur. Il arriva un jour où la majorité, disciplinée à peine de la veille, perdit de vue son drapeau dans cette confuse mêlée de tous les drapeaux. C'est ce moment d'hésitation que la coalition guettait : la révolution de mai 1846 jeta les Cabral dans l'exil. La confiance et l'esprit d'entreprise s'évanouirent, le crédit renaissant disparut, et l'anarchie devint l'état normal de Lisbonne et des provinces.

Le duc de Palmella prit la direction des affaires. Il y gagna l'habituel enseignement de tout chef de coalition parvenu au pouvoir : c'est de sentir ce pouvoir crouler sous lui par l'effet des secousses qu'il lui avait imprimées dans l'opposition. L'illustre diplomate avait trop dé-

crié la politique énergique et persévérante de son rival pour ne pa être entraîné vers la politique de concessions, et l'on sait à quoi aboutissent les concessions quand c'est la révolution qui exige. Après cinq mois de gouvernement, ou plutôt de *dégouvernement* selon l'expression caractéristique des Portugais, il reconnut son impuissance à combler l'abîme d'exigences qu'il avait lui-même ouvert. C'est à ce moment que la réaction du 6 octobre 1846, aussi inévitable que mal dirigée, vint allumer en Portugal une guerre civile désastreuse qui acheva de gaspiller les ressources de cette malheureuse nation.

Le maréchal duc de Saldanha, qui s'était mis à la tête de la situation, remporta à Torres-Vedras, sur les rebelles commandés par M. da Bomfim, une victoire décisive, dont il perdit tout à coup le fruit par sa subite inaction, inaction mystérieuse à laquelle on a assigné bien des causes. Le vieux maréchal de Biron, à qui son fils demandait un jour des troupes pour un coup de main qui pouvait en finir avec l'armée du duc de Parme, lui répondit en jurant : « Quoi donc, maraud! nous veux-tu envoyer planter des choux à Biron? » Le vieux maréchal portugais n'avait pas sans doute envie d'aller planter des choux à Saldanha. De temporisations en temporisations, la position devint telle que, pour en finir avec les septembristes, auxquels s'étaient réunis les débris du miguélisme, on dut recourir à l'intervention armée des trois grandes puissances, et finalement à une ample amnistie garantie par un protocole peu honorable pour la couronne de Portugal.

La guerre terminée, les Cabral revinrent de l'exil. Le comte de Thomar, à son arrivée à Lisbonne, reçut une sorte d'ovation civique en dépit des fureurs des révolutionnaires coalisés et de l'opposition déclarée de l'administration du protocole. Il s'occupa immédiatement de réorganiser pour la lutte électorale le parti chartiste, qui, dans le va-et-vient des dernières crises, avait perdu toute direction. Cette lutte fut acharnée, mais la liste du comte de Thomar l'emporta dans tous les colléges, et à ce point que pas un seul des ministres, ses rivaux, ne put obtenir assez de voix même pour être électeur d'arrondissement. Après un triomphe aussi significatif dans l'opinion, on devait s'attendre à voir le comte de Thomar rentrer au pouvoir. Il n'en fut rien. Le modeste vainqueur, sourd aux sommations de ses nombreux amis, céda sa victoire électorale au duc de Saldanha, lequel pourtant lui avait fait, dès sa rentrée, une opposition perfide, et ne s'était jeté dans ses bras que la veille même de l'élection, en reconnaissant enfin son impopularité. Non content d'élever le duc de Saldanha sur son propre pavois, le comte de Thomar le fit successivement choisir par ses amis pour présider le grand collége électoral de Lisbonne, et, par la couronne, pour former le nouveau ministère destiné à fonctionner avec le parlement renouvelé.

Ce fut donc sous les meilleurs auspices que le duc de Saldanha inaugura sa nouvelle administration en janvier 1848. Dans la chambre élective, son alliance avec le comte de Thomar lui assurait une majorité compacte; les députés se montraient hautement disposés à approuver toutes les mesures législatives que le gouvernement proposerait pour la régénération du pays, pour l'organisation des finances, pour le rétablissement du crédit et l'amélioration des voies de communication, et enfin pour la répression complète des excès démagogiques. Dans la chambre haute votaient en sa faveur, outre ses propres amis et parens, tous les amis du comte de Thomar. Dans l'armée qu'il venait de commander, il possédait un élément d'ordre sur lequel il pouvait hardiment compter pour la défense du trône et des institutions. Le peuple, appauvri par la dernière guerre civile, payait cependant avec exactitude les impôts, et l'espèce de torpeur découragée à laquelle il semblait depuis deux ans en proie avait fait place à une fièvre véritable d'améliorations matérielles. Indifférent d'ailleurs à la propagande socialiste, d'importation toute récente en Portugal, et qui parle une langue parfaitement inintelligible dans ce pays où tout surabonde, hormis les bras, il contemplait avec un orgueilleux dédain, du sein de son repos naissant, les révolutions démocratiques et sociales qui ensanglantaient et ruinaient l'Europe. La nation voisine, l'Espagne, se maintenait tranquille sous l'administration énergique et créatrice du général Narvaez, et la bonne intelligence qui régnait entre les deux gouvernemens était une garantie de plus pour la sécurité publique. Le moment semblait donc enfin venu pour le Portugal de réparer ses forces épuisées, de mettre à profit ses nombreuses ressources encore vierges, d'entrer franchement dans la voie du véritable progrès à la suite de l'Espagne, qu'il dépassait déjà trois années auparavant. Cette attente fut encore déçue, et une triste expérience vint prouver que le duc de Saldanha était loin d'être à la hauteur du rôle qu'il avait si ardemment convoité.

Habile général en un jour de bataille, homme de cabinet distingué, éminemment homme du monde, le duc de Saldanha n'a rien moins que l'étoffe d'un ministre dirigeant. Superficiel comme un courtisan, l'inconstance proverbiale de ses opinions le rend complétement inhabile, non-seulement à suivre un plan de gouvernement, mais même à mener à bonne fin la moindre question de détail. Ombrageux et irascible à l'excès vis-à-vis de toute influence qui éclipse sa vieille influence, il est en revanche sans volonté devant toute impulsion d'en bas, et reste ainsi à la merci d'un groupe de mauvais conseillers et d'intrigans qui profitent de son indolente docilité pour l'engager dans de fausses voies ou l'entretenir dans l'hésitation. Il n'a de l'ambitieux que l'inquiétude, du vieillard que l'impuissance, fait tout pour arriver

au pouvoir et n'épargne rien pour en tomber. Aussi traversa-t-il, dans les circonstances les plus favorables, dix-neuf mois d'administration et deux longues sessions, sans laisser son nom attaché à une seule mesure utile, à moins qu'on ne veuille compter comme telle la réforme de l'hôpital des fous. Non-seulement les finances ruinées par la guerre civile ne furent aucunement améliorées, soit comme comptabilité, soit comme répartition et perception de l'impôt, en dépit des réclamations unanimes du pays et des chambres, mais encore on vit la dette nationale s'accroître, quoique les recettes eussent été supérieures aux dépenses et qu'on eût anticipé sur les ressources de l'exercice suivant. Le crédit et les fonds publics, qui en sont le niveau, baissaient chaque jour davantage malgré la ponctualité de la junte du crédit public à payer peu à peu les créanciers, ce qui, du reste, ne suffisait pas pour détruire le soupçon que le gouvernement donnait une autre application aux fonds destinés à servir l'intérêt de la dette consolidée. Les billets de la banque de Lisbonne restaient à 60 pour 100 au-dessous du pair, au grand préjudice du trésor et des particuliers. Le prêt de l'armée était plus arriéré qu'on ne l'avait jamais vu, et le gouvernement laissait s'amonceler dans les mains des porteurs les lettres de change non payées. Aucune réforme ne fut tentée dans les administrations publiques presque toutes en désarroi, et l'organisation de la nouvelle banque de Portugal, créée en 1846 au milieu des orages de la guerre civile, ne fut même pas décrétée. Pas un seul mètre de route n'avait été construit au bout d'une année et demie. L'administration civile et judiciaire provoquait, de la part des populations, des réclamations incessantes; la nation tout entière murmurait de l'abandon dans lequel tout restait enseveli; la majorité parlementaire ne tarissait pas d'avertissemens, et le duc, indifférent aux conseils comme aux plaintes, tout entier aux intrigues de coterie, mettait autant d'obstination à éviter les affaires sérieuses que ces affaires en mettaient à l'assaillir. Convaincu d'ailleurs de son insuffisance parlementaire, il s'abstenait de paraître aux chambres pour ne pas répondre aux interpellations qui lui étaient adressées de toutes parts. Un jour pourtant il eut la malheureuse idée de jeter au parlement et à ses collègues l'accusation d'inertie permanente qui pesait sur lui, et qui ne pouvait véritablement s'appliquer qu'à lui seul, président du conseil et chef naturel de la majorité. Cette étrange boutade acheva de lui aliéner les esprits. Le mécontentement fit de rapides progrès dans les deux chambres et même parmi les membres du cabinet, et M. de Saldanha, abandonné de tous, résigna spontanément le pouvoir, en juin 1849, sans avoir laissé de son administration un seul souvenir honorable, sans inspirer un seul regret, si ce n'est à l'entourage qui l'obsédait, et qui l'a tant compromis, peut-être à son insu. Les affaires intérieures du

pays restèrent dans le plus déplorable état, pis encore qu'en 1847, car à d'enthousiastes espérances avaient succédé le découragement et la défiance dans le pays, la désunion parmi les personnages les plus marquans du parti conservateur.

Dans des circonstances aussi difficiles, le comte de Thomar était le seul homme possible de la situation. Les masses l'avaient en quelque sorte consacré d'avance par leurs votes, et les déplorables résultats qu'avait entraînés l'abandon de son programme de gouvernement prouvaient que l'opinion ne s'était pas fourvoyée. L'esprit de conciliation et le rare désintéressement dont il avait fait preuve en janvier 1848 le rendaient d'ailleurs plus apte que tout autre à grouper les susceptibilités et les influences rivales qu'avait suscitées dans la majorité la politique dissolvante de M. de Saldanha. Le comte de Thomar dut donc accepter la tâche rude et difficile de réparer les maux légués par la fureur révolutionnaire et par l'ineptie des administrations postérieures à la révolution. Les trois premiers mois se passèrent en pénibles investigations et en examens rigoureux des statistiques du royaume dans toutes les branches du service administratif (statistiques que le ministère Saldanha avait, par parenthèse, totalement négligées); mais, à partir du quatrième mois, une infatigable activité succéda à la longue inaction de l'administration précédente. Avant la fin de 1849, le nouveau ministère avait déjà pris des mesures telles, que les billets de la banque de Lisbonne (papier adopté par le gouvernement) avaient haussé de 20 pour 100, et les fonds publics de 6 pour 100. La réforme de tous les bureaux des finances, celle de l'armée et du département de la guerre, étaient déjà décrétées, et des commissions d'enquête étaient instituées auprès des administrations fiscales, dont l'organisation vicieuse se prêtait à de nombreuses dilapidations depuis longtemps reconnues. En même temps, d'importans travaux avaient été entrepris sur les trois ou quatre grandes voies de communication les plus indispensables au commerce intérieur, entre autres la route de Lisbonne à la frontière d'Espagne. La confiance inspirée par le nouveau ministère avait suppléé, pour l'exécution de ces travaux, à la pénurie du trésor. Les souscriptions des chambres municipales et des propriétaires riverains, en venant se joindre aux ressources disponibles du budget, permettaient déjà d'y occuper plus de deux mille ouvriers. Déjà aussi la solde de l'armée était à peu près régularisée et le sort des officiers en activité très amélioré. Avant l'ouverture de la session, le ministère avait, en un mot, résolu ce double problème, de faire face aux services courans et de solder les obligations que la précédente administration lui avait léguées, et cela sans anticiper d'un *réis* sur les ressources de l'avenir. Il put donc se présenter la tête haute devant les cortès de 1850.

Le comte de Thomar s'y trouva face à face avec presque tous ses adversaires de 1842; mais le terrain n'était plus aussi favorable à leurs manœuvres. Le pays, autrefois si rebelle à toutes les innovations économiques, qui, à vrai dire, n'avaient guère été jusqu'en 1842 que le prétexte d'expédiens fiscaux, le pays acceptait de confiance un système où les améliorations matérielles précédaient les promesses; le soin scrupuleux que mettait le comte de Thomar à faire pénétrer l'opinion dans les moindres détails de la situation financière enlevait d'ailleurs tout prétexte à l'ignorance comme à la mauvaise foi. Politiquement, la situation n'était pas moins forte pour le ministère et la majorité modérée; en Portugal comme en Espagne, les deux partis extrêmes s'étaient neutralisés en se confondant. Dans la dernière guerre civile, les septembristes avaient ouvertement arboré à Porto le drapeau du miguélisme, et les miguélistes, pour ne pas être en reste, avaient officiellement adhéré, par l'organe même du prétendant, aux doctrines du septembrisme. Devant cette double abdication, les élémens honnêtes et sérieux de l'une et l'autre opinion s'en étaient retirés.

Pour le gros du septembrisme, quel avait été en effet, depuis 1835, le principal ou plutôt l'unique mobile d'opposition? Une antipathie acharnée contre le prétendant, antipathie qui, ne trouvant pas la distance assez grande entre celui-ci et le libéralisme modéré, n'hésitait pas à reculer jusqu'à l'ultra-libéralisme. De même pour le gros du parti absolutiste : la répulsion soulevée dans les croyances aristocratiques et religieuses du pays par les déclamations et les tendances ultra-libérales avait certes donné plus de partisans à dom Miguel que sa prétendue légitimité, bien plus contestable, ce qui n'est pas peu dire, que celle du prétendant espagnol. Les miguélistes et les septembristes sincères affectaient donc d'oublier un drapeau qu'ils ne pourraient aller rejoindre qu'en se mettant à l'ombre du drapeau ennemi.

Ne trouvant plus rien à exploiter ni sur le terrain des intérêts matériels, ni sur celui des principes, l'opposition parlementaire a recouru à l'expédient habituel de toute opposition qui ne croit plus à elle-même, aux invectives. Ainsi, au lieu d'engager le débat sur la réponse au discours de la reine par l'appréciation des actes du gouvernement, comme c'est l'usage, les ennemis du comte de Thomar employèrent des séances entières à lui reprocher de ne pas s'être justifié devant les tribunaux ordinaires d'une calomnie ridicule et misérable au sujet du prétendu cadeau d'une calèche, calomnie éclose, à la faveur de la liberté illimitée de la presse, de je ne sais plus quelle bouteille à l'encre démagogique, et dont, au reste, il avait été fait déjà pleine justice. Cette manœuvre n'eut d'autre résultat que de provoquer à la chambre des pairs des scènes aussi violentes que scandaleuses. Le comte de Thomar exigea de ses bouillans adversaires une accusation formelle.

afin qu'il pût être jugé par le seul tribunal compétent en pareille matière, c'est-à-dire par le parlement. — Non, lui fut-il répondu avec fureur, car nous n'avons pas de preuves! Les rieurs restèrent du côté du comte de Thomar, et les chambres lui donnèrent un vote solennel d'approbation. A partir de ce moment, la guerre parlementaire faite au cabinet ne fut plus, à bien dire, qu'une insignifiante tracasserie, et il put entrer en plein dans la partie sérieuse de sa tâche.

Les travaux présentés par le gouvernement aux chambres embrassent toutes les branches du service public et presque tous les besoins du pays. Outre le budget des dépenses, mieux coordonné que les précédens, le budget des recettes et la loi organique de la banque de Portugal (déjà promulguée), les diverses commissions de la chambre élective ont été saisies d'une série de propositions qui ont pour objet le recouvrement des dettes actives de l'état, la modification des circonscriptions administratives et ecclésiastiques, la réforme des bases et de la perception de l'impôt, celles de l'administration publique, de l'enseignement et de la marine militaire, le recrutement de l'armée de terre et de mer, la création d'un système général de communications intérieures, l'organisation du régime administratif et financier des colonies, et finalement une foule de questions secondaires, telles que des explorations géodésiques et géographiques, l'adoption du système métrique français, la fondation d'écoles spéciales, l'exploration des mines, des mesures de protection pour toutes les industries. Les faits et les chiffres contenus dans l'exposé des motifs de la plupart de ces projets, comme dans les rapports que chaque ministre a présentés sur la situation de son département, témoignent des sérieuses études et du remarquable esprit d'ensemble qui président à cette œuvre si complexe de la réorganisation matérielle et morale du pays. Pour la première fois, le Portugal voit clair dans ses propres affaires, et cet examen, disons-le en passant, est infiniment plus rassurant qu'on ne l'aurait supposé. La production, surtout celle des céréales, des vins, du bétail, s'est singulièrement accrue, et cette tendance seule, dans un pays dont les ressources agricoles dépassent trois ou quatre fois les besoins, serait le symptôme d'un réveil commercial très prochain. Les développemens tout-à-fait inattendus de l'industrie proprement dite, le progrès rapide de la marine marchande, ne sont pas des symptômes moins significatifs. La situation financière du Portugal ne présente pas, à beaucoup près, un aspect bien brillant; qu'on la compare cependant à ce qu'elle était, il y a un an, à l'époque de l'entrée aux affaires du comte de Thomar, et on reconnaîtra encore ici une amélioration très sensible. Il suffit pour cela de consulter l'infaillible baromètre des fonds publics; les billets de l'ancienne banque de Lisbonne (papier ac-

tuel du gouvernement), qui ne dépassaient pas, en juin 1849, 60 pour 100, valaient, en juin 1850, 92 pour 100.

Il est certain que le budget portugais présente un énorme déficit et que ce déficit impose de cruels sacrifices à ceux qui vivent du trésor; mais le gouvernement et le parlement s'occupent avec sollicitude de parer à ces maux peu à peu et sans grever les contribuables de nouvelles charges, ce qui ne ferait que déplacer la difficulté. Quant à la masse de la nation, elle n'est pas mécontente, par la raison toute simple que, si ses finances publiques sont obérées, chaque jour fait éclore dans son sein de nouveaux élémens de richesse individuelle. Ce n'est que dans les pays économiquement très avancés, dans ceux où les forces fictives du crédit sont le principal aliment du commerce et de la production, que la pénurie de l'état implique rigoureusement la misère des particuliers. En Portugal, cette solidarité ne se manifeste encore que par son côté rassurant, par la bienfaisante réaction qu'exerce sur le trésor le progrès du bien-être national. Dans ces conditions, si aucun désordre ne vient détourner vers la politique proprement dite la merveilleuse activité que l'administration actuelle déploie dans les réformes d'intérêt matériel, et si surtout l'énergique volonté qui est l'ame de ces réformes n'est pas brisée ou mise à l'écart par quelque intrigue imprévue, le Portugal sera certainement revenu, vers la fin de 1851, et pour la dépasser bientôt, à la situation encore si regrettée de 1845.

Une nouvelle garantie d'ordre vient du reste d'être donnée au Portugal : nous voulons parler de la loi répressive des abus de la presse, loi déjà sanctionnée par la chambre des députés. Nous aurions le droit de nous croire blasés sur les excès de certain journalisme; mais les feuilles septembristes de Lisbonne nous fourniraient encore, sous ce rapport, de nombreux sujets de surprise. A qui ne les aurait pas lues, il serait impossible de se faire une idée de ce brutal dévergondage de calomnies, chaque jour réduites à néant, chaque jour reproduites, et où l'outrage direct, nominatif, ne prend même plus la peine de s'abriter sous les élastiques prétextes de la discussion. C'est là, si l'on veut, l'indice des situations fortes, mais n'en est-ce pas aussi l'écueil? On sait ce que des calomnies trop dédaignées firent chez nous, en deux ans, de cette situation de 1846 qui semblait défier les plus formidables chocs. Une semblable impunité serait plus dangereuse encore dans un pays où l'opinion est à peine formée et reste ainsi à la merci de toute pression un peu violente. A propos de cette loi, la monstrueuse fusion de l'absolutisme et de la démagogie s'est de nouveau révélée dans tout son jour. Pendant que le plus violent des journaux radicaux, la *Revoluçao de Septembro*, se livre à d'aristocratiques

épigrammes contre les « grands seigneurs libéraux » de la chambre haute, les griefs démagogiques trouvent leurs plus fougueux champions parmi les derniers partisans de dom Miguel. Quel inexplicable vertige va donc ainsi frapper à la même heure, en Portugal comme en Espagne, comme en France, l'élément militant d'un parti qui n'avait pour toute force et toute raison d'être que le respect exagéré de lui-même? Les ultra-légitimistes ont la prétention de mêler la Providence à leurs plus minces affaires : ne serait-ce point, par hasard, la Providence qui parle ici? Cette rage de suicide qui semble les poursuivre à la fois partout, ces attractions mortelles et contre nature qui marient le droit divin à l'athéisme politique, l'intolérance à la négation, la tête au couperet, n'est-ce pas à faire croire à une malédiction d'en haut? Il ne faut peut-être pas s'en plaindre après tout. Les excès de la démagogie pouvaient d'un moment à l'autre refouler la société effrayée jusqu'à l'excès contraire : la répulsive transformation qui s'opère ici l'aura arrêtée à temps et servira à la maintenir, à égale distance des deux abîmes, sur ce large terrain du libéralisme modéré où doit s'accomplir tôt ou tard la fusion de tous les partis sérieux.

Ruinée dans l'opinion, vaincue à la tribune, contenue dans la presse, la coalition portugaise a acquis en revanche un allié. A la stupéfaction universelle, le duc de Saldanha vient d'entrer dans ses rangs! Sans tenir compte de la conduite si généreuse suivie à son égard par le comte de Thomar lors des élections de 1847, et de l'appui franc et décidé que celui-ci, au risque d'indisposer ses amis et jusqu'à son propre frère, prêta toujours à son administration, cédant à je ne sais quel puéril et indigne sentiment de dépit, le vieux maréchal n'a pas craint de s'unir officiellement à des hommes qui, hier encore, l'accablaient d'outrages, et de se faire le patron, au besoin même l'organe, des grossières calomnies dirigées contre le président du conseil, à qui il avait cependant promis la plus complète adhésion. Le châtiment de ce sexagénaire coup de tête ne s'est pas du reste fait attendre. La reine, oubliant sa proverbiale indulgence pour le triste vieillard qui allait oublier sa fidélité et ses gloires parmi les débris de deux factions, n'a pas hésité à signer le décret qui le prive de ses fonctions de cour. L'armée, sur laquelle il exerçait une influence sans bornes, et qu'il a essayé de rallier à ses rancunes, ne semble plus le reconnaître. Le marquis de Fronteira, gouverneur civil de Lisbonne, et son frère, l'un des chefs les plus estimés de l'armée portugaise, tous deux habitués à lui prêter l'influence que leur donnent une haute capacité et un grand nom, se sont séparés de lui. Le duc de Terceira enfin, son collègue de maréchalat, et que certaines susceptibilités tenaient en froideur, a ouvertement donné son concours au comte de Thomar. Tant de mécomptes coup sur coup n'ont fait qu'exaspérer M. de Saldanha; il égale

aujourd'hui en violence à la chambre des pairs l'excentrique et monomane comte de Lavradio, dont les conseils ne paraissent pas du reste étrangers à cette incroyable aberration d'un homme qui, en restant à sa place, eût pu rendre encore d'éminens services au pays. Le côté vraiment fâcheux de l'affaire, c'est que le comte de Thomar en soit réduit à dépenser contre une conspiration incessante, qui prend toutes les formes, qui met en jeu contre lui de nombreuses influences de famille, et dont les instigateurs les plus acharnés siégent sur les bancs de la pairie, une partie de l'activité que réclame l'œuvre si heureusement commencée, mais encore si ardue de la régénération nationale.

Heureusement le comte de Thomar n'est pas seul pour cette tâche. Dans le cabinet, le ministre des finances, M. d'Avila, rappelle, à côté du Narvaez portugais, la rigidité et la hardiesse de vues qui caractérisent M. Mon. Dans la chambre des députés, que dirige et que préside un des frères du comte de Thomar, M. Rebello Cabral, le courageux réformateur s'appuie sur un groupe très nombreux d'hommes pratiques qui comprennent à merveille ses plans d'organisation et qui aiment déjà à personnifier en lui l'avénement de la classe moyenne. Une importante fraction de la chambre des pairs lui prête un concours non moins intelligent. Et remarquons à ce propos que, si l'instruction des masses est encore ici dans un déplorable abandon, les classes riches ou aisées, et notamment ce groupe d'élite où se recrutent la haute administration et le parlement, sont une véritable pépinière de capacités. Les universités portugaises n'ont presque rien perdu de leur vieille splendeur, et quarante ans de troubles, en tournant vers les affaires publiques les tendances intellectuelles de ces classes, ont hâté leur éducation politique et économique. Un pareil défaut d'équilibre entre les deux pôles de la société portugaise est assurément très fâcheux; mais franchement est-ce là un mal sans compensation? Tout en acceptant le progrès intellectuel des masses comme condition finale d'ordre, n'est-il pas permis d'avouer que la plupart des secousses et des sanglans malentendus de notre révolution auraient été évités, si l'initiation politique du peuple n'avait pas coïncidé chez nous avec son initiation intellectuelle? Par cela même que le peuple portugais est complétement dépourvu d'instruction, il a pu rester exempt des maladives impatiences qui accompagnent toute demi-instruction, et qui sont comme la fièvre obligée de cette inoculation morale. Les droits politiques précèdent, en un mot, chez lui l'ambition politique; la révolution y descend d'en haut, et les révolutions d'en haut sont en somme les plus promptes et les plus sûres, car ici la main qui pousse est la main qui dirige et qui contient. On pourrait même soutenir qu'il n'y a de succès infaillible que pour celles-là. L'important, c'est que l'impulsion soit continue et uniforme, et, sous ce rapport encore, le Portugal a une puissante ga-

rantie de sécurité. La sagesse de la reine dona Maria, la fermeté toute virile qu'elle sait opposer à certaines obsessions, laissent peu de chances aux quelques chefs de coterie qui voudraient substituer leur vieille inexpérience à la politique habile et soutenue du comte de Thomar. Lui seul a deviné les élémens conservateurs du pays, lui seul les a disciplinés, lui seul a droit de les conduire.

Nous avons cru devoir insister d'une façon toute particulière sur le rôle personnel du ministre portugais, et parce qu'il résume aujourd'hui toute une situation, et parce que cette situation est le point de départ d'une véritable révolution économique pour la Péninsule. L'infranchissable muraille qui s'élevait depuis un siècle et demi entre l'Espagne et le Portugal est aujourd'hui minée des deux côtés à la fois. Pendant que l'une rompt hardiment avec ce système prohibitif qui transformait ses issues continentales en impasses, l'autre se souvient tout à coup qu'il touche, par une ligne de cent cinquante lieues, au continent, et demande à grands cris, par l'organe de ses députés et de ses chambres municipales, des voies terrestres de communication. Les compagnies et l'administration espagnoles projettent des tracés de chemin de fer et des canaux sur la frontière portugaise, et le commerce portugais, à son tour, se prononce pour la libre navigation du Duero. Voilà donc de part et d'autre un grand pas de fait vers le rapprochement commercial des deux familles péninsulaires. Pour l'Espagne, ce rapprochement est déjà devenu une nécessité. Que l'ordre se consolide en Portugal, que la vivifiante impulsion imprimée par le comte de Thomar à ses intérêts matériels s'y soutienne quelques années encore, et cette nécessité finira par être commune aux deux nations. On s'exagère d'ailleurs beaucoup trop les obstacles qui peuvent naître ici de la position exceptionnelle du Portugal vis-à-vis d'une puissance de premier ordre. Les impossibilités politiques d'aujourd'hui tendent de plus en plus à s'appeler les besoins économiques de demain, et les imprévoyans auraient peut-être seuls droit de s'étonner, si ce petit pays, où la patience britannique appuyait, au commencement du siècle, l'invisible levier qui souleva le monde continental contre la France, devenait, avant que le siècle s'achève, le point d'appui d'une coalition bien autrement durable et féconde : l'alliance douanière du nord et du midi européens.

G. D'ALAUX.

LA RÉVOLUTION

ET

LES RÉVOLUTIONNAIRES DE FÉVRIER.

HISTOIRE, PHILOSOPHIE, THÉOLOGIE, CARACTÈRES DES RÉVOLUTIONNAIRES, D'APRÈS LES THÉORICIENS ET LES HISTORIENS DE LA RÉVOLUTION.

I. — I. *Bulletin de la République*, 1848. — II. *Mémoires de M. Caussidière*, 2 vol., 1849. — III. *Histoire de la Révolution de* 1848, par M. de Lamartine, 2 vol. in-8°, 1849. — IV. *Pages d'Histoire de la Révolution de Février*, par M. Louis Blanc, 1 vol. in-8°, 1850. — V. *Les Confessions d'un Révolutionnaire*, par M. Proudhon, 1 vol. in-18, 1850.

II. — I. *Histoire de la Révolution de* 1848, par Daniel Stern, 1 vol. in-8°, 1850. — II. *Histoire de la Révolution française de* 1848, par M. Charles Robin, 2 vol. in-8°, 1850. — III. *Histoire du Gouvernement provisoire*, par M. Elias Regnault, 1 vol. in-8°, 1850. — IV. *Histoire de la Révolution de Février*, par M. Alfred Delvau, 1 vol. in-8°, 1850.

III. — I. *Les Conspirateurs*, par M. Chenu, 1 vol. in-18, 1850. — II. *La Naissance de la République*, par M. Lucien de La Hodde, 1 vol. in-18, 1850. — III. *Histoire des Sociétés Secrètes et du Parti républicain*, par le même, 1 vol. in-8°, 1850. — IV. *Le Gouvernement Provisoire et l'Hôtel-de-Ville*, par M. Ch. de Lavarenne, 1 vol. in-18, 1850, etc., etc.

Voici bientôt un an que les héros de la révolution de février, ses hommes d'état, ses aventuriers, ses condottieri et ses bas-bleus nous encombrent d'histoires, de mémoires, de justifications et de pamphlets. Tristes Thucydides, scandaleux Hérodotes, ils déroulent à l'envi, sous nos yeux, les complots et les turpitudes qui, du 24 février au 26 juin 1848, ont déshonoré et affligé la France. Chacun écrit pour son propre compte, pour dégager sa responsabilité, pour se disculper d'une accusation. C'est une chose remarquable que cette individualité qui perce

dans chacun des écrits que nous avons sous les yeux. Chaque personnage songe à se défendre. Il plaide pour ses actes. En un mot, nous avons en plusieurs volumes la reproduction de cette fameuse séance où le général Cavaignac vint se défendre contre ses propres coreligionnaires d'avoir laissé se développer volontairement l'insurrection de juin. Est-ce qu'un tel empressement à se justifier ne prouve pas qu'ils se sentent coupables? Ils se renvoient mutuellement tous les forfaits de cette révolution, et chaque excuse que présente l'un d'eux se trouve n'être en définitive qu'une accusation lancée sur le compte de quelque autre. Voilà les faits; qui les a commis? — Ce n'est pas moi, — ni moi, — ni moi, répondent-ils tous alternativement. — C'est M. Marie qui a établi les ateliers nationaux, dit M. Louis Blanc. — C'est M. Ledru-Rollin qui, de concert avec les clubistes de Paris, avait monté et ourdi la révolution du 16 avril, dit M. Élias Regnault. — Mais si nous n'avions pas eu la république, si je ne l'avais pas proclamée, chaque jour nous aurions eu une émeute nouvelle, dit M. de Lamartine. — Cependant l'excuse la plus bouffonne est celle qui a été trouvée par M. Ledru-Rollin. Au lieu de tant nous accuser, semble-t-il dire, vous devriez nous remercier d'avoir fait la révolution de février. Sans elle, nous roulions sur la pente de la décadence, nous tombions dans le même état que l'Angleterre. Un bel état, ma foi! Heureusement, le peuple et moi, Ledru-Rollin, l'aidant et le poussant, nous vous en avons tirés. Encore une fois, ce sont des remerciemens que vous nous devez. — Puis viennent à leur tour les énergumènes du parti rouge. M. Alfred Delvau entre autres, dont le livre peut se résumer à peu près ainsi : Ledru-Rollin est un grand homme, mais les hommes du *National*, les Marrast, les Garnier-Pagès, sont des coquins; j'en appelle à Pythagore, à Ocellus Lucanus, à Sénèque, à Bossuet, à Cicéron et à Babœuf. — Enfin, lorsque tous les chefs du radicalisme se sont suffisamment injuriés, arrivent les échappés du parti et ses ex-surveillans gagés qui se mettent à crier : — Ils mentent tous, ils sont tous coupables; n'en croyez aucun, excepté lorsqu'il dira du mal de son confrère. Ce qu'il dit de mal de son collègue est vrai, ce qu'il dit en bien de lui-même est faux. — Nous pensons que c'est assez d'injures comme cela, et nous pouvons répéter ce vers du poète que toute la France a semblé adresser aux révolutionnaires de février, lorsqu'elle les a précipités du pouvoir :

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

Tous ces livres sont un symptôme rassurant : ils indiquent que la révolution de février a irrévocablement accompli sa première phase, et que nous sommes définitivement entrés dans la seconde. Toutes ces histoires, ce sont des plaidoyers pour et contre les révolutionnaires,

avons-nous dit; oui, et en généralisant tant soit peu, en étendant cette définition des individus à la série entière des faits, ce sont des plaidoyers pour et contre la révolution de février. Cette abondance d'histoires est arrivée au moment précis où, dans l'ordre des faits politiques, s'opérait la séparation bien tranchée des deux périodes de cette révolution. C'est une preuve évidente que, dans la pensée même de ses auteurs, la révolution change de forme, et que leur œuvre est sinon morte, au moins si méconnaissable, qu'ils ne la reconnaissent plus. C'est pour qu'on n'oublie pas cette douce image qu'ils ont essayé de la recomposer par le souvenir; mais en vérité elle n'était pas belle déjà, et leurs souvenirs ne l'embellissent pas.

Ces histoires et ces pamphlets se divisent en trois catégories : il y a d'abord les histoires personnelles, apologies d'un personnage incriminé ou idolâtre de lui-même : tels sont les livres de M. de Lamartine, de M. Louis Blanc, de M. Proudhon; puis il y a les histoires plus ou moins complètes des faits : telles sont les histoires de Daniel Stern et de M. Élias Regnault; enfin, il y a les chroniques scandaleuses racontées par les émigrés et les exilés du parti, comme MM. Chenu et de La Hodde. Quoique assez peu édifians, les souvenirs de ces derniers sont les seuls qui soient réellement intéressans, les seuls qui nous aient appris quelque chose de nouveau. Effectivement, si tous ces livres sont curieux comme apologies ou accusations personnelles, au point de vue des faits ils sont insignifians et ennuyeux. On dirait que les auteurs ne savent rien ou n'ont rien voulu dire; un seul, M. Élias Regnault, nous a donné de nouveaux détails sur le 16 avril avec une franchise et une honnêteté qui l'honorent. Au point de vue historique, il n'y a rien à tirer de toutes ces publications, rien ou très peu de chose; tout ce qu'elles contiennent d'anecdotes n'est plus aujourd'hui que comme un recueil vieilli de bons mots et de joyeuses facéties. Les dangers dont elles nous entretiennent sont déjà loin de nous, et nous n'avons pas à craindre de les voir reparaître. Les héros de M. Chenu, les victimes de M. de La Hodde sont morts pour toujours; les fourbes ne reviendront jamais plus sur la scène politique : c'en est fait de la joyeuse canaille révolutionnaire et des facétieux coquins; mais nous n'en avons pas fini avec les révolutionnaires véritables, avec ceux qui ont échoué en février, avec les terroristes et les spoliateurs. Ils ont été l'effroi du passé, ils sont aujourd'hui le seul danger de l'avenir. En eux seuls désormais se résument toutes les tendances, et, hélas! faut-il le dire? reposent toutes les espérances de cette fatale révolution. Quelles sont donc ses tendances? Quelles sont ses idées et ses derniers secrets? Comment a-t-elle échoué? et pourquoi? Telles sont les deux questions qui renferment à la fois tout le passé et tout l'avenir de notre société.

I. — DE LA RÉVOLUTION AU POINT DE VUE PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUX.

Que n'a-t-on pas dit sur la révolution de février? de quoi ne l'a-t-on pas accusée? Illégalité politique, illégitimité philosophique, athéisme, communisme, esprit d'intrigue inavouable, ambition vulgaire, on a accusé de tout cela et de bien d'autres choses encore elle et ses auteurs; eh bien! tout cela est vrai. C'est un des caractères de cette révolution de défier même l'exagération. Quelque chose honteuse qu'on puisse rêver, on peut hardiment la lui appliquer et l'en charger sans crainte; on n'épuisera jamais son côté immoral. On peut dire beaucoup de choses sur le droit d'insurrection, sur l'esprit révolutionnaire, on peut se perdre en spéculations métaphysiques pour en prouver la légitimité ou l'illégitimité : il n'y a pas de révolution où l'on ne puisse peser le pour et le contre, et donner des raisons sans fin; mais de celle-là, on n'en peut rien dire, sinon qu'elle est un fait que l'histoire, muse sévère et morale, voilera par pudeur et par haine de l'obscénité, car l'histoire répudie les faits qui manquent avec elle de dignité et de décence. Non jamais pareil fait ne s'était produit à la lumière du soleil. Jadis les railleurs suivaient à Rome le char du triomphateur qui dominait railleries et insultes, les regardant comme les grotesques instrumens nécessaires à la glorieuse symphonie qui l'environnait; mais ici les quolibets et les railleries ont pris subitement un rôle qui ne leur avait jamais été dévolu, et ils sont devenus les vengeurs de la morale éternelle.

Il apparaît quelquefois dans l'ordre naturel des phénomènes bizarres, des monstres, des animaux difformes, des curiosités de médecine et d'histoire naturelle; il naît des êtres mal créés, méchans, ignobles, fruit, dirait-on, des déréglemens de la nature. Dans un de ses discours sur la philosophie de la vie, Frédéric Schlegel dit, en une page pleine du scientifique illuminisme qui est le caractère de son esprit, qu'il y a dans le monde des êtres, les singes par exemple, qui n'appartiennent pas à la création, mais qui sont comme la parodie satanique de cette même création. Il y a des jours où la nature semble ivre, où elle trébuche, où ses yeux louchent, où sa main tremble, où elle remplit déplorablement les fonctions qui lui sont propres. Les œuvres de la puissance créatrice en délire et de la vie troublée dans ses sources nous font horreur et à juste titre. On ne plaint guère ces tristes monstres, car la pitié n'appartient qu'aux souffrances et aux douleurs qui sont conformes aux lois morales et qui résultent de l'accomplissement de ces lois. On ne plaint pas ces monstres, parce qu'ils sont l'expression visible d'une déviation et d'une désobéissance aux lois éternelles. C'est dans l'ordre de ces faits qu'il faut ranger la révolution de février. Ce n'est pas tant l'esprit de révolte qui est la cause

de ce fait que je ne sais quelle perversion du sens moral et quelle fausseté de l'esprit général. Or, à ces faits-là, l'histoire ne doit guère que son mépris.

La révolution de février est donc une déviation, un déraillement; elle est non-seulement, comme le sont toutes les révolutions, une lutte contre l'ordre temporel, elle est encore une insulte à l'ordre moral. Mais quoi, nous dira-t-on, est-ce qu'il n'en est pas de même de toutes les révolutions? Pourquoi celle-là encourt-elle un blâme si sévère? L'esprit d'insurrection n'est-il pas toujours blâmable? A cela nous répondrons simplement que nous n'admettons pas et que nous n'admettrons jamais l'insurrection comme un droit, mais comme un fait, et que par conséquent, si nous considérons la révolution de février comme un fait, nous la trouvons mille fois plus odieuse que toutes les autres sans exception, car son masque est mille fois plus laid. L'insurrection n'est jamais qu'un fait, et, comme tel, elle est toujours brutale, aveugle et condamnable. Néanmoins il reste à trouver la signification de ce fait. Nous nous sommes déjà expliqué plus d'une fois sur la révolution française; nous l'avons envisagée impartialement, sans colère et sans amour; nous l'avons considérée comme étant le fait le plus considérable du XIXe siècle; nous l'acceptons comme étant la destruction de tout un ordre politique et en même temps le commencement d'une autre société, mais nous n'acceptons pas ses doctrines. D'ailleurs jamais nous ne confondrons les aspirations, les désirs et les idées même erronées de la révolution française avec les idées et les désirs qui sont sortis de la révolution de février. La révolution française, à la prendre à un certain point de vue, est le triomphe de l'ordre moral, l'expiation des fautes commises envers les lois éternelles, des devoirs oubliés, des crimes consommés à l'ombre d'institutions mal soutenues, mal surveillées. Voilà le sens religieux de la révolution française : c'est l'expiation terrible de tout un ordre temporel qui avait de plus en plus chassé loin de lui l'esprit divin qui devait l'animer. La révolution de février est-elle une expiation? Oui, me répondent des voix sans nombre, des voix communistes, radicales, voire des voix catholiques et aristocratiques; oui, elle est l'expiation des fautes commises par les privilégiés, me disent les unes, des fautes commises par les sceptiques et les voltairiens, me disent les autres; elle est l'expiation de l'usurpation, me répondent les troisièmes. Soit. De tout cela il faut conclure que, de même que la révolution française a été le châtiment de l'ancien régime, la révolution de février est comme le châtiment de cette première expiation. Eh bien! cela admis, de ces deux faits, lequel vous paraît encore le fait préférable? Satan, même alors qu'il exécute les ordres de Dieu, n'est certainement pas beau, il est toujours Satan; mais Belzébuth venant à son tour venger par d'autres crimes les

crimes commis par Satan, un démon justicier d'un autre, oh! véritablement c'est un spectacle immoral, car alors ce n'est plus même une expiation : c'est une émulation terrible dans le mal, c'est une guerre civile effrayante entre toutes les puissances de l'abîme cherchant à se détrôner et à s'entr'égorger, pour faire prévaloir de plus en plus dans le monde leur évangile, qui est le péché et la mort.

La révolution de février est-elle d'ailleurs la déduction logique de la révolution française? Nous ne le pensons pas davantage. Si vous considérez bien la révolution française, non pas avec les yeux des radicaux, mais avec un esprit impartial, vous verrez au contraire que février en est la contre-partie et même la contradiction. Nous touchons ici au point fondamental, à ce qui fait l'essence même de la révolution de février.

Je dis, en effet, que la révolution de février, si elle avait chance de réussir, marcherait à rebours non-seulement de l'ordre éternel des sociétés, mais même à rebours de la révolution française. Je dis qu'elle est immorale, qu'elle est un crime contre la civilisation moderne, contre l'esprit moderne; que, sous apparence de continuer et de mener plus loin cette même civilisation, son but secret est de la tuer, car la révolution de février a été faite contre ce qui s'appelait autrefois le tiers-état et ce qui s'appelle aujourd'hui bourgeoisie. Si on la considère au point de vue philosophique, elle est illibérale; au point de vue social, elle est immorale; au point de vue politique, elle est inintelligente et inepte; au point de vue religieux, elle est athée.

Bien que la révolution ait été faite au milieu des refrains patriotiques et qu'elle ait crié à plein gosier : *La Liberté rouvre ses bras!* elle n'en est pas moins l'ennemie de la liberté. Et ici nous ne parlons pas des chefs de cette révolution, libéraux de contrebande, ne parlant si haut de la liberté que pour mieux assurer leur tyrannie; non, nous parlons de la révolution elle-même et de la tendance qu'elle a manifestée dès le lendemain de son triomphe. Tandis que les constitutionnels et les libéraux affirmaient que les tendances de la société moderne étaient la liberté, l'affranchissement, que sais-je encore? voilà que la révolution de février accompagnée du socialisme, du communisme et de ce bon radicalisme classique qui n'est pas le moins tyrannique des trois, arrive et dit formellement : — Débarrassez-moi de la liberté. — Nous ne voulons plus être gouvernés, disaient les fortes têtes politiques; que l'état ne se mêle de rien : laissez-nous faire, laissez-nous passer. — Mais le communisme vient qui fait des révolutions pour être gouverné, et qui conquiert la liberté la plus illimitée pour se débarrasser de la liberté la plus restreinte. — Nous ne sommes plus gouvernés, s'écrient des milliers d'hommes, nous voulons l'être, et pour cela nous renverserons tout gouvernement qui ne nous gouvernera pas

assez. Vous refusez de gouverner? mais alors vous manquez à votre devoir, vous mentez à votre nom. La nature nous gouverne, elle! Ses chaleurs sont accablantes, ses froids rigoureux, les privations qu'elle impose dures à supporter, et les désirs qu'elle fait naître difficiles à réprimer. Nous n'avons aucun recours contre elle, et nous nous en prenons à vous. A bas tout ce qui ne gouvernera pas assez!

La révolution de février n'a pas d'autre sens que celui-là. Ce n'est pas une révolution faite pour conquérir la liberté, c'est une révolution faite contre la liberté; c'est l'anarchie qui demande qu'on organise le despotisme. Que dites-vous de ce bizarre auxiliaire de l'esprit d'autorité? C'est une chose profondément affligeante que cette contradiction que les années ont établie entre les idées de la salle du Jeu de Paume 1789 et les idées du Luxembourg 1848, et c'est le spectacle le mieux fait que je connaisse pour humilier la pensée humaine.

Qu'y a-t-il de commun entre ces cris sauvages et la civilisation moderne? Rien assurément. Là pourtant où la révolution, à mon avis, a le mieux montré ses tendances, ce n'est pas dans cette haine de la liberté, c'est dans la guerre qu'elle a déclarée tout d'abord à la bourgeoisie, guerre qu'elle a poursuivie plus tard en s'attaquant à l'infâme capital, et qu'elle continuait tout récemment encore en tâchant, sous prétexte de fusion, de noyer la bourgeoisie au sein des flots populaires et de la laisser se perdre dans cet océan humain.

Nous vivons dans un temps où les formes politiques importent assez peu (pour ma part, j'en fais bon marché), mais où il faut que chacun s'explique nettement sur le fond même des questions; or je dis que quiconque attaque le pouvoir de la bourgeoisie, quiconque cherche à à l'en dépouiller commet un crime de lèse-civilisation. Je sais tout ce qu'on peut lui reprocher, je connais ses défauts et ses vices; s'il fallait les dire, je ne les tairais pas. N'importe, je maintiens que quiconque se révolte contre son pouvoir et cherche à lui arracher son influence n'est véritablement qu'un factieux. O vous, honnêtes publicistes, aveugles journalistes, et vous, sycophantes de toutes les professions! savez-vous bien ce que vous faites lorsque vous prononcez haineusement ce mot de bourgeois? Vous qui vous proclamez à toute heure les représentans de l'esprit moderne, vous seriez trop coupables si vous n'étiez plus ignorans encore, et si les nécessités de votre existence ne venaient pas fournir en votre faveur des circonstances atténuantes. Savez-vous ce que c'est que le bourgeois? Eh bien! le bourgeois c'est l'homme moderne; oui, l'homme moderne absolument comme le baron féodal fut l'homme du moyen-âge. On a beaucoup écrit pour et contre la bourgeoisie, et personne, parmi ceux qui ont pris sa défense, n'a songé à donner cette raison, qui renferme toutes les autres : le bourgeois c'est l'homme de la civilisation et de l'esprit moderne.

Mais, — diront les radicaux, les démocrates, les communistes, — si le *bourgeois* est l'homme de l'esprit moderne, le *peuple* possède en lui l'esprit de l'avenir. Sottise qui dénote une grande ignorance des manifestations des lois morales en ce monde! Le peuple n'appartient à aucun temps, pas plus aux temps modernes qu'aux temps anciens, et aux temps futurs qu'aux temps modernes. Les radicaux font à l'égard du peuple le même raisonnement que les communistes à l'endroit de la propriété. Le sol n'appartient à personne, disent-ils; il n'appartient qu'à Dieu, ce qui certainement est très juste. La terre, telle qu'elle est sortie des mains du Créateur, n'appartient qu'à lui seul; mais après lui elle appartient à l'homme qui le premier l'a cultivée et en a su faire une chose humaine servant aux usages et aux besoins de l'homme. Il en est de même de l'humanité : elle n'appartient qu'à Dieu; mais le gouvernement de cette même humanité appartient à ceux qui ont prouvé qu'ils étaient capables de la gouverner. Or, le peuple est comme le sol éternel de l'humanité; c'est le fond de toute société humaine, duquel tout sort, grandit, travaille, et dans lequel, par le long effet des siècles, tout rentre et tout meurt. Le peuple, à proprement parler, n'est donc d'aucun temps : il participe de l'éternité de la race humaine, si tant est qu'elle soit éternelle; mais, dans les choses de ce monde, la grande affaire n'est pas d'être impérissable, c'est d'être le fils de son temps et de satisfaire aux exigences de son époque. Or, la bourgeoisie n'est pas immortelle, non plus que l'aristocratie féodale : toutes deux relèvent du temps, et ne sont que des phénomènes dont la durée est marquée. Lorsque ce que nous appelons le temps moderne sera devenu le temps ancien, alors de singulières aristocraties, d'étranges classes moyennes, que nous ne soupçonnons pas, viendront à leur tour remplacer celles qui gouvernent aujourd'hui. Elles sortiront du peuple, sans nul doute; d'où pourraient-elles donc sortir? Elles ne seront pas le peuple pour cela; elles seront les classes qui gouverneront le peuple. — A chaque époque, l'esprit souffle ici ou là, d'une manière ou d'une autre; ceux qui savent comprendre ses paroles, ceux qui devinent sa direction, ceux-là sont ses élus. Et ne venez pas, sur ce mot d'élus, crier contre les privilégiés, ne venez pas, comme certains d'entre vous l'ont fait, opposer la stoïque justice à la grace chrétienne. Dieu lui-même a ses élus et ses réprouvés, qui sont les bons et les méchans : c'est la plus large division possible de la race humaine, aussi n'appartient-elle qu'à l'ordre spirituel; mais, dans l'ordre temporel, est-ce que la grace et la justice ne se confondent pas? N'est-il pas juste que celui-là gouverne qui a le mieux reconnu la marche de son temps et qui est le mieux en mesure de remplir les conditions du gouvernement?

Parler ainsi, ce n'est enlever au peuple aucune de ses légitimes es-

pérances : chacun des individus qui composent ce qu'on nomme le *peuple* n'est-il pas homme, et n'a-t-il pas par conséquent des facultés à exercer, l'espace à mesurer, le temps à remplir? Mais s'il revendique des droits en dehors de cette loi même de sa vie et de son être, s'il en vient à vouloir s'imposer en sa qualité d'*homme du peuple*, il tombe immédiatement dans l'erreur et le mal.

Oui, le bourgeois, c'est l'homme moderne. Depuis trois cents ans, la civilisation marche en harmonie avec lui, et même grace à lui. Tous les phénomènes historiques qui se sont manifestés, c'est lui qui s'en est emparé, c'est lui qui les a fixés, qui a fait de ces phénomènes des lois, de ces accidens des règles, de ces faits des idées, de ces événemens des institutions. Tous les faits qui se sont succédé depuis Luther jusqu'à nos jours ont avec la bourgeoisie je ne sais quelle corrélation mystérieuse, et à son tour la bourgeoisie y a reconnu son esprit et les a adoptés. Toute l'histoire de ces trois derniers siècles est comme un miroir où la bourgeoisie a vu sa physionomie reproduite de mille et mille façons différentes. Qui peut nier que le protestantisme, dans toutes ses variétés, n'ait un rapport secret avec la manière de penser de la bourgeoisie, avec sa manière de vivre, avec sa manière de comprendre la religion et le christianisme? Qui peut nier que les institutions modernes, administration, jury, représentation parlementaire, ne soient pas en harmonie avec sa manière de comprendre le gouvernement et la justice? Ce qui constitue le bourgeois, c'est l'énergie individuelle, c'est la volonté, c'est encore la croyance au jugement privé, à l'infaillibilité de la conscience. On peut dire beaucoup de choses sur tout cela, on peut blâmer ou approuver; n'importe, tout cela existe, et n'existe que dans la bourgeoisie, que cela soit bon ou mauvais. Or, protestantisme, jury, science administrative, régime parlementaire, tout cela est en *puissance* et a son origine dans les facultés constitutives de la bourgeoisie. C'est pourquoi ses droits politiques ne peuvent pas être niés; ils résultent de sa puissance sociale et des vertus individuelles qu'elle a montrées dans les luttes de la vie; ils résultent des richesses qu'elle a poursuivies et qu'elle a su atteindre. Toute la société moderne est sortie d'elle, ou du moins s'est merveilleusement accordée avec elle, avec sa nature, avec ses mœurs et ses pensées. Bien plus, quel est le signe caractéristique qui fait reconnaître une classe capable de gouverner? C'est lorsqu'elle crée dans la société, en dehors des institutions existantes, en dehors des lois, un *fait*, une *réalité* au moyen de laquelle elle puisse s'emparer de toutes les forces d'un pays, les absorber, leur commander, les discipliner. Or la bourgeoisie a créé cette réalité; elle a créé l'industrie. L'industrie est le plus puissant moyen d'action de la bourgeoisie; c'est l'industrie qui remplace pour elle la guerre, l'art, le courage militaire, et tous

les moyens par lesquels l'aristocratie féodale établit jadis sa puissance; c'est l'industrie seule qui aujourd'hui établit les relations entre les hommes, et la crainte que tous les gouvernemens ont de l'alarmer, les cours de la bourse reproduits par les journaux de l'univers entier vous disent assez jusqu'à quel point elle gouverne.

Aujourd'hui les classes moyennes sont indestructibles. Pourquoi? C'est qu'elles sont encore à l'état de force morale, et n'ont pas pris de forme déterminée. Au milieu de l'industrie et du chaos des affaires, elles n'ont pas su encore se créer une manière de vivre, une hiérarchie, en un mot elles n'ont pas de corps, et c'est pour cela qu'aujourd'hui elles sont indestructibles. Lorsque la bourgeoisie aura pris *forme*, lorsqu'elle aura établi sa hiérarchie, elle sera beaucoup plus attaquable, mais beaucoup moins attaquée; elle sera destructible alors, mais personne ne songera, au moins pendant long-temps, à lui contester son pouvoir. Effectivement, si aujourd'hui elle est tant attaquée, ce n'est pas tant parce qu'elle gouverne que parce qu'elle est le germe d'une classe nouvelle, l'élément principal d'une civilisation que les uns voient arriver avec regret, que les autres ne jugent pas devoir être essentiellement démocratique. La bourgeoisie n'existe pas comme classe, elle n'est que le germe d'une nouvelle société. Tous ces fléaux qui viennent fondre sur elle, toutes ces passions qui cherchent à l'étouffer témoignent de sa puissance. Pour le moment, elle se rit de toutes les attaques, elle est la favorite du destin. Lorsqu'elle sera arrivée à son plein degré de perfectionnement, alors elle pourra être battue en brèche avec plus d'avantage, car tout corps politique est destructible, mais une force simplement morale ne l'est pas.

Les révolutionnaires de février ont essayé de détruire la bourgeoisie par la banqueroute : tel était, on le sait, le plan fameux de M. Blanqui; ils essaieront un jour, s'ils sont les maîtres, de la détruire par l'expropriation. Tous ces moyens seront inutiles : on peut la dépouiller, la spolier, c'est peine perdue; la fortune de la bourgeoisie est encore trop près de sa source, elle n'est pas encore assez traditionnelle, elle n'est pas encore attachée par des liens matériels assez puissans pour que cette spoliation puisse être efficace. L'origine de la bourgeoisie d'ailleurs n'est pas dans la richesse; il y avait une classe moyenne bien avant que la bourgeoisie conquît la richesse et le pouvoir. Quelle est donc l'origine de la bourgeoisie? Elle est simplement dans la force morale, dans l'énergie individuelle : elle a sa racine dans l'être moral de l'homme. Aussi, pour elle, la spoliation n'est pas à craindre, elle ne touche que très peu à son présent, elle importe peu à son avenir. En effet, si jamais vient le jour d'une spoliation générale, ce n'est pas une classe que l'on dépouillera; on ne dépouillera que des individus plus ou moins riches. Au lieu d'être une mesure politique, une conquête,

cette spoliation ne sera que le pillage, que le vol fait au préjudice de chacun des individus qui composent la société : cette spoliation importe peu à l'avenir de la bourgeoisie, car ce n'est pas tant de sa fortune qu'il faudrait la dépouiller que de son désir de conquérir la fortune. Ce qu'il faudrait ruiner, ce serait son énergie individuelle, sa force de volonté, sa persistance, sa patience. Tant qu'il y aura dans les temps modernes un homme doué d'énergie et confiant en lui-même, il y aura un bourgeois. Vous pourrez détruire les signes extérieurs, les indices qui révèlent le bourgeois, la fortune, l'industrie; vous pourrez même changer l'habit moderne créé par lui, commander des gilets trop longs, des pantalons trop larges, des vêtemens extravagans, ou encore ordonner la fraternelle uniformité des blouses : tant que vous n'aurez pas détruit ce ressort intérieur de la volonté, vous n'aurez rien fait. Vous pourrez décréter que la bourgeoisie n'est plus légalement; mais vous ne pourrez pas la détruire en *puissance*, comme on dit dans les écoles philosophiques. Il y a dans la bourgeoisie une force *virtuelle* qui est la moins cachée et la moins latente de toutes, celle qui souffre le moins l'obstacle et les ténèbres, celle qui se plaît le plus au grand jour, celle, en un mot, qui se manifeste le plus vite en acte : la volonté. C'est elle, en effet, qui constitue le fonds moral de la bourgeoisie bien plus que l'intelligence, et c'est pourquoi la liberté lui a de tout temps été si chère. Lorsque vous serez parvenus à détruire la volonté, je vous proclamerai de grands philosophes, ô révolutionnaires! mais, tant que vous n'aurez pas trouvé d'autres armes contre la bourgeoisie que l'expropriation, vous ne serez que ce que vous êtes déjà par préméditation, d'indignes spoliateurs.

L'expropriation sociale découlait comme une conséquence naturelle de l'exhérédation politique de la bourgeoisie, c'est-à-dire du suffrage universel. Si la révolution de février n'avait fait que proclamer une extension des droits politiques, nous aurions applaudi jusqu'à un certain point. Le suffrage universel pourrait très bien être considéré non comme un moyen donné aux masses de s'imposer et de gouverner, mais comme un moyen pour chacun individuellement de s'exprimer sur les affaires qui le touchent directement. Entendue ainsi, la démocratie n'a rien que de très légitime, car chacun est le seul juge de ses affaires personnelles. Ainsi comprise, la démocratie pourrait en outre n'être qu'une émulation, un désir pour chacun de s'élever; mais, telle qu'elle s'est annoncée d'abord et qu'elle s'annonce encore aujourd'hui, la démocratie n'est qu'une vaste expropriation politique qui mène tout droit au socialisme, c'est-à-dire à l'expropriation sociale.—Nous sommes les plus nombreux, dit la démocratie; nous allons vous absorber et vous écraser, nous allons prononcer contre vous un décret d'exhérédation politique par des moyens légaux et constitutionnels. Que vau-

dront vos votes lorsqu'ils ne seront plus que comme quelques atomes de poussière engloutis au milieu d'une tempête? Après cela, que nous importent vos positions sociales et vos fortunes acquises? Cette exhérédation politique n'entraîne-t-elle pas lentement, mais infailliblement, une exhérédation sociale? Du moment que nous tiendrons tout, assemblée, gouvernement, administration, à quoi vous serviront, pauvres hères, votre fortune, votre éducation et votre intelligence? Nous vous ferons suer par tous les pores ces avantages sociaux. — Si la révolution de février avait pu réaliser ses espérances, savez-vous quelle aurait été la condition de la bourgeoisie? Elle eût été la même que celle des Juifs au moyen-âge. Et les révolutionnaires qui s'exprimaient ainsi, qui consentaient à ce que l'exhérédation sociale ne fût qu'une lente conséquence de l'exhérédation politique, étaient encore les plus modérés. Or tout le monde sait comment les violens traitaient ces *Fabius cunctator* de la spoliation. La temporisation n'était certes pas du goût du citoyen Blanqui, ni du citoyen Sobrier, qui méditait de remplacer la garde nationale par la *force ouvrière*, et qui proscrivait d'avance les espèces d'or et d'argent. Avec les premiers, ai-je dit, nous étions menacés du sort des Juifs au moyen-âge; avec les seconds, nous étions menacés de voir se réaliser la traite des blancs. La spoliation étant instantanée, je demande ce qu'un gouvernement peut faire de milliers de propriétaires qui, se trouvant expropriés par ce même gouvernement, vont devenir immédiatement des conspirateurs. Je déclare, pour moi, qu'il n'y a qu'à les vendre, c'est double profit, à moins cependant qu'on ne les tue!...

Toutefois une chose nous a sauvés de cette spoliation, et cette chose, la voici. La démocratie, qui n'est forte qu'autant qu'elle agit par masses, et qui prétend gouverner par les majorités les plus absolues, n'enlève pas pour cela à chacun des individus qui composent ces masses ses appétits, ses désirs de domination, ses besoins et ses instincts. Tant qu'elles sont unies pour renverser, les masses sont fortes et désirent collectivement; mais, aussitôt qu'elles sont portées au pouvoir, elles se décomposent en autant de parcelles qu'il y a d'individus. Alors ce désir collectif se dissout, lui aussi, et fait place à des milliers de désirs personnels. Une révolution donne aux masses le pouvoir collectif, mais chacun de leurs membres désire en profiter pour acquérir ce qui lui manque. Pour peu que la tourmente révolutionnaire eût continué, nous eussions eu le spectacle le plus amusant qui se puisse imaginer, celui d'une nation tout entière devenue une nation de fonctionnaires, puis chaque fonctionnaire réduit à se donner des ordres à lui-même, à se commander, à s'obéir, tout en exigeant des autres fonctionnaires le plus fort traitement possible pour ses ser-

vices éminens. Il y a une très jolie comédie de Calderon intitulée *le Geôlier de lui-même;* pour peu que le gouvernement provisoire eût continué d'exister, nous aurions eu des préfets d'eux-mêmes, des ministres d'eux-mêmes, des commissaires d'eux-mêmes. L'arrivée subite de la démocratie entraîne nécessairement après elle la subdivision indéfinie du pouvoir : c'est là ce qui nous a sauvés et ce qui nous sauvera. Les parvenus sont généralement trop pressés de jouir et meurent fréquemment d'une indigestion ou des suites d'excès de cet ordre. L'esprit révolutionnaire est de même; il se suicide par son intempérance, il porte l'anarchie non-seulement parmi les masses, mais dans l'ame de chacun.

Cependant, puisque le but de la révolution, ainsi que nous l'avons dit, était de détruire la bourgeoisie et de la remplacer par le peuple, il serait bon de connaître les idées politiques que les révolutionnaires prêtent au peuple. Ces idées ne sont pas seulement absurdes, elles sont présentées par les soutiens des classes populaires de la façon la plus singulière. Rien n'indique mieux tout ce qu'il y a de chimérique à vouloir faire du peuple une classe politique que les réclamations de ce que l'on a coutume d'appeler le *prolétariat* et la manière dont ces réclamations sont énoncées ou rédigées. Ainsi, par exemple, le *peuple* demande à devenir *propriétaire,* il demande à la société de le faire entrer en jouissance de la *propriété,* de le faire participer à la propriété, etc. Je ne pense pas que jusqu'à présent il ait été énoncé une proposition aussi plaisante. — Mais, bonnes gens, la propriété, si nous pouvons nous exprimer ainsi, n'est pas une affaire de classes, c'est une affaire individuelle. La propriété n'appartient pas à telle ou telle catégorie de citoyens; par son nom même, elle indique une chose privée, essentiellement individuelle : elle indique en outre une chose créée. La propriété ne devient affaire de classes que lorsqu'elle provient du fait de la conquête. Vous qui criez si haut contre l'esclavage, l'infâme féodalité, vous devriez bien faire attention que vous êtes près de l'imiter. Comment, en effet, le peuple *en masse* parviendrait-il à la propriété? Je ne vois, pour atteindre ce but, que le moyen dont nous avons déjà parlé, moyen mille fois plus hideux que la conquête, la spoliation, ou, comme dirait le citoyen Nadaud ou le citoyen Pelletier, l'*expropriation pour cause d'utilité publique.* Il n'y a pas possibilité d'équivoquer, il est inutile de venir se défendre de prêcher la guerre sociale. Ou bien ces mots, *le peuple aspire à la propriété, le peuple veut devenir propriétaire,* veulent dire tout simplement qu'il est bon et utile que les lois rendent la propriété accessible à chacun (c'est déjà fait depuis long-temps), et alors ces fameuses formules ne signifient rien du tout; ou bien ces mots veulent dire que l'être collectif, ano-

nyme et moral, qui porte le nom générique de *prolétariat*, veut devenir propriétaire, et alors, j'en suis bien désolé, c'est le vol, comme dit M. Proudhon.

Est-ce que la propriété fondée sur la conquête ne vous paraît pas mille fois plus légitime que la propriété fondée sur de pareilles données morales? Les temps barbares sont revenus. Aux IVe et Ve siècles, des hordes de conquérans vinrent s'établir sur les propriétés des malheureux dont ils avaient incendié les maisons et détruit les récoltes; mais ces barbares n'étaient point des citoyens romains, c'étaient des ennemis, des étrangers. Aujourd'hui d'autres barbares, non pas barbares vraiment, le mot lui-même est faux, mais des sauvages, c'est-à-dire des civilisés qui ont oublié la civilisation, des citoyens qui ont oublié la société, arrivent pour chasser, non pas ces premiers conquérans, comme voudrait le faire croire l'honorable M. Sue à son auditoire illettré, mais des concitoyens et des enfans de la même patrie. Si vous voulez avoir une idée du sort qui nous attend lorsque ces *aspirations* à la propriété voudront se réaliser en fait, combinez la guerre civile de Marius et les représailles de Sylla avec les scènes de l'invasion germanique, joignez-y le fanatisme matérialiste des anabaptistes et les fureurs instinctives des Jacques : voilà l'aimable spectacle auquel nous avons chance d'assister. Attila est ressuscité, seulement c'est un Attila à mille têtes qui entraîne à sa suite des millions de peuples nomades, de peuples pasteurs sans troupeaux et de Scythes sans asile.

Un mot encore sur l'étrangeté des réclamations du peuple. Elles sont si contradictoires, qu'elles se détruisent mutuellement et se donnent à elles-mêmes les plus violens démentis. Ainsi le peuple réclame des *droits*. Or, dans toutes les langues humaines, que signifie et qu'implique le mot de droits? Il signifie que le réclamant se reconnaît certaine puissance d'action, certains titres à exercer cette puissance, qu'il entend faire respecter ses actes et qu'il demande à porter la responsabilité de ses œuvres. Un droit, si nous pouvons nous exprimer ainsi, c'est la définition, la délimitation de ce que l'on peut et de ce que l'on veut faire. Eh bien! que veut faire le peuple? quelle mission particulière s'attribue-t-il? Nous n'en savons rien, et certes il n'en sait rien lui-même, car il n'a jamais pu le dire clairement. Or, ce qui fait le triomphe d'une classe, c'est d'avoir une cause particulière à faire triompher, c'est d'avoir quelque chose à faire. Ce qui a fait le triomphe des classes moyennes, c'est qu'elles avaient en elles une puissance d'action différente de celle des anciennes classes gouvernantes, c'est qu'elles exprimaient nettement certaines choses toutes modernes différentes de l'ancien régime; mais, nous le craignons, ces classes populaires n'ont aucune idée originale, aucun fait nouveau à faire

triompher. Si vous regardez bien au fond de leurs réclamations, vous ne trouverez rien que ce qu'ont réclamé toutes les générations précédentes; elles se traînent à la remorque des autres classes de la société, demandant les mêmes choses, suivant les mêmes impulsions, copiant les mêmes tendances.

Nous ignorons donc ce que veut faire le peuple. Maintenant que peut-il faire? Rien, à ce qu'il paraît; car, en même temps qu'il réclame des droits, il demande à être *protégé*, il réclame à chaque instant la protection du gouvernement. Or, la *protection* est le contraire du *droit*, la protection annihile les droits et rive plus fortement au contraire les chaînes du devoir. Qui dit protection sous-entend soumission, obéissance, respect, patronage et clientelle; qui dit protection dit en même temps que celui qui réclame ainsi le secours d'autrui ne se sent pas capable de se gouverner lui-même. Est-ce là ce que veut le peuple? Que les honorables théoriciens, soutiens prétendus de la cause du peuple, y réfléchissent. J'ai dit tout à l'heure que les prétentions des classes populaires à l'endroit de la propriété outrepassaient en illégitimité la propriété fondée sur le droit de conquête; voici maintenant qu'elles copient presque le système féodal, ou plutôt elles font un assemblage bizarre de toutes les données politiques les plus différentes et les plus contradictoires, et mêlent la liberté et la protection. Avec tout cela, où en arrive le peuple? A avoir une idée fausse du droit moderne et une idée fausse de la protection. Je doute fort qu'on puisse bâtir une société sur deux idées qui se repoussent sans s'attirer, comme un aimant dont les deux fluides seraient négatifs; mais admettons que cet assemblage hybride réussisse : où serait le progrès? Une pareille société serait à la fois au-dessous de la société moderne et de la société féodale.

Voilà le but social que s'est proposé la révolution de février: spoliation des propriétaires, destruction de la bourgeoisie. Aujourd'hui ce but s'est caché, il s'est enveloppé d'un voile politique, il s'est fait constitutionnel et s'est couvert des oripeaux arrachés à l'ancien parti libéral tant conspué. La révolution sociale s'est faite *opposition constitutionnelle*. Ne la croyez pas, et, pour connaître le but final, reportez-vous aux premiers jours de la révolution de février. *Révolution sociale, organisation du travail!* criait-on sur toutes les gammes de la passion humaine. « Ne suivez pas votre premier mouvement, c'est toujours le bon, » disait, à ce qu'on prétend, M. de Talleyrand. Reportez-vous aux premiers temps de la révolution de février, dirai-je aux incertains et aux tièdes; c'était le premier mouvement et par conséquent le vrai. Ces cris étaient spontanés, irréfléchis; par conséquent, ils traduisaient fidèlement et sans réticence la pensée secrète de la révolution de février.

Depuis deux ans, les ennemis de la bourgeoisie n'ont pas cessé de lui

donner de bons avis sur le sort qui lui est réservé; qu'elle tâche donc de profiter de leurs conseils. Se laissera-t-elle tomber entre leurs mains comme un fruit mûr, elle qui semblait trop jeune encore pour pouvoir gouverner? Est-ce donc pour se laisser ainsi sacrifier qu'elle a fait pour son compte et qu'elle a laissé faire, hélas! tant de choses? Est-ce donc pour cela qu'elle a supporté les caprices militaires et les fantaisies guerrières de l'empire? Est-ce donc pour cela qu'elle s'est laissé faucher par la terreur? Est-ce donc pour cela que, depuis six siècles, elle a travaillé, elle a acheté des chartes, établi des communes, fondé des corporations, créé des municipalités? Est-ce donc pour être à la fin disséquée par M. Louis Blanc et défendue par M. Marrast que ses représentans, depuis trois siècles, se sont appelés tour à tour Luther, Cromwell, Voltaire, Mirabeau et Bonaparte? Sachez donc, ô bourgeois! qu'il se trouvera toujours, lorsque vous commettrez quelque faute, un petit Robespierre pour vous égorger, et ensuite un Napoléon pour vous étriller et vous punir de vous être laissé égorger. Vos fautes ne sont pas, comme celles des rois, expiées par vos descendans et punies sur votre postérité! Non, non, vos fautes apportent avec elles leur châtiment immédiat, c'est sur votre dos que pleuvront les coups, c'est vous-mêmes qui serez punis. Avisez donc et voyez ce que vous avez à faire. La révolution de février parle un langage éclatant, bien net, bien compréhensible, et pourtant je crains que vous n'ayez pas encore assez compris!

Il est très évident que le point fondamental de la révolution de février est cette tentative de révolution sociale, tentative qui s'est transformée en une menace toujours suspendue sur nos têtes. Quant aux changemens politiques que cette révolution a fait subir à la France, ils sont complétement nuls. Au point de vue politique, cette révolution a été bien nommée une catastrophe. Sous prétexte de faire avancer les choses, elle les a fait reculer. C'est une révolution rétrograde.

Personne ne s'abuse en France sur les conditions que soixante ans de troubles imposent aux gouvernemens et sur les transformations que ces soixante ans ont fait subir à la nation. Nous sommes dans un temps de transition; seulement, quand finira cette transition? comment finira-t-elle? — Elle cessera dès que nous serons au pouvoir et que la démocratie sera triomphante, disaient les radicaux avant février, lorsque nous aurons abattu ce système bâtard importé d'Angleterre, cette oligarchie du cens, cette prépondérance des intérêts matériels. — Vous avez vu ce qui est résulté de cette prétention radicale. Nous ne nous abusons pas sur le gouvernement constitutionnel. Nous n'avons jamais eu en France le gouvernement constitutionnel, mais bien plutôt un commentaire de ce gouvernement. Il est très possible, il est probable même que, tel qu'il est appliqué en Angleterre, il ne convient

nullement à la France et à aucun peuple de l'Europe. C'est une form de gouvernement complétement originale, qui n'a existé qu'une fois et dans un seul pays, et qui ne peut, je le crois, malgré sa flexibilité apparente, donner que très peu de variétés d'elle-même, d'où il résulte qu'il est assez difficile de faire accorder ce gouvernement avec des mœurs et des traditions différentes des mœurs et des traditions du peuple anglais; mais enfin ce gouvernement ou ce commentaire de gouvernement était le seul possible alors, il est le seul possible aujourd'hui et même demain. Nous en sommes pour long-temps au système exclusivement représentatif et parlementaire. Cela étant, quelle nécessité si impérieuse nous a donc poussés à renverser un gouvernement représentatif pour en établir un autre qui vaut beaucoup moins? Pour nous, la chose essentielle, ce n'était pas d'avoir un gouvernement tout neuf, dussions-nous y être gênés; c'était d'avoir un gouvernement commode, dans lequel il nous fût possible de nous traîner, de nous remuer à l'aise, comme des enfans turbulens que nous sommes. Or, depuis qu'on nous a donné de si beaux habits, nous ne savons comment nous y mouvoir sans leur faire quelque accroc, chose fort désagréable, car aussitôt des milliers de voix se mettent à crier : Il a déchiré son habit, qu'on le punisse, qu'on le mette en prison : aux armes, citoyens! Tel est l'inconvénient d'avoir des habits trop neufs. Pour les peuples qui ne croient plus à leur gouvernement, qui n'ont plus l'amour de l'autorité et le respect du pouvoir, il n'est pas tant besoin d'institutions nouvelles que d'institutions commodes, afin que les gouvernans et les gouvernés aient moins de sujets de querelles, et puissent vivre ensemble en bons rapports.

Au point de vue religieux, la révolution de février est athée dans ses désirs, dans ses idées, dans ses doctrines et dans son principe. Voyons son principe : son principe, c'est cette malheureuse souveraineté du peuple qui court les rues depuis un siècle. Or, la souveraineté du peuple, qui est une idée si simple en apparence, est certainement la plus mystique et la plus obscure de toutes. Quand on la considère au point de vue religieux, on voit qu'il y a en effet un droit divin populaire, une démocratie supérieure et antérieure à toute souveraineté et à tout gouvernement. Le peuple, nous l'avons dit, n'appartient à aucun temps, ne relève de personne, si ce n'est de Dieu. Or, comme première conséquence, cette idée nous transporte immédiatement à une époque antérieure à tout gouvernement temporel; comme seconde conséquence, savez-vous quel est le gouvernement qui sort de cette idée? C'est le gouvernement spirituel absolu, c'est-à-dire la théocratie, non pas ce que nous avons coutume de nommer théocratie, mais la théocratie telle qu'elle a existé chez les Hébreux depuis Moïse jusqu'à Saül. Au point de vue religieux donc, si la souveraineté du peuple si-

gnifie quelque chose, elle signifie le droit qu'a le peuple de n'être gouverné par personne autre que par Dieu lui-même. Est-ce donc la théocratie que veulent établir les radicaux et les socialistes? Nous ne le pensons pas.

Si la souveraineté du peuple n'implique pas le gouvernement de Dieu, quel est donc le moyen d'établir cette souveraineté? Il n'y en a qu'un, c'est de déclarer que le peuple ne relève que de lui-même. — Mais certainement, dira-t-on, cela va de soi! — Eh non! cela ne va pas de soi, car c'est tout simplement l'athéisme. Il n'y a pas de milieu : la souveraineté du peuple étant la négation même du gouvernement temporel, la démocratie ne peut se présenter que sous deux aspects : la théocratie ou l'athéisme.

Cela établi, nous voudrions bien savoir pourquoi les radicaux et les ames pieuses de la petite église déiste ont jeté la pierre à M. Proudhon, sous prétexte qu'il chasse Dieu de sa conscience et qu'il proclame l'*anarchie;* mais le célèbre socialiste a vu très juste : il a très bien vu ce que nous venons d'établir, que la démocratie était l'abolition du gouvernement temporel (comprenez-vous la théorie de l'anarchie maintenant?), et que, tout gouvernement temporel étant détruit, il ne restait plus à l'humanité, dégagée de toute sujétion, qu'un gouvernement spirituel. Or, comme il est démocrate dans le sens complétement moderne, il a rejeté la théocratie, et a fait des lois mystérieuses de l'existence humaine le seul principe spirituel, le seul principe d'ordre et de société. Il a très bien compris qu'en se proclamant démocrate et en rejetant la théocratie, il n'avait d'autre refuge que l'athéisme. Lorsqu'on se proclame partisan d'un gouvernement temporel quelconque, on peut avoir une autre foi que l'athéisme : on peut être catholique, protestant, on peut appartenir à l'islamisme, on peut même avoir la ressource d'adorer des pierres et des fétiches, comme les sauvages; mais, lorsqu'on se proclame démocrate, on n'a que la ressource de s'adorer soi-même, et comme il s'en faut de beaucoup que l'on soit toujours beau, comme, tout en se proclamant roi, on sent très bien qu'on est l'esclave de sa corruption et de sa vanité, on n'a d'autre ressource que d'adorer le néant. Oui, en se proclamant athée, M. Proudhon, en même temps qu'il rendait, par ses négations, un éclatant hommage à la vérité et à la divine Providence, agissait véritablement avec intelligence des questions, honnêteté de caractère, bonne foi et franchise.

Ainsi donc, dans son principe, la révolution de février est athée, nous n'exagérons pas. Beaucoup d'excellens démocrates à courte vue, et qui ne savent jamais démêler le sens réel des doctrines qu'ils professent, le nieront; mais tous ceux qui ont vu et rencontré des démocrates sérieux et qui ont causé avec eux peuvent dire si nous nou abusons. Chez tous, j'ai rencontré, sinon l'intelligence de l'athéisme, au

moins l'instinct de l'athéisme. Je sais bien qu'il y a une école de radicaux classiques qui font profession de déisme et répondent à toutes les objections : « Je crois en Dieu ! » Il est si bien de l'essence de la démocratie d'être athée que le déisme lui-même y conduit. Qu'est-ce en effet que le déisme pour tous les radicaux? qu'était-il pour Robespierre, leur déiste par excellence? Un *moyen* de rendre l'homme plus moral et plus heureux. Le déisme n'est que le commentaire de ce vers malheureux de Voltaire :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Dans le déisme, ce n'est pas l'homme qui est fait pour Dieu, c'est Dieu qui est fait pour l'homme : l'immortalité de l'ame existe non pour une fin divine, mais pour une fin humaine, non pour que la vie reçoive sa sanction expiatoire ou rémunératoire, mais pour qu'elle puisse se continuer; car il est si *doux* de vivre, il serait si *triste* de mourir tout entier, qu'il vaut mieux croire à cette *consolante* doctrine de l'immortalité de l'ame. Dieu, dans cette doctrine ridicule, est représenté d'une manière dérisoire. Pour que les démocrates acceptent un Dieu quelconque, il le leur faut paterne, car ils ne peuvent, disent-ils, croire à un Dieu méchant. Dieu, dans leur système, existe pour entourer les hommes d'une éternelle félicité, pour couvrir leurs fautes d'une infinie faiblesse. — En vérité, l'athéisme nettement exprimé est plus moral, plus sincère et plus courageux que cette niaise doctrine. Le déisme, c'est toujours l'amère absinthe de l'athéisme, seulement coupée de beaucoup d'eau et mélangée de miel pour mieux faire avaler à beaucoup d'honnêtes gens le démocratique breuvage.

Si la démocratie est athée, le socialisme est beaucoup plus nouveau; il ne se borne pas à si peu. Le communisme économique confisque toutes les propriétés mobilières et immobilières au profit de l'état; mais le socialisme fait bien autre chose. Il confisque Dieu, les lois morales, la société au profit de l'homme; les lois de Dieu, il s'en empare pour les faire servir à son usage particulier. Lorsqu'il vous parle tant du christianisme, il ne fait pas autre chose que le confisquer, comme il confisque les propriétés particulières. A cet égard, nous trouvons dans l'*Histoire de la révolution de* 1848 de Daniel Stern une note significative : « S'il est vrai de dire que le socialisme semble au premier abord une extension du principe de fraternité, apporté au monde par Jésus-Christ, il est en même temps et surtout une réaction contre le dogme essentiel du christianisme, la chute et l'expiation. On pourrait, je crois, avec plus de justesse, considérer le socialisme comme une tentative pour *matérialiser* et *immédiatiser*, si l'on peut parler ainsi, la vie future et le paradis spirituel des chrétiens. C'est peut-être là accomplir la loi, mais c'est l'accomplir en l'abolissant. » Ce qui veut

dire que le socialisme s'empare des lois divines et en fait des lois humaines, qu'il rétrécit les lois infinies de l'univers pour les réduire à la dimension de notre globe. Tout à l'heure le socialisme confisquait les propriétés particulières : maintenant le voilà qui confisque Dieu, le christianisme, les lois morales de l'univers; s'il y avait quelque chose au-delà de Dieu et de l'infini, il se l'approprierait encore. Il est impossible que la folie de l'athéisme et de la révolte soit poussée plus loin.

Après y avoir réfléchi long-temps, je n'ai pu comprendre l'établissement de la démocratie dans le sens de la révolution de février et du socialisme qu'en allant jusqu'aux dernières limites de la rêverie la plus effrénée. Comme pour comprendre le sens de cette démocratie j'étais obligé de m'en tenir à la simple notion de l'humanité séparée de la notion de Dieu, je sentais disparaître, sous l'effort de ma pensée, l'idée même du temps. La démocratie dans le sens socialiste ne se comprend que par une métamorphose de l'humanité; elle suppose l'humanité arrivée à la perfection absolue, maîtresse de l'univers et prenant subitement possession de l'éternité; elle suppose une sorte de fin du monde et en outre une révolution dans l'ordre spirituel. Il faudrait, pour que le triomphe du socialisme s'opérât, que l'homme arrivât à avoir en lui les qualités infinies de Dieu, c'est-à-dire qu'il arrivât à la perfection. Avez-vous jamais réfléchi à ce qui adviendrait, si l'humanité était entièrement composée d'hommes vertueux, religieux, justes, possédant la beauté, le génie et la force? Évidemment elle n'aurait qu'à disparaître, car elle aurait rempli tout l'intervalle qui la sépare de Dieu, et elle frapperait aux portes de l'éternité. Aussi, de même que M. Proudhon était parfaitement judicieux en proclamant l'athéisme, certains hégéliens et panthéistes ont fait preuve de rigoureuse logique, sinon de bon sens, lorsqu'ils ont annoncé que la Jérusalem céleste prophétisée dans l'Apocalypse devrait s'établir en ce monde. Ainsi donc la démocratie moderne n'est pas seulement l'athéisme, c'est-à-dire la négation de Dieu, elle est encore une véritable tentative pour détrôner Dieu et le faire prisonnier, afin que son *génie malfaisant* ne puisse plus nuire aux hommes. La révolution française n'avait fait que mettre en pratique le régicide, voici que les doctrines de la révolution de février se mettent à prêcher le *déicide*.

Mais c'est assez parler des honteuses philosophies, des projets coupables, des espérances criminelles de cette révolution. Il n'est pas sain d'habiter long-temps avec de pareilles pensées, même pour les combattre. Sachons-le bien une fois pour toutes, ce ne sont pas des institutions éphémères qu'attaque cette révolution, c'est la civilisation elle-même, c'est le progrès même des siècles, c'est l'esprit des temps modernes. Élevons-nous donc vers des sphères supérieures pour trouver le moyen d'y résister. Au fond, d'ailleurs, peut-être cette révolu-

tion de février est-elle utile aux vues de la Providence. Lentement nous nous endormions, oublieux de toutes les vérités, et, sentant le sol ferme sous nos pas, nous nous inquiétions peu de savoir de quoi ce sol était formé et comment l'édifice était bâti. Trop de curiosité perdit l'homme, disent les légendes religieuses de tous les pays. Trop peu de curiosité au contraire, trop de confiance et d'insouciance perdent les peuples, nous disent les révolutions de tous les temps. Si cette révolution parvient à nous rendre meilleurs, remercions la Providence; si elle ne fait que nous plonger encore plus avant dans l'abîme, que ses auteurs et ses complices soient à jamais maudits! Cette révolution nous aura fait apercevoir des choses que jamais nous n'aurions vues sans elle, et pour cela nous la remercions comme doivent la remercier tous les honnêtes gens, toutes les ames qui sont sûres de ne pas manquer à leur devoir, tous les cœurs qui ne voient dans toutes les circonstances de la vie qu'un moyen de purification et d'amélioration morale. Mais que ses auteurs soient maudits pour toutes les mauvaises pensées qu'ils ont fait germer dans les ames des ignorans et des humbles, pour le mal qu'ils ont accru, pour avoir plongé encore plus avant dans l'injustice et dans le crime les méchans et les lâches, pour avoir rendu aux vicieux ce déplorable service de leur fournir une philosophie du vice et une morale de la cupidité. Que cette révolution vienne au nom de Dieu, qu'elle soit un châtiment qu'il nous envoie ou une révolte contre ses volontés qu'il a tolérée pour la laisser se punir par elle-même, nous devons en maudire et en poursuivre les auteurs. Nous devons bénir Dieu, mais non pas les instrumens dont il se sert pour apaiser ses colères. Peut-être est-il dans l'ordre fatal des choses qu'un voleur soit un voleur; n'importe, la seule récompense qui lui soit due, c'est la prison ou le gibet. Il est peut-être aussi dans l'ordre providentiel que tels crimes politiques arrivent à leur heure; ceux qui les commettent n'en sont pas moins des criminels et doivent être frappés de réprobation. — Il y avait une fois, dit la Bible, un saint homme qui se nommait Job, et sur lequel Dieu jetait des regards d'amour. Satan se présente un jour devant Dieu et lui dit : Veux-tu me permettre de tenter cet homme si juste? sois sûr qu'il ne me résistera pas et qu'il t'oubliera.—Dieu le permit; mais Job ne se laissa pas aller à blasphémer, et plus fortement il avait été frappé, plus hautement il proclamait les louanges de Dieu. Job est sublime, mais Satan, bien qu'il le frappe par la permission de Dieu, n'en est pas moins diabolique et haïssable. Pour nous, nous ne nous plaignons pas de cette révolution, elle nous a appris la chose la plus importante de toutes. Avant le 24 février, nous n'étions pas bien sûrs que la religion fût tout dans ce monde; maintenant nous le savons, et tous ceux qui ont des yeux pour voir peuvent l'affirmer comme nous.

II. — LES FAITS ET LES HOMMES DE LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER.

Si la révolution de février est immorale et athée, que sont donc ses fauteurs et ses représentans? Sont-ils également immoraux et athées? — Eh bien! en vérité, à l'exception de quelques-uns, ils ne sont même pas cela. — M. Proudhon est franchement athée, M. Louis Blanc est franchement opposé aux tendances de la société moderne; ce sont les deux seuls hommes qui représentent nettement la révolution de février, les seuls en qui vivent les idées des masses, les seuls échos de leur voix; car, il ne faut pas s'y tromper, tout le monde a été non-seulement surpris par la révolution de février, mais abusé par elle, et ce qui nous a sauvés, c'est qu'elle a été faite assez à l'improviste pour ne pas trouver immédiatement ses propres représentans.

Aujourd'hui, la situation est bien différente; cette révolution nous apparaît dégagée de toutes les vieilles entraves radicales, constitutionnelles et parlementaires; tous les costumes menteurs qu'elle avait revêtus, depuis la carmagnole usée du vieux jacobin jusqu'à l'habit du bourgeois voltairien et tolérant, sont allés rejoindre les oripeaux flétris de notre garderobe révolutionnaire. Le même oubli pèse sur M. Marrast le voltairien et sur le catholique M. Buchez; les radicaux parlementaires, tels que MM. Marie et Lamartine, n'occupent pas plus de place sur la scène politique que les débris du radicalisme libéral représenté par M. Garnier-Pagès. Maintenant, la révolution de février se présente en face de nous toute nue et sans voile. Nous savons mieux à quoi nous en tenir sur ses tendances depuis que le cours des événemens nous a débarrassés de tout le détritus amoncelé par soixante ans de révolutions politiques. Maintenant, le temps des transactions sacriléges est passé. Si jamais cette révolution recommence son cours, nous n'aurons plus, pour venir à notre aide, ces singuliers sauveurs, semblables aux nageurs qui, arrachant leur proie aux ondes, frappent et assomment le malheureux noyé, afin de le sauver plus aisément et de se sauver plus aisément eux-mêmes. Nous n'aurons plus de 45 centimes pour nous sauver de l'expropriation socialiste, plus de ces affreux remèdes politiques destinés à nous faire *avaler* la révolution. La démocratie parlementaire élevée au sein des assemblées constitutionnelles est définitivement morte. Les intrigans, les ambitieux, les parleurs, qui ont une première fois su prendre la place des audacieux et des meurtriers, n'ont plus aucun rôle à jouer; mais les terroristes, mais les spoliateurs sont toujours là, passant la revue de leurs troupes, accrues de tous les soldats de l'armée radicale, désormais sans chef.

C'est donc, — on peut le dire, — cette imbécillité politique que nous avons signalée qui nous a préservés de la spoliation sociale. Triste ré-

volution que celle où le bien est si impuissant, qu'il n'y a que le mal qui puisse nous délivrer du mal! La majorité des membres du gouvernement provisoire ne représente pas autre chose que cette mauvaise politique et cette tradition parlementaire, faussée et mal comprise. Très heureusement pour nous tous, la révolution de février est venue se faire sacrer dans une enceinte qui n'était pas faite pour la recevoir; elle est venue au sein du pouvoir parlementaire recevoir son baptême. C'est là le premier coup qu'elle s'est porté sans le savoir et dès la première heure. Elle s'est suicidée avant d'avoir pu affirmer et proclamer hautement sa signification. Si, au lieu d'aller au Palais-Bourbon chercher ses représentans, cette révolution était restée dans la rue, son théâtre et sa demeure naturels, qui sait ce qui serait advenu? Si, — au lieu d'aller choisir dans une assemblée parlementaire les hommes qu'elle destinait à rédiger ses ordres du jour, ces hommes qui furent pour elle de véritables amendemens en chair et en os, — elle eût pris dans la foule un communiste, un journaliste, le premier venu enfin, tout était bouleversé, car les mandataires et les élus se confondaient dans une même origine. Au contraire, en allant chercher un gouvernement à la chambre des députés, la révolution, dans la première chaleur du combat, fit un acte dont les conséquences devaient amener la situation actuelle du pays.

A un certain point de vue, il a été très heureux que la révolution de février ait eu besoin pour triompher du secours de la bourgeoisie: autre accident, autre mésaventure qui n'a pas peu contribué à amoindrir cette révolution et à la tenir en échec. Depuis long-temps, en effet, nous apprennent toutes les histoires écrites dans ces derniers mois, les radicaux avaient renoncé à s'emparer du gouvernement de vive force et en conquérans; ils ne pouvaient s'en emparer que par surprise, et, pour ainsi dire, grace à la politesse du gouvernement et des classes gouvernantes. Un beau jour, la bourgeoisie leur ouvre la porte et les prie d'entrer : ils entrent; mais, déconcertés par cette trop grande obligeance, ils ne peuvent aussitôt tourner les armes contre cette bourgeoisie qui s'est faite leur complice. Et pourtant, si cette révolution n'est pas faite contre la bourgeoisie, cette révolution n'a plus de sens. Alors nos révolutionnaires cherchent à ressaisir le pouvoir qui leur échappe et à bouleverser au moyen d'une émeute le gouvernement issu d'une révolution, gouvernement trop parlementaire encore à leur gré. De ce conflit entre la révolution d'une part, la bourgeoisie et le gouvernement semi-parlementaire de l'autre, sont nés le 17 mars, le 16 avril, le 15 mai et enfin le 23 juin. Nous n'avons pas à apprécier les faits postérieurs à cette date. Entre ces deux époques, le 24 février et le 23 juin 1848, se place tout entier le drame de la révolution. Les événemens survenus depuis n'ont pas trouvé en-

core d'historien, et ne sont d'ailleurs que le lent développement de la victoire de juin.

Je voudrais marquer vivement l'unique caractère des faits qui se sont succédé sous le gouvernement provisoire, et je ne trouve pas d'autres expressions que celles-ci : les faits qui se sont succédé pendant ces quatre mois terribles portent la marque d'un long dépit de la part des révolutionnaires et d'une sourde irritation de la part des masses. La révolution, sentant qu'elle a échoué, s'efforce de revenir à son point de départ et de se donner par l'insurrection une nouvelle origine. Ce sera un fait remarquable dans l'histoire que cette révolution faite contre la bourgeoisie, et qui reste impuissante contre elle, parce que cette bourgeoisie l'a imprudemment aidée et protégée.

Vous figurez-vous, au contraire, ce qui serait arrivé, si la révolution s'était faite sans le concours de la bourgeoisie et malgré l'opposition de la bourgeoisie armée et militante? Il y a de quoi frémir rien qu'en y songeant. Le résultat eût été le même que celui que le triomphe des journées de juin aurait amené : la société périssait. La révolution de février, qui était faite traîtreusement contre les classes moyennes, grace au secours qu'elles lui ont prêté, n'a pas osé se déclarer franchement dès les premiers jours. Elle voulait être une révolution sociale, elle a été réduite à n'être qu'une révolution politique; elle voulait tuer et spolier la bourgeoisie, et elle n'a renversé qu'un gouvernement. Je ne suis pas de ceux qui pensent que la révolution de février était inévitable : elle pouvait, je le crois, être évitée; mais enfin, puisqu'elle s'est faite, il vaut beaucoup mieux qu'elle se soit faite avec le concours et sous la protection de la bourgeoisie. Cette sottise des bourgeois parisiens couvrant les ténébreuses menées du radicalisme des cris de *vive la réforme!* les a sauvés. Le bourgeois marchant bras dessus bras dessous avec le communisme a ainsi rendu illégales toutes ses attaques. Lorsque le communisme, qui l'embrassait tout à l'heure avec tant d'amour, l'a pris au collet avec cette même main qu'il lui tendait avec tant d'affection et s'est retourné en lui demandant brusquement la bourse ou la vie, le bourgeois a pu crier au voleur et se délivrer de lui par les moyens ordinaires et légaux. Que serait-il arrivé, si, au lieu de cette attaque quasi-nocturne, nous eussions eu une invasion et une conquête? Que d'efforts surhumains il aurait fallu faire pour nous arracher de leurs mains! La vie de plus d'un aurait été sacrifiée à cette œuvre, car il ne restait plus alors à la société que le droit de légitime défense.

Heureusement il y a des triomphes que Dieu semble n'accorder momentanément à certaines causes que pour mieux les perdre. Le triomphe, c'est là le vœu de tout homme, et pourtant c'est la pierre de touche inexorable et infaillible de tous les systèmes, de tous les partis

et de chacun d'entre nous tous. Qui n'aspire à ce but suprême, triompher? Voir tous ses désirs accomplis, tous ses vœux exaucés; voir ses pensées, vagues et abstraites jusqu'alors, devenir une réalité, une chose visible, c'est, avec le bonheur, le but des plus ardentes poursuites de l'homme : mais malheur à celui dont le triomphe est le triomphe du mal! il ne lui est plus permis de rester parmi ses semblables, il est jugé, et son triomphe est en même temps son arrêt et sa condamnation. Tout à l'heure cet homme passait au milieu de ses frères, la tête remplie de mauvaises, mais d'invisibles pensées; maintenant, au contraire, il est entouré d'actes visibles et vivans. Tout à l'heure il pouvait mentir impunément et être réputé bon; maintenant, fût-il bon réellement, qu'il est regardé comme un méchant. Qu'il soit puni! s'écrie la foule, et le trône du triomphateur devient en même temps son tombeau. C'est ce qui est arrivé pour les triomphateurs de février; ils sont tombés, parce qu'ils ont triomphé; désormais les révolutionnaires sont à jamais perdus comme parti. S'ils n'avaient pas triomphé, long-temps encore ils auraient inoculé leur poison aux nouvelles générations, ils auraient eu leur place aux assemblées, leur voix délibérante dans les conseils; mais voyez la vengeance de l'ordre moral : démasqués et honnis, obligés de renoncer à leurs oripeaux philosophiques, à leur masque sévère et à tout leur costume d'honnêteté, ils sont tombés comme parti, et, en même temps que leurs systèmes perdaient le nom de philosophie et tout caractère scientifique, leur personne perdait cette chose essentielle entre toutes : le crédit moral, cette considération qui oblige vos adversaires à vous écouter respectueusement, à vous répondre, à peser vos paroles et à se demander si par hasard vous n'auriez pas raison. Alors il leur a fallu descendre un degré de plus dans le mal, et aujourd'hui, grace à leur triomphe, ils ne sont plus des politiques, ni des philosophes, ni des chefs de parti; que sont-ils? — Ils ne sont plus que les conducteurs de l'anarchie; ils ont été réduits, pour pouvoir vivre encore, à n'être plus que les chefs des bandes de l'émeute. Regardez la situation de l'Europe, et dites si cela n'est pas vrai.

Les faits, les hommes de la révolution de février, tout le monde les connaît; mais les causes de ces faits, les tendances personnifiées dans ces hommes, les connaît-on bien? La révolution, je l'ai dit, n'était pas inévitable; cependant, le combat une fois engagé dans les conditions que nous savons tous, l'émeute une fois protégée par la garde nationale, la répression devenait impossible. Le roi Louis-Philippe ne pouvait maintenir son pouvoir ni contre la volonté ni même contre les caprices de la bourgeoisie. Les conditions de durée du gouvernement de juillet exigeaient, il faut l'avouer d'ailleurs, une trop grande persistance de bon sens et d'intelligence dans les gouvernés; pour

qu'il se maintînt stable, il exigeait presque que les gouvernés ne commissent aucune faute. Il aurait fallu que tous les bourgeois fussent des Machiavel ou des Richelieu au petit pied. Est-il besoin de dire que l'intelligence politique des classes moyennes en France était loin de répondre à de si hautes exigences? Faut-il ajouter aussi que leur aveuglement politique n'a pas seul amené la révolution de février, et qu'une des principales causes de cette catastrophe a été leur ingratitude? Le roi Louis-Philippe est le dernier, mais il n'est pas le seul exemple des mécomptes que les classes moyennes préparent trop souvent à leurs plus zélés défenseurs. Napoléon, hélas! avait dû tomber avant lui, devant une désertion encore plus tragique; mais, dans cette occasion, la grandeur de la chute imprime aux événemens un caractère grandiose qui ressemble à l'expiation des fautes commises et de l'ambition, tandis que l'abandon de Louis-Philippe est un des événemens les plus déplorables au point de vue moral que l'histoire ait eus encore à enregistrer. En se retirant devant la démagogie, il pouvait dire aux révolutions ce que le vieux roi Lear disait à la tempête : Soufflez, orages révolutionnaires, vous ne me devez rien, vous; je ne vous ai pas donné le pouvoir; j'ai, au contraire, combattu et abattu vos fureurs, j'ai bravé vos foudres!

L'effet de cette ingratitude dut être d'autant plus cruel, que la bourgeoisie n'avait jamais demandé autre chose à Louis-Philippe que de protéger ses intérêts, et, selon nous, Louis-Philippe avait trop facilement accédé à cette demande. Au lieu de s'appuyer sur les tendances morales des classes moyennes, il avait travaillé à se créer des défenseurs dans tous les intérêts et dans tous les besoins de ces classes. Mauvais calcul en vérité. Les intérêts ne sont pas un moyen de préservation politique, tout au plus peuvent-ils à certains momens aplanir quelques difficultés; ils ne peuvent servir que d'expédiens politiques. Fonder un gouvernement sur les intérêts, autant vaudrait dire qu'on le fonde sur les exigences individuelles. Oui, Louis-Philippe est tombé parce que les classes moyennes lui avaient trop demandé et qu'il leur avait trop cédé, parce qu'elles avaient trop exigé de lui et qu'il n'avait pas assez exigé d'elles. Les classes moyennes, sous Louis-Philippe, avaient trop d'intérêts individuels, pas assez d'esprit de corps. Or, sans esprit de corps, sans sacrifice des vanités personnelles, il n'y a pas de gouvernement qui puisse se soutenir. Le 24 février en est la preuve. Pour s'appuyer sur les intérêts d'une classe quelconque, il faudrait qu'un gouvernement se chargeât de faire les affaires de chacun des individus appartenant à cette classe, il faudrait qu'il les prît tous par la main les uns après les autres pour s'assurer de leur concours. C'est pour avoir trop oublié que l'opinion, les tendances morales, et non les intérêts particuliers, sont l'ame des différentes classes de la société, que le dernier gouvernement a succombé. Un pays où

l'on ne peut se maintenir au pouvoir qu'en assurant à chacun une sous-préfecture ou une place de vérificateur des hypothèques est un pays impossible à gouverner. Cette absence d'esprit de corps a été la fissure par où est sorti le feu.

Une autre cause de cette brusque explosion, c'est la sécurité de la société en présence des dangers qui l'environnaient. Cette sécurité avait, sous Louis-Philippe, atteint son dernier degré; la paresse d'esprit, l'absence d'activité et de vigilance, ne pouvaient pas être poussées plus loin. Il semblait à nos gouvernans et à nos gouvernés qu'ils fussent assis sur le diamant, et que cet ordre de choses ne dût pas avoir de fin. Ils avaient oublié aussi que cet ordre de choses avait eu un commencement, et quel commencement! Trente années de paix, en relâchant de plus en plus toute énergie morale, avaient donné libre carrière au bavardage, aux disputes étourdissantes, et le bruit des armes avait fait place au bruit des langues et au cri des plumes courant sur le papier. Nous avions oublié que le danger est la chose normale et habituelle dans la vie politique, comme dans la vie individuelle, et que la sécurité n'est qu'une exception de quelques heures. Rien n'égale l'ignorance dans laquelle la société était plongée à l'égard de ses ennemis. Lorsque le 24 février est arrivé, tout le monde s'est regardé et chacun a demandé à son voisin : « Comment cela s'est-il fait? » Ah! oui, comment? Toute l'Europe sait que les Français sont le peuple le plus ignorant en ce qui touche les affaires extérieures; mais on ne sait pas combien peu ils connaissent leurs propres affaires. Il a fallu que, deux ans après la révolution de février, M. Chenu, M. de La Hodde et *tutti quanti* vinssent nous révéler non pas seulement l'existence des sociétés secrètes, leurs mystères et leurs forces militantes, mais, ce qui est plus étonnant, leur esprit et leurs doctrines. Lorsqu'on parlait de sociétés secrètes avant février, c'était toujours le spectre de la république qu'on avait sous les yeux, jamais la réalité du socialisme et du communisme : il y avait alors cependant toute une littérature souterraine qui allait son train et dont personne ne s'occupait. Qui donc connaissait la *Fraternité, organe du communisme,* — *le Populaire,* — *l'Humanitaire,* qui reposait sur les principes du matérialisme? Qui savait les noms de M. Savary, de M. Malarmet, de M. Desamy et autres *ravageurs littéraires,* comme les appelle quelque part un de leurs anciens compagnons d'aventures? Qui lisait les innombrables brochures apocalyptiques, mystiques, somnambuliques, révolutionnaires, toutes pleines de désirs incendiaires et de rêves sanglans? Quel pamphlétaire, quel journaliste avait dévoué sa plume à flétrir ces rêves et à les présenter à la risée des honnêtes gens? Et pourtant, malgré leur mauvais style et leurs absurdes prédications, ces choses étaient plus importantes que les coalitions parlementaires, les discours de tribune et les querelles de la presse. Et ici nous ne pouvons nous

empêcher de dire une vérité à la façon de M. de Bièvre : On a répété partout que la révolution de février était une surprise; eh bien! si c'était une surprise, c'est que personne n'était assez inquiet. L'indolence s'expie comme le crime.

Voilà, selon moi, les causes immédiates de cette révolution; maintenant, veut-on connaître ses tendances? Qu'on observe les hommes qui furent appelés à la représenter. Un gouvernement provisoire fut installé, nous savons comment. Le peuple alla chercher ses chefs à la chambre des députés, et, de cette visite révolutionnaire, il résulta le gouvernement le plus anarchique que l'on ait encore vu. J'ai long-temps cherché à quoi pouvait ressembler le gouvernement provisoire; l'histoire ne me fournissait l'exemple d'aucun gouvernement qui eût avec lui le moindre rapport. A la fin, j'ai trouvé son explication dans son origine même. Le gouvernement provisoire, composé de radicaux modérés, de révolutionnaires, de communistes, ce fut une commission parlementaire, ce n'était pas un gouvernement. Seulement, c'était une commission où chacun ne se contentait pas d'exposer son opinion et de chercher à la faire prévaloir, mais où chacun avait le droit de la faire prévaloir et de l'imposer, et où la majorité n'avait le droit de rien rejeter; de cette funeste situation résultèrent les belles choses que nous avons vues. Chacun faisait son décret, chacun faisait son discours, chacun avait sa police; rien n'indique mieux cette tendance anarchique que le mode de rédaction adopté pour le *Bulletin de la République*. Il fut convenu, disent les pièces de la commission d'enquête, que chacun le rédigerait à son tour. De là la différence de ton que l'on remarque dans chacun de ces bulletins : le second est différent du premier, et le troisième contredit le second. Chaque membre du gouvernement était plus despote que Louis XIV, et pouvait dire : *L'état c'est moi*. Dans cette commission parlementaire où tant de nuances avaient été fondues, chacun à bon droit pouvait se regarder comme le gouvernement. Du moment que le gouvernement n'était pas homogène, où était l'unité, sinon dans l'esprit de chacun de ses membres? M. Louis Blanc apparaît dans la salle du conseil à l'Hôtel-de-Ville le soir même du 24 février. « Eh bien! messieurs, dit-il, délibérons. » A ces mots, M. Arago le regarde d'un air profondément étonné, et lui dit avec hauteur : « Sans doute, monsieur, nous allons délibérer, mais pas avant que vous soyez sorti (1). » Et certes M. Arago avait raison. « M. Louis Blanc se prétend plus légitimement élu que certains membres du gouvernement provisoire, parce qu'il tient sa délégation de l'acclamation directe du peuple. » Et M. Louis Blanc n'avait pas tort. « Les nominations faites à la chambre sont les seules au contraire que veulent reconnaître MM. Arago, Marie et Dupont de l'Eure. » Et véritablement

(1) *Histoire de la Révolution de Février*, par Daniel Stern.

il y a du sens dans la résistance de ces messieurs; mais voilà que M. Garnier-Pagès intervient et tranche la difficulté : *Nommons-les secrétaires*, dit-il. Ce mot et cet acte sont ceux qui ont dénoué toutes les difficultés du gouvernement provisoire. M. Louis Blanc demande que le gouvernement établisse un ministère du progrès, le gouvernement résiste; enfin on nomme M. Louis Blanc président d'une commission des travailleurs; voilà encore le *nommons-les secrétaires* de M. Garnier-Pagès. M. Ledru-Rollin, sous la pression des clubs et l'obsession de ses amis les démagogues, demande que le gouvernement retarde les élections; le gouvernement résiste; M. Ledru-Rollin insiste, et le gouvernement retarde les élections jusqu'au 27 avril : voilà derechef le *nommons-les secrétaires*.

Pendant tout le temps qu'a duré ce gouvernement, tous ses actes ont été inspirés par une idée de despotisme individuel, et ont passé grace à cette complaisance de collègues qui demandaient l'amnistie pour eux-mêmes après l'avoir accordée la veille à quelques-uns d'entre eux. — Faites ce que vous voudrez avec vos bourgeois et laissez-moi faire ce que je voudrai avec mes prolétaires, dit M. Louis Blanc; accordé. — Faites ce que vous voudrez avec vos clubs, mais laissez-nous faire ce que nous voudrons avec nos bourgeois, dit le gouvernement provisoire à M. Ledru-Rollin; accordé. — Faites votre police, et je ferai la mienne, dit M. Marrast à M. Caussidière. Personne ne veut démordre, et tout le monde cède. Est-ce faiblesse, est-ce pusillanimité? Non; c'est là l'éternelle conduite des conspirateurs de tous les temps : — Tu veux cela, cela m'est égal, puisque je ne le désire pas; fais-le donc et laisse-moi mon pouvoir, laisse-moi faire à mon tour ce que je désire. — Mais, lorsqu'il arrive que les prétentions despotiques de chacun deviennent des rivalités, alors ils se lèvent tous, et, sur la menace du plus hardi, ils s'écrient : — Eh bien! soit, des coups de fusil! — Ces concessions et ces luttes personnelles se terminèrent, comme il était naturel, par le 15 mai d'abord, par le 23 juin ensuite; après quoi il ne resta plus trace du gouvernement provisoire.

Jamais gouvernement n'a tant écrit, tant parlé, tant promulgué de décrets. Quelle Iliade que celle qui a été chantée dans le *Moniteur* par ces huit ou dix rapsodes, et dont M. de Lamartine est à la fois l'Homère et l'Achille! Entre deux conspirations, le gouvernement trouve le moyen de faire, d'imprimer et de publier des décrets et des proclamations qui en enfanteront d'autres. Entre le 24 février et le 17 mars, il publie le décret qui institue une commission des travailleurs, motivé comme il suit : « Considérant qu'il est temps de mettre *un terme aux iniques souffrances qui pèsent sur les travailleurs*, etc.; » entre le 17 mars et le 16 avril, il abolit l'esclavage dans les colonies, sans doute cette fois pour mettre un terme à l'*inique* sécurité des colons. Chaque jour, un décret nouveau est publié comme pour enlever au gouvernement une arme et

pour créer une force anarchique de plus. Jamais il n'a existé de gouvernement qui ait travaillé aussi niaisement à se désarmer de ses propres mains. Aujourd'hui il sacrifie la magistrature, demain il sacrifiera l'armée : on dirait des complices de l'anarchie; chaque jour, les membres du gouvernement provisoire travaillaient à se couper un peu plus profondément la gorge. — Comment, direz-vous, se livraient-ils ainsi d'eux-mêmes à leurs ennemis? — Hélas! c'est que leurs ennemis étaient leurs amis.

Au milieu d'une pareille anarchie, les partis avaient nécessairement beau jeu, et les impatiences de tout genre s'étaient changées en paresseuse et railleuse curiosité. Il y a eu un moment où personne ne s'est plus inquiété du danger, et où chacun aurait presque désiré que cet état de choses durât éternellement, afin d'avoir un thème de plaisanteries tout prêt. Amis de l'ordre et du désordre furent pendant un moment d'accord en cela, et la conciliation, qui s'était opérée sur les barricades de février au cri de *vive la réforme!* continua encore par une touchante communauté de railleries à l'endroit du gouvernement et de ses actes. Hélas! cette lune de miel politique ne dura pas. La révolution, comme je l'ai dit, embarrassée du gouvernement parlementaire qu'elle s'était formé et de l'appui moral que lui avait prêté la bourgeoisie, chercha bientôt à revenir sur ses pas et à vaincre de nouveau. Alors revinrent les luttes. La révolution commençait d'ailleurs à s'exprimer clairement, à dire hautement ce qu'elle avait voulu faire, à dévoiler ses ruses, et, après s'être moquée du bon tour et de la mystification qu'elle avait fait subir aux bourgeois, elle annonçait son intention bien arrêtée de les spolier. Chaque soir, les clubs déclaraient que la révolution ne s'arrêterait pas là, et que les nouvelles guerres civiles étaient plus près peut-être qu'on ne l'imaginait. La bourgeoisie était réellement à demi anéantie, et il semblait que ses ennemis n'avaient pour la tuer qu'à lui donner le coup le plus léger. La presse, le soutien le plus puissant de la bourgeoisie, était muette et impuissante; elle se contentait d'enregistrer les édits des douze césars qui nous gouvernaient, leurs discours et leurs circulaires. Il n'y avait plus qu'une force qui fût debout dans Paris, c'était la force démagogique par excellence, les clubs. Quelle force ont les clubs, et combien cette force dépasse celle de la presse! c'est ce dont nous avons pu nous convaincre alors : elle surpasse la force de la presse comme un orage surpasse l'électricité conduite par artifice dans les instrumens de physique, comme une force irrégulière qui n'obéit pas surpasse une force régulière qui obéit. J'ai compris alors pourquoi les démocrates tenaient tant au club : c'est que le club est l'institution démocratique par excellence; ces assemblées tumultueuses sont véritablement les chambres hautes de la démocratie, chambres non élues, ne relevant que d'elles-

mêmes; j'ai compris aussi pourquoi les clubs exerçaient une si forte pression sur les gouvernemens révolutionnaires : c'est qu'ils sont l'expression bien plus directe de la démocratie que le gouvernement, qui n'est jamais qu'une délégation. Les clubs peuvent faire la leçon au gouvernement, et le gouvernement n'a rien à objecter. En outre, les clubs, c'est l'émeute légale, l'émeute que la loi ne peut atteindre. C'est aussi jusqu'au 17 mars le genre d'émeute que nous avons eu : l'émeute légale, les prédications incendiaires légalement émises.

Quelles étaient donc à cette époque, au 17 mars, les tendances des différentes fractions du parti démocratique? Il y avait alors quatre politiques qui se croisaient et s'entre-croisaient sourdement, mais sans mystère aucun. Chacun savait les fatales divisions du gouvernement provisoire, les exigences de M. Louis Blanc, les faiblesses et les entraînemens révolutionnaires de M. Ledru-Rollin. Il n'y avait qu'un rôle qui fût joué mystérieusement : c'était celui du préfet de police. A part celui-là, les secrets du gouvernement provisoire étaient à peu près aussi bien gardés que le secret des commères de La Fontaine. Il y avait donc alors quatre tendances différentes au sein du gouvernement et des partis démocratiques. Il y avait d'abord la tendance de la majorité du gouvernement provisoire, qui arrêtait la révolution à son origine, qui mettait obstacle à ce qu'elle allât plus loin; puis, la tendance de M. Ledru-Rollin et de ses amis, qui n'allaient pas fort loin, ou du moins qui allaient et étaient susceptibles d'aller plus loin en paroles qu'en actions : la politique de M. Ledru-Rollin consistait, si nous ne nous trompons, à vouloir le *développement révolutionnaire* de la révolution, à vouloir gouverner, non pas d'après les lois les plus simples du gouvernement, mais d'après les instincts, les penchans et les désirs de la révolution, sans s'inquiéter de savoir s'ils étaient vrais ou faux, en fermant pour ainsi dire les yeux et en se confiant au dogme de l'infaillibilité du peuple. — Il y avait encore la politique des socialistes et des démolisseurs, personnifiée dans certains chefs de clubs influens et représentée officiellement par M. Louis Blanc : celle-là consistait à attaquer de front la bourgeoisie et à recommencer la révolution. — Enfin, il y avait la politique du préfet de police, M. Caussidière, hostile aussi à la bourgeoisie, mais moins imprudente et plus voilée que la dernière. M. Caussidière, adversaire aussi implacable de la bourgeoisie que M. Louis Blanc, ne l'attaquait pas aussi franchement que son confrère; il la flattait et la caressait, il essayait de l'amener tout doucement à une révolution sociale, en continuant d'employer les moyens qui avaient si bien réussi en février. Tous les actes et toutes les paroles de M. Caussidière ne sont que la continuation et l'affectation du fameux cri de *vive la réforme* en pleine république et en pleine révolution.

Le plus dangereux de tous ces hommes était à coup sûr M. Louis

Blanc. M. Louis Blanc est l'ennemi déclaré de la société moderne et de la bourgeoisie. Nous ne savons véritablement quel mal la société a fait à M. Louis Blanc pour lui inspirer cette haine acharnée et cette persistance dans l'animosité. Il est impossible que les malheurs de la vie, aussi grands qu'ils soient, changent l'ame à ce point; il faut donc qu'il soit né avec cette ame sans tressaillement et ces entrailles sans pitié. Nous pourrions définir en deux mots l'ame de M. Louis Blanc : il y a en elle absence de sympathie et vanité théâtrale. Nous ne savons s'il s'aime lui-même; mais véritablement nous en doutons. Ce n'est pas l'habileté qui lui manque : c'est une qualité autrement précieuse, l'élévation. Son intelligence bornée et sans horizons ne voit jamais que le côté vulnérable des questions, les plaies inévitables, irremédiables et qu'on ne montre pas. Jamais avant lui aucun radical n'avait marché aussi directement à son but et en usant de moyens aussi perfides. Il sait l'art de soulever le peuple en lui montrant les spectacles auxquels ses yeux étaient accoutumés, les maux qui ne seront jamais guéris. Veut-il attaquer la moralité de la société par exemple? Il va prendre la prostitution, et dans ce fait douloureux, vieux comme le monde, il trouve matière à déclamations sans fin contre l'ordre actuel des choses. Les maux qu'enfante la libre concurrence, personne ne les a exprimés en termes aussi amers. Sa parole est fiévreuse comme l'appel à l'insurrection. Dans tout ce qu'il a écrit contre la bourgeoisie, il n'y a pas une phrase qu'il n'ait calculée, un mot qu'il n'ait retourné cent fois afin d'être certain qu'il était assez trempé dans l'acide, pas une intention qui ne soit perfide. M. Louis Blanc, pour résumer en quelques mots ce que nous avons à dire sur son caractère et son intelligence, n'a qu'un talent déclamatoire et faux, mais singulièrement relevé par une habileté peu commune et par des passions qui ne s'éteindront jamais en lui.

Le rôle de M. Louis Blanc comme réformateur, on en a, hélas! trop parlé; mais son rôle politique n'a jamais été aperçu par personne, et pourtant je regarde ce rôle politique comme une des causes de la révolution de février. Avant l'apparition de M. Louis Blanc, qu'était-ce que le socialisme? Il n'avait aucun caractère politique, il était exclusivement philosophique, il manquait de traditions historiques, en un mot il n'était pas un parti. M. Considérant allait de ville en ville, faisant des cours de *phanérogamie* et d'*harmonie passionnelle*, M. Enfantin et l'école saint-simonienne s'étaient contentés de prêcher une société construite *à priori* dans leur cerveau; mais aucun d'entre eux ne songeait à la république, qu'ils regardaient comme le pire de tous les maux. Ils acceptaient jusqu'à un certain point la société actuelle, et voyaient dans la bourgeoisie, dans l'industrie, les moyens qui devaient inévitablement conduire à la réalisation de leurs théories. Ils n'accep-

taient pas les doctrines révolutionnaires, et, suivant en cela les répugnances que Saint-Simon et Fourier, leurs maîtres, avaient toujours manifestées pour la révolution française, ils voyaient dans leurs doctrines le moyen de sortir de l'impasse où cette révolution nous a jetés. D'autre part, les doctrines révolutionnaires n'avaient plus de représentans philosophiques, et s'étaient réfugiées dans les sociétés secrètes et les cadres de l'insurrection. C'est alors que M. Louis Blanc parut : il vit le profit que l'on pouvait tirer des doctrines socialistes, il transforma en machines de guerre ces tristes philosophies, et les plaça sous la protection du drapeau rouge. Le premier, il a dépouillé ces doctrines de tout ce qui faisait leur attrait étrange. Vêtemens orientaux, voiles brodés de caractères symboliques et mystiques, turbans, colliers, il leur arracha tout ce luxe et tout cet éclat sensuel qui les déguisaient, et il leur dit : Allez et criez que vous avez froid, puisque je vous ai dépouillées, et que vous n'avez pas d'abri, maintenant que j'ai renversé les fantastiques édifices qui vous abritaient. — Puis, comme ces doctrines n'avaient pas de traditions, il exhuma les doctrines du comité de *salut public*, les moyens pratiques de la terreur, les traditions révolutionnaires, et rattacha le socialisme à Mably, à Morelly, à Robespierre et à Saint-Just, à Buonarotti, à Babœuf. Il y avait eu déjà, je le sais bien, une tradition renouée par Buonarotti et par quelques jeunes gens dans les prisons de Sainte-Pélagie; mais, jusqu'à M. Louis Blanc, ces doctrines étaient restées ensevelies dans les sociétés secrètes : elles n'avaient pas d'organe public. M. Louis Blanc les prit par la main, les conduisit au grand soleil, exprima leurs vœux. Il fut le premier organe de ce qu'on pourrait appeler le *socialisme pratique et révolutionnaire* par opposition au *socialisme théorique et contemplatif* de *la Démocratie pacifique* et de l'ancien *Globe* saint-simonien; c'est lui qui, le premier, a établi l'union entre le socialisme et les traditions des terroristes de 93 : il a ainsi formé tout un parti détestable qui unit en lui tous les vices combinés du socialisme et du terrorisme. Ce n'est point par les conférences du Luxembourg seulement que M. Louis Blanc a été coupable envers la société.

M. Louis Blanc et M. Caussidière ont été les révolutionnaires les plus actifs parmi tous ceux qui, de près ou de loin, ont touché au pouvoir. Ils s'étaient, on peut le dire, partagé la besogne : M. Louis Blanc se chargeait d'exciter ses chers prolétaires, M. Caussidière d'endormir les bons bourgeois, et chacun avait bien choisi le rôle qui lui convenait. M. Louis Blanc devait plaire et plaisait infiniment aux ouvriers. Ton déclamatoire, phrases de tribun, style de rhéteur, il réunissait toutes les qualités nécessaires pour se faire écouter du peuple et pour acquérir sur lui une grande influence. Chose funeste et triste symptôme de décadence morale! les différentes classes de la société n'aiment point

les qualités qui leur sont propres; elles cherchent et applaudissent les qualités et les défauts contraires aux leurs. Ce qui distingue le peuple, c'est l'instinct, la spontanéité, même une certaine franchise brutale : toutes ces qualités pourtant, il s'en soucie peu; il vise plus haut et se fait rhéteur, acteur, même tant soit peu pédant. Ses livres, quand il écrit, n'ont pas les qualités franches de son tempérament. De notre temps, le peuple a fait tout ce qu'il a pu pour fausser sa nature, j'espère qu'il n'y a pas réussi complétement; c'est pour cette raison que M. Louis Blanc a été pendant quatre mois et est encore l'écrivain et le docteur préféré par le peuple. M. Caussidière, à cause des défauts contraires, a été, à un certain moment, le lion du jour, la coqueluche des bourgeois, la merveille rare toujours nécessaire au Parisien, qui fut très heureux de pouvoir rencontrer, dans un membre du gouvernement qui lui coûtait si cher, hélas! cette excentricité dont il ne saurait se passer. L'affectation brutale de M. Caussidière, ses naïvetés étudiées, sa fine grossièreté, toutes ces qualités et tous ces défauts joués et menteurs plurent énormément aux classes cultivées de la société, à tous les hommes fatigués de s'exprimer correctement et de parler avec politesse. M. Caussidière fut donc pour eux ce que le moindre brin de gazon est pour le Parisien à la campagne; ils pouvaient respirer à l'aise avec lui et rire sans se gêner. C'est la seule raison du succès immense obtenu par M. Caussidière, et ce rôle de *clown*, de *gracioso* si habilement continué au milieu de la troupe maussade qui paradait à l'Hôtel-de-Ville fut aussi pour l'ancien préfet de police un sûr moyen de dérouter la malveillance de ses adversaires naturels.

M. Caussidière, en somme, s'était montré politique plus habile que M. Louis Blanc, dont il n'avait pourtant ni l'intelligence ni la culture. C'est que M. Caussidière est un type. M. Louis Blanc, sans doute, est un type aussi; mais c'est un type très répandu en Europe, très commun parmi les jeunes hommes de lettres parisiens et les étudians des universités allemandes, c'est un type superficiel. Quant à M. Caussidière, il faut l'avouer, c'est le *sauvage moderne*, le sauvage né au milieu de la civilisation. Ce n'est point une insulte que nous lui adressons; il n'est certainement pas l'unique exemplaire, seulement il est l'édition la plus remarquable du type dont je parle. C'est l'homme sur lequel la religion n'a jamais mordu, que l'éducation n'a pas pétri dès ses premiers ans, qui ne sait ce que c'est que la règle, et qui par conséquent s'irrite de la contrainte. Pour toutes ces raisons, la civilisation le gêne considérablement; tout l'embarrasse, et à la longue tout lui est piége, parce qu'il n'a la connaissance exacte d'aucune règle morale. Dès-lors, l'instinct de la conservation physique et la lutte contre les pouvoirs moraux deviennent la condition même de son existence. Ces sortes d'hommes sont les *utilitaires* du radicalisme. Les doctrines leur im-

portent peu; ce qui leur importe, c'est qu'elles couvrent et cachent leurs manœuvres. Dès-lors la ruse, la finesse et l'instinct sont les seules facultés qui se développent en eux. Ils deviennent d'une habileté sans égale à se tirer d'embarras, à trouver leur pâture, à faire leurs affaires, sans désobéir sérieusement aux lois morales. M. Caussidière a été certainement le caractère le plus original et le plus curieux de la révolution de février. Il connaissait mieux qu'aucun de ses collègues le peuple et certaines portions de la bourgeoisie. C'est là ce qui l'a rendu si redoutable, et ce qui l'a préservé jusqu'au moment de son inévitable chute.

Quant au troisième révolutionnaire que renfermait dans son sein le gouvernement provisoire, nous n'en parlerons que très peu. M. Ledru-Rollin est un homme ennuyeux et sans aucune espèce d'originalité. C'est un homme tout théâtral et tout d'imitation. Ses qualités et ses défauts, il les exagère tellement, que toute sa nature est faussée par cette perpétuelle tension d'elle-même. M. Ledru-Rollin exagère les choses qui sont naturellement exagérées. C'est un homme complétement dépourvu d'esprit modérateur et de facultés pondératrices. Ainsi M. Ledru-Rollin est un homme de tempérament, et cette puissance qu'il porte en lui, qui n'a pas de règle, il s'efforce de l'exagérer encore; c'est un homme tout d'instincts, que non-seulement il ne songe pas à dominer, mais qu'il épuise et qu'il tarit à force de vouloir surexciter. Sa doctrine, c'est la révolution quand même. Tout cela fait de sa personne l'individualité la plus fausse et la plus artificielle qu'il y ait de notre temps. Le parti de M. Ledru-Rollin ressemble à son chef : ses partisans sont presque tous des hommes d'un esprit faux, ou qui sont placés dans une position fausse. Ce sont des bourgeois qui ne le sont plus, des hommes du peuple qui n'en sont pas, des gens de lettres qui se soucient peu de littérature, des journalistes qui n'ont pas de journal, toute une race hybride qui est à la fois oiseau et souris. Nous avouons que nous préférons mille fois les communistes purs et simples à ce parti criard, tapageur, qui casse les réverbères pour faire niche à la police, et qui porte des costumes extravagans pour faire peur aux bourgeois.

Nous ne dirons rien des membres modérés du gouvernement provisoire; pardonnons-leur pour le mal qu'ils ont empêché, malgré le mal qu'ils nous ont fait. Ils sont assez cruellement punis. M. de Lamartine s'occupe aujourd'hui à fonder des colonies, M. Marrast est redevenu journaliste, M. Arago siége muet sur les bancs de l'assemblée. Ce sont les plus abandonnés d'entre les révolutionnaires; les terroristes, les socialistes jouent encore un rôle du fond de leur exil; eux n'en jouent plus aucun, bien qu'ils n'aient pas quitté leur patrie. Le pouvoir ne leur reviendra plus, par conséquent il est inutile de s'oc-

cuper d'eux. Leur bonhomie de transactions, leur politique à deux faces ne nous embarrassera ni ne nous défendra plus. C'est désormais sur nous seuls que nous devons compter. Bourgeois véritables, ils ont compromis l'existence de la bourgeoisie, les uns par ambition, les autres par vanité, ceux-là par rancune; la bourgeoisie les a laissé tomber et ne les relèvera pas. — Nous avions pourtant de bonnes intentions, diront-ils. — Hélas! l'enfer en est pavé.

Tels sont les tendances et les élémens divers qui, pendant quatre mois, se sont entre-croisés et ont formé la chaîne des événemens. Par momens tombaient sur la grande cité des tentatives d'insurrection, des velléités de soulèvement qui s'affaissaient et ne réussissaient pas. Enfin éclata la lutte suprême dans laquelle se regardèrent mutuellement la bourgeoisie et la révolution de février, chacune disant à l'autre le mot du trappiste : *Il faut mourir*. Le 26 juin 1848, la révolution de février rendit le dernier soupir. Les radicaux montrent peu d'intelligence de la situation, ou sont bien hypocrites, lorsqu'ils nous reprochent de vouloir anéantir la révolution de février : nous n'avons pas à l'anéantir, ils ne nous ont légué que son cadavre; ce sont eux-mêmes qui l'ont tuée, ils ont été obligés, pour se sauver, de prendre à la gorge la formidable apparition qu'ils avaient évoquée imprudemment. Nous ne nous en plaignons ni pour eux ni pour nous : — pour eux, car nous nous rappelons les frayeurs mortelles que leur causa, quatre mois durant, cette horrible apparition qui, à chaque instant, venait frapper à leur porte et se promener sous leurs yeux; — pour nous, car bien certainement il nous aurait fallu faire ce qu'ils ont fait. Ils ont tué leur mère, qui leur refusait le droit de vivre; bienfaisans parricides et involontaires bienfaiteurs! nous serions tenté de les bénir. La révolution de février, ce n'est point la république; la révolution, c'est ce qui nous a menacés, ce qui nous a attaqués, ce qui a été vaincu, ce que nous craignons encore. Ce n'est pas une forme abstraite de gouvernement, ce sont des passions très réelles et des desseins très arrêtés auxquels il nous faut mettre obstacle. S'il n'y avait que la république en jeu, ce serait peu de chose : à tout prendre, c'est un manteau comme un autre; mais ce qui importe, c'est que le corps que recouvre ce manteau ne devienne pas un cadavre. Si ce manteau qui nous abrite devait nous servir un jour de linceul, nous serions bien avancés vraiment! Et puisqu'on parle tant des attaques dirigées contre la république, faisons une simple observation. La république peut-elle nous protéger contre les coups de l'ennemi? Si elle le peut, qu'elle vive! Au contraire, est-ce un manteau si large et si troué, que les insectes malfaisans et venimeux puissent s'y glisser sans bruit et nous donner la mort par surprise? S'il en est ainsi, qu'en pouvons-nous faire?

La question n'est donc pas de démolir la révolution de février : elle

est morte; mais, comme elle est vivement regrettée, comme elle a de fanatiques amis qui la pleurent, des historiens enthousiastes qui la racontent, la question, c'est de l'empêcher de revenir. On a refait l'ordre matériel dans les institutions, on a aboli les décrets du gouvernement provisoire, mutilé ses créations informes, fait disparaître sa tribune aux harangues. Les auteurs de ces décrets et de ces harangues sont dispersés aux quatre vents ou rentrés dans l'obscurité. On cherche ce qui reste des malencontreuses institutions fondées par la révolution de février. Moi-même, me demandant dernièrement ce qu'avait fait cette révolution et ne me le rappelant plus, j'ouvris le *Bulletin de la République*, et je trouvai le résultat net de ce qu'elle a fait, à la fin du n° 14.

« Les 23 et 24 février, il a été élevé dans Paris 1,512 barricades presque entièrement concentrées entre la Cité, la Madeleine, la barrière des Martyrs, le canal Saint-Martin, sur la rive droite, et autour de la Cité, sur la rive gauche; elles s'étendaient en outre dans toutes les routes conduisant aux barrières.

« On a calculé que chaque barricade a employé en moyenne 845 pavés, de sorte que le peuple a arraché en quelques heures 1,277,640 pavés.

« On a, en outre, renversé 4,013 arbres; on a brisé et endommagé 3,704 appareils d'éclairage, savoir : 227 candélabres, 11 consoles, 890 lanternes brisées et 2,576 lanternes dont les verres ont été cassés.

« Enfin, on a brûlé ou détruit 53 corps de garde, 71 bureaux de surveillans de voitures de place, 41 bureaux d'octroi, 41 guérites, 104 colonnes d'affichage, 192 bornes; total 603.

« Dans ce calcul ne sont pas comprises les grilles qui ont été arrachées pour faire des armes et compléter les barricades, comme à la Bourse, à l'Assomption, au ministère de la marine, à Notre-Dame-de-Lorette, etc. »

Que dites-vous de ce petit mémoire? Jamais les chiffres n'avaient joué un rôle aussi comique. Eh bien! voilà le résultat net de tout ce qu'a fait la révolution de février, et encore on a repavé les rues, replanté les arbres et replacé les carreaux des lanternes. Il n'en reste plus même cela. Mais l'ordre moral troublé, qui le rétablira? mais l'agitation des ames, mais les passions soulevées, qui les apaisera? C'est de ce côté désormais que doivent porter nos efforts, et c'est le plus sûr moyen d'éviter à jamais les petits mémoires semblables à celui que nous venons de transcrire. Ayons bon courage, et songeons moins désormais à l'ordre matériel qu'à l'ordre moral, car c'est en lui qu'est notre sauvegarde.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 juillet 1850.

Eh bien! que voulez-vous? En dépit des agitations de l'assemblée, en dépit des discours de tribune et des articles de journaux, des alarmes et des menaces, nous sommes optimistes, et nous croyons que du mouvement et du tapage de paroles que nous avons vu et entendu depuis dix ou douze jours il ne sortira rien, et que là où il n'y a rien, la peur, même la plus ingénieuse, perd ses droits. Rien du côté du président, qui ne songe pas à un coup d'état; rien du côté de l'assemblée, qui au fond ne croit pas aux coups d'état; d'autres diraient peut-être et plus réellement : Rien du côté de l'assemblée, qui ne craint et ne réprouve que les coups d'état auxquels elle ne croit pas.

Oui, nous sommes optimistes; mais entendons-nous bien : nous sommes optimistes quant à l'heure qu'il est, et nous ne croyons ni à César, ni à Catilina, ni à Cicéron. Pourtant nous sommes pessimistes en général, car nous croyons que la situation du pays, telle qu'elle résulte de la constitution de 1848, est détestable et inacceptable. Nous tenons en ce moment une gageure hardie, celle de gouverner avec des institutions qui semblent avoir été créées pour rendre tout gouvernement impossible. Jusqu'ici nous tenons galamment la gageure, et je prétends que nous sommes des héros, puisque nous avons eu jusqu'ici l'audace et le talent de ne pas mourir. Cependant il ne faut pas nous faire illusion : nous perdrons notre pari, car il n'est pas gagnable. On voit bien que nous ne sommes pas optimistes, ou plutôt notre optimisme porte tout entier sur l'heure présente; ce n'est pas encore aujourd'hui que nous périrons. Nous ne voulons pas dire autre chose.

Ce qui nous fait croire que l'heure actuelle n'est pas aussi pleine de dangers qu'on le suppose, c'est la division profonde de nos ennemis, c'est la nature un peu factice de l'agitation où sont nos amis, c'est enfin l'ensemble de la conduite du président.

Nous avons vu quels sont les sanglans reproches que la montagne de Londres fait à la montagne de Paris. Il est curieux de voir la suite de cette querelle de ménage. La montagne de Londres avait eu le malheur d'appeler quelque part M. Proudhon *un ferrailleur d'idées*. M. Proudhon répond aux montagnards qu'ils sont *des blagueurs;* pardon de répéter ces grosses injures, mais M. Proudhon ne se borne pas à dire le gros mot, il l'explique, et c'est à cause de l'explication que nous avons répété le mot. La montagne de Londres avait reproché à la montagne de Paris de n'avoir pas osé appeler le peuple aux armes. « Appeler le peuple aux armes! répond M. Proudhon; mais vous en êtes donc encore à savoir pourquoi votre manifestation du 13 juin n'a pas abouti, pourquoi elle ne pouvait aboutir! L'insurrection, sachez-le donc pour votre gouverne, l'insurrection, malgré toutes les déclarations et glorifications démagogiques, porte en soi quelque chose de défavorable, comme la guerre et le supplice, quelque chose qui fait que la conscience du peuple y répugne, et que les citoyens n'y vont qu'à contre-cœur. Et ce n'est pas une doctrine que je prêche, c'est un fait que je constate. L'insurrection n'a de succès qu'autant qu'elle réussit à se dissimuler. On dirait que le peuple, même dans la plus juste des causes, rougisse de se révolter. »

Qui écrit de cette manière vive et forte contre l'insurrection? Est-ce M. de Maistre ou M. Proudhon? Il y a de quoi s'y tromper. Jamais la vieille maxime que l'insurrection est le plus saint des devoirs n'a été plus hardiment et plus éloquemment niée; mais tel est le talent de M. Proudhon, c'est l'homme le mieux fait pour réfuter les paradoxes qu'il n'invente pas. Sa raison dépend de la proposition qu'il a devant lui : vrai et admirable quand il rencontre l'erreur, faux et subtil quand il rencontre la vérité. Comme le parti montagnard n'a pour doctrines que des phrases creuses et des théories impraticables, M. Proudhon, dès qu'il s'est trouvé lancé par les événemens dans ce milieu déclamatoire et faux, a eu, par l'effet même de sa nature contrariante, une vigueur et une fermeté de bon sens singulières. De là des tirades comme celles que nous venons de citer, et qui passeront pour des paradoxes insolens, non-seulement auprès des montagnards qu'attaque M. Proudhon, mais aussi auprès de beaucoup de bons bourgeois, tant est grand le ramollissement du sens commun dans notre malheureux pays! et parce que c'est le sort de la vérité dans le pays de l'erreur de passer pour un paradoxe.

M. Proudhon prouve aux montagnards émigrés que leur cri : aux armes! poussé si aisément de Londres à Paris est un crime et une folie. Personne ne veut courir aux armes, surtout avec de pareils chefs. « Il ne faut pas vous le dissimuler, continue M. Proudhon : le peuple, ainsi que la bourgeoisie, n'a nulle confiance en vous. Le peuple rit de vos pasquinades politiques et sociales; il vous a connus à l'œuvre; il a jugé la puissance de vos moyens et la fécondité de vos ressources..... Il se convainc tous les jours, par la lecture de vos manifestes, que vous êtes aussi étrangers à ses aspirations qu'ignorans de la marche de ses idées et de la situation de ses intérêts... Tranquillisez-vous donc, et, quoi qu'il arrive, ne vous excitez pas le cerveau, ne vous échauffez point la bile. Acceptez en toute résignation le repos que vous fait l'exil, et mettez-vous bien dans la tête qu'à moins d'une transformation complète de votre esprit, de votre caractère, de votre intelligence, votre rôle est fini. »

Voici maintenant la péroraison : « Voulez-vous, citoyens, servir encore votre patrie, travailler au progrès, contribuer au triomphe de la révolution? Croyez-moi, devenez d'autres hommes. Mettez au crochet votre défroque parlementaire, rengainez votre phraséologie, brûlez-moi ces vieux oripeaux du jacobinisme; étudiez la philosophie de l'histoire, de l'économie politique et du droit. Tenez, voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? Je ne connais qu'un mot qui caractérise votre passé, et je saisis cette occasion de le faire passer de l'argot populaire dans la langue politique. Avec vos grands mots de guerre aux rois et de fraternité des peuples, avec vos parades révolutionnaires et tout ce tintamarre de démagogues, vous n'avez été jusqu'à présent que des *blagueurs*. »

Nous avons souvent dit que le parti montagnard n'était composé que de déclamateurs; mais peut-être M. Proudhon a-t-il raison, et, pour désigner cette déclamation usée jusqu'à la corde et qui se pavane encore sous ses haillons, peut-être faut-il un mot emprunté à l'argot populaire. Chose curieuse en effet: pendant que M. Proudhon montre aux montagnards de Londres la décrépitude grotesque de leurs oripeaux révolutionnaires, que font les montagnards de Paris dans un journal qu'ils viennent de fonder sous le titre de *la République universelle?* Dans ce journal, ils se disent jeunes, très jeunes, et raillent agréablement ce qu'ils appellent les vieux de l'ancien régime; mais, en même temps qu'ils sont jeunes, ils sont prudens, et c'est par là qu'ils se séparent des montagnards de Londres. — Brisez tout, abîmez tout! crie la montagne de Londres. — Ne bougeons pas, ne remuons pas, ne parlons pas! dit *la République universelle*. « La république est-elle insultée? le président de l'assemblée est-il sourd à ses réclamations? Ne lui demandons rien, ni rappel à l'ordre, ni rectification au procès-verbal : ne nous exposons pas à des refus qui ne pourraient qu'amoindrir notre influence morale, puisque nous n'avons aucun moyen pour vaincre la résistance qu'on nous oppose; mais protestons avec dignité en laissant au pays le soin de prononcer entre nous et nos adversaires. » — Système commode! dit la montagne de Londres; cela veut dire que vous bouderez, mais que vous n'en toucherez pas moins votre indemnité parlementaire! L'indemnité parlementaire, cela est triste à dire, devient une pomme de discorde entre les montagnards, et peut-être M. de Goulard, en proposant de la réduire, a-t-il voulu rétablir la bonne intelligence entre la montagne du dehors et la montagne du dedans. En effet, grace à la mauvaise humeur que l'indemnité parlementaire inspire à ceux qui ne la touchent pas, toutes les vertus de la montagne du dedans sont suspectes à la montagne du dehors. La montagne du dedans est prudente et réservée; on lui dit qu'elle est timide et qu'elle veut rester appointée. — Nous ne vous donnons pas vingt-cinq francs par jour pour être prudens! crie brutalement la montagne du dehors,— et nous ajouterons, nous, — pour être jeunes sans faire jamais de folies, puisque votre prétention est d'être jeunes! — Heureux système, n'est-ce pas? on est jeune et on est prudent, deux bons moyens d'attendre commodément le jour du triomphe! *La République universelle* exprime à ce sujet la plus béate confiance du monde : « Les vieux de l'ancien régime, dit-elle, se refusent à constituer la société nouvelle. Paix à leurs cheveux blancs! la génération qui grandit est assez forte pour creuser son moule et s'y organiser. » Nous ne voulons pas défendre les vieux de l'ancien régime; nous demandons seulement où sont les jeunes du

nouveau régime? Nous entendons toujours parler de la société nouvelle qui grandit, et de ses idées et de ses doctrines; mais où sont donc ces idées et ces doctrines? Écoutez M. Proudhon : — Friperie de 93 ou rogatons des théories creuses de M. Louis Blanc, voilà les idées et les doctrines de ces prétendus princes de la jeunesse! — Ne confondez pas la société qui fermente et qui envie avec la société qui grandit. La fermentation n'est pas la croissance, l'envie n'est pas la force. Triste accord des défauts de deux âges opposés que de n'avoir que de vieilles idées, de vieilles phrases, et d'avoir en même temps la présomption et l'ignorance de la jeunesse! L'effervescence dans la routine, n'est-ce pas la pire nature d'esprit? Ne parlez donc plus des vieux de l'ancien régime, ô vous dont le régime a été court et n'a jamais été jeune, vous qui avez passé, dans les trois mois du gouvernement provisoire, de la naissance à la décrépitude! Vous êtes vieux comme 93, vous êtes avortés comme 1848, vous n'êtes pas jeunes!

Si nous attirons l'attention du public sur les divisions du parti montagnard, c'est qu'avant de faire la confession du parti modéré, nous pensons qu'il est bon d'examiner quel est l'état de nos adversaires. Notre maladie, en effet, se compose de deux choses : notre faiblesse d'une part et la force de nos ennemis de l'autre, — ce que nous ne pouvons pas pour nous, ce qu'ils peuvent contre nous. Or jamais nos adversaires n'ont été moins forts contre nous qu'en ce moment, jamais ils n'ont été plus divisés et plus démoralisés. Parmi les chefs, les uns sont livrés aux impatiences et aux colères de l'exil, les autres aux douceurs d'une opposition bien rentée. Parmi les hommes que la science et les traditions de l'École polytechnique avaient un instant cédés à la politique de 1848, le plus grand nombre est retourné aux grands travaux de l'industrie ou aux spéculations de la science. Les ouvriers, désappointés et désabusés, ne se défient de personne autant que de leurs anciens apôtres; ils ont repris l'habitude du travail quotidien, avec un peu de tristesse peut-être, mais avec une tristesse qui est prête à se tourner en colère contre ceux qui les ont trompés. Les plus ardens à la politique et les plus paresseux au travail, deux choses qui se rencontrent ordinairement ensemble, s'embarquent pour la Californie. Des gens bien informés nous disent que le nombre est grand des enthousiastes subalternes de 1848 qui partent pour l'Eldorado moderne. La Californie est une terre faite exprès pour notre temps. Là tout est aventure et loterie, là on s'enrichit ou on meurt vite. C'est ce qu'il faut à notre siècle, qui aime mieux, si nous pouvons parler ainsi, la jouissance que la vie. Il ne s'agit plus aujourd'hui, comme au XVIe siècle, de puritains fanatiques et hardis, qui, ne pouvant pas professer librement leur culte en Angleterre, s'en allaient en Amérique chercher la liberté de la foi qu'ils ne trouvaient pas en Europe. Ceux-là ne demandaient pas à la terre où ils abordaient de l'or et de l'argent, de promptes richesses et de rapides jouissances; ils demandaient à la terre de quoi vivre; la foi leur donnait le reste, et remplissait ces ames ardentes et fortes. Nos aventuriers de la Californie ne sont pas du même genre; mais la Californie aussi a autre chose à leur donner que la solitude pour y prier Dieu, et un sol fertile pour y semer le blé. Elle donne de l'or, et c'est ce qu'il faut à ces imaginations ardentes et pourtant frivoles, comme celles qu'enfantent les vieilles sociétés, à ces hommes qui ont cherché la fortune et la jouissance dans les révolutions, qui ne les y ont pas trouvées, parce que les révolutions appauvrissent tout le

monde et n'enrichissent personne. Ce qu'ils n'ont trouvé ni aux Tuileries ni au Luxembourg, ils vont le chercher en Californie. La révolution de 1848 a beau faire et répéter ses grands mots de liberté et de fraternité; ç'a été une révolution toute matérialiste, et la Californie est aussi une colonisation toute matérialiste. L'une était faite pour remplacer l'autre dans la convoitise publique.

Nous venons de décrire l'état du parti montagnard, et ce qui nous fait croire que nous ne nous sommes pas trompés, ce sont les conseils de prudence et de sagesse que les hommes habiles du parti répètent à tout propos. Comme ils se sentent faibles, ils veulent se faire prudens, parce que d'abord cela a meilleur air, et parce que de cette manière surtout ils ne donnent pas prise à leurs adversaires. Cet état de faiblesse et de division du parti montagnard, qui s'est révélé dans la réforme du suffrage universel, n'a pas changé depuis ce moment, sauf que le parti de l'ordre semble s'être piqué d'émulation, et qu'il s'est mis aussi à se diviser. Nous ne croyons pas cependant que ces divisions soient graves et sérieuses.

Racontons fort brièvement ce qui s'est passé pendant ces quinze jours, et indiquons en passant ce qui nous rassure ou nous inquiète dans les derniers incidens de la quinzaine.

Et d'abord parlons du vote de la loi de la presse. Nous avons sous les yeux en ce moment trois sermons prononcés en 1640 à Strasbourg par Jean Schmid en mémoire de la découverte de l'imprimerie, et le troisième de ces sermons finit par une prière qui nous semble résumer l'histoire de la presse depuis son origine jusqu'à nos jours. « Dieu tout-puissant et éternel, dit le prédicateur, nous célébrons aujourd'hui ton nom, et nous te remercions du fond du cœur pour tous les biens spirituels et temporels dont tu as daigné nous combler, et surtout à cause de cet art admirable de l'imprimerie, que tu avais caché à tes saints eux-mêmes, mais que tu nous a révélé vers la fin du monde, et des bienfaits qu'à l'aide de cet art tu as répandus et tu répands encore sur le genre humain. Nous te supplions afin que l'ingratitude de nos cœurs et le détestable abus de cet art ne te décident pas à nous en retirer l'usage, et nous te demandons qu'appuyé par la grace de Jésus-Christ, tu veuilles bien nous conserver cet art, et le transmettre à nos descendans (1). »

Que dites-vous de cette prière? Et la discussion de la loi de la presse n'aurait-elle pas dû s'ouvrir par quelque invocation de ce genre à l'esprit de paix qui conserve les arts chers à l'humanité, en dépit de leurs inévitables abus? Malheureusement cet esprit de charité et de douceur n'a guère régné dans la discussion de la loi de la presse, et le vieil Adam (par ce mot emprunté à la théologie, nous ne désignons particulièrement aucun parti de l'assemblée; nous désignons toute l'humanité parlementaire), le vieil Adam, trouvant l'occasion de satisfaire ses rancunes contre ses ennemis et même ses secrets dépits contre ses amis, s'en est passé la fantaisie; il a, comme le médecin aveugle de la fable, frappé avec son bâton sur la maladie, sur le malade, sur les amis, sur les infirmiers, sur tout le monde. La presse, se trouvant frappée, a crié, et quelques

(1) *Monumenta Typographica, quæ Artis hujus præstantissimæ originem, laudem et obusum posteris produnt, instaurata studio et labore J. Christiani Wolfii,* 2 vol., Hambourg, 1740.

journaux ont pris à partie l'assemblée. L'un d'eux ayant parlé d'un ton vif et prétorien, l'assemblée s'est fâchée, l'a cité à sa barre et l'a condamné.

Quant à nous, nous n'avons rien à dire à cette querelle, et nous serions fâchés qu'elle continuât. Nous ne voyons pas en effet ce que la presse et la tribune peuvent gagner à se brouiller, et nous voyons fort bien ce qu'elles peuvent y perdre. La presse et la tribune sont deux expressions de la liberté nécessaires l'une à l'autre. Ce sont deux sœurs qui se querellent parfois, mais c'est la même famille, et c'est le même intérêt. Les pays qui n'ont pas de journaux n'ont pas de parlemens, et les pays qui n'ont pas de parlemens n'ont que des journaux insignifians. Frapper la tribune, c'est frapper la presse; affaiblir la presse, ce n'est pas fortifier la tribune. L'assemblée croit-elle que le pays ait un goût bien passionné et bien persévérant pour les discussions parlementaires? Consultez ce gros public qui ne se plaint jamais que du mal d'hier, et demandez-lui s'il est fâché que la tribune cherche à faire taire la presse. — Oh! non; c'est bien fait! — Mais voilà la presse qui, à son tour, attaque la tribune et qui voudrait la faire taire. Qu'en pensez-vous? — C'est bien fait!

La guerre qui a semblé s'engager entre la presse et la tribune a déjà eu ses inconvéniens, et le plus grave à nos yeux, c'est d'avoir rendu l'assemblée un peu ombrageuse. Elle n'a pas voulu croire qu'elle n'était attaquée que par la presse; elle n'a pas voulu croire que la presse cherchait à venger son injure ou à satisfaire sa mauvaise humeur. Il y avait un plaideur qui, ayant perdu sa cause, avait vingt-quatre heures pour maudire ses juges. Les juges ont cru qu'au lieu de les maudire, le plaideur condamné conspirait contre eux. Ils se sont cherché des ennemis, ils se sont inventé des dangers, ils se sont imaginé avoir à montrer des courages que personne ne révoquait en doute, que personne ne défiait; mais nous sommes loin de croire que l'assemblée tout entière se soit laissé aller à ces défiances ou à ces vigilances inopportunes. Nous sommes persuadés que dans la majorité les défians sont en petit nombre. Seulement, telle est la constitution de l'assemblée, que, quand une faible portion de la majorité s'avise d'avoir un caprice ou une tentation, elle peut toujours la satisfaire, grace aux facilités qu'elle trouve dans l'opposition. Il y a toujours deux cents voix prêtes à encourager la majorité à mal faire. Quant au prix que la montagne demandera plus tard pour l'appui qu'elle donne aux capricieux de la majorité, il n'en est pas question en ce moment : on ne paie qu'en sortant, mais on paie cher.

Ce qui nous montre qu'il y a eu dans tout ce que nous avons vu et lu depuis huit ou dix jours quelque chose de capricieux et de factice, quelque chose qui se sent de l'excitation nerveuse qu'on a quand on se croit en guerre, c'est que tout a été soudain et imprévu. Le rapport de M. de Montalembert sur la prorogation n'avait excité aucun orage. Tout le monde se réjouissait de l'idée d'aller voir ses meules de récolte et d'aller faire ses vendanges. La douce pensée des vacances régnait seule dans l'assemblée, et même les représentans avaient permis que le rapport les fît sourire au souvenir des deux cent vingt-huit lois qu'ils avaient faites. Tout à coup un journal critique l'assemblée en lui faisant ses adieux. Dès ce moment, l'esprit du rapport sur la prorogation est oublié. La défiance et le soupçon entrent dans beaucoup d'esprits. Tout à l'heure l'assemblée faisait des idylles; voilà qu'elle croit aux conspirations, voilà

qu'elle se sent menacée. Il y a des coups d'état en l'air, il faut se défendre : *Cavete, consules, ne quid detrimenti respublica capiat;* il faut sauver la république. — La république! eh! qui la menace, bon Dieu? Je ne vois que des gens qui la défendent, et, depuis qu'il est convenu qu'elle n'est et ne peut être qu'un état provisoire, elle devient chaque jour davantage quelque chose de définitif. Heureux chapeau qui garde une place! Personne ne le dérangera, parce que personne ne veut que son voisin se mette à cette place. Ah! si c'était quelqu'un qui fût à ce poste si envié, vous verriez, disent les gens qui mettent leur courage dans l'avenir et leur jalousie dans le présent; mais un chapeau! Pourquoi l'ôter? ou plutôt qu'y mettre? — La république n'est donc pas menacée, et elle fait bien mieux que d'avoir quelqu'un pour soi; elle a tout le monde contre ses remplaçans. Elle est à la fois insupportable et inévitable. Or, de ces deux mots, le second l'a toujours emporté sur le premier. Voyez l'histoire de l'homme : il supporte tout et il n'évite rien.

Il est un autre reproche que nous mettons sur le compte de l'agitation nerveuse que nous signalons dans l'assemblée : c'est la facilité à entrer dans la mauvaise compagnie. Comment, par exemple, les membres du parti de l'ordre consentent-ils à accepter les votes de la montagne? De quel cœur reçoivent-ils les cajoleries que leur font les journaux du radicalisme? Nous ne pouvons pas, dit-on, empêcher que les boules ne se rencontrent dans l'urne. Ce n'est pas une coalition, c'est une coïncidence. Quand il s'agit de voter certains articles de loi, nous concevons les coïncidences; quand il s'agit de voter sur certains noms, il n'y a plus que des coalitions. Non-seulement, en effet, il y a des membres de la majorité qui ont reçu les votes de la montagne, mais ils ont aussi voté pour quelques-uns des hommes que leur présentait la montagne. Ce ne sont plus là des rencontres, ce sont des rendez-vous. Et qu'est-ce que la majorité peut espérer de pareils traités? Croit-elle qu'elle convertira la montagne? Voyez : dans cette même quinzaine, un des membres de la majorité demandait à la montagne de les aider à défendre la république contre le président, comme s'il y avait un seul acte du président qui autorisât un pareil soupçon. Que faisait la montagne en discutant le budget? Elle accusait la multiplicité des prêtres. Que pense de cette avance de ses alliés le parti légitimiste? Elle essayait de contester le douaire de la duchesse d'Orléans, voté avec une si imposante majorité il y a un an. Que pense de ce témoignage de bon accord le parti orléaniste? Enfin elle tâchait de porter quelques coups de bas en haut au général Changarnier à propos du commandement de la garde nationale. Que pense de cet esprit de conciliation le grand parti de l'ordre public? Voilà les récens encouragemens que la majorité a reçus de la montagne, et pourtant les membres de la majorité n'ont pas hésité à voter avec et pour les candidats que présentait la montagne.

Disons-le franchement, ces soudaines et impétueuses défiances contre le président, ces caprices de peur, ces rendez-vous compromettans donnés à la montagne, tout cela décontenance et déconcerte une majorité.

Et cependant, malgré les inconvéniens que nous signalons, nous persistons à soutenir que tout ce que nous avons vu cette quinzaine n'est pas une crise, mais une agitation et une secousse. Non, il n'y a rien du côté de l'assemblée qu'une grande susceptibilité nerveuse, ce qui, après tout, est une maladie de

très bonne compagnie, mais que nous craignons beaucoup, parce qu'elle donne aisément prise aux charlatans. Ce qui nous prouve qu'il n'y a rien, c'est que le mouvement que nous avons vu a été aussi court qu'il a été vif. Au moment où M. Baze accusait impétueusement le ministère de conspirer, pour ainsi dire, contre l'assemblée, tout était perdu, et la guerre semblait engagée entre le palais Bourbon et l'Élysée; mais, aussitôt que M. Baroche a déclaré que le ministère ne conspirait pas, tout a été réparé. De bonne foi, pouvons-nous croire sérieuse et profonde une alarme qu'un mot excite et qu'un mot apaise? Quoi! voilà des gens que vous accusez de conspirer le renversement de la constitution!... Non, vous disent-ils... Sur quoi vous répondez : Oh! alors c'est différent!.. embrassons-nous. En vérité, c'est s'effrayer et se rassurer à trop bon marché.

Rien du côté de l'assemblée; rien du côté du président, qui ne songe pas aux coups d'état, et qui y pense si peu, qu'il dépense noblement et généreusement l'argent qu'il tient de la libéralité intelligente de l'assemblée; point de crise donc : une fantaisie de dangers et une attitude de combattans sans bataille, voilà notre mot sur la quinzaine. Et cependant ce que nous venons de voir, nous le verrons encore plusieurs fois, comme nous l'avons déjà vu aussi plusieurs fois. Souvent encore nous nous inquiéterons et nous nous rassurerons pour rien, souvent encore nous verrons l'assemblée en proie à cette agitation nerveuse. Pourquoi cela? C'est que, la constitution ayant dit qu'il faudrait en 1852 nommer un autre président, cette échéance fatale et mauvaise à cause de la non-rééligibilité sera nécessairement précédée par je ne sais combien de secousses et d'agitations morales. Comment en venir là? Comment n'y pas venir? Si nous y venons, comment le supporterons-nous? et pour n'y pas venir, comment ferons-nous? Nous aurons les frissons du mal long temps avant le mal. Ce qu'il y a de bon dans la vie humaine, c'est l'incertitude du jour de la mort; cela seul rend la vie supportable. La constitution de 1848 ne nous laisse pas cette incertitude consolante; elle nous condamne à mourir à jour et heure fixes.

Et notez que nous ne disons pas cela contre la république, nous le disons au contraire pour la république, contre la constitution. La république, en effet, est ainsi constituée et arrangée dans notre pays, qu'elle périt si elle essaie de se rajeunir et de se renouveler. Il faut, si elle veut vivre, qu'elle reste ce qu'elle est et où elle est. Nous la supportons et nous l'admettons, mais à la condition que rien ne dérangera son état présent. Le mouvement seul que veut lui donner la constitution la tuera. Nous sommes dans cette situation étrange et incroyable, que nous avons peur de tous les dénoûmens comme d'un accident, et que le dénoûment légal ne nous paraît pas moins menaçant et moins dangereux que les autres. Nous avons lu quelque part qu'il y avait un homme qui se croyait de verre, et qui ne voulait pas qu'on l'approchât de peur qu'on le cassât. Notre république est de verre. Tout ce qui l'approche risque de la casser, et la constitution même qu'elle a faite lui est sa plus grosse pierre d'achoppement.

Acquittons la promesse que nous avons faite il y a quinze jours de nous tenir au courant des événemens de l'Allemagne.

Si notre haine de la démagogie pouvait jamais s'affaiblir, nous la retrouverions tout entière en voyant l'Allemagne et en songeant à sa destinée depuis deux ans et demi. Jamais pays plus honnête et plus digne d'être heureux et libre, jamais vœux plus nobles, jamais espérances plus légitimes, n'ont eu un

plus mauvais et un plus misérable sort, et cela par la faute de la démagogie. C'est la démagogie qui a perdu l'Allemagne, et qui a rendu vains les vœux qu'elle fait depuis trente ans pour sa liberté et pour son unité. Nous assistons aujourd'hui à la ruine des derniers restes de ce qu'on appelait pompeusement *les conquêtes de mars;* nous voyons tomber même l'union restreinte, fondée sous les auspices et au profit de la Prusse. L'union restreinte n'était qu'un fantôme de l'unité germanique et un fantôme ambitieux, mais enfin ce fantôme était un souvenir : voici qu'il s'évanouit. La guerre que la Prusse soutenait contre le Danemark n'était pas une guerre juste : c'était une guerre germanique et entreprise au nom de l'unité germanique. La Prusse vient d'abandonner cette guerre et de faire la paix avec le Danemark. Nous nous en félicitons au nom de la justice et de l'humanité; mais enfin cette guerre du Schleswig était un souvenir des espérances ou des prétentions de 1848. La chambre des députés du Wurtemberg était encore animée de l'esprit de 1848, le bon et le mauvais. Elle est dissoute, et nous espérons même que les électeurs ne la renverront pas siéger à Stuttgart; nous espérons des élections modérées et conservatrices. Qu'on y prenne garde en effet. Nous ne regrettons pas grand'-chose des conquêtes de mars 1848 en Allemagne; nous ne regrettons pas non plus l'union restreinte d'Erfurth, le teutonisme qui poussait l'Allemagne sur le Danemark et la démocratie sans avenir du Wurtemberg. Nous regrettons seulement un grand mouvement populaire employé à de malheureuses agitations. Nous regrettons que le libéralisme allemand se soit cru trop faible pour se passer de l'appui de la démagogie, car c'est cet appui qui l'a perdu.

Nous avons voulu dire d'abord quel était à nos yeux le caractère des trois incidens que nous avons indiqués, l'évanouissement de l'union restreinte, la paix avec le Danemark, la dissolution de la chambre des députés en Wurtemberg. Ces trois incidens sont encore des pas en arrière faits par l'Allemagne de 1848; mais il ne suffit pas de dire quel est le sens général de ces événemens : ils ont aussi leur histoire particulière. C'est surtout le traité avec le Danemark qui semble devoir produire quelques conséquences dignes d'attention.

Quand la Prusse se fit l'instrument de la guerre ethnographique que l'Allemagne déclarait au Danemark en faveur du Schleswig, c'était en 1848. La Prusse, voulant être quelque chose dans la révolution et ne voulant pas, bien entendu, se faire démagogique, se fit teutonne, et prit en main la défense de la nationalité germanique contre le Danemark. Le parlement de Francfort lui confia le soin de cette guerre. La Prusse était ainsi l'épée de Gédéon; mais l'épée de Gédéon ne porta pas tous les grands coups qu'on en attendait, et l'on put, dès ce moment et dès cette guerre, reconnaître quelle serait l'attitude de la Prusse en s'alliant à la révolution de 1848 : elle craindrait toujours de trop triompher, et, comme elle voulait seulement profiter de cette révolution et non la faire réussir, elle ne lui prêterait jamais son appui qu'à moitié. La Prusse, tout en servant sur quelques points, dans le Schleswig par exemple, la révolution germanique, ne voulait pas qu'elle devînt trop forte, et cette révolution, à son tour, tout en chargeant la Prusse de faire la guerre au Danemark, ne voulait pas non plus que ce fût pour la Prusse une occasion d'agrandissement. Les deux alliés furent exaucés dans toute la mauvaise partie de leurs vœux. La révolution de 1848 ne devint pas forte; elle devint plus faible chaque jour, quoique devenant plus violente. La Prusse fut même obligée de la combattre

et de la vaincre en Bade; mais elle l'avait servie dans le Schleswig, et c'était le reproche que lui faisait l'Europe, reproche embarrassant, parce que l'Angleterre et la Russie s'en faisaient toutes deux les organes. L'Europe n'avait pas vu sans mécontentement la guerre que la Prusse faisait au Danemark pour lui arracher le Schleswig; la Prusse avait beau dire qu'elle n'agissait qu'au nom de l'Allemagne, et l'Allemagne avait beau dire aussi de son côté que les Schleswikois étaient des Allemands : cette revendication étymologique paraissait à la fois injuste et ridicule. L'Europe, au XVIIe siècle, s'était indignée contre les chambres de réunion de Louis XIV, qui se faisait adjuger par des arrêts qui n'avaient d'autre principe que les mouvances féodales, toujours fort confuses, des terres et presque des provinces que ne lui donnaient pas les traités. Le parlement de Francfort avait voulu faire, au nom de la linguistique et de l'étymologie, sciences un peu conjecturales, ce que Louis XIV avait fait au nom des mouvances féodales. Partout où il y avait des Allemands, c'était l'Allemagne, et partout où il y avait dans la langue quelques traces de parenté avec la langue allemande, c'était aussi l'Allemagne. L'Europe ne pouvait pas s'incliner devant ce nouveau droit de réunion.

La Russie faisait à la guerre du Schleswig un autre reproche que celui d'être une guerre étymologique : elle lui reprochait d'être une guerre de propagande révolutionnaire, et de ce côté elle avait contre l'insurrection du Schleswig les mêmes griefs que contre l'insurrection de la Hongrie et les mêmes motifs d'intervenir. Il y avait seulement cette grande différence, qu'en Hongrie la Russie intervenait pour soutenir l'Autriche, et qu'elle n'avait à combattre qu'une insurrection, tandis que dans le Schleswig elle serait intervenue contre la Prusse : mauvais spectacle, — que la Russie n'a pas voulu donner à l'Europe, — de deux états légitimes combattant l'un contre l'autre pour une révolution. Il fallait, pour que la Russie intervînt dans le Schleswig, que la Prusse n'y soutînt plus le teutonisme greffé sur la démagogie. Pressée par les représentations de la Russie, la Prusse a fait la paix avec le Danemark en abandonnant le Schleswig à ses propres forces. Dès ce moment, si le Danemark ne peut pas à lui seul soumettre le Schleswig, l'intervention russe est une chose certaine et décidée. Si donc le Schleswig se soumet promptement, si les volontaires allemands qui accourent en Schleswig, beaucoup moins nombreux cependant qu'on ne le dit, ne retardent pas la pacification, ce sera pour l'Allemagne un grand bonheur, ou ce sera une grande épreuve de moins. La Russie en effet n'aura point de motifs pour venir faire dans le Schleswig ce qu'elle a fait en Hongrie, c'est-à-dire rétablir l'ordre et l'autorité légitimes. Si au contraire la démagogie ou le teutonisme germanique prolonge la résistance du Schleswig, la Russie viendra faire le dénoûment, et habituera de plus en plus l'Allemagne à recevoir de ses mains le dernier arrêt du sort. Les victoires du Danemark, qui contrarient l'Allemagne, servent au fond son indépendance; elles lui épargnent une intervention russe.

La Prusse, qui avait eu beaucoup de peine à se décider à faire la paix avec le Danemark, n'a pas moins de peine maintenant à faire ratifier par l'Allemagne la paix qu'elle a faite au nom de la confédération. Dans les objections que l'Allemagne fait à la paix, il y a plusieurs sentimens opposés. Les uns se plaignent de la paix au fond, parce que la paix avec le Danemark contredit les prétentions du patriotisme germanique. C'est surtout dans les chambres re-

présentatives et dans les journaux que retentissent ces plaintes. Les états qui ne sont pas bien disposés envers la Prusse font une autre objection, toute de forme, mais beaucoup plus grave. Ils contestent à la Prusse le droit de traiter au nom de la confédération. Ils ne lui reprochent pas d'avoir fait la paix : l'Autriche même, comme puissance européenne, approuve le maintien intégral de la monarchie danoise et s'oppose à tout démembrement contraire au traité; mais, comme puissance allemande, l'Autriche conteste à la Prusse le droit de traiter seule, au nom de l'Allemagne, avec le Danemark. Si la Prusse veut que son traité engage la confédération germanique, il faut qu'elle le fasse ratifier par cette confédération; mais où est le pouvoir qui représente cette confédération? A Francfort, dit l'Autriche, et dans le congrès diétal qui s'y est rassemblé au nom de l'acte fédéral de 1815. — Non, dit la Prusse, l'acte fédéral de 1815 a été aboli par les décisions de la diète en 1848, quand elle a abdiqué au profit du parlement allemand. — Alors, répond l'Autriche à la Prusse, vous rattachez vos actes aux actes du parlement germanique, et vous procédez de 1848. — Sur ce point, la Prusse n'ose dire ni oui ni non. Il faut qu'elle dise oui, si elle prétend qu'elle avait le droit de traiter de la paix et de la guerre avec le Danemark, puisque c'est du parlement de Francfort qu'elle a reçu ce droit; il faut qu'elle dise oui, si elle prétend également avoir eu le droit de fonder l'union restreinte. L'union restreinte, en effet, n'est légitime et légale que si la confédération de 1815 s'est suicidée elle-même en 1848, pour faire place au parlement germanique. Or, c'est là ce que conteste l'Autriche. A ses yeux, la confédération germanique et l'acte fédéral de 1815 subsistent encore. Les autorités et les pouvoirs chargés de représenter cette confédération ont pu changer dans la confusion de ces trois dernières années : la confédération a pu même être représentée par le parlement germanique et par le vicaire-général de l'empire, l'archiduc Jean; mais la confédération n'a pas péri, à moins qu'on ne se place tout-à-fait dans la doctrine révolutionnaire, et qu'on ne croie que 1848 a fait table rase. La Prusse ne veut pas se placer dans la doctrine révolutionnaire. Que faire donc?

Quant au traité de paix avec le Danemark, la Prusse se décidera-t-elle à se soumettre à la ratification de la diète ou du congrès assemblé à Francfort? Mais elle a contesté l'autorité de cette assemblée. Ici la Saxe, qui, par sa situation géographique entre la Prusse et l'Autriche, est destinée à servir de champ de bataille, si jamais la guerre s'engageait entre la Prusse et l'Autriche, la Saxe fait une proposition intermédiaire. — Nous supposerons, dit-elle, que la diète de Francfort s'est assemblée pour décider de la ratification du traité danois. Ne reconnaissez pas son autorité antérieure, mais reconnaissez son autorité spéciale pour le cas même dont vous lui déférerez la connaissance. — Cette proposition est sage, et nous sommes persuadés que c'est par cette transaction que finira la question de la ratification du traité danois. Ainsi les deux droits et les deux avantages que la Prusse croyait avoir recueillis dans l'héritage de la révolution de 1848, le droit de fonder à son profit l'unité restreinte de l'Allemagne septentrionale et le droit de représenter la nationalité allemande contre le Danemark, la Prusse se les voit enlever par la politique de l'Autriche.

Si la Prusse n'a pas voulu avoir une politique tout-à-fait révolutionnaire, et nous l'en louons, quoique cela ait nui à la netteté de ses allures, est-ce que l'Autriche a pris une politique tout-à-fait contre-révolutionnaire et illibérale?

Non, assurément. L'Autriche a son genre de libéralisme, et ce libéralisme a le mérite de n'être pas chez elle un sentiment du lendemain, mais de la veille ou de l'avant-veille. Bien des gens prendront cela pour un paradoxe, et cependant rien n'est si vrai. Seulement, le libéralisme de l'Autriche n'a rien de philosophique et de littéraire. C'est un libéralisme qui se rattache à l'économie politique plus qu'à la constitution de 1848. L'Autriche, sous M. de Metternich, s'est toujours beaucoup préoccupée des questions industrielles et commerciales. C'est ce genre de libéralisme dont elle se fait en ce moment une arme contre la Prusse. Elle propose à la fois deux choses à l'Allemagne : une union fédérale avec la monarchie autrichienne et une vaste association de douanes et de commerce. Un curieux article de la *Gazette* de Vienne du 16 juin 1850 explique à ce sujet la politique judicieuse et pratique de l'Autriche. « C'est en vain, dit la *Gazette*, qu'on prétend que l'unité politique organique de l'empire d'Autriche, telle qu'elle existe depuis la nouvelle constitution, ne se concilie pas avec les rapports fédéraux de cet empire avec les autres états de l'Allemagne. » L'Autriche, au lieu d'être un empire d'états différens réunis sous le même chef, est une monarchie une et centralisée; mais cela n'empêche pas que cette monarchie qui a en Allemagne ses origines et ses intérêts, sa capitale et sa langue, ne puisse entrer avec l'Allemagne dans des rapports fédéraux aussi intimes que par le passé. L'idée d'exclure l'Autriche de l'Allemagne, parce qu'elle n'est pas tout allemande, est une chicane ethnographique, et de plus c'est une impossibilité. Ni l'Autriche ni l'Allemagne ne le veulent, et maintenant c'est pour mieux s'attirer l'Allemagne ou pour mieux la retenir, que l'Autriche propose une union de douanes. Elle veut unir les intérêts pour mieux unir les sentimens, et, au lieu de faire de l'unité de l'Allemagne une tradition historique ou une chimère démagogique, elle en fait un intérêt et une affaire. « De nos jours, dit la *Gazette* de Vienne, il faut qu'une union politique allemande devienne aussi un *Zollverein* et *vice versâ*, ou bien l'un et l'autre est un mensonge, une illusion, et, au lieu d'arrêter la dissolution de l'Allemagne dans les intérêts matériels et politiques, on laisse se perpétuer la désorganisation de la société. Quoique le Zollverein existant reposât sur une nécessité naturelle et morale du peuple allemand, il manquait cependant à son développement un organe et une direction énergique et des institutions basées sur des lois constitutionnelles, en un mot une organisation convenable. Le Zollverein avait à la vérité des conférences de fonctionnaires publics, mais il n'avait pas des diètes ayant une efficacité réelle. Les fonctionnaires publics dans les conférences générales étaient, à raison de leur petit nombre et de leur dépendance, tout-à-fait hors d'état de représenter les intérêts généraux, si importans et si variés, d'une si grande communauté commerciale. Les chambres des états particuliers ne remplissaient qu'une vaine formalité en donnant leur adhésion. L'opinion publique s'est pénétrée de cette vérité, que le Zollverein, dans sa forme actuelle, n'atteindrait jamais complétement son but et qu'il ne pourrait pas répondre aux besoins existans. Son imperfection, qui vient essentiellement de l'absence d'un centre pour la direction d'une politique commerciale nationale, durera aussi long-temps que la communauté des intérêts industriels et commerciaux allemands n'aura pas une représentation légale organique, comme l'Angleterre, la France et l'Allemagne du nord en possèdent une. »

Cette théorie ne manque assurément pas de hardiesse et d'ampleur. Voici un

gouvernement parlementaire et représentatif fondé sur l'union des intérêts et destiné à discuter les affaires du pays au lieu de discuter des principes et des opinions, une réunion d'hommes pratiques au lieu d'une académie d'orateurs. Voilà les propositions de l'Autriche à la diète de Francfort, et nous ne doutons pas que ce libéralisme nouveau, qui ne procède ni des universités, ni des événemens de 1848, et qui s'adresse aux intérêts matériels, ne soit de nature à plaire à l'Allemagne. C'est une nouveauté qui n'a pas l'air d'une utopie politique : grande chance de succès dans un pays dégoûté des idées et affamé d'affaires.

Et comme si l'Autriche ne voulait même pas négliger la popularité patriotique, elle traite aussi dans sa gazette la question de la liberté du Danube, c'est-à-dire de la grande artère commerciale de l'Allemagne méridionale. Elle annonce qu'elle demande à la Russie le curage de l'embouchure de Soulina, c'est-à-dire la seule passe du Danube qui soit encore navigable, et qui ne l'est plus qu'à grand' peine, parce que la Russie l'a laissé, à dessein, s'ensabler. Si la Russie refuse de curer la Soulina, l'Autriche reprendra le projet du canal de Rasova, c'est-à-dire qu'elle fera arriver le Danube plus vite dans la mer Noire, en faisant creuser de Rasova à la mer Noire un nouveau lit pour le fleuve. Jusqu'à Rasova en effet, et encore au-dessous, le Danube appartient à la Porte ottomane. Il n'y a que les embouchures qui, depuis le traité d'Andrinople en 1828, appartiennent à la Russie, et, puisqu'elle les laisse s'ensabler pour ruiner ou pour affaiblir le commerce de l'Autriche et de l'Allemagne méridionale, il est tout simple que l'Autriche songe à ouvrir au fleuve une embouchure indépendante et plus courte. Cette défense que l'Autriche fait de son grand fleuve contre la Russie la réhabilite de l'intervention russe en Hongrie.

Elle s'en réhabilite encore d'une manière plus heureuse en regagnant par sa clémence l'affection de la Hongrie. Le général Haynau, qui avait soumis la Hongrie, mais qui continuait à la traiter en pays conquis, qui ne pardonnait à personne et ne permettait pas que l'empereur pardonnât, a perdu le commandement de la Hongrie, et depuis ce moment cette malheureuse contrée recommence à espérer et recommence à aimer cette famille de Marie-Thérèse qu'elle avait sauvée autrefois, et qu'elle avait combattue dans ces derniers temps par malentendu plutôt que par haine. Le Danube libre, la Hongrie paisible et affectionnée, l'Allemagne réunie à l'Autriche dans une grande association douanière et commerciale qui sert de base à l'union fédérale, voilà les œuvres et les projets de l'Autriche, et il faut avouer que, depuis que l'Autriche est sortie des embarras que lui avaient créés les insurrections italiennes et hongroises, tout lui a réussi, et que dans sa lutte contre la Prusse tous les avantages ont jusqu'ici été pour elle. Ces succès font honneur au gouvernement du prince Schwartzemberg, qui a su avoir une politique libérale sans être révolutionnaire, et allemande sans être teutonique.

— On a souvent invoqué contre le génie américain la stérilité de la littérature et des arts aux États-Unis, comme si un peuple encore enfant et tout occupé de jeter les fondemens de sa grandeur future était dans les mêmes conditions que les nations européennes. Il était facile de prévoir que le jour où les Américains pourraient détacher leurs regards des nécessités du présent, où le loisir et le luxe tiendraient à leur tour une place dans leur existence, la littérature naîtrait comme spontanément aux États-Unis. Les lettres américaines comptent déjà plusieurs noms glorieux, les arts ne tarderont pas à suivre leurs progrès.

Déjà nous avons sous les yeux les premières livraisons d'un ouvrage qui peut rivaliser avec les plus magnifiques publications de la librairie française. Deux artistes américains, MM. Brady et Davignon, se sont unis à un écrivain de mérite, M. Lester, pour publier une *Galerie des Américains illustres* (1). Les éditeurs nous apprennent qu'après avoir comparé entre eux tous les caractères typographiques des deux mondes, ils ont arrêté leur choix sur un nouveau modèle français qu'ils déclarent le plus beau qui existe, et dont ils ont demandé la reproduction au meilleur fondeur de New-York. Nous avons cru devoir relever cet hommage rendu à la typographie française, et en jetant les yeux sur la *Galerie des Américains illustres*, personne ne sera tenté de démentir ses éditeurs. C'est là du reste le seul emprunt fait au vieux monde, et tout le reste est américain dans cette belle publication in-folio. Cette curieuse *Galerie* s'est ouverte par les biographies du général Taylor, de MM. Webster et Calhoun. Déjà deux de ces hommes éminens ont été frappés par la mort depuis la publication des notices qui leur étaient consacrées : M. Calhoun il y a quelques mois, le général Taylor il y a trois semaines.

Le général Taylor, comme presque tous les hommes qui ont jusqu'ici occupé le siége présidentiel, était né en Virginie. Son père, le colonel Taylor, avait combattu aux côtés de Washington pendant toute la guerre de l'indépendance. A la paix, il résolut de quitter la Virginie pour s'enfoncer dans les contrées plus fertiles de l'ouest. Il accompagna Daniel Boon dans la reconnaissance que celui-ci fit du Kentucky, et seul, à pied, il s'aventura à travers des forêts inconnues et habitées par des peuplades féroces jusqu'à la Nouvelle-Orléans. A son retour de cette expédition périlleuse, il emmena sa famille et son fils, âgé alors de six ans, dans les forêts du Kentucky. Cette partie des États-Unis a été appelée la *terre noire et sanglante* à cause de la couleur du sol et des luttes acharnées que les premiers colons eurent à soutenir contre les sauvages. Leur existence était un combat perpétuel. Cette vie de périls et de luttes développa chez le jeune Taylor les qualités militaires dont il devait faire preuve plus tard. Au premier bruit de la guerre contre les Anglais, en 1807, le jeune Taylor courut s'enrôler sous les drapeaux de l'Union. Il fut chargé de garder le cours de la Wabash. En 1812, il commandait la garnison du fort Henderson, composée de cinquante-deux hommes seulement, lorsqu'il fut inopinément attaqué au milieu de la nuit par un parti ennemi, qui réussit à mettre le feu au fort. Taylor, avec sa poignée de soldats, éteignit le feu, fit face partout, et obligea l'ennemi à se retirer. C'est ainsi qu'il gagna le grade de major. Dans la guerre contre les Indiens, soit en Floride, soit sur la rivière de l'Arkansas, il parcourut successivement tous les échelons de la carrière militaire jusqu'au rang de général. Il avait été nommé au commandement d'un corps d'observation sur les frontières du Mexique, lorsqu'une agression des Mexicains vint lui donner l'occasion de franchir le Rio-Grande et de gagner à Palo-Alto sa première bataille. Les victoires de Reseca, de la Palma, de Monterey et de Buena-Vista montrèrent en lui le vaillant soldat et l'habile capitaine, et le désignèrent aux suffrages de ses compatriotes pour la présidence. Le général Taylor, élu au mois de novembre 1848, était entré en fonctions le 1er mars 1849. Il y avait donc seize mois seulement qu'il était assis sur le siége des Washington et des Jefferson, quand la

(1) New-York, Wiley, Putnam et Cie.

mort est venue le frapper inopinément. Il a été remplacé aussitôt par le vice-président, ainsi que le veut la constitution des États-Unis.

REVUE MUSICALE.

L'été, qui a tant de séductions pour les promeneurs et les hommes de loisir, n'est pas la saison propice aux théâtres, surtout aux théâtres lyriques. Dans toute l'Europe il n'y a guère que Londres qui fasse exception à la règle, et où l'on chante plus fort pendant les ardeurs de la canicule qu'aux mois de janvier et de février. Ne faut-il pas que la vieille Angleterre conserve son originalité jusque dans les moindres détails de la vie? Parmi les nouveautés musicales qui se sont produites à Londres pendant le cours de cette année, la plus piquante de toutes, c'est, sans contredit, l'ouvrage que MM. Scribe et Halévy ont composé tout exprès pour le Théâtre de la Reine. Il faut vivre dans un temps de spéculations et d'entreprises hasardeuses comme le nôtre, pour voir un homme d'esprit comme M. Scribe et un musicien timoré comme M. Halévy s'attaquer à l'un des plus grands poètes qui aient existé, à Shakspeare. Oui, vraiment, l'auteur de *Bertrand et Raton*, qui ne doute de rien, a découpé en trois actes d'opéra l'admirable fantaisie que Shakspeare a intitulée *la Tempête*, et M. Halévy, tout modeste qu'il est, a bien voulu prêter le concours de sa muse à l'exécution d'une œuvre pour laquelle il aurait fallu le génie de Weber ou de Beethoven. Les Anglais, qui n'y regardent pas de si près quand on flatte leur vanité nationale, ont accueilli MM. Scribe et Halévy avec une fastueuse courtoisie; on les a promenés dans Londres, on leur a donné des fêtes splendides, et, pendant plus d'une semaine, ils ont été les héros de la *fashion*.

La Tempesta a été représentée sur le Théâtre de la Reine le 13 juin dernier. Mmes Sontag, Carlotta Grisi, M. Lablache et un ténor qui s'est fait entendre pour la première fois, M. Beaucardi, remplissaient les rôles importans. S'il fallait en croire les journaux dévoués aux intérêts de l'habile directeur du théâtre de sa majesté, M. Lumley, le succès de *la Tempesta* aurait été des plus éclatans. Le livret de M. Scribe et la musique de M. Halévy ne seraient rien moins qu'un chef-d'œuvre à mettre à côté de l'*Oberon* de Weber! Nous ne ferons pas l'injure à M. Halévy de prendre au sérieux ces exagérations d'*impresario in angustie*. L'auteur de *la Juive* et de *l'Eclair* est un compositeur trop sérieux et trop éclairé pour ne pas avoir été blessé d'un rapprochement aussi choquant. Les hommes comme Weber ne se fabriquent pas dans les ateliers du Conservatoire, et il faut n'avoir jamais entendu dix mesures de l'auteur du *Freyschütz* et d'*Oberon* pour oser se permettre de pareilles énormités. La vérité est que *la Tempesta* n'a eu qu'un succès de curiosité et de vanité nationale. Après dix ou quinze représentations bruyantes, l'ouvrage de M. Halévy est allé rejoindre tant d'autres prétendus chefs-d'œuvre enfantés par les spéculateurs et la camaraderie.

Nous sommes bien plus heureux en France qu'en Angleterre. Les théâtres subventionnés par l'état pour soutenir les grandes traditions de l'art ne trouvent rien de mieux pour atteindre le but désiré que de fermer leurs portes. C'est ce que vient de faire le théâtre de l'Opéra, qui a donné congé à ses artistes pour deux mois, sous l'excellent prétexte que la salle avait besoin de réparations. Ah! du temps fabuleux de la monarchie, alors que les deniers de la nation étaient à la merci d'un petit nombre de privilégiés, comme disent les Catons de

la république, il n'était pas aussi facile qu'aujourd'hui de manquer à ses engagemens et de fermer pendant deux mois le premier théâtre lyrique de l'Europe. Parlez-moi du théâtre de l'Opéra-Comique, qui du moins se défend avec courage contre les difficultés de la saison. Toujours sur la brèche, il livre des combats acharnés et remporte quelquefois d'assez brillantes victoires. Après *le Songe d'une nuit d'été*, dont la partition élégante survivra peut-être à la saison qui l'a vu éclore, voici un nouvel ouvrage en trois actes qui promet aussi de vivre *plus d'une semaine*. *Giralda ou la nouvelle Psyché* est un de ces contes en l'air auxquels M. Scribe donne plaisamment le nom de comédie, et dont il place la scène dans un pays de fantaisie qu'il appelle l'Espagne. Il s'agit d'une jeune *contadina* qui s'appelle Giralda et qui doit épouser le meunier Ginès, qu'elle déteste par la très bonne raison qu'elle en aime un autre. Quel est ce fortuné mortel, comment se nomme-t-il, et quelle est sa tournure? Giralda n'en sait absolument rien. En traversant la forêt prochaine pour aller à Saint-Jacques de Compostelle vendre les produits de sa ferme, elle fit la rencontre d'un cavalier qu'elle a tout lieu de croire aimable, bien qu'elle n'ait pu distinguer ses traits; mais si Giralda n'a point vu le visage de son mystérieux amant, elle a entendu sa voix, et ses douces paroles sont restées gravées dans le cœur de la jeune fille. Voulant à tout prix rompre le mariage qu'elle est sur le point de contracter avec le meunier Ginès, elle se décide à lui tout avouer. Le meunier, qui est un homme entendu dans les affaires, ferme l'oreille à ces scrupules innocens, et se contente de faire sonner dans sa poche les trois cents ducats qui constituent la dot de Giralda. Sur cette donnée, qui aurait été tout au plus suffisante pour un vaudeville, M. Scribe a déroulé un des imbroglios les plus compliqués et les plus invraisemblables de son théâtre. — La musique est de M. Adolphe Adam, compositeur aimable et facile qui, depuis long-temps, fait sonner ses grelots argentins devant le public. L'auteur du *Chalet*, du *Postillon de Lonjumeau*, du *Roi d'Yvetot* et de beaucoup d'autres partitions légères et pimpantes ne vise point aux tableaux d'histoire, ni aux transports lyriques. Enfant de Paris, M. Adam est né malin et peu mélancolique. Un petit filet de cette gaieté gauloise et tapageuse qui éclate dans les opéras de Grétry et de M. Auber, de la sensibilité et de la dextérité de main, telles sont les qualités qui ont fait sa réputation, et qu'on retrouve dans son nouvel ouvrage. On peut signaler au premier acte de la partition de *Giralda* un duo pour deux ténors dont Rossini serait en droit de revendiquer sa bonne part, si le divin *maestro* n'était pas le plus insouciant des hommes. Un autre duo plein de grace au second acte, et puis un trio qui n'est pas dépourvu de mérite, sont les morceaux saillans de l'ouvrage. On pourrait désirer que les idées de M. Adam fussent, en général, d'un meilleur choix et d'un style plus relevé; les rhythmes qu'il affectionne tiennent de trop près à la contredanse, et sa manière d'écrire ressemble un peu trop au sans-façon de son spirituel collaborateur; mais, quoi qu'il en soit, l'un portant l'autre, l'opéra de *Giralda* est un ouvrage agréable qu'on entend avec plaisir, et qui pourra traverser l'été.

V. DE MARS.